

1450.

H. Karl W. Kumm.

QUATRE ANNÉES

AU CONGO

PARIS. — IMP TOLMER ET Cie, 3, RUE MADAME

QUATRE ANNÉES

AU CONGO

PAR

CHARLES JEANNEST

Membre de la Société de Géographie

ÉDITION ORNÉE

D'UNE CARTE INÉDITE ET DE NEUF DESSINS PAR DESMOULIN

D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

DEUXIÈME MILLE

PARIS

G. CHARPENTIER ET C[ie], EDITEURS

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1884



L'auteur et ses muleks. — 1. Antonio. — 2. Jeannette. — 3. N'dyle
4. Cupidon. (Page 188.)

A

LA MÉMOIRE DE MON CHER PÈRE



C'est à lui que je dois d'avoir écrit le journal de ma vie au Congo. Le seul mérite de ce récit est d'être scrupuleusement exact. Je réclame, cher lecteur, toute votre indulgence pour ce petit volume; n'oubliez pas qu'il a été écrit par un jeune homme de vingt ans, qui n'a d'autre prétention que de vous donner une idée de ce qu'est ce fameux pays du Congo dont on parle tant.

Paris, 13 avril 187

DU HAVRE AU CONGO

Départ du Havre. — Premières impressions. — La tempête. — Un pilote. — Relâche à l'île de Wight. — Dans les haubans. — Le loch. — Un paille-en-cul. — Les baleines. — Les marsouins. — Phosphorescence de la mer. — Le *Sylvius*. — La Croix du Sud. — Poissons volants. — Galères. — Le pot-au-noir. — Une rencontre en mer. — Dorades. — Une tornade. — Anecdotes. — Le baptême de la ligne. — Distractions du bord. — Pêche aux requins. — Le sucet. — Transparence de la mer.

Le 7 février 1869, à sept heures du matin, nous embarquions au Havre, à destination du Congo, sur le trois-mâts goélette le *Sylvius*, jaugeant 300 tonneaux.

Pour la première fois, j'allais me trouver seul. J'avais, jusqu'à ce jour, vécu au sein d'une famille nombreuse et chérie; ce ne fut donc pas sans un pénible serrement de cœur que j'acceptai de la quitter pour des années, pour toujours peut-être.

La séparation fut cruelle, et, quand nous perdîmes de vue le Havre, où nos parents nous avaient accompagnés, le courage faillit me manquer. Mais j'avais vingt ans; à cet âge, les larmes sèchent vite, et les manœuvres du bord firent bientôt diversion à nos tristes pensées. Nous étions sept passagers, et, bien que mes compagnons plus âgés fussent aussi plus aguerris que moi, aucun cependant n'avait encore entrepris de voyage aussi lointain.

Premières impressions. — Tout est nouveau pour nous, à bord, et, en ce moment, le pont présente une animation extraordinaire : le va-et-vient des huit matelots qui composent notre équipage, les commandements du capitaine se mêlant au grincement des cordages contre les poulies, les cris des hommes; enfin, tout ce mouvement inséparable d'un départ captive notre attention.

La pluie étant venue à tomber, nous nous réfugiâmes chacun dans la partie du navire qui nous était réservée. Comme il n'y a pas de cabines à bord, on a dressé à trois d'entre nous des lits dans l'habitacle qui est plein de coffres à provisions, de sacs de biscuits; il y règne une odeur de lard et de cambouis pénétrante et insupportable. En sautant de caisse en caisse, je parvins à mon lit : un matelas étendu sur deux planches, avec une couverture de cheval. Nos collègues devaient coucher dans le roufle, chacun sur une des planches des armoires de la salle à manger. Ils ont eu la bonne pensée de se munir de draps et d'oreillers, et se moquaient de notre imprévoyance, mais le lendemain c'était à notre tour de rire : leur armoire, bien entendu, n'a qu'une porte, et, toute la nuit, ils se sont disputés parce qu'alors que l'un voulait la fermer, l'autre disait avoir besoin d'air. Cependant nous n'avions guère dormi non plus, couchés tout habillés, roulés sans cesse les uns sur les autres; au matin, nous étions littéralement brisés.

A midi, la mer étant très agitée, le repas fut servi sur une table à compartiments. Peu habitués à manger par le roulis, nous mettons plus de sauce sur nos voisins que dans notre estomac; à chaque nouveau mouvement du navire, les verres se choquent, les bouteilles versent, nos tabourets glissent et nous voilà lancés contre les parois de la cabine, à une lieue de notre assiette, brandissant une fourchette à laquelle est piqué un morceau de viande. Ce n'est qu'après un mouvement en sens inverse, qui nous a ramenés à notre place, que nous parvenons à le saisir; c'est un travail très fatigant qu'un repas par la grosse mer.

La tempête. — Etait-ce le mauvais temps? Le fait est que nous ne mangeâmes guère; les mets étaient, au reste, si différents de ceux auxquels nous étions accoutumés que nous n'y primes pas trop goût. Le capitaine n'accepta pas cette excuse; sans doute il avait raison, car bientôt nous nous trouvâmes si mal à notre aise, mon ami Martin et moi, que nous jugeâmes à propos d'aller faire une promenade le long des bastingages. Nous revînmes bientôt près de nos compagnons, un cigare aux lèvres. Silencieux, les sourcils froncés, ils semblaient tout tristes et repoussèrent les offres de cigares que nous leur fîmes; nous les abandonnâmes en riant de leur contenance et des efforts qu'ils faisaient..... pour en avoir une plus présentable.

Le soir, la mer était très agitée; les vagues et les rafales nous empêchaient de dormir; le navire gémissait sous l'effort de la tempête, sa membrure craquait avec un bruit lugubre; nous montâmes sur le pont, nous accrochant à tous les cordages; le capitaine, enveloppé de son manteau, tête nue, se tenait à l'arrière; deux hommes maintenaient la barre; à l'avant, des ombres confuses étaient groupées au pied du mât de misaine. Le ciel est noir, la lune voilée; pas une étoile ne brille au firmament. La mer houleuse brise avec fracas contre les flancs du navire, et la mousse étincelle dans l'ombre; par instants, le navire est complètement couché sur babord. Il n'y a pas une voile dehors et cependant nous semblons marcher avec une vitesse vertigineuse. Pendant deux longs jours nous restâmes, le cap au vent, en vue du phare de Barfleur.

Un pilote. — Relâche à l'île de Wight. — Le temps est épouvantable, le vent souffle avec fureur, des vagues énormes balaient le pont d'un bout à l'autre du navire; le capitaine est inabordable. Il y avait trois jours que nous avions quitté le Havre lorsque la vigie signala un bateau pilote; il répond à notre appel : un canot se détache de ce petit bâtiment volant à la surface de l'onde comme un oiseau aquatique, il est monté par deux hommes. La frêle

embarcation, tantôt élevée à la crête d'une lame, nous domine de plusieurs mètres, et il semble qu'elle va s'abattre sur nous, tantôt enfouie entre deux vagues, elle disparaît à nos regards inquiets, et c'est dans une anxiété poignante que nous attendons sa réapparition. Enfin, elle approche, elle va se briser contre les flancs de notre bâtiment! point; elle rase le *Sylvius*; le pilote est à bord et, déjà, faisant force de rames, l'autre matelot s'éloigne avec la lame qui l'avait amené.

Quelques heures plus tard nous mouillions dans la baie de Sainte-Catherine, à l'île de Wight. De tous côtés, à chaque moment, des navires arrivaient se mettre à l'abri. Pendant deux jours l'ouragan continua. Enfin, le 13, le vent cessa, le temps s'éclaircit, et nous mîmes à la voile. Nous étions sur rade sept vapeurs et vingt-quatre voiliers. C'était un beau spectacle que celui de tous ces navires profitant, comme nous, d'un beau soleil et s'éloignant de tous côtés toutes voiles dehors. Peu à peu cette flotte se dispersa et, le lendemain, nous n'apercevions plus une voile à l'horizon.

Le 19, nous passons en vue des Sharlings et nous sortons enfin de la Manche. La mer est belle; une bonne brise enfle nos voiles. Bientôt nous entrons dans le golfe de Gascogne. A la hauteur de l'Espagne, le vent tournant au nord-ouest favorise notre marche. Des thons en quantité entourent notre navire; nous essayons, mais sans succès, d'en prendre quelques-uns au moyen d'un hameçon entouré de toile blanche. Le bout de cette toile, long de 20 centimètres environ, est coupé en long et forme deux queues; cela représente un poisson; on jette le tout, sans appât, à la mer et les thons... ne mordent pas.

Le 28, à cinq heures du matin, on signale Madère. Malheureusement le soleil se levait derrière l'île et nous ne pûmes rien distinguer. Le soir, un fait singulier se produisit. Le soleil était couché depuis deux heures. Le ciel était noir, tout à coup l'occident s'éclaira d'une lueur intense. L'effet inattendu de cette espèce d'aurore boréale nous frappa vivement.

Bien souvent, couchés sur le caillebotis, nous avons admiré les mille formes fantastiques que revêtent les nuages sous les derniers rayons du soleil couchant : tantôt c'est une petite île au milieu d'un grand lac, tantôt ce sont des animaux aux dimensions fabuleuses, ou bien d'immenses cathédrales fantastiques. Mais le plus souvent ce sont de délicieux paysages avec des éclairages d'une richesse de tons qui ferait la fortune d'un peintre s'il parvenait à les fixer.

Les couchers du soleil ! que de fois nous sommes restés en extase devant ce spectacle toujours nouveau ! Ces nuages qui roulent en grosses masses, les unes vertes, les autres roses, ces grandes nappes fouettées comme la surface d'une mer agitée par la brise, ces immenses langues aux nuances les plus fines et les plus délicates. Puis, derrière tous ces mondes, cet énorme globe incandescent qui s'enfonce dans la mer. Tout cela est féerique et véritablement grandiose. Mais je suis bien impuissant pour essayer de vous faire partager les sensations profondes que j'éprouve et, quoi qu'en dise Boileau : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, » etc., je préfère vous renvoyer à l'immortel auteur des *Harmonies de la nature.*

Dans les haubans. — Un soir que je me livrais à ma distraction favorite, le timonier, soit maladresse, soit plutôt malice, embarqua une lame qui m'inonda. Obligé de changer de vêtements, je voulus aller moi-même dans les haubans accrocher mes effets mouillés. Assis sur la vergue, j'appelais mes compagnons, pour jouir du spectacle que j'avais à mes pieds. Le navire semble tout petit, les haubans des fils incapables de porter un enfant. Le roulis du navire vous balance au-dessus de la mer, on va tomber... nullement, le bâtiment se redresse gracieusement, se relève de l'avant, fier d'avoir surmonté la vague qui semblait devoir le coucher tout à fait. J'étais là heureux comme un pensionnaire échappé du collège, lorsqu'un matelot se met à grimper. « Descendez vite, » me cria-t-on ; il était bien

temps ; à peine avais je dégringolé quelques échelons du côté opposé à celui par lequel montait mon homme, que j'étais attrapé, arrêté et attaché solidement. Pendant un quart d'heure, je restai suspendu entre le ciel et l'eau, et, dans cette position désagréable, je ne trouvais plus gracieux du tout le balancement du navire, d'autant que la pluie vint à tomber. Je suppliai mes compagnons de venir me délivrer, mais ils riaient, les sans cœur ! Enfin, le second eut pitié de ma mine piteuse. Mais il réclama 5 fr. pour l'équipage. Tel est, paraît-il, le prix d'une première ascension dans les haubans.

Le loch. — Le 4 mars, à six heures du matin, nous apercevons l'île de Fer, la plus petite des Canaries. Le vent mollit; c'est à peine si nous filons deux nœuds. On appelle *nœud* une longueur de 15 mètres. Pour calculer la vitesse du navire, on se sert d'un petit instrument très simple appelé *loch*. Le loch se compose d'une plaque en bois de forme triangulaire attachée à une corde nouée à tous les 15 mètres. Un matelot prend un sablier (le nôtre est de quinze secondes), il le renverse au moment où on jette l'appareil à la mer. On laisse filer la corde jusqu'à ce que le sablier soit épuisé. On compte le nombre de nœuds écoulés et on a la distance parcourue en quinze secondes ; partant, en une heure. Toutes les heures, le matelot de quart est chargé de filer le loch.

Le paille-en-cul. — Les baleines. — A bord, en mer, le plus petit incident prend les proportions d'un événement. Une après-midi, un oiseau vint se reposer dans les haubans; cet oiseau, appelé paille-en-cul, paraît-il, avait un bec long, fin et recourbé légèrement; il portait sur la tête une huppe grise et blanche; ses ailes étaient blanches aussi, rayées de noir. Cette petite bête était de la grosseur d'un pigeon et, chose singulière, elle vole de côté. Un autre jour, notre attention est attirée par de petites baleines, qui passent au large. Les baleines ne sont pas rares dans

ces parages ; chassées par le froid des régions polaires, elles viennent, à cette époque de l'année, chercher sous ces latitudes des eaux plus chaudes. Le capitaine s'attend à rencontrer des baleiniers.

Nous sommes entrés dans la zône des vents alizés; nous voguons gaiement, toutes voiles dehors, vers l'équateur. Il fait, à l'ombre, 26° centigrade.

Nous sommes à la hauteur du banc d'Argouin, sur lequel eût lieu le naufrage de la *Méduse*.

Tous les soirs, maintenant, les matelots chantent, après la soupe, jusqu'à huit heures ; ces chants font beaucoup d'effet en mer, par un beau temps, alors que l'astre du jour, à moitié noyé dans les flots, ne répand plus qu'une lueur indécise qui lutte avec les premiers rayons de la lune montant lentement dans le ciel.

Les marsouins. — Le 7 mars, nous sommes réveillés par des cris : « Les marsouins, les marsouins. » Une quantité innombrable de ces animaux glissait autour du navire avec une vitesse prodigieuse. Ils font des bonds hors de l'eau et replongent en décrivant dans l'air un gracieux arc de cercle. Ces bonds atteignent jusqu'à 3 mètres de hauteur. Le marsouin ou dauphin respire par des poumons ; le besoin d'air explique ces sauts continus hors de l'eau. Ces cétacés ont sur le nez un ou deux orifices appelés évents par lesquels ils rejettent l'eau qu'ils ont avalée pendant leur respiration ; de là leur vient le nom de souffleur qu'on leur donne quelquefois. Le bruit que fait le marsouin en soufflant s'entend d'assez loin très distinctement. Bien qu'ils soient en nombre incroyable et passent sans cesse à portée du harpon, nous ne parvenons qu'à en blesser un, mais aussitôt la bande disparut ; il paraît qu'à la vue du sang ces animaux s'évanouissent comme nos belles dames. Les marsouins ont la queue verticale et une grande nageoire dorsale qui est souvent hors de l'eau. Ils nagent avec une vitesse telle, qu'on ne peut s'empêcher de songer que ce serait une véritable bonne

fortune si on pouvait les atteler aux malheureux navires à voiles.

Phosphorescence de la mer. — Le soir, les marsouins reparurent, le navire était entouré de sillons lumineux produits par la course de ces animaux dans la mer. Ce phénomène extrêmement curieux se produit chaque fois qu'un corps quelconque fend la mer avec une certaine rapidité. Ainsi le sillage de notre navire est lumineux. On est, je crois, d'accord aujourd'hui pour attribuer ce phénomène à de petits insectes microscopiques, les infusoires, dont le noctiligne milliaire serait un des plus importants. C'est probablement le déplacement brusque des molécules d'eau qui, par le frottement, détermine la phosphorescence propre à ces insectes.

Calme plat depuis deux jours; nous jouons au bouchon. Les voiles battent en ralingue. Rien de plus triste, de plus monotone et à la fois de plus énervant que le bruit que font ces énormes pièces de toiles soulevées lentement par un souffle insensible, ballottées de droite et de gauche et retombant inertes en faisant trembler leurs attaches mobiles. Il fait une chaleur insupportable, 36° centigrade à l'ombre. La poitrine haletante, la bouche desséchée, la tête serrée comme dans un étau, possédés d'une soif dévorante et que rien ne peut calmer, le sommeil nous fuit sans pitié et nous nous traînons comme des larves sur le pont brûlant; nous ne pourrions pas respirer dans l'entrepont.

Le Sylvius. — Notre existence à bord est d'une régularité désespérante et que faire? Après le déjeuner du matin, j'écris un peu pendant que mes compagnons causent; on déjeune à dix heures. Le repas se compose invariablement de bœuf conservé, de pois chiches (sorte de petits cailloux), d'escargots, de morue salée et d'une poule maigre le dimanche. Trois fois par semaine, le cuisinier fait un pain si mauvais que, le plus généralement, nous préférons le

biscuit. Il donne comme excuse que la *pouilleuse* empêche son feu de tirer. Ceci demande une explication. La cuisine se trouve entre le mât d'artimon et le mât de misaine et le tuyau du fourneau débouche sous une grande voile qui se nomme la pouilleuse. Les voiles, du reste, ont presque toutes des noms singuliers : celles du beaupré, au nombre de trois, se nomment le grand, le clein et le petit foc; celles du mât de misaine, la misaine, le grand hunier, le perroquet et le cacatois. Les voiles d'étais sont placées entre le mât de misaine et le grand mât ; la plus grande se nomme la pouilleuse, la plus petite le diablotin. Le grand mât soutient la grande voile et la grande flèche, le mât d'artimon la brigantine et la petite flèche. Souvent le capitaine nous laisse l'honneur d'aider à virer la brigantine. Nous poussons au guy que les matelots amarrent. Nous sommes très fiers de cette marque de confiance.

La Croix du Sud. — L'après-midi nous jouons aux cartes, le soir on cause du Congo et de la France et, à onze heures, tout le monde est couché, sauf le second et la bordée de quart.

Les nuits sont magnifiques sous ces latitudes. Dans le firmament, clair et pur, la voie lactée ressemble à une rivière de diamants ; la Croix du Sud brille sur nos têtes, l'étoile polaire bientôt disparaîtra de notre horizon. La Couronne de la Vierge, la constellation du Corbeau, Orion surtout, nous frappent par le groupement particulier des étoiles qui les composent et la vivacité de leur lumière. Que d'étoiles et quelle profondeur dans ce ciel bleu noir! Comme l'homme est petit et comme l'âme la plus froide se sent remuée par l'imposant spectacle de ces millions de mondes suspendus sur nos têtes! On dirait les innombrables yeux d'une immense intelligence fixée sur notre globe, observant ses habitants et fouillant jusque dans ses replis les plus profonds. Sirius jette un tel éclat qu'on pourrait presque lire à la faveur des rayons lumineux qu'il projette sur notre navire.

Poissons volants. — Un matin et comme, accoudés sur les bastingages, nous suivions des yeux un petit poisson, un pilote qui s'est attaché à notre bâtiment et depuis hier nage continuellement dans notre sillage, nous aperçûmes tout à coup un banc de poissons rasant comme des flèches la surface de l'eau et que nous prîmes tout d'abord pour des hirondelles. Ainsi il existait donc, ce fameux poisson volant. Comme je me creusais la tête pour trouver un moyen de m'emparer de l'un d'entre eux, Martin, courut triomphant en ramasser un qui venait de tomber sur le pont. Nous pûmes donc l'examiner tout à notre aise. Ce poisson est de la grosseur d'une forte sardine ; il a deux raies grises longitudinales ; les yeux sont grands et les ailes sont les deux nageoires placées derrières les ouïes qui atteignent chez ces curieux animaux un développement considérable. Ils volent bas en ligne droite, très vite et ne parcourent guère plus de 400 mètres hors de l'eau. Les ailes les soutiennent dans l'air plutôt qu'elles ne leur servent à voler. Ils ne sont pas maîtres de leur direction et si, dans leur course, ils rencontrent un obstacle, ils tombent comme celui que nous avons eu la chance de capturer. Quel triste sort que celui des pauvres petits poissons volants ! s'ils fuient leur élément pour échapper à leurs nombreux ennemis, ils deviennent souvent la proie des voraces oiseaux aquatiques.

La chair de ce poisson est excellente.

Galères. — La mer est remplie d'animaux étranges : depuis longtemps nous apercevons des galères en grand nombre flotter çà et là à portée du navire. Au moyen d'un filet et après bien des essais infructueux, nous réussîmes à ramener une de ces bêtes extraordinaires. Tout heureux, nous la mîmes dans un seau d'eau. C'est une espèce de membrane transparente, gonflée d'air et de la forme d'un œuf un peu allongé. L'extrémité du petit bout semble être percée d'un trou par lequel l'animal se dégonfle et se gonfle probablement. Deux petits traits noirs sur cha-

que côté semblent être des yeux ; la surface rétrécie, elliptique, de l'œuf qui forme la partie supérieure de cette galère est garnie d'une espèce de crête. Le ventre ou la surface inférieure est garni, du côté du gros bout, d'une sorte de mousse vivante d'où partent de grands filaments qui servent probablement à l'animal pour s'attacher aux rochers.

La vessie est blanche, le haut de la crête est rouge et cette tête si curieuse, formée d'une membrane transparente remplie d'air, est rouge en haut et rose en bas.

Renversée, cette larve s'est relevée en grossissant son corps et contractant sa tête. Cette boule d'air vivante flotte sur l'eau au gré des vents; elle remue quelquefois la tête et la relève. Voulant l'observer jusqu'au bout, nous avons percé l'enveloppe avec une épingle, elle s'est dégonflée et ne présentait plus qu'une matière flasque et inerte. Je n'oserais affirmer cependant qu'après que nous l'eûmes rejetée à la mer, elle ne reprit pas sa forme première.

Malgré la chaleur et les coups de soleil que nous attrapons sur les joues, sur le nez, sur les mains, sur le cou, nous sommes infatigables et prenons successivement de petites poulpes, des acalèphes, plantes anémones qui s'accrochent aux flancs des navires, les encrassent et diminuent leur marche ; on dirait assez de petites grappes de haricots.

Le Pot-au-noir. — Le 15 mars, à trois heures du matin, éclate un fort grain accompagné d'éclairs. Nous sommes, depuis quelque temps, au *Pot-au-noir*. Les marins désignent ainsi la région des calmes et des pluies qui s'étend de quelques degrés au nord de l'équateur, à l'équateur même. L'étendue de cette région varie avec les saisons, mais elle existe toujours néanmoins. Le grain passé, une faible brise continua à régner jusqu'après le lever du soleil; mais, vers neuf heures, elle avait complètement cessé et c'est avec terreur que nous affrontons le calme plat encore une fois. A tout instant, et malgré nous, nos regards se portent vers la girouette; un petit bâton au bout

duquel est attaché un fil garni de légères plumes de poules. Il pend inerte le long de son support.

Enfin, le 17, un vent léger ride la surface des eaux et enfle nos voiles. L'effet que produit aussitôt son souffle bienfaisant est remarquable. Ces corps tout à l'heure encore inertes, étendus sur le pont, s'agitent, se relèvent; des yeux étonnés s'entr'ouvrent On dirait des morts chez lesquels une main invisible et puissante a ramené la vie. Les visages sourient, la gaîté renaît, les conversations reprennent. Hélas! depuis quelques heures à peine nous respirons, quand, de nouveau, nous voilà stationnaires, perdus au milieu de l'océan, cloués au centre de cette immense nappe d'huile dont la réverbération brûle les yeux. Un ciel de plomb pèse sur nous. Quel silence!

Une rencontre en mer. — On signale une voile à l'horizon, et, vers le soir, une petite barque arrive à portée de la voix, poussée par la brise que nous attendions encore. Une femme est assise sur des cordages et allaite un jeune enfant; deux matelots à cheval sur le guy raccommodent une voile; un troisième gouverne le navire et celui qui semble être le patron nous adresse la parole en anglais. Il nous apprend que, parti de Liverpool, il y a vingt-quatre jours, il compte relâcher au cap des Palmes, pour de là se rendre à Fernando-Pô. N'est-il pas surprenant de voir dans quelles conditions l'homme s'abandonne aux hasards de la mer? Mon étonnement avait été profond lorsque j'avais constaté que le navire qui devait nous emmener au Congo, à 2,500 lieues, jaugeait trois cents tonneaux et n'avait que dix hommes d'équipage. En vrai Parisien, je croyais trouver tout au moins un vaisseau à trois ponts monté par cinquante ou soixante hommes. Je n'eusse jamais supposé que quatre hommes, dans une coquille de noix comme le *Mary*, osassent entreprendre une traversée presque aussi longue que la nôtre.

La rencontre de deux navires en mer est un véritable événement. Voir des visages nouveaux, entendre le son

de voix étrangères, se faire part réciproquement du lieu où l'on va, de celui d'où l'on vient, tout cela fait une heureuse diversion; mais ces occasions sont rares. Ce n'est pas qu'on ne voie souvent des navires, mais ils passent au large et n'approchent à portée de la voix que par hasard ou en cas de pressant besoin. Il nous est même arrivé plusieurs fois de saluer un navire en vue et de ne pas obtenir de réponse. Le capitaine nous affirme, à ce propos, que tel navire étranger ne répondra pas à une demande de secours faite avec le pavillon français qui accourra à la vue du pavillon franc-maçon.

Les pavillons sont le langage universel en mer; suivant leurs formes, leurs couleurs, et la disposition dans laquelle on les range, ils représentent des phrases dont un dictionnaire donne la traduction.

Il existe deux télégraphes principaux, dont un officiel et adopté par presque toutes les marines. Il se compose d'une quantité très minime de pavillons; chacun séparément représente un numéro et, par une combinaison très ingénieuse, ces quelques signaux forment des nombres qui représentent des centaines de phrases.

Tout bâtiment possède à son bord l'un au moins de ces deux télégraphes.

Dorades. — Aujourd'hui, le petit pilote qui nous accompagnait depuis si longtemps, nous a abandonnés. Le soir, un orage éclate, accompagné d'éclairs et de grands coups de tonnerre. Le ciel est noir, et le feu Saint-Elme brille à la cime des mâts avec une intensité extraordinaire : jamais je n'avais vu l'atmosphère assez chargée d'électricité pour produire une gerbe aussi grande et aussi vive.

Le lendemain, le temps était magnifique; le capitaine profita de ses loisirs pour piquer des dorades dont plusieurs étaient à portée. Il manie le harpon avec beaucoup d'adresse et parvint bientôt à s'emparer de l'une d'elles.

Ce poisson est le plus beau de tous ceux que j'aie encore

vus ; la tête est plate et coupée suivant un quart d'ellipse. La nageoire dorsale, partant de la tête, descend jusqu'à la queue qui est longue, ainsi que les nageoires abdominales. Le dos et la nageoire dorsale sont bleus ; le bout de la queue et celui des nageoires placées derrière les ouïes sont verts. Le ventre est vert et les côtes dorées avec des taches bleues. La richesse et la variété des couleurs de ce poisson pourraient le faire nommer le perroquet des mers. Sa chair est exquise ; le cuisinier en avait fait une matelotte, mais seulement après avoir pris les précautions nécessaires ; car ce poisson est quelquefois vénéneux ; cela tient aux aliments qu'il trouve attachés aux flancs des navires et dont il se nourrit souvent.

Nous avons eu occasion d'admirer une trombe d'eau. C'était une colonne liquide se précipitant des nuages dans la mer et, par un phénomène curieux, l'eau tombe en spirale contournant un cylindre imaginaire. Les trombes, dans ces parages, sont peu dangereuses ; mais, dans les mers des Indes, il s'en forme d'immenses, fort redoutées des navigateurs et qui parfois engloutissent les navires. Une volée considérable d'oiseaux, qui se dirigeaient vers le nord, vint distraire notre attention et, quand nous reportâmes les yeux sur la trombe, elle s'éteignait ; le cylindre peu à peu remontait dans les nuages et la surface de la mer redevenait unie.

Une tornade. — Nous sommes maintenant par 4° 15 de latitude et 12° 27 de longitude. Le 25, à dix heures du matin, un orage terrible éclate, des éclairs constamment sillonnent l'horizon, une pluie torrentielle s'abat sur le navire, accompagnée de coups de tonnerre, dont quelques-uns éclatent avec un tel bruit qu'il semble que la foudre est tombée sur notre bâtiment. On ne voit pas sur le pont, à deux pas devant soi ; tout le monde est là, dans l'attente, quand tout à coup, du fond de l'horizon, accourt avec furie le plus terrible des enfants que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs. Tout l'équipage est dans la mâture en train

de serrer les voiles; le vent redouble et fait si bien qu'il déchire la grande voile qui n'a pu être carguée à temps. Des craquements se font entendre dans toute la membrure du navire. Les mâts sont courbés à se rompre et, quoique à sec de toile, nous courons devant la tempête avec une vitesse incroyable. La voile déchirée, lancée de tous côtés, entraîne dans ses folles oscillations les cordages qui ne la retiennent plus, et éclate comme le tonnerre chaque fois que le vent furieux s'engouffre dans ses plis. Cinq matelots, au risque d'être tués ou lancés à la mer par les câbles et les poulies, parviennent à s'en rendre maîtres.

La mer a grossi tout à coup, et nous tanguons tellement que par la proue l'eau entre continuellement. Cette immense nappe balaie le pont d'un bout à l'autre du navire, renverse la cuisine, emporte les cages à poules et ressort à l'arrière par tous les cabillots. Le capitaine, les cheveux au vent, — sa casquette a été emportée, — d'une main accroché au mât d'artimon, de l'autre tient un porte-voix ; les ordres qu'il donne, répétés par le second, et exécutés par l'équipage, dominent le tumulte. « Oh! là, hisse, garçons; hisse, mille tonnerres! »

Cependant le vent cesse, la mer se calme peu à peu, et le *Sylvius*, ayant de nouveau déployé ses voiles, continue sa marche, fier d'avoir tenu tête à la fureur des flots. Des matelots à cheval sur le guy raccommodent la grande voile; en ce moment, le bâtiment ressemble à un guerrier sorti d'un combat, victorieux mais blessé.

Rien n'est plus terrible et grandiose à la fois qu'un orage sous ces latitudes; nous ne pouvons guère nous en faire une idée exacte en Europe.

Cet orage soudain m'a permis d'admirer la prescience des marins. Une heure avant la pluie, je causais avec le second; il faisait un temps magnifique, le soleil brillait dans un ciel sans nuages, il soufflait un vent frais et le navire marchait bien. Je me félicitais de notre chance; tout à coup mon compagnon commanda : « Tout le monde sur le pont. Carguez la grande voile, serrez les huniers. » Cet ordre

me surprit et je lui en demandai la raison. Me montrant alors un petit nuage blanc à l'horizon : « Je serais bien étonné, me dit-il, si ce nuage que vous voyez là-bas ne nous amenait pas quelque gros grain; si nous ne sommes pas prêts à le recevoir, il pourra être dangereux. » Vous avez vu qu'il ne s'était pas trompé.

Toute notre perspicacité à nous consiste à voir courir le vent sur la mer; l'effet produit est absolument ce que le décrit La Fontaine dans les vers que j'ai cités plus haut.

Anecdotes. — Nous causons souvent le soir; réunis à l'arrière, les uns appuyés sur les bastingages, les autres assis, qui sur le caillebotis, qui au pied des haubans, nous laissons généralement la parole au capitaine; il a parcouru presque toutes les mers, et ses souvenirs sont pleins d'intérêt. J'en citerai deux qui m'ont particulièrement frappé.

Entre la Nouvelle-Guinée et l'Australie, il existe, paraît-il, un petit îlot dans lequel se trouve une caverne naturelle; cette île est inhabitée, et les navigateurs en ont fait un magasin de vivres. Voici comment : tout bâtiment qui, passant dans ces parages, se trouve démuni de provisions, envoie une chaloupe prendre ce dont il a besoin, qu'il remplace par ce qu'il a en trop. Je cite le fait tel qu'il nous a été raconté.

Voici la seconde anecdote :

C'était vers 1864 ou 1865. Un bâtiment anglais était parti de Sydney, à destination de la Chine ou du Japon. En route, l'équipage, composé de matelots de différentes nationalités, se révolta; le capitaine fut massacré, le second noyé; on garrotta passagers et passagères, et le premier maître prit le commandement. Personne à bord n'était capable de diriger le navire. Après avoir, pendant plusieurs jours, erré sur les flots, au gré des vents, on aperçut une terre vers laquelle on se dirigea; on débarqua ce qui restait de provisions; avec les planches arrachées au navire, on construisit des cabanes; enfin, après avoir en-

levé tout ce qui pouvait être utile, débarqué les passagers et les passagères, l'équipage coula le bâtiment. Pendant quelque temps, les nouveaux colons vécurent en bonne intelligence; mais bientôt des disputes s'élevèrent, on en vint aux coups; un grand nombre furent massacrés, et, parmi eux, presque tous les passagers.

L'un des survivants, William Adam, se fit reconnaître chef par ceux qui restaient de la troupe; il établit des lois, régla les rapports des uns avec les autres; de l'union des matelots avec les passagères naquit un certain nombre d'enfants.

Cet homme, aujourd'hui vieux, à la tête d'un petit royaume, s'est fait reconnaître par les Hollandais.

Ce joli roman se serait passé à Bornéo ou dans une des îles de la Sonde.

Le baptême de la ligne.— Le 27 mars, on nous réveilla de bonne heure, sous prétexte de nous faire jouir d'un magnifique lever du soleil.

Après le lavage du pont qui a lieu tous les matins, deux novices, l'un, chaussé de grandes bottes, vêtu d'un vieil uniforme boutonné jusqu'au menton, les reins entourés d'une ceinture où était passée une broche; l'autre, coiffé d'un tricorne, portant un vêtement ciré comme les matelots en ont pour le mauvais temps, brandissait un coutelas de cuisine; il avait le visage barbouillé de charbon, tandis que son acolyte avait la face enfarinée.

Que diable signifie cette mascarade? Ils frappent à la porte du capitaine; les passagers, très intrigués, les examinaient curieusement quand M. D*** apparut sur le seuil de sa chambre.

Après l'avoir salué et lui avoir souhaité la bienvenue, le visage noir prit la parole. « Capitaine! notre père Neptune nous envoie pour vous demander vos papiers... — Et pour savoir, ajouta la face enfarinée, si vous n'avez pas à bord quelque matelot ou passager qui n'ait pas encore passé la ligne. Hélas! s'il y en a, Neptune sera content. »

Nous sommes quatre. On nous interrogea : nous avouâmes franchement nos antécédents. S***, seul, fit le récalcitrant; d'un âge mûr déjà, partant au Congo avec l'idée d'être notre supérieur, il trouvait, sans doute, nuisible à sa dignité cette cérémonie dont nous autres jeunes gens, nous nous faisions une fête. Quoiqu'il en soit, il affirma qu'ayant été à Rio de Janeiro il avait passé la ligne; mais il fallait des preuves. Le cuisinier, qui avait séjourné plusieurs années à Rio, fut chargé de lui demander quelques détails. « Je ne suis pas descendu à terre, répondit S***. — Mais, vous vous souvenez du port; décrivez-nous un peu sa configuration, et dites-nous quels sont les monuments qui vous ont frappé. » Ses réponses, assez satisfaisantes, commençaient à nous convaincre; les matelots voyaient avec peine une de leurs proies, et la plus grosse, leur échapper, lorsque Martin accourut brandissant un gros livre. « Très fort, très fort, s'écria-t-il, moi aussi j'ai été à Rio Janeiro, à Calcutta, en Chine, où vous voudrez, » et il montra le *Voyage autour du monde* de Jacques Arago : « Je l'ai trouvé sous le matelas de S***. » A la vue du volume qui contenait une description détaillée de Rio, celui-ci avait perdu contenance et, ne pouvant fournir de preuve écrite de son voyage, dut se constituer prisonnier.

Des matelots s'emparèrent de nos personnes et on nous emmena à l'avant. En ma qualité de plus jeune, je subis le premier les épreuves qui nous étaient préparées. On me fait asseoir sur un grand baquet recouvert d'une planche. Le père la Ligne, en caleçon et une fourchette à la main en guise de trident, s'approche de moi, me barbouille le visage de noir et fait mine de me raser avec une énorme latte de bois. On avait eu soin, au préalable, de me dépouiller de mes vêtements, me laissant seulement un pantalon. J'étais heureux, je pensais à part moi : les matelots sont de braves gens; ils voient bien que j'ai de la barbe, eux, tandis que les autres se moquent de moi quand je veux la leur montrer. Au beau milieu de ces réflexions, tout d'un coup, sur

un signe du monarque, un matelot placé derrière moi tire à lui la planche sur laquelle j'étais assis et je tombe dans le baquet qui était plein d'eau. J'étais fort mal dans cette position ridicule, le corps courbé en deux, et je faisais de vains efforts pour me relever, efforts qui excitaient les rires stupides de tout le monde. Enfin j'allais réussir quand un déluge d'eau vint me rejeter dans ce maudit baquet. Ce'a dura jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, je criai grâce; chaque fois que je levais la tête, l'eau m'entrait dans la bouche, j'étouffais..... Je me démenais comme un diable dans un bénitier, puis cette avalanche tombait de si haut que l'eau me cinglait horriblement les épaules.

Le père la Ligne eut pitié de ma triste position, fit cesser le déluge, me releva et, pendant que je me secouais comme un caniche, il me posa les questions suivantes : « Jurez que vous ne fumerez jamais dans la pipe d'un matelot, que vous ne toucherez jamais à la femme d'un matelot, » etc., etc. Je jurai tout ce que l'on voulut, et de grand cœur encore.

A cause de ma bonne volonté, on se contenta de me barbouiller le visage de farine et de m'écraser quelques œufs sur la tête. Enfin, on m'attacha jusqu'à ce que j'eusse payé ma rançon, ce que je m'empressai de faire ; le jaune d'œuf et le blanc me coulant sur le visage formaient une bouillie avec la farine dont j'étais couvert, et mes parents auraient bien ri de me voir en cet état.

Les autres passagers subirent les mêmes épreuves. Le soir, le capitaine fit donner double ration et les matelots en belle humeur chantèrent jusqu'à minuit, heure à laquelle tout rentra dans le silence; nous avions passé l'équateur.

Il en est parmi nos compagnons de toutes les classes ; un surtout est plus fort sur la cuisine que sur la géographie et nous lui avons joué un bon tour. Martin eut l'idée de lui faire voir la ligne en plaçant un cheveu dans la lentille d'une lunette. Bien que M** fît l'incrédule, sa mine étonnée nous réjouit beaucoup. « Il n'y a donc pas

d'arbre ? » ne put-il s'empêcher de faire remarquer à Martin, qui lui expliqua que, la ligne étant extrêmement étroite, un arbre n'y pourrait tenir... à cause des racines.

Distractions du bord. — On ne vit pas deux mois côte à côte sans avoir quelquefois l'occasion de se disputer. Il est, du reste, un sujet inépuisable et tout naturel.

Martin et moi, nous sommes Parisiens. S*** est de Grenoble. Le géographe est de Rodez. Le capitaine et le second sont Catalans. C'est vous dire que ces messieurs sont toujours d'accord pour nous abîmer. Nous tenons tête de notre mieux et, étant les plus faibles, nous avons recours à la ruse. Notre tactique consiste à mettre la discorde dans le camp ennemi. Martin, par exemple, se met à vanter la ville de Grenoble. « Grenoble ! oui ! Je ne dis pas, répond notre Rodezois ; mais, si vous voulez voir une cathédrale, allez à Rodez ; puis promenez-vous sur le cours, vous découvrirez à vos pieds le plus beau panorama qui soit au monde. Je ne parle pas de la grande rue, de l'archevêché, » — etc., etc. Grenoble aussitôt riposte en citant son antique célébrité, les grands hommes qu'elle a produits. — « A Grenoble, monsieur, il y a deux rues droites. — Deux rues droites ! s'écrie Rodez d'un ton méprisant. Nous ne les comptons plus, nous. Il y a un proverbe chez nous, monsieur, qui dit :

Que rode rodera, — à Rodez tornera.

— Eh ! que me fait votre proverbe d'Auvergnat. — Auvergnat ! Auvergnat ! oh ! oh ! » Et la discussion s'anime, s'envenime si bien qu'il faut séparer nos deux enragés.

Martin et moi, nous allons nous coucher en riant sous cape, tandis que le capitaine et le second, les deux Catalans, se retirent dans leur chambre en murmurant : « Comme on voit bien qu'ils ne connaissent pas Perpignan ! »

Le 3 avril, nous avons encore essuyé, le matin, un orage épouvantable. La foudre est tombée auprès du navire ; nous

avons vu une boule de feu disparaître dans la mer. Le ciel charrie d'immenses masses noires; la mer est sombre et des étincelles d'une longueur extraordinaire déchirent les nues. Nous étions fort émus. Une voile a été enlevée, une vergue brisée. Est-ce par la foudre? Quoiqu'il en soit, la commotion que nous avons ressentie n'est certainement pas le résultat de la frayeur. Après l'orage, la mer était toute phosphorescente. La pluie n'a pas cessé jusqu'à midi. Nous en profitâmes pour laver notre linge, assis dans l'eau, en caleçon, sur le pont autour d'un baquet plein de l'eau que nous avions recueillie.

Pêche aux requins. — Cette opération terminée et le temps s'étant complètement éclairci, l'un de nous fait le coiffeur et coupe les cheveux aux passagers. Quand je dis coupe les cheveux, c'est coupe la peau que je devrais dire; quant aux cheveux, il les hache. Au beau milieu de cette importante opération, de grands cris retentirent à l'arrière : « Les requins, les requins! » Nous ne fîmes qu'un bond. Trois énormes requins, en effet, nageaient dans le sillage du *Sylvius*.

Le second jette l'émérillon : gros crochet en fer attaché à une chaine du même métal et amorcé avec un énorme morceau de lard rance. Comme appâts perdus, nous lançons à la mer des paquets d'étoupe imbibés de suif fondu. Les monstres approchent du lard, le flairent, tournent autour, se mettent sur le dos; mais, redoutant quelque piège sans doute, ils n'osent mordre. Chacun de ces animaux est accompagné d'un petit poisson appelé *sucet* et qui, paraît-il, ne le quitte jamais. Pendant trois heures, nous restâmes aux aguets suivant tous les mouvements de ces énormes bêtes qui ne quittent pas le navire.

Nous commencions à désespérer, quand un nouveau requin, plus grand encore que les autres, vint se joindre aux premiers. A peine a-t-il flairé le lard et avalé, sans se retourner, quelques paquets d'étoupe que nous venons de jeter et qui flottent çà et là sur la mer, qu'il s'élance sur l'émé-

rillon, se retourne sur le dos, ouvre son énorme gueule et engloutit l'appât. Nous épiions tous ses mouvements, nous accrochant aussitôt à la ligne dont le bout est amarré au navire, nous tirons de toutes nos forces, l'animal se décroche et nous voilà tous par terre. Chacun se relève, le second vient à notre aide et rejette l'émérillon. Le monstre a goûté au lard, très affamé sans doute, et, quoique un peu déchiré, il n'abandonne pas la partie, se rapproche, hésite un peu et de nouveau happe le morceau tentateur. Cette fois nous le tenons; on le hisse le long du bord, le capitaine se saisit du harpon qu'il lui pique dans le corps. On l'élève alors jusqu'au niveau des bastingages. S*** lui décharge à bout partant plusieurs coups de revolver dans la tête; le second saute par-dessus le bord, lui passe un câble autour de la queue, puis, armé d'un grand couteau, il lui ouvre le ventre du haut en bas, jette les intestins à la mer et le capitaine donne l'ordre d'amener sur le pont le monstre qui ne bougeait plus.

A peine a-t-il touché le plancher qu'à notre grand ébahissement voilà l'animal vidé qui se met à sauter sur le pont et à asséner de grands coups de queue. C'est un sauve-qui-peut général. Cependant les matelots parviennent à le tirer à l'avant. L'un d'entre eux lui coupe la queue à coups de hache. Le maître lui perce les yeux; il est breton, et est persuadé que le requin a le mauvais œil. Quelques coups de marteau sur la tête et cette fois le monstre est bien mort. Mais quelle incroyable vitalité! Ce tigre des mers, comme dit un naturaliste, mesurait 2 m. 40 de longueur. Le museau plat est elliptique; la gueule, placée sous le ventre, à une bonne distance du bout de la tête, avait 24 cent. de largeur sur 13 cent. de longueur et 27 cent. de diamètre d'ouverture. Cette gueule, qui engloutirait facilement la cuisse d'un homme, est munie de cinq rangées de dents dirigées horizontalement en dedans. Elles sont pointues, triangulaires, dentelées et de la dimension des dents d'une scie de bonne grandeur. Les ouïes sont formées de quatre fentes de chaque côté de la tête,

courtes et perpendiculaires à la longueur de l'animal. Le nez se compose de deux petites fentes sur le museau. Une des branches de la queue avait 65 cent., l'autre 34. Les nageoires pectorales mesuraient 48 cent., la première dorsale 34 cent., située à 26 cent. des ouïes et l'abdominale à 49 cent. de la première. Les nageoires des ouïes sont à 50 cent. du bout de la tête.

Le sucet. — Le requin a le dos gris et le ventre blanc; sur celui que nous avons pris, nous avons trouvé un *sucet* son guide inséparable.

Ce poisson noir et gluant a sur la tête un disque ovale à bords épais et à fond plat, garni de bandes parallèles qui agissent comme des ventouses et à l'aide desquelles il se colle aux objets. Comme on l'a vu, il s'attache au requin, le suit dans ses pérégrinations et son dévouement lui est souvent funeste.

Les anciens assuraient, paraît-il, que cet animal fiché aux flancs d'un vaisseau l'empêchait de se mouvoir.

Ce poisson est fort original; l'intérêt qu'il nous inspira fut d'autant plus grand que nous ne pûmes nous mettre d'accord sur le point de savoir quel côté était le dos. Je crois cependant, après mûr examen, que le dos était le coté du suçoir. Cet animal curieux est rayé longitudinalement de six grandes fentes placées sur le ventre. Les ouïes se rejoignent sous l'abdomen ; derrière sont attachées deux nageoires horizontales fendues en deux. Les deux branches de la queue sont égales. Deux nageoires abdominales rejoignent la naissance de la queue, la bouche est munie de dents. La couleur de ce poisson est uniformément chocolat.

Notre examen terminé, nous le rejetâmes à la mer; outre que son aspect est peu attrayant, quelques matelots affirmaient que la chair n'en était pas saine.

Quant au requin, nous avons voulu en goûter ; mais, quelle que fut la manière dont on l'accommoda, nous déclarâmes à l'unanimité que la chair était détestable. Elle est rance et laisse à la bouche un goût âcre et désagréable ; et,

bien que le second affirme qu'une soupe faite avec de jeunes requins est excellente, nous n'en tenterons pas l'expérience.

Mais, si la chair ne fut pas appréciée, il n'en a pas été de même du squelette que nous nous arrachâmes positivement. S ** et Martin s'adjugèrent la tête et la colonne vertébrale. Le capitaine prit la part du lion : le buste, c'est-à-dire l'ensemble des cartilages qui forment la poitrine et qui représentait, à s'y méprendre, le corps d'une femme dont on aurait coupé les bras, la tête et les jambes. Il ne me resta à moi qu'une dent tombée de la gueule de l'animal et..... une grosse contre mes compagnons dont je maudissais l'égoïsme.

Les jours se suivent longs et monotones. Nous sommes dans le golfe de Guinée. Parfois une baleine passe si près de nous que le bruit que fait, en retombant, l'eau qu'elle lance par ses évents nous fait croire à un orage. Nous sommes à bout de distractions ; voilà plus de deux mois que nous avons quitté le Havre, cependant nous nous consolons en songeant que bientôt nous toucherons au terme de cette traversée.

Transparence de la mer. — Un jour, la mer était si calme et si limpide, que je saisis cette occasion de calculer la profondeur à laquelle on pouvait distinguer les objets.

Pour ce faire, j'attachai une brique au bout d'une corde, l'entourai d'un linge blanc et la laissai glisser dans l'eau. Je distinguais la brique à une profondeur de 20 mètres, faisant, bien entendu, abstraction de la ligne courbe que le fil décrivait dans la mer. A cette distance, la brique cessa de descendre; elle était arrivée au point où la pression, étant égale de bas en haut, les corps plongés dans un liquide restent en équilibre. En effet, les objets qui tombent à la mer y flottent bien souvent et n'arrivent au fond que si l'eau en cet endroit est peu profonde et si le corps est d'un grand poids. Ce jour-là, la température de la mer était de 29° centigrade. Le capitaine auquel je racontai le résultat

de mon expérience m'apprit qu'à Mendera, dans l'océan Indien, on distinguait les récifs de corail qui tapissent le fond de la mer, à une profondeur de 45 m.

La chaleur est toujours de 34 à 37° à l'ombre. Presque chaque jour nous apercevons des bonites qui, vers le soir, s'ébattent joyeusement autour du navire comme des écoliers en liberté C'est un joli poisson, très bon à manger, dit-on, mais dont nous ne pûmes jamais parvenir à nous emparer. Il n'en est pas de même des dorades. Martin vient encore d'en harponner une qui mesurait 1 m. 40. Nous avons trouvé dans son ventre un poisson long de 0 m. 47 bien entier et dépouillé seulement de sa peau.

Les requins se montrent aussi fréquemment dans les eaux du *Sylvius*. Un monstrueux, entre autres, nous a procuré quelque émotion. Après bien des hésitations, il s'était laissé prendre à l'émérillon ; mais il était si gros que nous dûmes renoncer à l'amener à bord avec la chaîne seule. Le capitaine le harponna et on commença à le hisser. Mais il se débattit avec une telle vigueur et un tel acharnement qu'il réussit à se décrocher. Non-seulement il avait redressé le gros crochet de fer, mais encore il l'avait brisé. Quelle force ! Ma foi, nous préférons qu'il soit parvenu à s'échapper. Il aurait tout brisé à bord. Le capitaine craignait surtout pour son chronomètre que les secousses pouvaient arrêter. Nous estimons que ce monstre mesurait plus de 3 m. 50.

Enfin, après soixante-huit jours de traversée, nous approchons du Congo ; quelques jours à peine nous séparent du but de notre long voyage.

QUATRE ANNÉES AU CONGO

CHAPITRE PREMIER

L'embouchure du Congo. — Nos premiers rapports avec les sauvages. — Arrivée à Banane. — Notre factorerie. — Un navire de guerre français. — Salvador. — Les fourmis. — Un iguane. — Cabynde mangé par un caïman. — Visite du roi Nemlâo. — Une querelle. — Exploration de la pointe. — Aventures de Martin à Landana. — Mort d'un blanc.

L'embouchure du Congo. — C'était le 13 avril, la terre n'était pas encore visible, mais nous nous attendions à chaque minute à la voir émerger du sein des flots, à l'horizon. La mer, en effet, qu'un large et fort courant traversait, était couverte d'îles flottantes, formées de paille et d'arbustes maintenus droits par leurs racines entrelacées. Le courant charriait des buissons et des troncs d'arbres; ses eaux jaunes, sales et boueuses, tranchaient avec la teinte bleue qu'avait conservée la mer. Des herbes et des détritus de tous genres, mêlés à la mousse, lui formaient comme un lit. Ce courant était tellement fort, qu'il faisait le bruit d'un torrent bondissant à travers les rochers.

Tout à coup, et comme la nuit tombait, le matelot en vigie cria : *Terre! terre!* — Ce mot fit passer dans tout

notre être un frisson d'émotion, et une curiosité avide et bien naturelle s'empara de nos esprits.

Bientôt nous aperçûmes les cimes des plus grands arbres ; puis, ces points se multipliant, s'élargissant, formèrent autant d'îlots qui, se réunissant ensuite, dessinèrent une ligne noire à l'horizon. C'était la terre, le Congo, le but de notre long voyage.

Nous mouillâmes au sud du cap *Padron*, qui est lui-même au sud de l'embouchure du Congo ou Zaïre, par 6° 1/2 latitude sud et presque sur le méridien de Paris.

L'entrée du Congo exige une grande connaissance des courants et des vents qui règnent sur cette partie de la côte occidentale d'Afrique. Les vents du sud-ouest, les plus fréquents, soufflent régulièrement la plus grande partie de l'année, surtout l'hiver; c'est avec leur aide, et en prenant le fleuve en biais, ainsi que nous le fîmes, que l'on peut pénétrer dans la crique de Banane.

Du cap Padron, nous suivîmes la côte, à environ 500 mètres du rivage. La falaise est rouge, élevée et couverte d'arbres, entre autres de palmiers, de papyrus, de cactus de 6 mètres de haut, de plantes grasses de toutes sortes. Ces plantes que j'avais vues, microscopiques, en serre, dans nos pays, sont là à profusion, d'une taille colossale, et pullulent comme de mauvaises herbes.

Nous doublons avec peine le cap Padron et mouillons enfin en face d'une petite plage au sable fin, encadrée par une végétation riche et sauvage. Nous sommes à *Schark-Point*, à l'embouchure même du fleuve, mais à l'abri du courant. Devant nous, se déroule un paysage merveilleux et grandiose ; d'un côté, la mer sans bornes, où se perd ce fleuve immense dont la vue peut remonter le cours à notre droite, et, en face, à environ 3 lieues de l'autre côté de la rivière, la crique de Banane, notre lieu de destination.

Nous reconnaissons le village à la blancheur des toits des habitations, enduits de chaux et étincelants au soleil. A l'aide de longues-vues, nous parvenons même à dis-

tinguer quelques pavillons qui se détachent sur le bleu limpide du ciel : entre autres, notre cher pavillon français et le pavillon hollandais.

Le *Congo*, le plus grand fleuve de cette partie de la côte occidentale d'Afrique qui s'étend du Niger jusqu'au Cap, mesure 11 kilomètres de la pointe Schark à la pointe de Banane. Le courant très rapide atteint, à cette époque de pluies, jusqu'à une vitesse de sept nœuds. Il charrie d'énormes îlots, dont l'un, nous dit le capitaine, était si large qu'il touchait presque les deux rives de la crique de Banane et emporta, l'an passé, le havre de la factorerie.

Nos premiers rapports avec les sauvages. — Pendant que, mouillés à Schark-Point, nous attendions un vent favorable pour traverser le fleuve, nous reçûmes la visite de trois naturels, montés dans une pirogue formée d'un long tronc d'arbre creusé et très étroit, qui venaient nous offrir des singes, des bananes; ils possédaient aussi un fort joli perroquet gris perle, à queue rose. Ces sauvages, les premiers que nous voyions, nous intriguaient beaucoup; ils faisaient de grands saluts avec la main et tâchaient de s'exprimer en portugais.

Deux d'entre eux, coiffés de bonnets rouges, avaient les reins ceints d'une sorte de mouchoir. Leur peau est d'une belle couleur chocolat; ils sont grands, sveltes et bien faits; le troisième est vieux, laid, et a l'air féroce ; il est coiffé d'une sorte de casquette anglaise et porte une chemise trop courte. Tous trois ont de belles dents blanches ; mais aux deux premiers il manque les incisives, il paraît que la grande mode est de se les arracher. Le troisième les a conservées, mais suivant sans doute une autre mode, qui ne contribue pas peu a lui donner l'air d'un cannibale, il les a taillées en pointe.

Nous donnâmes à ces noirs de vieilles chemises, des bouteilles vides. Le capitaine leur fit présent d'un peu d'eau-de-vie ; après quoi, ils partirent fort satisfaits.

Le capitaine, étant venu déjà plusieurs fois dans ces pa-

rages, nous donna, au sujet de cette visite, les renseignements suivants, dont j'ai pu maintes fois, depuis, constater l'exactitude :

Les noirs que nous avons vus appartiennent à une tribu de pirates, les *Mussorongos*, qui, montés sur de nombreuses pirogues, attaquent la nuit les navires au mouillage; si l'équipage n'est pas sur ses gardes, surpris dans son sommeil, il est écrasé par le nombre; le navire est pillé, puis brûlé, une fois les marchandises enlevées. Le capitaine ajouta que, selon toute probabilité, les noirs que nous avions vus étaient des éclaireurs et c'était dans cette pensée qu'il leur avait défendu de monter à bord.

Ces détails rabattirent un peu de notre enthousiasme pour nos nouveaux amis, et, le soir, l'ordre suivant :

« Tout le monde de quart sur le pont, préparez les fusils, chargez les couleuvrines », ne laissa pas que de nous faire réfléchir, et quand, fort avant dans la nuit, nous gagnâmes nos couchettes, pour la dernière fois peut-être, nous eûmes beaucoup de mal à nous endormir. Nous rêvâmes nègres, attaques, pillages et, au moindre bruit, réveillés en sursaut, nous montions sur le pont voir ce qui se passait.

Arrivée à Banane. — Cependant la nuit fut tranquille et, le lendemain, profitant d'une très forte brise du sud-ouest, le capitaine leva l'ancre. Le navire déploya ses ailes, se para de ses bonnettes et, toutes voiles dehors, entra à toute vitesse dans le courant qu'il coupait obliquement.

Les navires sont obligés d'attendre quelquefois plusieurs jours, qu'un vent assez fort leur permette de tenter la traversée du fleuve. L'embouchure du Congo est défendue par des bancs nombreux, et un seul chenal en permet l'accès. Si le vent mollit, le navire, drossé par le courant, est jeté sur les bas-fonds où il reste échoué; souvent aussi, si la marée est très haute, entraîné vers le nord, il lui faut plusieurs jours pour pouvoir revenir.

Aujourd'hui, depuis les paquebots anglais, le chenal, indiqué par des bouées, est assez bien marqué; mais, à cette époque (1869), on n'avait que des points de repère assez vagues. On piquait d'abord droit sur un certain palmier, et, quand on le voyait dans la ligne du pavillon hollandais, on virait de bord et on arrivait ainsi directement dans la crique.

Rien de majestueux comme cette entrée : le navire, couché par le vent, refoulant le courant, lutte continuellement sur une mer agitée; mais, une fois qu'on a doublé la pointe de Banane, le courant cesse, le navire se redresse et glisse légèrement sur une surface unie comme un miroir.

Debout sur le pont, armés de toutes les lorgnettes que nous avions pu trouver à bord, nous fouillons les deux rives qui bordent la crique.

Quelques nègres, debout ou accroupis, regardent curieusement notre navire; des négresses, à moitié nues, lavent du linge; des gamins suivent notre marche en courant. Sur le havre de notre factorerie règne une grande animation ; on arme un canot ; les rameurs, vêtus de caleçons bleus et coiffés de bérets rouges, forcent de rame et abordent au moment où un coup de canon retentit; nous mouillons.

Quelques minutes après, nous débarquons au milieu d'une foule de noirs qui nous regardent d'un air curieux, narquois; ils chuchottent entre eux; quelques-uns viennent nous dire bonjour en accompagnant leurs paroles de grandes révérences, nous les saluons poliment : cela les fait rire. Ils nous font cortège jusqu'à la factorerie. Enfin nous foulons le sol de l'Afrique et ce n'est pas sans émotion, je vous assure : ce pays, ces arbres, cette maison, ces blancs qui nous entourent et nous regardent d'un air assez méfiant; ces nègres, qui ont l'air de se moquer, tout cela nous gêne, nous rend tristes et nous fait perdre un peu la tête; comme de pauvres êtres craintifs, nous nous serrons les uns contre les autres et, pour tout au monde, nous ne voudrions nous séparer.

A la porte de la maison, plusieurs petits noirs, les reins ceints d'un morceau d'étoffe aux couleurs voyantes et drapé assez gracieusement, nettoyaient des assiettes ; ils riaient et bavardaient à qui mieux mieux. Ces enfants étaient les *muleks* ou domestiques des blancs. L'un d'eux nous conduisit à la chambre qui nous était destinée : deux lits entourés de moustiquaires, une chaise et une table avec deux cuvettes en formaient tout l'ameublement.

Le mulek nous dit quelques mots parmi lesquels l'expression *signor* était si souvent répétée, que, tout fiers, nous prîmes pour le congédier un air grand seigneur, tout à fait en rapport avec notre nouveau rang.

Le soir, le diner se composa de poules arrangées de différentes façons, de riz et de courge bouillie.

La pointe de Banane, ou pointe Française, comme on la nomme quelquefois, est une langue de terre sablonneuse, baignée d'un côté par la mer, de l'autre par un des bras du Congo, formant crique et séparé du lit principal par une île appelée l'île aux bœufs : *Boulembemba*. Cette crique est étroite, mais assez longue, l'eau y est assez profonde pour permettre aux navires du plus fort tonnage d'y trouver un mouillage sûr, à l'abri du courant et du vent du large. Elle forme un véritable port qui assure à Banane une très grande importance, quand ces pays seront plus connus, plus fréquentés, et que la civilisation y aura fait pénétrer ses bienfaits.

Au milieu de cette presqu'île se trouve un marais couvert de palétuviers dont on a déjà abattu une partie ; les blancs voudraient combler tout à fait cette source continuelle de fièvres; Banane alors jouirait d'une salubrité relativement rare sous ces latitudes.

Cette pointe est aride et nue, quelques palmiers, *gingens* (sorte de pruniers) en forment, avec les grandes herbes et les palétuviers dont j'ai parlé, toute la végétation. Malgré cela, les blancs s'y sont établis ; les Français d'abord ont occupé le milieu de la presqu'île, une maison hollandaise les imita bientôt; des Anglais vinrent ensuite

fonder un comptoir à l'extrémité de la pointe ; enfin, au fond de la crique, une autre compagnie française a bâti une factorerie.

Notre factorerie. — Notre établissement est un des mieux situés et occupe une grande étendue de terrain. La maison principale est en planches venues d'Europe, le toit est couvert en feutre, de nombreux magasins servent d'entrepôt pour les marchandises et les produits, une poudrière est située au milieu du marais, sur un îlot ; enfin une forge, une cuisine, une huilerie pour l'épuration de l'huile de palme, une sombre à charbon, complètent la factorerie proprement dite.

Une série de cabanes ou *ohimbecks*, construits à la mode du pays, forment un petit village au bord de la mer, en dehors de la factorerie ; c'est là qu'habitent les naturels employés à la maison.

Le personnel se compose de trois blancs, deux Français et un Portugais, d'une quarantaine de krouboys, de cabyndes et des gens du pays ; en tout, soixante individus environ.

Les krouboys sont des indigènes de la côte de Krou (cap des Palmes), que nous avons engagés pour un an ; ces noirs, très vigoureux, un peu plus civilisés et un peu moins voleurs que les gens du pays, nous sont d'une grande utilité. Ils nous servent de manœuvres et de porte-respect ; très braves, mal vus par les nègres d'ici, leur concours nous est acquis, en cas de conflit.

Les cabyndes sont originaires du pays qui s'étend au nord du Congo, jusqu'à la rivière de *Chiloango*. La station de blancs la plus importante de leur pays est *Landana*. Ces noirs sont marins, ce sont eux exclusivement qui forment l'armement de nos embarcations ; c'est parmi eux aussi que se recrutent les charpentiers, blanchisseurs, cuisiniers, que les blancs emploient. Bien que restés sauvages, ils se sont mis plus vite en mesure d'être utiles aux blancs dans les divers métiers dont la civilisation leur a enseigné l'utilité et fait un besoin.

Leur roi, *Manuel Poun*, a été élevé en Portugal; revenu dans son pays, il a eu la sagesse de reprendre les mœurs et le costume des siens. Ses muleks (ce mot qui revient dans différents sens, à chaque page, a mille acceptions, mais il ramène toujours l'idée d'inférieurs), ses muleks, dis-je, ont d'autant plus de respect pour lui qu'ils ont à le défendre contre une autre tribu de cabyndes, laquelle reconnaît pour roi, *Cinco Franco*, un affreux gredin, qui possède tous les vices et est continuellement en dispute avec les blancs.

Les gens du pays sont employés comme domestiques et journaliers ; il en est peu qui aient une occupation fixe et soient attachés à la factorerie.

Chaque groupe de noirs a son chef qui jouit d'une autorité sans conteste. Celui-ci, élu par ses condisciples, est très jaloux de son autorité et n'entend relever que du blanc qui l'emploie ; c'est le plus souvent à lui que l'on s'adresse pour distribuer les travaux qui incombent à chacun.

Tous nos gens, comme je l'ai dit plus haut, habitent ensemble, sauf cependant les krouboys, qui logent dans un grand *chimbeck*, situé dans la cour, ou *kintal*.

Un navire de guerre français. — Quelque temps après notre arrivée à Banane survint un événement extraordinaire : un aviso français, l'*Africain*, de la station du Gabon, vint mouiller dans la crique; c'était une bonne fortune pour nous que de voir des Français, et des Français aimables, comme le sont nos officiers de marine en général. Vis-à-vis des blancs, nous étions fiers de cette visite qui, du reste, était fort utile, à cause de l'effet qu'elle a produit sur les noirs. Ils voient ainsi que nous ne sommes pas tout à fait abandonnés et que nous possédons les moyens de nous faire respecter.

Malheureusement, ces visites sont excessivement rares ; cependant, le Gabon est tout prêt et il ne coûterait pas beaucoup aux commandants des quatre ou cinq navires qui y stationnent, de passer de temps à autre, ne serait-ce que

tous les trois mois, pour s'enquérir de la situation de leurs compatriotes vis-à-vis des noirs, se renseigner sur les mœurs du pays, étudier les côtes, et faire connaître le nom français.

A Banane, plus que partout ailleurs, ces démonstrations sont utiles, les blancs en ayant fait leur entrepôt général à la côte. Il y a quelques années, cette pointe était encore inoccupée ; le centre des opérations était à *Ponta da Lenha*, point situé à environ 15 lieues dans le fleuve ; mais les difficultés qu'avaient les navires à remonter la rivière qui, bien que très large, est d'une navigation dangereuse, à cause des nombreux bancs qui en obstruent le fond et se déplacent fréquemment ; les dangers qu'ils couraient de la part des pirates ; enfin, la position avantageuse de Banane firent abandonner Ponta da Lenha.

Banane, outre sa crique formant un port admirable; grâce à sa situation à l'embouchure du fleuve, est mieux à l'abri d'un coup de main des nègres que tout autre point de la côte. Les blancs, excepté d'un coté qu'ils surveillent, ne peuvent être attaqués que par eau, ce qui rend une surprise à peu près impossible. Ensuite, les embarquement et débarquement de marchandises peuvent s'y faire très promptement et très facilement.

Sur la côte, les opérations avec les navires sont longues et dangereuses, en effet, tout le rivage de la côte occidendale d'Afrique est défendu par une barre ; infranchissable, même pour des pirogues construites exprès, quand la mer est forte. Les navires mouillent donc en rade, souvent fort loin de la terre.

La maison française et la maison hollandaise ont adopté le système suivant : chacune d'elles possède un petit vapeur qui répartit dans les diverses factoreries les marchandises que les navires ont apportées d'Europe, et rapporte les produits qui formeront leur chargement de retour. Quelquefois aussi, ces produits étant emmaganisés d'avance à Banane, peuvent être chargés en huit jours si les navires sont d'assez faible tonnage pour accoster au havre.

Salvador. — Chaque matin, un blanc donne au cuisinier les fournitures pour les repas de la journée, et cela, avec une parcimonie telle que nous nous en étonnions souvent; il nous fut répondu que les noirs étaient si voleurs que, sans cette précaution, les provisions ne dureraient pas un mois ; pour chaque verre de farine que reçoit le cuisinier, il doit présenter un petit pain dont les dimensions sont fixées.

Puis on donne la ration au personnel, et enfin, le blanc procède aux achats des victuailles qu'on lui apporte.

Des femmes sont accroupies devant des nattes remplies de *chicuangas;* de jeunes nègres portent des poules extrêmement petites, attachées en grappes par la patte aux deux bouts d'un bâton; des enfants offrent des œufs, des oignons, des tomates grosses comme des cerises, du manioc, des aubergines.

Notre nouveau compagnon appelle le marfouk Salvador, c'est un vieux noir fort laid, les cheveux gris, le visage marqué de petite vérole, grand et maigre comme un clou, la peau ridée comme un vieux parchemin. Ce personnage arrive en se frottant les yeux. — Tu dors encore, fainéant? — Non, signor, répond Salvador, en courbant sa longue échine d'un air plus comique encore que servile. On fait prix pour les chicuangas, petites mottes de farine de manioc, pilée et cuite, renfermée dans des feuilles de bananier : on dirait des pains de beurre blanc, mais elles sont moins appétissantes et dégagent surtout une odeur forte, pénétrante et très désagréable.

On les paie à raison de six, pour une bouteille de tafia ; les poules, à raison de deux brasses de cotonnade chacune.

Puis Salvador congédie tout le monde.

Son air important nous amusait beaucoup :

— C'est votre chef de noirs? demandâmes-nous à L***.

— Oui, dit-il, il nous sert de linguister ou interprète. C'est le prince de Banane.

— Ça, un prince? fîmes nous étonnés.

— Mais oui ; vous allez voir, et, appelant Salvador :

— Les blancs nouveaux demandent si tu es un chef?

Le nègre se baissa, frotta son index sur le sol, puis, se redressant majestueusement, d'un air grave et convaincu, il leva le bras en l'air : « Moi, grand Salvador, prince de la pointe de Banane; tout cela, ajouta-t-il en décrivant dans l'espace un grand cercle avec son bras, tout cela m'appartient, jusque là-bas dans l'intérieur, » et il montrait tout le pays qui s'étend en éventail au fond de la presqu'île. — Oh! oh! tu es un grand chef. — Si, Signor, moi grand chef, moi prince..... et il allait recommencer, mais L*** l'arrêta. Salvador qui avait bu déjà un peu à toutes les bouteilles, qu'il avait versées, en demanda une, pour sa peine, sans doute. Le blanc lui donna un *n'coudi* (la goutte) et un coup de pied quelque part qu'il n'avait pas réclamé. Le nègre s'éloigna en riant, heureux de ce qu'il considérait probablement comme une caresse.

Un jour, je tuai un immense lézard vert que, en attendant mieux, j'avais placé dans une grande boîte avec quelques insectes curieux, dont j'étais déjà possesseur. Le lendemain, quel ne fut pas mon étonnement de ne retrouver qu'un squelette! Les fourmis avaient dévoré ma collection. Ces animaux abondent ici. Que, par hasard, un morceau de viande ou de sucre se trouve sur une table, aussitôt se forme une longue colonne de ces voraces petits insectes, et, parcelles par parcelles, ils parviennent à transporter leur proie à un trou éloigné souvent de plusieurs mètres.

Les fourmis ne sont pas le seul fléau de ce pays, les rats pullulent, et je crois, ma foi, que les chats en ont peur. Fort heureusement, il ont un autre ennemi beaucoup plus redoutable : c'est une sorte de serpent boa qui n'atteint jamais de grandes dimensions, et habite dans les magasins. Les blancs ne s'inquiètent guère de sa présence qui n'offre aucun danger; cependant, quelques jours avant notre arrivée, on en avait tué un qui mesurait (longueur exceptionnelle) 3 mètres

Un iguane. — Vers la même époque, des indigènes vinrent offrir un iguane, grand lézard gris, dont la chair est réputée excellente. Malgré mes conseils, les blancs ne voulurent point y goûter. On l'acheta cependant pour les kroubóys qui, je vous assure, s'en sont régalés.

Les langues usitées à Banane, par les blancs, sont l'anglais et surtout le portugais. Beaucoup de noirs entendent assez bien l'une et l'autre, et, en tout cas, les chefs employés dans les factoreries les parlent couramment.

Ce qui est le plus difficile pour nous, le croiriez-vous, c'est de distinguer les noirs les uns des autres ; il nous semble que ces diables-là ont tous la même tête ; du reste, il suffit de faire un signe quelconque à l'un d'eux en disant *angeïe* ou *angué*, pour le faire approcher. — Ce mot remplace notre locution : dis donc? Eh ! toi ?

Les plus amusants sont les kroubóys qui baragouinent le français : « Si toi li pas donné mangé moi, comme ça pas bon, li pas peut travailler comme ça, bon voila.

Cabynde mangé par un caïman. — Quoique nos compagnons, depuis plus longtemps à la côte, aient souvent la fièvre, aucun de nous n'en a encore ressenti les effets. Mais cela viendra, chacun ici paie son tribut. Elle est si commune, que nos compagnons ne s'en inquiètent même pas. Au reste, il n'y a pas que les maladies à redouter en ce charmant pays, les bois abritent des panthères, des chats tigres, quantité de serpents venimeux ; dans la mer pullulent les requins ; les rivières sont infestées de caïmans, remplies d'hippopotames dangereux bien qu'inoffensifs.

Les blancs évitent de se baigner; mais le nègre, bien qu'il ait soin de frapper l'eau, avant de s'y jeter, pour effrayer les monstres, est insouciant, et, quoique poltron, ne réfléchit pas cependant au danger auquel il s'expose.

Dernièrement encore, un naturel a eu la jambe coupée

par un caïman ou un requin. L'eau étant saumâtre dans la crique de Banane, ces animaux se laissent quelquefois entraîner jusqu'ici. Ses camarades, montés dans une pirogue, à la première nouvelle de l'accident, parvinrent à ramener à terre, mutilé et saignant, le corps du malheureux imprudent.

Ils criaient et se lamentaient; les femmes pleuraient; une vieille négresse, toute nue, tournait autour du cadavre, s'agenouillait, se roulait dans le sable et poussait des hurlements affreux. « *Equa mamé! Equa taté! Equa moné ningué!* »

Le défunt était cabynde; toute la nuit, ses compatriotes le veillèrent en chantant un air plaintif et monotone et buvant du tafia. Le lendemain, ils transportèrent le corps au village et l'enterrèrent. — La cérémonie terminée et les noirs dégrisés, ils ne pensaient pas plus au mort, que s'il n'avait jamais existé. Ils avaient, je le crois, été très émus de l'accident, mais un malheur, si grand qu'il soit, ne les impressionne pas longtemps, leur arrivât-il à eux-mêmes.

Visite du roi Nemlâo. — Le 1er juillet, nous vîmes arriver une grande pirogue du pays, montée par une vingtaine de noirs; un vieux, debout, vêtu de belles étoffes de toutes couleurs, les bras couverts de bracelets en perles et en ivoire, un collier d'argent autour du cou, se tenait à l'arrière. Il avait à la main un sabre d'officier, un jeune nègre tenait un parapluie ouvert, au-dessus de sa tête. Les autres chantaient en pagayant. La pirogue aborda bientôt à la plage et les rameurs portèrent à terre le vieux personnage. Ce devait être un grand chef, car, lorsqu'il se dirigea vers la maison, précédant son cortège, nos serviteurs vinrent s'agenouiller sur son passage et lui battre des mains, tandis que des musiciens annonçaient son arrivée par un bruit abominable, en frappant à tour de bras sur des troncs d'arbres creux.

La troupe s'arrêta devant la factorerie, le chef monta sous la vérandah, suivi seulement de deux de ses hommes; un mulek lui apporta une chaise sur laquelle il avait eu soin de placer une pièce de tissu.

Je m'étais peu à peu approché et j'examinais curieusement tous ces noirs; le vieux chef surtout attirait mon attention. C'était un grand et beau nègre, légèrement voûté, d'un âge avancé déjà, mais à l'apparence encore solide; sa barbe et ses cheveux gris donnaient à sa figure un certain air de noblesse.

Il était coiffé d'une barrette, ou bonnet réservé aux chefs et qu'ils n'ôtent même pas devant le Blanc. Celle qu'il portait, était ornée de griffes de panthères et bordée de dents de requins; outre son cou et ses bras qui étaient, comme je l'ai déjà dit, couverts de colliers et bracelets, il avait aux pieds des anneaux d'argent. Son vêtement se composait d'un grand manteau écarlate, attaché aux épaules et flottant. Un pagne en soie jaune lui ceignait les reins et retombait presque jusque sur ses chevilles. A sa ceinture était attachée une peau de chat tigre et des grelots qui tintaient quand il marchait. Ces ornements servent encore de signes distinctifs aux chefs.

Le bruit de ces grelots me rappelle toujours les ânesses qui courent les rues le matin à Paris, et dont on vend le lait aux malades.

Les gens qui composaient sa suite n'avaient rien de bien extraordinaire; ils étaient armés de fusils à pierre et criaient tous ensemble.

Quand le chef de la factorerie arriva, « Bonjour, mon vieux Nemlão, » fit-il. Le vieux personnage lui tendit la main.

Nemlão, on nous l'avait dit, était le roi du pays; c'est à lui qu'on paye chaque année le droit de résidence. On lui fit présent d'une dame jeanne de tafia et on le congédia.

Le monarque alla continuer ses visites aux autres blancs.

Une querelle. — Quand les chats ne sont pas là, les

souris font bombance, dit-on ; la scène qui eut lieu pendant l'absence du gérant, semblerait confirmer cet adage.

Une querelle s'est élevée entre Guilhem, le tonnelier, et son mulek, ou aide, Domingo. Guilhem est un noir de Sierra Leone, à peu près civilisé, parlant plusieurs langues, vêtu à l'européenne d'un pantalon et d'une chemise ; sa tête est coiffée d'un chapeau et ses pieds sont chaussés de souliers. Domingo est originaire du même pays, mais bien inférieur à son patron sous tous les rapports.

Des injures, ils en viennent aux coups ; s'armant chacun d'un couteau, ils se précipitent l'un sur l'autre, et roulent à terre, soulevant la poussière autour d'eux. La bave aux lèvres, poussant des cris sourds et féroces, ils se saisissent à bras le corps, chacun d'eux cherchant à terrasser son adversaire pour lui plonger son couteau dans le corps.

Accourus au bruit de la lutte, nous fîmes de vains efforts pour les séparer, lorsque L***, saisissant son bambou, en asséna de vigoureux coups sur les deux enragés.

Tout à coup, Domingo se relèva, bondit sur notre compagnon et le saisit à la gorge ; mais Guilhem, délivré, empoigna son mulek que nous parvînmes à garrotter.

Le gérant, au retour, fit administrer vingt-cinq coups de corde à Domingo, punition qu'il reçut, debout, sans broncher et sans avoir voulu se laisser attacher. Au vingt-cinquième, il s'affaissa sans pousser un cri. Le châtiment était sévère, mais il était nécessaire pour notre sécurité future. Un blanc avait été menacé, il fallait faire un exemple, d'autant que ces accidents ne sont pas rares.

Exploration de la pointe. — Un dimanche, j'avais résolu d'explorer le marais, je m'étais tellement avancé que j'eus toutes les peines du monde à en sortir. De tous côtés sautaient de petits amphibies, sortes de poissons à deux pattes, que ma présence inquiétait beaucoup et que des

muleks tiraient à l'arc, pour se procurer une friture. Plus j'avançais et plus il m'était difficile de me diriger; entouré de flaques d'eau, perdu au milieu des racines de palétuviers, je commençais à être fort inquiet, ne sachant plus de quel côté tourner mes pas.

Enfin, au bout de deux heures, couvert de sueur, les pieds trempés, je débouchai de l'autre côté de ce labyrinthe, au bord d'un ruisseau, que je traversai sur le tronc d'un arbre couché en travers.

Tout au fond de la crique, j'apercevais les bâtiments de la factorerie, où je reçus l'hospitalité.

Le gérant possédait une vieille femelle de chimpanzé, haute de 1 m. 50, à l'air féroce et repoussant, enfermée dans une cage en fer, et quelques singes verts de l'espèce si abondante ici, dont le nom est, je crois, *ciropithecus cephus*.

En revenant par la plage, je m'arrêtai à la *Kintanda* (marché) où des pêcheurs vendaient du poisson contre du tafia et des morceaux de cotonnade. Comme j'examinais quelques espèces qui m'étaient inconnues, entre autres un très gros poisson que nous nommons *capitaine*, très abondant ici, tout à coup un naturel se mit à m'insulter et, brandissant un sabre au dessus de sa tête, courut sur moi en poussant des hurlements sauvages.

Appuyé sur mon bambou, immobile, j'attendais et m'apprêtais, s'il faisait mine de me toucher, à lui casser la tête, quand ses compagnons intervinrent et l'emmenèrent à grand'peine. « Il est ivre, me dirent-ils, il a bu du vin de palme. »

Cette boisson, tres goûtée des indigènes, est extrêmement forte, enivre, pour peu qu'on en prenne, et rend fou furieux celui qui en abuse. C'est un liquide leger et blanchâtre, assez agréable au goût.

Aventures de Martin à Landana. — Martin, un de nos compagnons, habite Landana. Ce point, avant la création de Banane et la prise d'Ambriz par les Portugais, était

avec Ponta-da-Lenha, alors la station la plus avancée dans la rivière du Congo (Bomah n'existait pas), le centre le plus important depuis le cap Lopez jusqu'à Saint-Paul de Loanda.

Toutes les grandes maisons y possédaient deux comptoirs principaux. On ne traitait pas directement avec les naturels, mais avec les Portugais établis le long de la rivière.

En général, c'étaient des gens sans aveu, sans foi ni loi, le rebut de la société.

Martin avait vendu aux traitants de grandes quantités de marchandises, qu'ils devaient solder en produits.

Un dimanche, au nombre de dix, ils descendirent à Landana, et vinrent demander l'hospitalité. Le soir, après le dîner, ces honnêtes gens, ivres pour la plupart, se plaignirent qu'on leur eût vendu les marchandises trop cher, et, finalement, déclarèrent qu'ils ne les paieraient que si on leur faisait un rabais de quarante pour cent.

Martin refuse net, sans se laisser intimider par leurs menaces. Outrés de sa fermeté, les coquins l'insultent, salissent les murs de mots injurieux et obscènes. Martin reste inébranlable, mais, ne pouvant les jeter à la porte, il se retire dans sa chambre. Les forcenés, ne trouvant plus de résistance, pillent les armoires, brisent la vaisselle et se retirent enfin, menaçant leur hôte de lui tirer des coups de fusil, si jamais il ose remonter la rivière.

Mon compagnon est brave et si, chez lui, il avait été obligé de ménager des gens contre lesquels il n'avait aucun recours et qui, en somme, pouvaient ne pas payer du tout, il n'entendait pas leur laisser supposer que les menaces le feraient céder.

Quelques jours après cette scène, pressé par les affaires de se rendre chez un de ces Portugais qui, plus honnête que ses voisins, ne s'était pas joint à leur expédition, il fit armer une pirogue, et, muni d'un revolver, s'embarqua le soir à l'improviste. Sa visite faite, il repartit le lende-

main, avant le jour. Malheureusement, son embarcation chavira et il faillit se noyer; par bonheur, la pirogue s'était retournée sens dessus dessous, aidé de ses hommes, il put se hisser sur la quille où il se cramponna. Il défila ainsi, avec le courant, devant les cabanes des Portugais, qui l'avaient menacé de lui faire un mauvais parti.

En observation sur les berges, avec leurs nègres, ils regardaient tranquillement mon pauvre ami, dont la position périlleuse ne les émut nullement; mais, domptés sans doute par son intrépidité, ils n'osèrent se porter contre lui à aucune voie de fait. Peut être aussi réfléchirent-ils que notre maison est importante, qu'une station de navires de guerre français est établie non loin de là, au Gabon, et craignirent-ils des représailles terribles.

Quoiqu'il en soit, Martin arriva sans encombres en vue de Landana, où de prompts secours le tirèrent de la situation critique où il se trouvait.

Vous voyez par ce récit pris entre plusieurs, que notre existence à la côte est assez accidentée. N'est-il pas pénible d'être obligé de constater que, bien souvent, les blancs sont plus à redouter que les nègres, les sauvages possesseurs du pays?

Il est un fait curieux, qui donnera une idée des mœurs de la côte et prouvera à quel degré inqualifiable d'imprudence l'amour du gain peut pousser les hommes les plus raisonnables.

Nous avons constaté que les traitants étaient gens sans aveu pour la plupart; eh bien, qu'un de ces hommes se présente dans une des grandes maisons de la côte et propose de travailler pour son compte, aussitôt on lui fournira pour vingt ou trente mille francs de marchandises, qu'il devra payer avec les produits qu'il achètera. On lui fera crédit, à cet étranger que l'on sait être un voleur, un crédit que, dans nos pays civilisés, on refuse à un homme intelligent, honnête, sur lequel on saura pouvoir compter et qui, en tous cas, tomberait sous le coup des lois, auxquelles nous pouvons avoir recours.

Aussi souvent sommes-nous punis de notre imprudente confiance ; les traitants parviennent quelquefois, les marchandises vendues, leurs magasins bondés de produits, à les embarquer sur des navires commandés par des contrebandiers qui les leur achètent ; et nous n'avons d'autres moyens pour empêcher ces vols, que d'arriver à temps avec un vapeur et de prendre de force, avec nos hommes, possession de ce qui nous est dû.

Et voilà comment on a procédé pendant longtemps, comment on agit encore dans le nord. Ils est temps qu'on renonce à ce système qui a, outre les pertes considérables qu'il entraîne, l'inconvénient d'entretenir à la côte et de faire vivre toute une race de coquins qui démoralisent les nègres, compromettent l'influence des blancs et infesten le pays de leur présence.

Mort d'un blanc. — Il y avait à peine un mois que nous étions à Banane, quand nous fûmes témoins d'une bien triste cérémonie.

L*** mourut à la suite d'une fièvre pernicieuse. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, il y a trois jours encore plein de vie et d'espérance ; soutien d'une famille pauvre dont il nous parlait souvent, il avait, pour la nourrir, accepté cette vie de dangers. Il est mort maintenant, exilé, loin de ceux qu'il aimait, son corps reposera sur la terre étrangère, au milieu des sauvages et sa pauvre mère n'aura pas même la triste et suprême consolation de venir pleurer sur sa tombe.

On fit construire à la hâte un cercueil que nous recouvrîmes de drap bleu, et sur lequel nous disposâmes une grande croix en coton. Ces préparatifs terminés, nous y plaçâmes le corps du malheureux, enveloppé dans ses draps comme dans un linceul.

Vers une heure, les blancs arrivèrent, et, le cercueil cloué, quatre noirs le transportèrent à la tombe : un trou au pied d'un palmier.

Plusieurs fois, en route, les porteurs. qui riaient et par-

laient tout haut, faillirent laisser tomber leur fardeau. Cette gaieté, cette insouciance, me causaient une douleur navrante.

La fosse comblée, le gérant, M. B***, prononça quelques paroles et plaça un bambou à l'endroit de la tête; plus tard, quand nous aurons des planches, nous ferons un entourage à la tombe.

La cérémonie terminée, tout était dit et chacun retourna à ses affaires. Voilà donc, pensais-je amèrement, tout le cas que l'on fait de la vie d'un homme. Hélas! peut-être est-ce là le sort qui m'attend!

CHAPITRE II

Départ pour Ambrizette. — La barre. — Notre factorerie. — Le commerce avec les noirs. — Révolte des cabyndes. — Dix-huit heures de hamac. — Arrivée à Kinsembo. — Description du pays. — Incendie et pillage d'une factorerie. — Le grand Mani-Congo. — Un dégradados. — Voyage à Kinkoll. — Le père Frédéric. — La saison des pluies. — Un missionnaire.

Départ pour Ambrizette. — Deux mois après mon arrivée à Banane, je partis pour *Ambrizette*, point situé au sud du Congo, à environ quarante lieues.

Je pris passage à bord de notre petit vapeur.

Si, à Banane, les blancs ont pu acquérir une certaine indépendance, il n'en est pas de même à Ambrizette et jusqu'à Ambriz. Mais n'anticipons pas.

Le vapeur est commandé par un blanc, le mécanicien est blanc aussi; l'équipage est formé de noirs de *Bomah*, pays situé fort avant dans le fleuve du Congo, à 30 lieues environ; de *Binda*, à 30 lieues plus haut, on entend le bruit des cataractes de Ielala. Binda est le point extrême de navigabilité du Congo.

Après avoir traversé le fleuve, nous doublons facilement le cap Padron où, trois mois auparavant, nous avions mouillé en arrivant d'Europe.

Le navire est en route pour la France, nous voici tous séparés. Partis plein d'espoir et d'enthousiasme ; sur neuf que nous étions, deux seuls, hélas ! reverront la France.

Nous suivons une côte hérissée de falaises, qui se pro-

longent jusqu'à *Mangua pequena*. A partir de cet endroit et jusqu'à Ambrizette, où nous arrivâmes le lendemain à trois heures, la côte forme presque continuellement une plage de sable fin.

La rade d'Ambrizette est formée par la baie de *Juma*. Au fond, sur un plateau qui tombe à pic dans la mer, on distingue les maisons des blancs; à gauche, s'étend une belle plage, terminée, à son extrémité nord, par une colline boisée, semée de grands arbres et de baobabs aux troncs énormes. Un village couronne le sommet de cette colline, qui descend par une pente douce jusqu'à l'embouchure de la rivière *Ambriz*, dont la marée montante brise le courant et fait mousser les eaux.

Entre la rivière et le plateau où se trouvent les maisons, on distingue un marais, au dessus duquel voltigent de grands oiseaux en quête de nourriture.

La barre. — Au moment où nous mouillons, la plage se couvre de noirs; on lance une pirogue qui, franchissant la barre avec peine, accoste bientôt le vapeur.

Nous embarquons; tout marche bien d'abord; assis à l'arrière, nous écoutons les rameurs qui chantent en cadence sur un ton plaintif et monotone. Tout à coup les chants cessent, le patron nous fait passer à l'avant; la pirogue entre dans la barre, les noirs ne pagaient plus. Le barreur, tenant des deux mains un long aviron de queue qui lui sert de gouvernail, regarde la lame qui accourt du large. Au milieu du silence, on entend le bruit des vagues qui se brisent sur la grève. Bientôt une énorme montagne d'eau nous gagne, soulève l'embarcation de l'arrière et nous emporte vers la terre avec une rapidité vertigineuse. Elle brise enfin sous la quille. En ce moment, le patron qui, raidi sur sa barre, fait tous ses efforts pour maintenir la pirogue perpendiculaire à la lame, s'écrie : « N'dolo, N'dolo cabyndinhas. » Les noirs pagaient avec fureur en s'excitant de la voix. Une seconde vague, la plus dangereuse, roule vers nous en grondant, elle nous en-

traine à son tour; une troisième, enfin, nous jette sur la plage, en brisant sur l'arrière.

Nous étions tous trempés, mais le danger était passé. J'avoue que j'ai été légèrement ému.

La mer brise environ à un kilomètre au large; la barre se compose de trois lames, comme on l'a vu, et ce n'est qu'au moyen d'embarcations relevées des deux bouts et construites exprès qu'on peut risquer de la passer. Si, par malheur, la pirogue tourne dans la lame, ou si, ramenée en arrière une fois la première vague franchie, les noirs ne peuvent gagner du terrain, la seconde, en se brisant au milieu de l'embarcation, lafait chavirer.

A peine avions-nous touché le rivage, que les marins sautant à la mer avaient maintenu perpendiculaire à la lame la pirogue que chaque vague arrivant soulevait et portait plus avant dans les terres.

Pendant que les noirs qui nous attendaient nous débarquaient sur leurs épaules, un blanc arrivait et, après nous avoir souhaité la bienvenue, nous conduisait à la factorerie.

Ambrizette se compose de six maisons : une américaine, deux anglaises, une hollandaise, une portugaise et la factorerie française où nous nous rendons.

Les blancs se voient peu, mais s'entendent assez bien entre eux.

Notre factorerie. — Le comptoir français d'Ambrizette est un grand et bel établissement, beaucoup moins complet et confortable cependant que la maison mère de Banane. Ici, point de constructions en briques. La factorerie se compose d'abord d'un grand bâtiment en planches, recouvert de feutre et parallèle à la mer. Une partie sert de magasins et l'autre d'habitation. Vis-à-vis de la salle à manger est une belle vérandah, d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la mer.

Deux autres bâtiments, perpendiculaires au premier, servent, l'un de magasin pour les produits, l'autre d'entre-

pôt pour les marchandises encombrantes. Au fond, et complétant le carré, se trouvent, d'un côté, la cuisine et les chimbecks des muleks et des *akouendes* ou serviteurs du pays, de l'autre, la cabane des krouboys.

L'espace laissé libre entre ces constructions forme la cour au milieu de laquelle on a élevé un magasin à provisions et un parc pour les moutons et les poules.

Toutes ces constructions sont en matériaux du pays, petits bois reliés entre eux par de l'écorce de baobab et recouverts de nattes ou *loangos*, formés de joncs mous et cousus ensemble. Les toits sont couverts en paille; les murs, peu solides, sont triples, posés seulement sur le sol et retenus par des pieux fichés en terre de distance en distance.

Les chambres des blancs sont placées à chaque extrémité des magasins, de manière à partager la surveillance et assurer le plus possible leur sécurité. Ces chambres sont séparées des magasins par une simple cloison à claire-voie, le sol est planchéié; une petite porte donne accès au dehors et une fenêtre garnie à moitié d'une gaze et munie d'un gros volet en bois y laisse pénétrer le jour. Quand le blanc est au travail, ces portes et ces fenêtres sont toujours fermées avec des cadenas à lettres, comme, du reste, toutes les autres ouvertures.

Le chimbeck habité par les cabyndes (ou marins) est situé en dehors de la factorerie. Les embarcations sont à la plage sous une sombre à côté des poudrières, placées toutes ensemble sous le vent des établissements des blancs.

Le commerce avec les noirs. — Les occupations des blancs sont tout autres ici qu'à Banane. A Ambrizette, on traite directement avec les nègres. Dès le matin, au jour, les noirs descendent en longue colonne du village, chargés des produits qu'ils viennent vendre aux blancs : de l'orseille, du sésame et surtout des arachides. Ils portent leurs marchandises dans les diverses factoreries, suivant les articles qu'ils désirent en échange.



Notre factorerie d'Ambrizette. (Page 24.)

Les plus estimés sont le fusil et la poudre.

La maison française a à peu près le monopole des armes ; elle a acheté au gouvernement français les six cent mille fusils, vieux modèle, qui encombraient nos arsenaux. La plupart étaient à pierre, ceux qui ne l'étaient pas ont été transformés ; car il n'y a que ce genre qui ait cours à la côte. Outre que les autres sont trop chers, les naturels ne pourraient pas se procurer facilement des cartouches, tandis que, dans l'intérieur, ils peuvent trouver toujours des pierres.

La poudre seule leur manque, mais on leur en vend de très grandes quantités et ils savent en avoir partout où il y a des blancs.

A l'une des extrémités du magasin de produits, se trouve une chambre où le blanc reçoit les sacs et les pèse, soit ensemble, soit séparément, suivant le désir du linguister ou courtier. Il donne le prix en *bouasa*, ou perles bleues qui servent de monnaie ici et dont on reçoit d'Europe de grandes quantités. Si le prix est accepté, les akouendès vident les sacs dans le magasin par une ouverture pratiquée à cet effet, puis ils les rendent aux vendeurs.

Dans ce magasin, sont nos noirs rachetés ou *captivos* comme on les appelle, car le fait même de les avoir rachetés à leurs maîtres nous constitue leur seigneur. Je reviendrai plus tard sur cet usage dont on pourrait, au premier abord, dénaturer le sens et s'exagérer la portée.

Nos captifs donc, aidés, suivant le besoin, par des enfants du pays pris à la journée, mettent les arachides en sac. Quand on a le temps, on les pèse de nouveau, on les arrime et on les tient prêts pour l'embarquement. En pleine saison, les arachides arrivent toute la journée ; un blanc les achète et délivre des bons qu'un autre paie au magasin des marchandises.

Un *marfouk (M'fuka)* ou chef interprète, au fait des coutumes de chaque maison, accompagne toujours le blanc ; il l'aide dans ses opérations et lui sert d'intermé-

diaire auprès des noirs du dehors. Ceux-ci ont mesuré leurs arachides au village et savent à peu près la valeur qu'ils en retireront ; mais il faut bien surveiller les noirs qu'on emploie, car ils ne se font pas faute de poser, quand le blanc pèse, le pied sur la balance, ou de repasser deux fois le même sac.

Les paiements s'effectuent au moyen d'un paquet, comme on dit, par exemple : je suppose qu'un linguster ait un bon de vingt mille perles :

Que veut-il ? un fusil, soit	12,000 perles.
il faut que le fusil soit brillant et chante bien, c'est-à-dire que la batterie résonne avec force.	
Avec cela, on lui donne un pot à eau, par exemple	3,000 »
Puis, suivant ce qu'il veut, 6 yards de cotonnade ou 6 bouteilles de tafia	4,000 »
Un cadenas que le blanc ajoute	1,000 »
Ce qui complète les	20,000 perles.

Voilà un paquet, mais les combinaisons varient à l'infini.

Dans ce magasin plein de marchandises, et quoique le blanc n'ait avec lui qu'un homme et un enfant pour donner les bouteilles de tafia dont on fait cadeau à chaque linguister, il faut qu'il redouble d'attention, car le marfouk, tout chef qu'il est, par conséquent plus intelligent que les autres, vole aussi plus adroitement.

Au reste, les noirs du dehors n'entrent jamais dans aucun magasin. Les opérations se font à travers des portes-fenêtres. Rien n'est fatigant, comme une journée passée à acheter et surtout à payer des arachides ; le bruit que font tous ces noirs criant, se bousculant, se disputant, se battant, est insupportable aux blancs qui n'y sont pas habitués.



Porteurs d'arachides. (Page 26

Révolte des cabyndes. — Peu de temps après mon arrivée, un navire était en chargement à Ambrizette. Un matin, les cabyndes qui font le service des embarcations et portent à bord les arachides que les pirogues leur apportent de terre, refusèrent de lever l'ancre. A l'aide de longues-vues, on les voyait de la factorerie, achetant aux pêcheurs du tafia et du poisson avec nos produits.

C*** et L*** montent dans une pirogue qu'ils arment de krouboys, et les voilà se dirigeant vers les chaloupes. Les cabyndes n'ont pas le temps de lever l'ancre, que les blancs ont accosté la plus rapprochée.

L*** saute à bord; le patron, debout à l'arrière, ramasse aussitôt un fusil dissimulé sous les sacs, et le met en joue; mais C***, prompt comme l'éclair, se précipite, et, lui assénant sur la tête un violent coup de pommeau de revolver, le renverse à ses pieds, et le fait aussitôt garrotter par les krouboys. Les marins, effrayés de cette agression énergique et vigoureuse, n'opposent pas de résistance; trois d'entre eux se jettent à la nage, les deux autres sont maintenus à l'avant par L*** et ses hommes. Celui-ci, laissant trois krouboys pour garder la chaloupe, fait jeter le patron au fond de la pirogue, s'assure des deux prisonniers et se dirige vers l'autre embarcation.

La vue de ce qui s'était passé avait beaucoup calmé les cabyndes qui la montaient et ils promirent de travailler. Les blancs regagnaient le rivage, quand L*** poussa un grand cri; le prisonnier lui avait mordu la jambe, au point d'enlever la chair.

Aussitôt débarqué, il fut attaché et reçut soixante-quinze coups de corde; après quoi, C*** le fit mettre à la chaîne.

Chaque jour, pendant trois semaines, le coupable reçut dix coups de corde; il était devenu d'une maigreur effrayante, enfin on l'embarqua pour Banane, afin qu'il pût regagner Cabynda.

Malgré ce châtiment sévère, mérité du reste, l'attentat

avait été si grave et si flagrant, que les princes n'osèrent pas même venir demander d'explications.

Votre premier mouvement sera de blâmer, certainement, ces traitements barbares. Mais rappelez-vous que, s'il y a en Europe une justice, des tribunaux qui condamnent les criminels à la transportation, aux travaux forcés, à la peine de mort, nous n'avons à la côte, pour nous faite respecter, aucun de ces moyens de répression.

Du reste, les nègres ne craignent guère la *chlague*, employée même aujourd'hui en Angleterre, en Russie, et, il y a peu d'années encore, en France. Ils en souffrent aussi moins que les blancs; leur corps, exposé continuellement à la chaleur et à l'intempérie des saisons, résiste mieux à la douleur.

La punition infligée, ils se font tailler la peau avec des rasoirs et vont se baigner dans la mer. Cette précaution est bonne, en ce sens que, bien que douloureuse, elle fait que les plaies ne se corrompent pas, et que le sang figé et décomposé, n'amène pas la gangrène. Quelques jours après, ils n'y pensent plus et recommencent de plus belle.

Laissant un jour le choix à un Akouende, entre dix coups de corde ou un renvoi immédiat, il choisit la corde. En effet, renvoyé, adieu les bénéfices et surtout les vols, tandis que la punition reçue, restant employé à la factorerie, il est toujours à même de profiter de toutes les bonnes occasions.

Parmi les choses qui étonnent le plus les indigènes, il faut citer la connaissance que nous avons de la lecture et de l'écriture. Rien ne les frappe, comme de voir les blancs correspondre à distance au moyen de petits papiers, si ce n'est le pouvoir que nous avons de faire du feu avec de petits morceaux de bois; eux qui ont tant de peine à en allumer, qu'ils conservent toujours avec grand soin dans les villages, celui qu'ils se sont procuré. Les noirs de la côte l'obtiennent en frappant sur des pierres à feu ; ceux de l'intérieur, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre.

Dix-huit heures de hamac. — Je restai fort peu de temps à Ambrizette. Un accident épouvantable arrivé à *Kinsembo*, point situé à une trentaine de lieues au sud, nécessitait ma présence.

Il n'y avait pas d'embarcations disponibles, je me résolus donc à faire le trajet par terre. Le marfouk me procura des porteurs de hamac. Je fis quelques provisions, et, ayant placé un traversin dans mon hamac, attaché une couverture au bambou, tant pour me préserver des moustiques que de la rosée de la nuit, souvent abondante pendant cette saison, nous partîmes à deux heures du matin, aux cris répétés de « *Congue Io diricui cuica mundelé Sieur Charles Io* », que poussent les noirs pour s'exciter, en frappant de leur bâton sur le bambou du hamac.

J'emmenais huit nègres, deux portant le hamac, les autres une malle. On m'avait bien recommandé de me faire passer pour malade, afin de ne pas être obligé de descendre pour traverser les villages.

Le pas des hamacaires est allongé et tient le milieu entre la course et la marche, il est le même pour les deux porteurs. Le bambou du hamac repose sur l'épaule gauche de l'un, quand l'autre l'appuie sur son épaule droite.

De temps à autre, ils se reposent en plaçant le bambou du hamac sur les cannes qui ne les quittent jamais, et dont ils s'aident dans les chemins difficiles; puis ils changent d'épaule et repartent. Chaque couple de porteurs fournit une course d'environ une heure et demie à deux heures, deux autres les remplacent, et leur cèdent les malles dont ils étaient chargés.

Bercé doucement par le balancement régulier du hamac, je dormais déjà depuis longtemps, quand je fus réveillé par un grand bruit de voix.

Nous étions arrivés à l'entrée d'un village, dont les habitants exigeaient que je descendisse; c'était fétiche, disaient-ils, pour les blancs, de traverser en hamac.

Fétiche signifie sorcier, sacrilège; indifféremment, ce

mot ou cette raison revient à tous propos, dans les discours des nègres, et c'est une réponse à toutes les exigences, qu'ils ne peuvent ou ne veulent excuser. Quand une chose est déclarée fétiche, il faut céder ; à moins d'employer la force, on se briserait à lutter contre.

Je fis dire que j'étais malade, on ne voulut rien entendre. J'ordonnai alors à mes porteurs de faire le tour du village. Le matin, au jour, comme nous approchions d'un autre village, mes porteurs me prièrent de descendre, parce qu'il serait trop long de le contourner. Je m'exécutai de bonne grâce et bientôt une foule de noirs m'entourèrent : « *Mundele, mundele,* » le blanc, le blanc, s'écriaient les femmes et les enfants.

Mes hommes s'étaient dispersés pour se procurer de l'eau. De vieux chefs vinrent me dire bonjour. Je leur demandai du feu, ce qu'on s'empressa de m'apporter. Les femmes me regardaient avec curiosité, plusieurs portaient dans leurs bras de petits enfants auxquels elles voulaient me faire voir, mais ils poussaient des cris affreux ; je voulus leur donner quelques perles pour les calmer, ce qui ne réussit qu'à m'attirer une foule de gamins qui criaient : « *Mundele, mundele embote, touala bouasa,* » (blanc, bon blanc, donne-moi des perles). J'en distribuai quelques filières qu'ils se disputèrent. Ils se bousculaient, se battaient ; ce fut bientôt une mêlée générale.

Ils me rappelaient les gamins à la porte d'une église, quand, après un baptême, le parrain et la marraine leur jettent des dragées.

Le village passé, nous continuons notre course ; vers onze heures, nous pénétrons dans un petit bois touffu. Au fond d'un vallon, coulait doucement un petit ruisseau clair et limpide bordé de cactus, de palmiers ; un gros boabab, au tronc majestueux, semblait le roi de ce petit fourré. Assis à l'ombre de son feuillage, je procédai à mon déjeuner frugal, pendant que mes hommes, accroupis autour d'un grand feu, faisaient griller leurs poissons.

Les noirs dormaient ; étendu dans mon hamac, je son-

geais, bercé mollement par le doux murmure du ruisseau sous la feuillée et le chant joyeux des oiseaux dans les branches, quand quelques chefs, habitants d'un village voisin, ayant appris ma présence, vinrent me souhaiter bon voyage.

Je leur fis don de quelques centaines de perles, c'était tout ce qu'ils demandaient; puis nous continuâmes notre voyage.

La journée se passa sans autre incident, toujours en hamac; tantôt courant au milieu des grandes herbes, tantôt traversant de petits cours d'eau peu profonds, mais assez cependant, pour que les noirs fussent forcés souvent de porter le hamac sur leur tête.

Vers sept heures, nous arrivâmes à *Mussera*, où se trouve une maison anglaise et deux blancs; nous prîmes quelques rafraîchissements; la soif me dévorait. Le soleil avait été brûlant toute l'après-midi, j'avais la tête en feu et les reins brisés. Enfin, vers neuf heures, nous arrivions en vue des lumières de Kinsembo.

Nous étions au bord d'une rivière et fort embarrassés. Les noirs appelaient du monde, personne ne répondait.

Tout à coup, une troupe de gens armés nous entoura; l'un d'eux me demanda d'un air de menace si je n'étais pas Portugais. Dédaignant de lui répondre, je l'adressai à mes hommes. Une discussion s'engagea, on s'empara de mon hamac. Furieux, je saisis mon revolver et, m'avançant vers le chef: — Je suis Français, lui dis-je, et vais à la factorerie de MM. D***, L*** et Cie. A cette nouvelle, il se confondit en excuses et m'apprit qu'il se nommait Don Sebe et était marfouk de la maison. Aussitôt il fit avancer une pirogue, dans laquelle nous prîmes passage, nous étions à l'embouchure de la rivière *Doca*.

Nous côtoyâmes une longue et haute falaise à pic, formée d'énormes blocs de roches. Les noirs chantaient; les sons résonnaient dans la nuit, leur voix courait sur l'eau, répercutée d'échos en échos par les rochers.

Je les écoutais avec recueillement; ces chants, lents et

plaintifs, m'impressionnaient au milieu du calme qui régnait autour de nous.

Arrivée à Kinsembo. — Nous abordâmes enfin à une petite plage ; un sentier taillé dans le roc nous conduisit sur la falaise, et, quelques minutes après, j'étais reçu par le gérant de la factorerie française.

Mes pauvres porteurs étaient rendus et cependant, demain, ils retourneront à Ambrizette. Les noirs sont des coureurs infatigables, mais ils sont paresseux et peu habiles aux travaux de force.

J'appris le lendemain du marfouk, que les noirs de Kinsembo sont en guerre avec les Portugais et font prisonniers tous ceux qu'ils peuvent saisir.

Description du pays. — A Kinsembo, les maisons des blancs sont au nombre de trois : deux anglaises et une française, établies sur une pointe, au haut des falaises qui séparent la rivière de l'océan. Cette falaise très élevée, couverte de sable, est à pic du côté de la Doca et a son embouchure du côté de la mer. Elle ne tarde pas à s'abaisser graduellement et à former une belle plage, à quelques cents mètres de la pointe extrême. D'immenses blocs de rochers, détachés de la falaise, défendent l'entrée de la rivière et la rendent d'autant plus dangereuse, que la barre brisée par le courant est plus forte.

Les deux maisons anglaises sont les mieux placées, sur le cap même. La factorerie française, cachée dans un enfoncement, à l'endroit où la rivière fait un coude pour remonter dans l'intérieur, est presque invisible de la mer. La plage est rendue à peu près inaccessible par la quantité de rocs écroulés dans la mer.

Il y a en tout sept blancs à Kinsembo. Etablie la dernière et malgré les Anglais, la maison française est loin d'être aussi bien construite que celles de nos voisins. Ce n'est qu'à force de persévérance et d'énergie, que nos compatriotes sont parvenus à se faire accepter par les naturels.

Le premier établissement français fut pillé ; l'intervention d'un navire de guerre la *Bellone*, de la station du Gabon, fort heureusement prévenue à temps, sauva les blancs et leur permit de recouvrer une partie des marchandises volées.

Cependant la maison Régis, à qui appartenait ce comptoir, abandonna Kinsembo. Quelque temps après, une nouvelle compagnie française, la maison J.-L.-D.-L., vint planter son pavillon, et, malgré les Anglais et les noirs excités par eux, elle s'y maintint et est aujourd'hui une des plus importantes de Kinsembo.

Elle est, comme tous les établissements de la côte, construite partie en planches venues d'Europe, partie en matériaux du pays.

Derrière cette factorerie, s'étend le pays où la végétation reprend et, en face, de l'autre côté de la rivière, un immense marais qui se vide et s'emplit avec la marée.

Le commerce se fait ici comme à Ambrizette, avec cette différence que l'unité de monnaie est la pièce au lieu d'être la perle bleue. On compte donc par pièces; une pièce se compose de 6 yards de cotonnade ; 4,000 perles valent une pièce. Le fusil, qui se vend 12,000 perles à Ambrizette, vaut donc ici trois pièces.

Outre les arachides et l'ivoire, on achète à Kinsembo, du café en assez grande quantité, de la gomme élastique. de l'écorce de boabab qui, expédiée en Angleterre, sert à faire du papier de très bonne qualité ; un peu de gomme copale, de cire quelquefois ; enfin des minérais de cuivre, du carbonate ou malachite. En revanche, on ne trouve guère ici ni sésame ni orseille.

Incendie et pillage d'une factorerie. — Les noirs de Kinsembo passent pour être les plus intraitables de la côte, et ce qui vient d'avoir lieu n'est pas fait pour changer leur réputation.

Avant mon arrivée, il existait à Kinsembo, outre les établissements dont j'ai parlé, un établissement hollan-

dais d'une grande importance, auquel, il y a deux jours, les naturels mirent le feu. Voici ce qui s'était passé :

Vers huit heures du soir, tout à coup, de la factorerie française, les blancs aperçurent des flammes qui s'échappaient de la maison hollandaise au milieu d'un tourbillon de fumée. Des noirs se sauvaient de tous côtés en criant : « *Touya*, *touya*, » le feu, le feu. — Tout à coup, au moment où Français et Anglais accouraient pour porter secours, une explosion terrible fit trembler le sol. Un blanc fut lancé à plus de dix pas en arrière ; un autre fut jeté contre un arbre, auquel il se cramponna.

Les nègres, épouvantés, rampaient aux genoux des blancs, en criant et se lamentant.

La factorerie hollandaise était toute en flammes ; des tisons incandescents volaient de tous côtés. Il était inutile de songer à éteindre le feu. M. B***, le gérant de la maison française, ne pouvait abandonner sa factorerie au milieu du désordre qui régnait.

Les indigènes, toujours affolés, criaient : Signor, Signor, prenez garde, il y a encore de la poudre, une grande caisse pleine, dans le magasin. En effet, une seconde détonation, plus épouvantable encore que la première, éclata. La maison hollandaise n'était plus qu'un immense foyer. La terre tremblait sous les pas et la secousse abattit tout un mur de la factorerie française.

Les noirs, n'ayant plus rien à craindre, avaient couru au pillage des magasins incendiés. On les voyait, comme autant de noirs démons, s'agiter dans les flammes. A l'aide de grands bambous, ils attiraient les balles de tissus, qu'ils roulaient tout en feu loin de l'incendie et qu'ils éteignaient ensuite.

L'ardeur avec laquelle ils travaillaient sauva sans doute les autres comptoirs du danger d'être pillés. Les blancs, le revolver au poing, gardaient leurs maisons. M. B***, se tenait à la porte de son magasin éventré et menaçait tous ceux qui faisaient mine d'approcher. Tout à coup, et comme le jour commençait à poindre, une armée de nègres appa-

rut sur le plateau de Kinsembo. A leur tête, marchaient le roi et les princes. Ils s'avançaient vers la factorerie française. « Laisse-nous passer, » crièrent-ils au blanc; celui-ci refusa et menaça de tuer le premier qui franchirait la clôture

Les princes échangèrent alors quelques paroles, et, le roi s'avançant : « Nous voulons garder ta maison, » proposa-t-il. — « J'y suffirai, répondit M. B***, mais je te remercie; que quatre de tes hommes prennent deux barils de tafia, et allez-vous-en.

Le marché fut accepté. Les coquins, si leur proposition avait été admise, eussent certainement pillé la factorerie.

Le matin, ce qui restait de la maison hollandaise fumait encore. Toute la nuit, les nègres s'étaient disputé leur butin. Le calme étant rétabli, les blancs allèrent visiter l'emplacement de la factorerie brûlée. Ils étaient fort inquiets, personne ne savait ce qu'étaient devenus les trois Hollandais qui l'habitaient.

Hélas, tous avaient péri dans les décombres; on retrouva le corps du gérant carbonisé, puis des bras, des jambes, des troncs méconnaissables et noircis par le feu. Le tout fut réuni et placé dans des caisses, que le soir on enterra pieusement.

Voilà la seconde fois que la factorerie hollandaise est brûlée; l'année dernière déjà, plus de soixante noirs enfermés dans un magasin pour coudre les sacs, avaient péri; mais, par bonheur, les blancs avaient échappé.

On suppose que, cette fois, les indigènes ont mis le feu par vengeance. Le gérant, au reste, avait commis une imprudence impardonnable. Il est d'usage à la côte, de renfermer la poudre dans une maisonnette bâtie sous le vent des factoreries; chacun possède la sienne dont sont responsables des noirs fournis par le roi.

Le gérant, ne tenant pas compte du danger et craignant les vols, avait conservé sa poudre dans une immense caisse en fer, placée dans un magasin, au milieu du bâtiment. Il y avait, paraît-il, au moment du sinistre, plus de six tonnes

de poudre, qui, renfermées dans cette caisse, ont produit une explosion d'autant plus formidable et désastreuse.

Ce fut quelque temps après cet accident que j'attrapai les fièvres. Les blancs qui habitent ces contrées en sont tôt ou tard attaqués. On n'y fait guère attention ici, mais sans doute je fus moins heureux, ou je les soignai mal; car je faillis mourir. Pendant un mois, je ne pus boire de vin, ni manger autre chose que du bouillon de poulet. J'étais si faible que je ne pouvais aller d'un magasin à un autre sans être soutenu par un noir; encore fallait-il qu'un autre me suivît portant une chaise, sur laquelle j'étais forcé de m'asseoir à tout instant. J'expectorais des quantités de bile à chaque moment, ce qui me faisait horriblement souffrir. Enfin, un blanc de passage, se disant médecin (le fait est qu'il m'a guéri), me fit avaler une telle quantité de quinine, que j'en restai deux jours étendu sur un lit, sans pouvoir parler, ni entendre, ni faire aucun mouvement. On désespérait de moi; néanmoins, ce remède de cheval me sauva et je pus bientôt reprendre mes occupations.

Le Grand Mani-Congo. — Un matin, un prince m'apporta une lettre que lui adressait le *Mani-Congo*. Le Mani-Congo est le grand roi de l'intérieur; son autorité s'étend depuis le Congo jusqu'au pays des noirs de *Mossulos*, entre Ambriz et Loanda, et fort loin dans l'intérieur. Sa résidence est à *San Salvador*, ville située à quelque cent lieues dans les terres, au sud de Bomah. Des négociants portugais, à l'époque de la traite, habitaient cette ville où déjà s'étaient établis des missionnaires; mais un beau jour, à l'époque de la prise d'Ambriz par les Portugais (1858), ils furent massacrés et leurs maisons pillées et détruites. Tous les rois ou princes que nous voyons ne sont guère que des gouverneurs de province, à peu près émancipés. Nommés par leurs serfs sur la proposition des anciens, ils paient, dit-on, un tribut au Mani-Congo, moyennant quoi ils sont à peu près libres. Ce gouvernement serait une

sorte de vaste système féodal. Les rois sont suzerains des princes de leur tribu qui leur servent de conseillers. Toute cette espèce de noblesse craint beaucoup le Mani-Congo que la plupart n'ont jamais vu, mais dont les soldats viennent, en certains cas, rares cependant, brûler les villages.

Le roi de San Salvador ne sait, bien entendu, ni lire, ni écrire; mais il a près de lui un vieux nègre de Loanda, qui lui sert de secrétaire.

Voici ce que disait cette lettre, écrite sur un chiffon de papier sale, en gros caractères mal faits, que j'eus beaucoup de peine à déchiffrer :

« Très illustre signor (en portugais et dans le style pompeux employé dans cette langue),

« Signor sait bien que je suis son ami; si signor veut « m'envoyer de la poudre et du tafia, je lui en serai très « reconnaissant. Je viens d'envoyer des arachides à la « côte et j'ai dit à mon mulek de les faire vendre par « signor.

« Je suis avec beaucoup de faveur,

« Votre Don Antonio,

« Grand Mani-Congo, roi du Congo, San Salvador. »

Cette étrange lettre avait mis un mois à parvenir à la cote; j'en donnai la traduction au prince, qui ne voulut me la laisser à aucun prix.

Kinsembo n'est pas éloigné de la frontière portugaise; la rivière *Lhoze* n'en est guère, en effet, qu'à dix lieues. Les naturels ont tout fait pour conserver ce point, mais ils craignent toujours que leurs voisins ambitieux ne veuillent s'en emparer; aussi ne peuvent-ils les souffrir, et font-ils prisonniers tous ceux qu'ils peuvent saisir.

Un dégradados. — Un jour, comme je venais de dé-

jeuner, j'entendis tout à coup de grandes clameurs mêlées de menaces et d'injures où le mot (*mundele*) blanc, revenait à tout moment; évidemment un blanc se trouvait aux prises avec des noirs. Je m'élançais pour lui porter secours, lorsqu'une centaine de nègres pénétrèrent dans la cour, poursuivant un homme, nu jusqu'à la ceinture, l'air épouvanté, et qui, dès qu'il m'aperçut, vint se jeter à mes pieds qu'il embrassa en me demandant protection.

Furieux de voir un homme de ma couleur s'abaisser ainsi et devant des nègres, je le repoussai rudement du pied et lui ordonnai de se relever. La foule criait : « Signor, ce n'est pas un blanc, c'est un dégradé d'Ambriz. » Je tâchai d'imposer silence et j'emmenai à la maison le malheureux qui tremblait de tous ses membres. Après avoir fermé les portes et les fenêtres, je lui fis donner à manger, car il mourait de faim. Quand il se fut un peu réconforté et remis de sa frayeur, je le prévins que s'il continuait sa route, les noirs pourraient lui faire un mauvais parti. Déjà ils s'ameutaient autour de la maison qu'ils menaçaient d'envahir.

Ce blanc, un Portugais, venait d'Ambriz. Ce point sert de station pénitentiaire pour les soldats qui ont commis quelques fautes graves, un vol ou un crime. On les nomme dégradados et ils sont traités comme des forçats.

Ce malheureux évadé avait été bientôt rencontré par des noirs qui l'avaient roué de coups, criblé de pierres et dépouillé des ignobles vêtements qu'il portait. Je l'engageai à retourner à Ambriz, l'assurant que, sur ma prière et devant son repentir, le gouverneur lui éviterait les terribles coups de férule dans les mains et sur la plante des pieds, et qu'il n'aurait sans doute que quelques jours de cachot. Il ne voulut rien entendre; son désir était de se rendre à Ambrizette et de là dans le nord.

Je lui donnai des vêtements, quelques provisions, le fis accompagner et transporter de l'autre côté de la rivière. Je ne pouvais le garder sans danger; lui-même comprenait qu'il n'était pas en sûreté à Kinsembo.

Que Dieu lui soit en aide ! Il est probable qu'il n'était pas arrivé au premier village, que déjà il était dépouillé. Peut-être lui a-t-on pris jusqu'aux vêtements que je lui ai donnés. Heureux encore, s'il s'en est tiré à si bon marché.

Quelques jours après, en effet, j'appris que, fait prisonnier par les noirs, il avait été garrotté sur un bambou et reconduit à Ambriz; le gouverneur avait payé une forte rançon.

La barre. — J'ai dit que la barre de Kinsembo était extrêmement dangereuse; presque continuellement, les pirogues y chavirent, et bien des blancs y ont trouvé la mort.

Pour arriver à Kinsembo, il faut pénétrer jusque dans la rivière; la barre, refoulant le courant, rend le passage extrêmement pénible. Les pirogues, venant du large, longent les rochers près du cap, parce que la mer étant brisée continuellement est moins forte à cet endroit. Elles entrent ainsi en biais dans la barre et se tiennent l'avant à la lame, attendant un moment favorable : une embellie. Puis, elles font volte-face et l'équipage force de rames pendant que de hautes vagues courant vers la terre les entraînent avec une vitesse vertigineuse. L'entrée en rivière est très dangereuse ; la *Doca*, forme un coude aigu semé de rochers à fleur d'eau et qu'il faut contourner en évitant de se mettre en travers de la vague. La barre franchie, et elle est impraticable les jours de calème, on se touve à l'embouchure de la rivière, où, quand la mer baisse, il y a si peu d'eau, que les noirs sont obligés de descendre et de pousser la pirogue à chaque lame qui la remet à flot. Si, au contraire, la mer monte, le remous est si fort qu'ils ne peuvent le franchir. Il leur faut alors s'atteler à l'embarcation et la traîner en avant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le patron répond des blancs qu'il conduit et bien souvent il refuse de les emmener. Après chaque passage heureux, on donne une gratification aux marins. Les calèmes ou ras-de-marée durent généralement trois ou six jours ; elles ont lieu le plus souvent à l'époque

de la nouvelle et de la pleine lune et, pendant tout le temps qu'elles durent, les communications sont interrompues avec les navires ou embarcations au large.

Voyage à Kinkoll. — J'ai été visiter Kinkoll. Ce point est situé sur les bords de la rivière *Lhoze*, à environ 10 lieues dans l'intérieur; il appartient aux Portugais. J'arrivai, après trois heures de hamac, en vue d'un grand bâtiment ayant l'apparence d'une forteresse. Cette maison, bâtie en pierres et recouverte de plâtre, était la propriété d'un forçat libéré qui, par inadvertance, disait-il, avait tué son frère et sa mère. Cet homme est très intelligent; il rendit de grands services au gouvernement portugais lors de la prise d'Ambriz. Etabli le premier sur ce point, il fit le négoce et gagna rapidement une fortune. Il possédait cinq ou six cents esclaves, mais, à l'époque de l'occupation portugaise, il fut obligé de quitter le territoire annexé, car le gouvernement ne reconnaît pas les esclaves; il ne fit que traverser la rivière et s'établit sur la rive droite, sous la protection des quatre canons du fort.

Le gouvernement le laisse en paix, bien que ses noirs travaillent continuellement sur son territoire.

Cet homme possède de grands champs de cannes à sucre. Il a fait venir d'Europe une machine à vapeur et un mécanicien, et il fait de l'eau-de-vie de canne. Il a dû avoir des peines infinies pour transporter ce matériel jusqu'ici. La Lhoze, très étroite, obstruée de bancs et de joncs, n'est pas navigable. On ne peut donc communiquer avec Ambriz que par des chemins détestables, à peine indiqués, et au moyen de chariots les plus primitifs, traînés par des bœufs.

Enfin, ici, cet ex-forçat est un grand homme, un des plus riches propriétaires du pays, l'ami du gouverneur, et le fournisseur de viande d'Ambriz. Il possède, chose exceptionnelle à la côte, près de deux cents bêtes à cornes et cinq ou six cents moutons; mais sa fortune est bien précaire.

Quoique défendu au besoin par le fort de Kinkoll, commandé par un officier ayant sous ses ordres deux blancs et neuf noirs de Loanda, et bien qu'un des côtés de sa maison soit fortifié, il est à la merci d'un coup de main des naturels ; puis, chaque semaine, il perd des esclaves. Il y a quelques jours, cent vingt-cinq d'entre eux s'enfuirent à la fois; il faut dire, cependant, qu'il les traite avec assez de douceur, quoique sans faiblesse.

Il voulut me retenir à déjeuner, mais cette perspective ne me souriait guère ; s'il allait m'assassiner par inadvertance, pensais-je ; puis j'avais d'autres intentions. Je le priai seulement de me laisser profiter d'un de ses canots pour passer la rivière.

Sur la rive opposée, je trouvai mes porteurs, sauf un seul cependant, signalé pour l'opposition acharnée qu'il avait faite aux Portugais, lors de la prise d'Ambriz. Je ne pense pas pourtant qu'en ma compagnie on lui eût rien dit, mais c'eût été une expérience dangereuse.

Le père Frédéric. — Une demi-heure plus tard, nous arrivions à la maison du père Frédéric. Je fus reçu par un beau vieillard, de soixante-dix ans environ ; de longs cheveux bouclés, blancs comme la neige, lui descendaient jusque sur les épaules et encadraient un visage franc et mâle. Légèrement courbé par l'âge et les chagrins, il s'avança vers moi avec toutes les démonstrations d'une grande joie et m'entraîna dans une chambre, où régnaient un désordre et une malpropreté remarquables. Des bananes, des ananas étaient pendus au plafond ; des paniers d'œufs, des choux, du manioc, des sacs vides sur lesquels se roulaient deux petits négrillons, encombraient la chambre où picoraient des poules et des canards. Au milieu de ce capharnaüm, se trouvaient une table et deux chaises. Sur l'une d'elles, était assise une négresse cherchant les puces à un petit singe. Nous nous frayions un passage jusqu'à eux, lorsque, glissant sur un chou, je tombai les deux mains dans un panier d'œufs. Les canards se sau-

vaient à tire d'aile en poussant leur affreux *coin coin*, et les poules sautaient de tous côtés en caquetant. A part ce petit accident, j'arrivai sans encombre près de la chaise sur laquelle je me laissai choir, mais le maudit singe m'avait précédé et me mordit terriblement fort, à un endroit que je n'aurais certes pas choisi, si j'avais eu le temps de la réflexion.

Enfin, le calme étant rétabli et moi nettoyé, je pus déjeuner d'un poulet que mon hôte me fit rôtir au galop. Dire ce qu'il y avait de mouches sur la table est impossible; à chaque bouchée, j'en avalais un bataillon qui se livraient, dans mon gosier, à des mouvements désordonnés; c'était à qui passerait la dernière, peine inutile, car toutes durent suivre la pente fatale du destin. Nonobstant ce léger inconvénient, j'avalai, d'un bon appétit, moucherons et poulet; la cuisinière était, du reste, si gentille, avec sa grande robe prenant au cou et son fichu sur la tête, que je trouvai le repas excellent.

Tout en visitant les champs de maïs, nous parlâmes de la France, notre patrie; mon vieil ami était un ancien préfet de 1848; destitué et expatrié après le coup d'Etat, il s'était réfugié en Angleterre. Mais il était pauvre, sa femme était morte de misère et de chagrin ; désespéré, découragé, il était venu à la côte. Son plus ardent désir était de revoir sa chère France. Il pleurait, le pauvre homme : « Je suis bien vieux, disait-il, je sens que je n'en ai plus pour longtemps. Ma seule ambition eût été de reposer sur le sol de mes pères ; et je mourrai avant qu'un régime nouveau me permette de retourner dans ma patrie »

Je le consolai de mon mieux ; moi aussi, j'étais tout ému; à voir la douleur profonde dont étaient empreintes toutes ses paroles, mes yeux se remplissaient de larmes.

Vers quatre heures, je quittai M. Frédéric ; son émotion était passée ; c'est un homme courageux, la vue d'un compatriote lui avait fait du bien, disait-il, et il ne pouvait, sans tristesse, parler de notre belle France.

Hélas! quand, deux années plus tard, je revins à Kin-

sembo et demandai de ses nouvelles, on m'apprit qu'il était mort l'année d'avant, au moment sans doute où, apprenant la chute de l'empire, il avait dû nourrir de nouveau l'espoir de revoir son pays.

Destin cruel qui, souvent, nous éloigne du but, alors que nous croyons y toucher.

Le soir même, j'étais de retour à Kinsembo.

La saison des pluies. — Nous entrons en pleine saison d'été; en novembre, commencent les pluies torrentielles et continues. C'est l'époque de l'année la plus dure à passer, la plus triste et la plus dangereuse. Les mois de juillet, août et septembre sont assez agréables, il fait très beau, et le ciel est presque toujours couvert, il règne une brise continuelle; vers le soir, un brouillard assez dense couvre la terre, une rosée abondante tombe la nuit et, le matin, le soleil levant dissipe les brumes de la veille. Maintenant, c'est bien différent, un soleil dévorant nous rend mous et impropres au moindre travail, et la brise de mer, à laquelle on aspire comme après la vie, ne se lève que vers dix heures et tombe à quatre heures, encore n'a-t-elle pas toujours lieu. Aussitôt après apparaissent des nuées de moustiques et souvent de maringouins, petites mouches grosses comme la tête d'une épingle qui pénètrent dans la bouche et les oreilles et nous font endurer des douleurs insupportables. Vers dix heures, le plus souvent, se lève la brise de terre qui chasse tous ces hôtes incommodes, mais elle est quelquefois si faible, qu'on en ressent à peine les effets. Alors viennent les insomnies, les maux de tête; c'est un triste moment à passer; puis à chaque instant des coups de tonnerre, l'air est chargé d'électricité, le vent souffle avec rage et la pluie tombe bientôt à torrent. L'humidité produit une grande fraîcheur. Enfin reparaît le soleil, un soleil de feu. La pluie a remué la boue du marais, le soleil le dessèche et les miasmes délétères se répandent dans l'air. Pendant cette saison mortelle, on souffre toujours, la digestion ne se fait pas; on a la fièvre; on est

énervé, de mauvaise humeur. C'est toujours avec terreur que les blancs voient arriver l'été; quand il ne pleut pas le matin, il pleut l'après-midi et cela recommence la nuit. Pendant cette saison, les insolations sont fréquentes et les blancs évitent, autant que possible, de sortir de leurs factoreries.

Un missionnaire. — J'ai vu, ces jours-ci, le père Lapeyre, missionnaire français, un jeune homme de vingt-sept ans. Ne pouvant pénétrer dans l'intérieur, il avait espéré, un moment, pouvoir s'établir à Kinsembo. Mais il ne put même y séjourner plusieurs jours, les noirs n'auraient pas tardé à empoisonner ce sorcier blanc, comme ils l'appelaient. Il voulut s'établir à Ambriz. Déjà, son prédécesseur, le père Hespitalier, était mort à la peine. Les difficultés que lui suscitèrent les Portugais, la jalousie d'un prêtre catholique de cette nation qui demeure à Ambriz et y fait du commerce, le firent renoncer à son entreprise et, depuis, je ne sais ce qu'il est devenu.

J'ai quitté le père Lapeyre à Ambriz, où je l'avais reconduit afin de le protéger contre les naturels.



La rivière Lhoze. (Page 45.)

CHAPITRE III

Voyage à Ambriz. Description de ce point. — Les indigènes de Kinsembo. — Les captivos. — Ressources du pays. — Un albinos. — Bataille entre les Cabyndes. — L'ivoire et les Chimboucks. Traite de l'ivoire. — Insectes nuisibles au Congo. — Les serpents. — Les cancrelats. — Les tortues. — Anthropophages. — Difficultés d'exploration. — Roi et blanc. — Les oiseaux. — Les caméléons. — Un grand bal par les matouts. — Serpent-gazelle. — Les rats. — Le tabac — Mort et funérailles du Veillo. — Notre jardin. — Guerre d'Ambrizette. — La Palabra. — Un baleinier.

Voyage à Ambriz. Description de ce point. — De Kinsembo à Ambriz, il y quatre heures de hamac. Lorsque nous arrivâmes au haut de la falaise qui forme l'extrémité nord de la baie d'Ambriz, nous découvrîmes tout à coup un paysage splendide : une immense crique, bordée d'une belle et large plage qu'une rangée d'arbustes, de broussailles et de plantes rampantes sépare des marais qui s'étendent jusque sur les bords de la rivière Lhoze. Au loin, de grands arbres en dessinent le cours et on en reconnaît l'embouchure à l'écume blanche que fait la mer refoulée par le courant. A notre gauche, à l'horizon, de petites collines limitent l'étang et se terminent par une série de hautes montagnes de rocs rougeâtres. Du côté de la mer et au fond du tableau, la falaise reprend ; à son sommet, et sur la pente douce qui descend du côté des terres, s'échelonnent des maisons blanches au toit rouge, c'est Ambriz. On distingue d'ici un pont de fer, plusieurs chaloupes à l'ancre à l'abri du cap et quelques navires

mouillés fort loin en mer. Le vaste panorama qui se développait à nos yeux formait certainement un des plus beaux spectacles qu'il m'ait encore été donné de contempler.

Nous descendîmes à la plage, traversâmes le rideau d'arbres et longeâmes le marais; il était midi. Des quantités d'oiseaux y pêchaient; des pélicans, le bec gonflé de poissons, digéraient tranquillement; des grues, des hérons, des ibis se promenaient gravement, de temps à autre attrapaient un malheureux petit poisson ou se reposaient sur un pied. Des oiseaux plus petits, en grand nombre et par bandes, s'enfuyaient à tire d'aile sur notre passage en poussant de petits cris aigus, et de gros éperviers tournoyaient dans l'air, prêts à disputer aux cormorans la proie qu'ils convoitaient. Nous passâmes bientôt près du cadavre d'un énorme caïman, dont depuis longtemps déjà l'odeur empestait l'atmosphère; puis, franchissant une grande mare d'eau sous bois, nous débouchâmes sur le bord de la Lhoze, limite du territoire portugais. Quelques noirs, maigres et sales, sortirent de trois ou quatre misérables chimbecks établis sur la rive. Ces malheureux vivent de la pêche et des quelques tissus que leur procure le passage des blancs d'un côté de la rivière à l'autre. Ils doivent mourir jeunes, travaillant toujours dans les marais, les jambes dans l'eau. Quelques enfants décharnés, à l'air abruti, nous demandèrent des perles pendant que les hommes préparaient une pirogue; puis nous traversâmes la rivière bordée à cet endroit de palétuviers qui répandent une odeur fétide et mortelle, avec leurs racines retombant dans l'eau et à moitié pourries. La rivière est infestée de caïmans; il ne se passe pas de semaine sans qu'un nègre ou une négresse ne disparaisse et ces diables de noirs, malgré la crainte qu'ils en ont, voulaient absolument monter tous à la fois dans un mauvais tronc d'arbres où le moindre faux mouvement pouvait nous faire chavirer.

Une demi-heure après nous entrions dans Ambriz. Un soldat de Loanda était en faction au bas de la route

qui conduit sur la falaise. Sa tournure me divertit beaucoup. En poursuivant notre route, nous passâmes à la plage devant le pont en fer où se font les embarquements et devant les bâtiments de la douane. Au haut de la falaise se trouvent un hôpital, puis des maisons construites en pierres badigeonnées de chaux et couvertes en tuiles ; d'autres en planches, quelques-unes en petits bois reliés entre eux avec des lianes et couvertes en paille, le tout pl.cé au goût du propriétaire, sans symétrie et sans régu'arité. Si vous ajoutez à cela un fort, vous aurez une idée de la ville.

Cette station est commandée par un capitaine ayant sous ses ordres une dizaine d'officiers de tous grades qui, avec environ deux cent cinquante soldats dont cinquante blancs dégradés et les autres des noirs de Loanda, forment toute la garnison. Le fort est muni de six canons. Les soldats noirs montent la garde et les dégradés sont employés aux travaux publics.

Ambriz fait beaucoup de négoce; le café, la gomme élastique, y sont apportés en grandes quantités par les noirs de *Mossulos* dont le pays s'étend entre Ambriz et *Saint-Paul-de-Loanda* : la capitale de la province d'*Angola*, la plus grande ville peut-être de toute la côte occidentale d'Afrique depuis le Cap jusqu'à Sierra-Leone, Loanda sert de résidence au gouverneur de la province (un colonel). Les noirs de Mossulos sont restés libres malgré la proximité des Portugais, qui n'ont même pas pu s'assurer des communications par terre. Une lettre partie d'Ambriz ne parvient pas à Loanda et comme il n'y a pas de vapeur qui relie ces deux villes (je ne parle pas du paquebot qui va de Lisbonne à Ambriz et Loanda et qui part le 5 de chaque mois), comme, dis-je, il n'y a pas de service côtier, les nouvelles qu'on envoie par des chaloupes mettent quelquefois quinze jours pour parvenir d'un point à un autre.

Les difficultés des communications sont un grand obstacle en ces contrées. A l'époque dont je parle, la compagnie des paquebots anglais n'existait pas encore et les

courriers venant d'Europe, pour les différents points de la côte jusqu'au cap Lopez, arrivaient à Ambriz et ne parvenaient à leurs destinataires que par des occasions qui se faisaient attendre quelquefois un mois.

Ambriz reçoit beaucoup d'arachides et d'écorces de boababs. Il existe aussi des mines de cuivre très riches, au *Bembe*, à environ un mois de marche dans l'intérieur; elles sont exploitées par le gouvernement portugais qui, peu à peu, les abandonne; cette exploitation étant devenue extrêmement difficile et coûteuse depuis l'abolition de l'esclavage. En outre, les dangers auxquels sont exposés quelques blancs isolés à une centaine de lieues dans l'intérieur, les difficultés des transports ont rebuté les plus entreprenants. Il fallait former chaque mois, à grands frais, de longues caravanes pour transporter les marchandises nécessaires et en rapporter le carbonate de cuivre. — Cette colonie d'Angola est riche en produits de toutes sortes; possédée par un grand peuple, sérieux et colonisateur, elle serait d'un rapport magnifique. Malheureusement les Portugais, soit manque d'hommes ou de ressources, n'y font guère d'améliorations.

A Ambriz toutes les grandes maisons de la côte ont établi des succursales, malgré les droits fort élevés qu'impose le gouvernement (6 0/0 du prix de facture sur les marchandises d'importation). Mais, grâce à la sécurité que leur donne la présence de quelques soldats, ces factoreries ne tarderont pas sans doute à devenir comptoirs principaux.

Cette sécurité, cependant, est encore bien précaire; le gouvernement n'a pas même le pouvoir d'empêcher les vols et de rechercher les coupables. Mais, il accepte ceux qu'on lui amène et les fait travailler à la forteresse autant de temps qu'on le désire.

Un exemple de la sécurité dont jouissent les blancs : il y a quelques mois, les dég.adados se révoltèrent et s'emparèrent de la forteresse; fort heureusement et par hasard, un navire de guerre portugais arriva trois jours après. Une compagnie de débarquement attaqua les rebelles avant

qu'ils n'eussent eu le temps de se reconnaître et en eût facilement raison. Sans cette heureuse coïncidence, les blancs et les étrangers se fussent trouvés dans une position fort critique. Sans doute aussi, les indigènes eussent eu là une occasion de reprendre Ambriz, et le gouvernement aurait certainement perdu une station importante de sa colonie.

Les indigènes de Kinsembo. — Je ne restai que quelques jours à Ambriz. De retour à Kinsembo, j'ai mis en ordre les notes que j'ai pu prendre depuis un an que je suis ici. Il y a une chose à remarquer, c'est la tranquillité relative dont jouissent les blancs, la nuit, le village des noirs étant très éloigné de la pointe. Le roi, Don Antonio, a ici une assez grande influence, et les princes sont généralement obéis par leurs serfs. Ce roi est une franche canaille, mais quelques linguisters sont presque honnêtes et on peut raisonner avec eux. Ceux-là comprennent l'utilité de la présence des blancs à Kinsembo et leur épargnent souvent bien des ennuis. Les tribus de ce pays sont batailleuses et fières. La prise d'Ambriz a rendu les naturels méfiants et indomptables, et, comme je l'ai dit, ils jouissent de la réputation d'être les plus dangereux de la côte. Ils reconnaissent encore le Mani-Congo, mais celui-ci a perdu une grande partie de son prestige depuis la guerre. Deux villages se disputent, à tour de rôle, la préséance. Celui de Kinsembo, habité par le roi actuel, et celui de *Kilouenic*, dont le chef, Antonio Bohman, est fils de l'ancien roi. Cette famille est nombreuse, riche et puissante.

Une partie des marchands ou linguisters parlent le portugais, quelques-uns l'anglais. Ils forment deux camps d'opinion bien distincte : les uns sont pour les Français ; les autres, la plus grande partie, pour les Anglais.

Ces derniers ont fondé Kinsembo avant la prise d'Ambriz et les noirs, avec plus ou moins de raison, attribuent en partie leur indépendance à leur présence.

Les blancs emploient ici, comme à Banane et à Ambri-

zette, des krouboys, mais ils n'ont point de captivos et, puisque j'en suis là, voici ce que sont les noirs que nous nommons ainsi.

Les captivos. — Les nègres, au Congo, se divisent en deux parties : les hommes libres et les esclaves. Un esclave peut avoir lui-même des muleks. Les blancs ont besoin de travailleurs, souvent les naturels leur refusent leur concours ou cherchent à exploiter le besoin que nous avons d'eux. Pour pallier à cet inconvénient, voici ce que font les blancs, ou plutôt ce qu'ils faisaient, car cette habitude a été abandonnée. Ils achetaient aux riches les esclaves dont, pour une raison ou une autre, ils voulaient se débarrasser. Les blancs les faisaient travailler sans rétribution. En échange, ils les nourissaient, les entretenaient et les couvraient de leur protection. Le plus grand nombre s'attachait à la maison, aux blancs qui les employaient et les traitaient de pères; ils étaient fiers d'être fils du blanc, comme ils disaient, méprisaient leurs compatriotes et, si quelques-uns s'enfuyaient, ce n'était guère que les paresseux pour lesquels tout travail est un supplice. Mais, objectera-t-on, ce que vous dites là est tout simplement de l'esclavage dissimulé sous une appellation pompeuse. C'est possible ; cependant personne plus que moi ne blâme cette détestable institution qui, pendant tant d'années, désola ce pays et déshonora l'humanité. Mais les esclaves qu'alors on achetait étaient arrachés de leur pays, traités comme une marchandise, tandis que les captivos étaient employés dans leur pays même; ce système, j'en suis convaincu, rend un grand service à ces pauvres noirs. Ceux qu'on nous abandonne sont misérables chez eux, maltraités par tous et mourants presque de faim. Chez les blancs, ils ont tout à profusion, et sont convenablement traités s'ils se conduisent bien. A Ambrizette, où ils sont vingt amenés de Bomah, je ne me souviens pas d'en avoir frappé aucun. Enfin, ces captivos apprennent à travailler, à parler le langage des blancs. Au contact de notre civilisation, leur intelligence se développe

et ils ne pensent plus à retourner chez eux. J'ai dit qu'aujourd'hui la grande raison de principe s'était tellement répandue qu'on n'achetait plus de captivos. Je ne le regrette pas, mais je trouvais des avantages à ce système qui diffère sensiblement de la traite; je sais trop à combien d'abus et de cruautés elle a dû donner prétexte..

Ressources du pays. — On trouve à Kinsembo beaucoup de moules, d'huîtres et de langoustes. C'est le seul point de la côte où ces crustacés soient en abondance, à certaines époques. Il y a deux espèces d'huîtres, celles que l'on prend dans les rochers, au bord de la mer, et les huîtres de marais, comme je les apppellerai. C'est à l'embouchure de la rivière qu'on les trouve attachées en grappes aux branches d'arbres qui tombent dans l'eau et surtout aux racines de palétuviers. Ces huîtres, souvent très grosses, sont détestables, sentent la vase et ne sont même pas mangeables après un séjour d'une semaine dans la mer. On trouve aussi, en abondance, d'énormes crevettes ; on les pêche dans l'eau saumâtre, mais elles ne sont pas mauvaises quand elles ont été bien lavées à l'eau de mer. On trouve collées aux rochers des moules et des arapèles, mais les noirs ne les pêchent pas, sans doute, à cause de la quantité qu'il en faut pour nourrir un homme et du peu de bénéfice qu'elles rapportent. Quant aux langoustes, elles sont très bonnes et les blancs ici s'en régalent.

A la côte d'Afrique, c'est pendant la saison des pluies que les fruits sont le plus abondants. Les oranges, de grosses oranges, qui sont mûres quand elles sont jaune vert clair, sont pour les blancs une ressource précieuse. Leur saveur agréable et légèrement acide en fait un rafraîchissant aussi sain que recherché. La pastèque est commune, mais il ne faut en user qu'avec beaucoup de précautions, car elle donne la fièvre. On trouve aussi en grandes quantités de petits citrons ronds extrêmement acides et un certain fruit que les Portugais désignent sous le nom d'*advocas*. C'est un fruit vert, mou, côtelé, affectant

la forme d'une énorme poire ; l'intérieur, blanc et laiteux, est divisé en compartiments ; le goût en est assez fade. Je préfère de beaucoup les mangues. J'en ai mangé à Kinsembo, mais je ne pense pas qu'elles soient orignaires du pays. Parlerai-je des bananes qui pullulent ? Il en existe plusieurs espèces, entre autres la petite, dite banane *d'argent*, qui se mange crue généralement et la banane dite *de cochon*, mince et longue, avec laquelle on fait d'excellentes compotes.

Je n'ai garde d'oublier l'ananas qui pousse partout à l'état sauvage et qui est délicieux. C'est, à mon avis, le fruit le plus fin et le plus succulent de ces contrées. Notons encore les *gingens*, sorte de prunes jaunes qui n'ont presque que le noyau. Le gingen est tellement commun et si vivace que cet arbuste est recherché par les blancs pour former les cercades qui entourent leurs maisons et pour orner leurs cours. Les oignons sont énormes et tout blancs, les tomates grosses comme des cerises ; le pourpier croît partout en abondance. Au sud du Congo, il n'y a pas de cocotiers. Je n'ai jamais vu de noix de coco ; en revanche, les noirs nous apportent des régimes de noix de palmes. Ils sont très friands de l'huile qu'ils en retirent et les Cabyndes s'en servent pour accommoder leurs plats. Ils font ce qu'ils appellent une *moanda* que les blancs ne dédaignent pas de commander de temps à autre. Le piment est très commun et les naturels en absorbent des quantités considérables. Ils connaissent le jus du palmier qu'ils apprécient beaucoup, mais dont ils savent les inconvénients ; ce lait ou vin, comme on le nomme, est extrêmement fort et rend fou à la longue ; on dit aussi qu'il a une action dangereuse sur le système nerveux.

Un albinos. — J'ai vu souvent à Kinsembo un malheureux atteint d'une maladie bien curieuse et dont, je crois, la cause n'est pas connue. C'est un albinos, un noir blanc, mais d'un blanc repoussant ; son corps est couvert de plaques rousses ; ses cheveux sont roux et crépus

comme ceux des nègres, dont il a, du reste, conservé absolument le type; il a la vue mauvaise et ne peut supporter la lumière du jour; ses yeux papillotent comme ceux des animaux noctambules; il est grand et bien fait. Les gens du pays ne lui font pas de mal, ils le regardent comme un féticheiro. Cependant ils ne le craignent pas beaucoup, le taquinent et se moquent de lui. En somme, cet homme, ni noir, ni blanc, m'inspire une grande répulsion et une sorte de crainte. Ce doit être une variété de la lèpre dont ce malheureux est affligé. A toutes les questions que j'ai faites à son sujet, je n'ai jamais pu savoir qu'une chose : c'est que ses compatriotes l'avaient toujours connu ainsi.

Bataille entre les Cabyndes. — Ses résultats. — Les batailles sont très fréquentes entre les noirs. Celle qui vient d'avoir lieu donnera une idée des coutumes barbares de ces contrées. Les Cabyndes de la maison française avaient enlevé une femme à ceux de la maison anglaise; la dispute dégénéra en bataille et les efforts de tous les blancs réunis furent impuissants pour empêcher l'effusion du sang. Un des nôtres brisa, d'un coup de sabre, l'épaule d'un de ses adversaires; le malheureux mourut, dans la nuit, des suites de sa blessure et de la perte de son sang. Les blancs s'emparèrent du meurtrier, soi-disant pour le punir, en réalité pour le soustraire à la fureur de ses compatriotes; on l'avait mis aux fers. Mais la loi du pays veut argent pour sang et mort pour mort. Le roi et les princes vinrent réclamer le coupable. Les blancs refusèrent d'abord de le livrer, offrant de payer son rachat et de le corriger eux-mêmes; mais cette proposition ne fut pas acceptée, sans doute parce que le meurtrier était de Cabynda, c'est-à-dire étranger au pays. Il fallut céder sous peine de dangers sérieux. Il y avait là, outre le roi et les princes, quatre ou cinq cents guerriers armés, auxquels il n'était pas bon de résister en ce moment et, bien à contrecœur, on leur livra le prisonnier.

Deux chefs le dépouillèrent de son pagne, lui attachèrent les mains derrière le dos et, l'ayant conduit devant la foule, ils le placèrent sous la surveillance de quatre sauvages et se retirèrent ; le cortège se mit en marche pour le village, il suivait un sentier qui borde la falaise du côté de la rivière, les noirs tiraient des coups de fusil en signe de réjouissance. La manière dont ils s'en servent est assez originale pour que je la note en passant. Ils tiennent leur arme à deux mains, éloignée du corps, se penchent, tirent et lâchent tout en se sauvant. La charge qu'ils mettent est tellement forte que souvent le fusil éclate et, en tout cas, le canon en est brûlant. Les noirs insultaient leur prisonnier, le menaçaient de leur couteau et nous croyions bien que le malheureux serait mis en pièces avant d'arriver au village. Réunis sous la vérandah, nous suivions tous ses mouvements avec intérêt ; il avait l'air abattu et serait, je crois, tombé de faiblesse si ses gardiens ne l'avaient continuellement harcelé et poussé à coups de crosse de fusil, chaque fois qu'il faisait mine de s'arrêter. Le cortège allait quitter la pointe, il était alors au haut du petit sentier qui conduit au bas de la falaise. Tout à coup nous vîmes le prisonnier s'élancer en avant, dégringoler la pente avec une vitesse prodigieuse et se jeter à la rivière. Un grand cri de rage et de déception s'éleva dans la foule et, furieuse, elle se dispersa, les uns à la poursuite du fugitif, les autres pour lui couper la retraite. Ceux qui gardaient le prisonnier au moment de sa fuite avaient descendu la côte et s'étaient jetés à la nage à sa suite. Ils tenaient leur couteau à la main et faisaient, pour l'atteindre, des efforts désespérés. Mais les Cabyndes sont de vrais poissons, l'eau est leur élément ; nous nous etions rendus sur la falaise, tremblants pour le malheureux qui, ayant les mains liées derrière le dos, ne pouvait nager et était obligé de suivre le rivage ayant de l'eau jusqu'au cou.

Malgré la vigueur que lui donnait le désespoir, il perdait visiblement du terrain. Tous les Cabyndes de Kinsembo,

oubliant leurs rancunes, avaient fait la paix en haine de l'ennemi commun. Ils suivaient avec anxiété les efforts de leur compatriote et cela sans pousser un cri, sans même oser risquer le moindre geste en sa faveur, et cependant ils étaient soixante-dix, mais sans armes, il est vrai. Au moment où le fugitif allait être atteint, où celui qui le pressait de plus près levait son couteau pour le frapper, il plongea. Le nègre disparut sous l'eau et le fugitif, poussant un grand cri de joie, se mit à nager de toutes ses forces. Sans doute, par un bonheur extraordinaire, le couteau mal dirigé aura manqué son but et coupé la corde qui liait ses mains. Cependant le danger était loin d'être passé; des hurlements formidables s'élevaient de tous côtés et une décharge de coups de fusils, une volée de flèches s'abattit autour du nageur intrépide. Celui-ci avait plongé ; quand il reparut à la surface de l'eau pour respirer, quelques coups de fusils tirés de loin et précipitamment se firent bien encore entendre, mais aucun d'eux ne l'atteignit. Pendant ce temps, la nuit était venue. Toute la foule s'était rassemblée autour de l'embouchure de la rivière dans l'espoir de lui couper la retraite, mais cette précaution resta sans succès. L'heureux Cabynde échappa à ses ennemis, aux requins qui infestent la mer et put, à la faveur des ténèbres, gagner une chaloupe en rade, laquelle prit aussitôt le large.

Les gens du pays furent obligés de retourner au village sans leur proie, mais ils se vengèrent sur les Cabyndes auxquels ils firent payer 100 pièces de tissus, soit 600 yards. Quant au fugitif, on ne le revit jamais plus.

L'ivoire et les chimboucks. — Kinsembo est le point le plus important pour les arrivages d'ivoire. Ce produit est apporté de l'intérieur par des caravanes, *chimbouck*, de cent à cinq cents noirs, chargés de cinquante dents d'éléphants, rarement d'une moindre quantité, mais souvent de plus de deux cents et quelquefois trois cents défenses. Les nègres qui nous les apportent ont généralement deux, trois et même quatre mois de marche. C'est à l'époque des pluies

que les caravanes arrivent le plus fréquemment, quelquefois plusieurs dans le même mois et sans doute la raison en est que, pendant cette saison, les rivières étant tout s navigables, les noirs peuvent profiter de ces chemins naturels. Quand la nouvelle se répand dans les villages qu'une chimbouck d'ivoire est en route, tous les linguisters de Kinsembo sont en mouvement ; les uns envoient leurs muleks les plus intelligents; les autres viennent chercher chez les blancs les bons de marchandises qu'ils ont en réserve et tous partent au-devant de la caravane munis de ces présents qu'ils destinent comme appâts aux matouts. Ils vont fort loin dans l'intérieur, à *Kimbala,* et c'est à qui arrivera le premier pour obtenir la vente du plus grand nombre de dents possible. Malgré leur célérité, il leur arrive souvent d'être prévenus par les linguisters d'Ambrizette, et même de *Mocoul,* point situé au nord d'Ambrizette, tous aussi ardents au gain ; c'est alors à qui décidera le matout à suivre tel ou tel sentier. Chacun vante la richesse de ses blancs, la quantité de poudre et de fusils qu'ils viennent de recevoir. Ils promettent monts et merveilles pour les prix qu'on leur donnera, et font des cadeaux. C'est enfin une véritable bataille.

Depuis le Congo jusqu'à Ambriz, il n'existe que trois sentiers communiquant avec l'intérieur. L'un se dirige vers le nord ; c'est le moins important. Un second vers le sud, un autre vers San-Salvador, ces deux derniers sont les plus fréquentés et ceux par lesquels viennent les plus grandes chimbouks.

Tous ces sentiers se croisent à Kimbala, point situé à environ 50 lieues dans les terres : c'est le grand marché de l'intérieur. Quand la caravane arrive aux villages de Kinsembo, suivant qu'elle est entière ou qu'elle s'est divisée, c'est une fête et des réjouissances plus ou moins grandes chez les habitants, et c'est de Kinsembo et de Kiloüenic à qui l'emportera sur l'autre. Les linguisters de ces deux villages se disputent chaque dent avec un acharnement inouï. La caravane est logée, nourrie par chaque linguister

et à ses frais. Dès qu'elle est installée, une députation est envoyée chez les blancs. Ces hérauts, de simples muleks, accompagnés quelquefois de leur *makrount* ou *m'fuma* (chef) et d'un linguister important, s'annoncent en frappant sans relâche, avec un petit bâton, sur des sortes de cloches en fer qu'ils tiennent à la main. Ces instruments se nomment *gingongs*. Autant de gingongs, autant de villages différents. On peut donc se baser sur le nombre de ces cloches, dont le son criard et sec retentit joyeusement et charme l'oreille des traitants, pour juger de l'importance du nouvel arrivage. La députation va de factorerie en factorerie ; les noirs qui la composent portent des sabres qu'ils alignent devant le blanc. Chaque sabre représente un chef. Après avoir reçu quelques cadeaux de bienvenue, ils retournent au village. Les blancs s'apprêtent à acheter. Il semble alors que la guerre est déclarée. On ne se voit plus ; on dénigre les voisins. Depuis que la caravane est au village, on n'a pas perdu son temps. On a fait appeler les principaux linguisters. On leur a promis de beaux cadeaux ; les marfouks ont été lancés dans tous les villages pour faire savoir que leur blanc donnera des prix fabuleux et est dans l'intention de tout acheter. C'est enfin le moment où chacun déploie toutes les ressources de son habileté pour enlever les linguisters.

Le lendemain de l'arrivée de la députation, vers cinq heures du matin, le défilé commence ; toute la chimbouk arrive à la fois de tous les villages. Une avalanche de noirs s'abat sur le pays ; les habitations des blancs sont envahies.

Les nègres de l'intérieur sont vêtus de vieux pagnes en paille dégoûtants. Ils portent aux pieds et aux mains des bracelets, soit en perles bleues enfilées, soit en fer. A leur cou sont pendus des colliers de verroterie, entremêlés de grigris. Tous sont armés de cimeterres en fer forgé et de sagaies ; des couteaux sont passés à leurs ceintures ; leurs cheveux huilés sont nattés de cent manières différentes, toutes plus curieuses les unes que les autres. Il en est

d'extrêmement originales et de fort coquettes. Ces nègres, précédés de leurs linguisters, vêtus de leurs plus riches atours, portent sur leurs épaules une défense, plusieurs si elles sont petites. Ces défenses sont maintenues par quatre petits morceaux de bois mis en long et reliés entre eux par des lianes. Chacune de ces enveloppes comprend trois de ces sortes de petits cylindres en bois. L'un est placé au centre, les deux autres aux extrémités de la dent. Rien n'est plus étrange que le défilé de ces sauvages ainsi chargés.

Traite de l'ivoire. — C'est le chef de la factorerie qui s'occupe du négoce de l'ivoire. Son importance, les pouvoirs qu'il exige, la connaissance des linguisters et l'expérience des noirs qu'il réclame, font que seul il peut assumer une telle responsabilité. En outre, aux yeux des indigènes, lui seul doit savoir acheter, dans le sens qu'ils attribuent à ce mot.

Au fur et à mesure que les défenses arrivent, les linguisters les font déballer; les marfouks les sondent, en présence du blanc, au moyen d'une longue tige de fer. Une dent d'éléphant est creuse, en moyenne, jusqu'au tiers de sa longueur totale, et les coquins de nègres ne se font pas faute, bien souvent, d'y tasser de la terre mouillée pour en augmenter le poids.

S'il n'y a qu'une dent, on la pèse et on débat le prix; mais, quand il y en a plusieurs, il est préférable de les peser d'abord toutes, de les faire ranger ensuite, six ou sept à la fois, sur le parquet. S'il s'en trouve plusieurs de même poids, l'achat se fera plus vite.

Les linguisters ont surveillé le pesage. Ils s'accroupissent autour de leur marchandise. Le blanc s'installe à sa table, fait ses calculs, dit son prix et la discussion commence. Chaque dent a été examinée avec soin; si elle est fendue, détériorée ou trop vieille, elle perd une bonne partie de sa valeur; plus elle est droite, grosse et courte pour son poids et moins elle est creuse, plus elle est appréciée. Ce que



Porteurs d'une chimbouck d'ivoire. (Page 63.)

beaucoup de personnes ne savent pas, c'est que toutes les défenses ne sont pas blanches. Au contraire, la plupart sont extérieurement d'un noir d'ébène et le plus souvent brunes ou jaunes ; la couleur n'a aucune importance, l'intérieur étant toujours blanc.

Le prix que le blanc a donné n'est jamais accepté d'emblée. Il faut disputer le terrain pied à pied et souvent pendant des heures entières. Si le pesage a soulevé quelques difficultés, l'achat, lui, est un véritable combat de patience, de ténacité, d'habileté et de diplomatie. Les unités de mesure diffèrent complètement de celles employées pour les autres produits. Elles se composent du fusil, de la poudre et de la pièce.

Je suppose que je viens d'acheter une dent de 25 kilog. J'ai donné 23 fusils, 47 barils de poudre et 46 pièces; chaque fusil entraîne 2 barils et 2 pièces. La grande affaire est donc de tomber d'accord sur les fusils. Malgré cela, il arrive souvent qu'on est obligé d'accorder un baril ou une pièce de plus que le nombre des fusils convenus ne le comporte, car le linguister ne cède pas tant qu'il lui reste une ressource pour obtenir davantage. Le prix une fois arrêté, la dent ne vous appartient pas encore : il faut faire un cadeau dont l'importance est discutée comme le reste. Il arrive souvent que le linguister, le trouvant insuffisant, retire sa dent. Mais une fois qu'il a dit : *viokessa*, rien ne saurait la lui faire rendre. Cette règle est absolue, sans cela jamais les blancs n'en sortiraient.

Voici la défense achetée. Ceci n'est que le prologue ; il faudra la payer. En général, les linguisters ne réclament les paiements que quand toute la chimbouk est vendue ; car il faut qu'ils s'entendent avec leurs matouts. Eux seuls savent le prix que la marchandise a été vendue, et ils s'arrangent pour le leur faire accepter en conservant la plus grosse commission possible.

Admettons que pour la dent dont j'ai parlé, j'ai donne 23 fusils, 47 barils, 44 pièces. Le linguister est convenu avec son matout de 20 fusils, 44 barils, les pièces sont

pour lui. C'est un droit qu'il s'arroge; elles lui serviront à faire des cadeaux et à payer les dépenses qu'il fait.

Le linguister, le matout et un de ses muleks entrent seuls dans le magasin. Si on donnait réellement la quantité des objets désignés, l'ivoire reviendrait beaucoup plus cher qu'il ne vaut en Europe; aussi ne servent-ils que de base d'unité de comptage. Voici comment, suivant la coutume, se répartissent ces paiements : on donne le tiers en fusils de fer, suivant un mot adopté, le tiers en barils de bois, le tiers en pièces.

On paie d'abord le matout. Il lui est dû 20 fusils. Malgré ses cris, le blanc lui donne le tiers en sa faveur, soit :

Fusils véritables	6	
Un sabre de cavalerie. .	1	
1 pièce 48 yards coton.	4	— soit 8 yards pour un fusil.
90 baguettes laiton....	9	— soit 10 pour un fusil.
	20	

Sur les 40 barils de poudre qui lui sont dus, en comptant comme pour les fusils, on lui donne 10 barils véritables;

2 P. pano da costa de 24 yards, soit 10 barils;

2 P. limencas, 48 y., soit 6 barils;

2 P. guiné, 48 y., soit 8 barils;

30 baguettes laiton = 3;

36 yards coton blanc ou rayé, soit 3 barils.

Cela fait, en tout, les 40 barils qui lui reviennent.

Ce paiement peut servir de base à tous les autres. Il ne s'est pas fait sans réclamations de la part du noir de l'intérieur. Mais comme, pour acheter, le blanc se laisse souvent aller à donner un prix trop cher, il faut que, par un paiement intelligent, il parvienne à diminuer ce prix. Si j'ai noté plus haut le nom des articles qui peuvent et doivent entrer dans un paiement, c'est que tous, les tissus entre autres, ont seuls cours dans l'intérieur et sont seuls acceptés. Un magasin serait-il bondé de marchandises

qu'on n'en pourrait pas moins acheter une seule dent si ces articles faisaient défaut.

Le matout une fois réglé, on lui fait un petit cadeau, soit d'un bonnet rouge, soit d'un chapeau dont il est très friand ; et on le met à la porte tout doucement, en lui disant quelques paroles dans sa langue qui le mettent en belle humeur.

Reste le linguister qui, le plus souvent, touche immédiatement ce qui lui revient, n'emportant que quelques petites choses pour faire croire à son matout que son bénéfice est insignifiant.

Pour la dent dont nous avons parlé, il avait gardé 3 fusils, 7 barils. On lui en donne deux véritables et un en laiton. Le règlement de la poudre est plus difficile, s'il a aidé à faire accepter 10 barils seulement à son noir, c'est parce qu'il a obtenu que le blanc lui en donnerait 3 à lui. On complète par une pièce de coton ou de guiné de 48 yard, qui vaut 4 barils. Les pièces se règlent sans difficulté. C'est toujours la même chose : partie riscades et coton pour ses matouts, partie tissus riches qui serviront à son usage particulier, tafia ou genièvre ; le reste en bagatelles. On désigne ainsi des bibelots tels que bouteilles vides, dont deux valent une pièce ; trois verres, quatre assiettes, une pipe en bois, deux cercles de balles, deux en étain, une cuvette et un pot à eau.

C'est encore au linguister que revient le cadeau convenu. Ceci est un bénéfice net. Car, une partie des fusils et des barils lui servira comme présent au chef de la caravane, afin de l'encourager à revenir et à lui confier de nouveau ses marchandises à vendre.

C'est quand les linguisters débattent les prix avec les noirs de l'intérieur qu'il est intéressant de les observer : intelligents, rusés, voleurs, menteurs, ils savent, au besoin, ne rien gagner sur une dent, mais en général parviennent, tout en faisant de gros bénéfices, à persuader aux pauvres matouts qu'ils n'ont rien conservé pour eux.

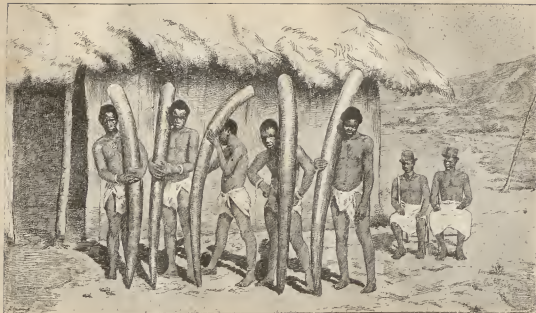
Il est extrêmement utile de connaître un peu le langage

des indigènes. Celui des noirs qui composent les caravanes diffère peu de celui des nègres de la côte; cela permet au blanc de suivre les discussions entre le linguister et son matout et de pouvoir, en se basant sur ce qu'il entend, agir en conséquence. En général, il est préférable de ne pas intervenir, mais quelquefois un mot à propos facilite l'entente entre les deux vendeurs. Mais c'est surtout le linguister qu'il faut ménager, car c'est lui qui presque toujours décidera de l'apport des dents chez vous.

L'achat de l'ivoire exige beaucoup de soin. Un bon acheteur doit connaître tous les linguisters et être connu d'eux. Il faut qu'il soit aimé, estimé, qu'il ait beaucoup de marchandises et surtout qu'il ne se trompe et n'hésite jamais. Bien traiter les linguisters, leur faire des cadeaux à propos, les considérer, être tour à tour sévère et bon enfant avec les nègres de l'intérieur; avoir l'air de céder à leurs réclamations, en susciter au besoin pour avoir l'occasion d'y faire droit. Tel est le moyen de réussir et de faire entrer en souriant la précieuse denrée dans ses magasins.

Parmi les photographies que j'ai rapportées, il s en trouve une extrêmement curieuse représentant six Krouboys portant chacun une défense d'éléphant : la plus petite a 2^{m} 20 et pèse 48 kilos, la plus longue a 2^{m} 50, la plus lourde pèse 63 kilos; cette dernière est phénoménale.

C'est pendant le séjour d'une grande caravane qu'une factorerie est curieuse à voir. Le village des blancs est inondé de noirs ; les cours sont envahies ; tout ce monde cause, crie, hurle, se dispute, se bat. Les Krouboys jettent hors des magasins les caisses de fusils sur lesquels retentissent aussitôt les coups de marteau du charpentier. D'autres serviteurs roulent d'énormes balles de tissus dont le forgeron fait sauter les cercles; partout règne une animation, une agitation extraordinaires. Pendant que d'un magasin un blanc fait sortir continuellement des caisses de genièvre, des marchandises de toutes sortes, des bouteilles



1. Pipe. — 2. Rata. — Leurs Krouboys portant des défenses d'éléphants. (Page 62.)

de tafia, un autre paie la poudre; les barils roulent par 6, 10, 20.

Les réclamations se croisent en tous sens; les linguisters viennent vous chercher jusque dans vos chambres. Pour déjeuner, il faut se barricader et faire garder les portes; et c'est au milieu de ce pêle-mêle, de ce vacarme, que vivent les blancs pendant quinze jours, obligés de veiller à tout, de surveiller, toujours sur le qui-vive, exposés aux vols, ayant à peine le temps de reposer. Il n'est pas rare que, la caravane partie, une bonne fièvre vous empoigne et vous mette sur le flanc pendant un mois.

Mais, quoiqu'il en soit, ce commerce, ces arrivages de caravanes ont tant de charmes, qu'une chimbouck est à peine partie que les blancs en attendent une nouvelle avec une impatience fébrile. On peut estimer, en moyenne, à 100 tonneaux, et environ 5 ou 6,000 défenses de toutes grandeurs, l'exportation d'ivoire de la côte depuis le Congo jusqu'à Ambriz, et cela pendant l'espace d'une année. C'est la partie de toute la côte occidentale d'Afrique qui produit le plus.

J'ai acheté, en huit jours, une fois 1,800 kilog., soit 97 défenses.

Insectes nuisibles du Congo. — Les scorpions. — Les habitants de l'Europe peuvent difficilement se faire une idée des quantités d'insectes qui infestent les habitations. Ce sont d'abord les scorpions. J'assistais, un jour, à la démolition d'une vieille construction; le sol était couvert, ce mot n'est pas trop fort, de milliers de ces scarabées. Les noirs n'osaient marcher sur les décombres et ne les triaient qu'avec des précautions infinies. Plusieurs furent piqués. Mon mulek cependant, toujours brave et adroit, les prend avec la main. Voici comment il opère : le scorpion possède une longue queue, terminée par un ongle avec lequel il fait cette piqûre si douloureuse qui engourdit le membre blessé, et occasionne des élancements dans le corps tout entier. Quand l'insecte est en marche, cette

queue est relevée et la griffe menaçante prête à tout piquer; mon mulek saisit cette griffe entre ses doigts et paralyse ainsi les efforts de l'animal, qui se débat, impuissant, se tortille et pince inutilement avec ses mandibules de devant, disposés comme ceux de la langouste.

Les serpents. — Antonio est très amusant : il n'est pas très rassuré lui-même, et cependant c'est encore à lui que je dois la plus grande partie des serpents que j'ai rapportés.

Dans un chimbeck étaient renfermés, depuis deux années, des sacs en paille. Les blancs qui s'étaient succédé à la factorerie avaient toujours reculé devant la nécessité de s'enquérir de la quantité qui pouvait y être renfermée. Profitant de ce que cette cabane tombait en ruines, et espérant y faire une bonne récolte pour mes collections, je résolus de vider ce nid à serpents.

Bien nous en prit d'agir avec prudence, car ce que nous supposions n'était que trop fondé; en moins d'une heure, plus de dix serpents étaient massacrés, ou mis en fuite, Antonio était magnifique. Dès qu'il apercevait un de ces reptiles, en général, de petite taille, 1 m. à 1 m. 50, il courait après, le couvrait avec son sac, qu'il soulevait ensuite avec précaution, tout comme font les petits enfants qui attrapent des papillons avec leurs chapeaux. L'animal, qui cherche une issue, passe la tête; le mulek presse d'une main, de l'autre saisit le cou entre ses doigts, serre de toutes ses forces et tire à lui; le serpent s'enroule alors autour de son bras nu. Je le glisse dans un flacon rempli d'alcool où il ne tarde pas à se noyer. J'ai eu bien des fois l'intention de faire comme le mulek, mais le dégoût que m'inspire le contact de ce ruban froid qui glisse, frotte, se tord et s'enroule en vous étreignant, est plus fort que mon courage.

Les salalés. — Une habitation partagée par des hôtes tels que ceux que je viens de présenter, n'est guère agréa-

ble, mais, hélas! ils ne sont pas les seuls; et quoique les salalés ou fourmis blanches et les cancarlas ne soient pas dangereux, ils n'en sont pas pour cela beaucoup plus avantageux à fréquenter.

Toutes les poutres, toutes les traverses du chimbeck étaient rongées par ces voraces petits insectes. Les salalés, ou fourmis blanches, ne sont pas plus grosses que nos fourmis ordinaires; elles s'attaquent, sans distinction, à tous les bois, qu'elles rongent sur toutes leurs surfaces; elles se construisent des nids avec une matière qui prend à l'air la dureté de la pierre. Elles enlacent de ces chaussées voûtées les objets auxquels elles s'attachent et sont ainsi à l'abri de toute attaque; ces insectes sont un véritable fléau dans les contrées humides, où, dans une seule nuit, ils peuvent faire des ravages épouvantables. A Ponte da Lenha, par exemple, pays marécageux s'il en fut, situé dans la rivière du Congo, les blancs sont obligés d'enduire de goudron, renouvelé tous les matins, le pied des solives qui supportent les rayons où sont rangés les tissus; car les salalés s'attaquent aussi aux tissus, et il est un fait curieux à remarquer, c'est qu'ils rongent les pièces d'étoffe par le milieu, et tendent toujours à gagner l'endroit le plus épais, le plus serré. J'ai dit que les conduits à l'abri desquels ils travaillent étaient très durs. Ce n'est guère, en effet, qu'à l'aide d'un marteau qu'on parvient à les briser.

Les cancrelats. — Les cancrelats qu'on trouve aussi à bord des navires, sont roux, d'une agileté extraordinaire et leur odeur est repoussante; ils abondent et vivent en tas dans tous les coins comme certaines mouches en certains lieux. Non moins voraces que les rats, ils envahissent les cambuses, les armoires, rongent le linge, le papier; ce sont des animaux répugnants.

Des tortues. — Il y a, sur les côtes de cette partie de l'Afrique, un grand nombre de tortues de différentes espèces : des tortues de rivière, des tortues de terre et des tor-

tues de mer ; ces dernières atteignent souvent des dimensions extraordinaires. Les Krouboys en ont capturé une, un jour, dont la carapace dure, brune et formée de grosses écailles, mesurait 1 m. 25 de diamètre; elle était à peu près ronde. Les pattes du monstre étaient larges et armées de griffes ; les doigts palmés légèrement; la tête, de la grosseur de celle d'un chien de belle taille, emmanchée sur un cou ordinaire, était terminée par une sorte de bec en matière cornée très dure, ressemblant assez au museau d'une grosse anguille ou congre. Cette mâchoire était certainement de taille et de force à couper net la main de quiconque se serait trouvé à sa portée.

Ce reptile peut être dangereux en mer, mais, sur terre, on en vient facilement à bout. Quelques Krouboys, en allant se baigner, rencontrèrent l'animal sur la plage, sans doute c'était une femelle qui venait d'enfouir ses œufs. Ils lui barrèrent le chemin de la mer et parvinrent à la tourner sur le dos. Après lui avoir en partie brisé la tête avec leurs hachettes, ils l'avaient attachée par une patte et traînée jusqu'à la factorerie.

Nous nous fîmes une véritable fête de manger de cette fameuse soupe à la tortue, dont tout le monde parle tant, sans doute parce que fort peu en ont goûté. Peut-être aussi ne sûmes-nous pas la préparer. Quoi qu'il en soit, et bien qu'elle fût si grasse que la vue seule suffisait à soulever le cœur, le goût n'en était pas très désagréable. Quant au rôti, il était détestable : la chair sèche, filandreuse, couverte de graisse verte, remplie de muscles, était peu tentante. Cependant, peut-être que bien dégraissée, bien apprêtée, avec une bonne sauce, elle serait mangeable. Son goût rappelle de loin celui du bœuf. Il est vrai de dire que nous ne possédons aucune ressource pour assaisonner les mets que nous faisons, et il n'y a guère que l'antilope qui soit exquise, de quelque façon qu'on la prépare. Malheureusement, ces gracieuses bêtes ne se risquent guère sur les côtes et les noirs sont trop paresseux pour leur donner la chasse.

La tortue dépose ses œufs sur le sable au nombre de trois ou quatre cents, quelquefois plus, et la chaleur du soleil suffit à les faire éclore. Ces œufs sont ronds, plus petits que ceux des poules et l'enveloppe en est molle. Ils sont très recherchés par les indigènes et les blancs pour la finesse de leur goût.

Anthropophages. — On croit généralement que beaucoup des peuplades sauvages de l'intérieur de l'Afrique sont anthropophages ; ce doit être une erreur. Certaines tribus, il est vrai, ont l'habitude de manger les prisonniers qu'elles font ; mais ces tribus sont rares et, en général, font horreur à leurs voisins. La traite contribua à l'abolition de cette coutume barbare, en offrant aux anthropophages l'avantage de tirer partie de leurs prisonniers en les vendant comme esclaves.

Une seule fois j'ai vu un anthropophage. C'était un mulek faisant partie d'une caravane venant du sud. Ses joues étaient taillées de lignes parallèles au nez, ce qui lui donnait l'aspect d'un singe de l'espèce que nous appelons cynocéphale.

Je n'ai pu obtenir de renseignements sur lui, il appartenait, paraît-il, à une tribu du haut pays de *Cassange*.

Difficultés d'exploration. — Il y aurait un immense avantage à pouvoir pénétrer dans l'intérieur, en partant du Congo ou de Kinsembo. Malheureusement, les naturels de la côte s'y opposent par tous les moyens.

Le célèbre Livingstone fut obligé d'y renoncer et dut partir de Loanda. Les noirs sont, il faut l'avouer, assez logiques dans leur résistance. Ils ne produisent rien, ne cultivent pas la terre et ne vivent que du courtage qu'ils prélèvent en vendant aux blancs les produits qui leur sont apportés. Si nous avançons dans les terres, nous pourrons traiter directement avec le producteur et alors eux, privés de la commission qui les fait vivre, mourront de faim. Si maintenant on réfléchit que ces produits sont passés de

main en main ; à chaque établissement que les blancs fonderont plus avant, ils se butteront contre le même obstacle. Dites aux chefs les plus intelligents, à ceux qui fréquentent les blancs depuis leur enfance qu'en voulant pénétrer dans leur pays vous n'avez d'autre intention que d'en étudier la conformation, d'en récolter les plantes et d'en décrire les animaux, ils ne comprendront pas et vous répondront que les blancs commencent par dire cela, puis finissent par s'emparer de la contrée.

Dites-leur, comme je l'ai fait maintes fois, que vous espérez découvrir de nouveaux produits qu'ils ne connaissent pas et qu'en vous les vendant ils pourront obtenir beaucoup de marchandises, ils rient et vous tournent le dos. Les Portugais à Saint-Paul-de Loanda ont dit comme vous, répondent-ils, et aujourd'hui ils trafiquent directement avec les matouts.

Ce n'est donc que par la force que les blancs pourront vaincre leur résistance, et, je suppose qu'ils réussissent, il faudra encore bien du temps pour assurer les communications des intrépides qui oseront s'aventurer au loin. Un exemple. Les négociants de Saint-Paul-de-Loanda embauchaient des agents qu'ils expédiaient dans l'intérieur pour fonder des comptoirs et acheter directement aux noirs de l'intérieur les produits de leur pays. Eh bien ! ces blancs, isolés au milieu de populations sauvages, privés de moyens de communication et de secours, quoique sous l'égide du gouvernement portugais, ont si souvent été assassinés, leurs maisons pillées, que la plupart des négociants a abandonné ce système.

Heureux le premier qui pourra analyser les mille coutumes dont les résultats nous parviennent inexplicables. Depuis longtemps, il n'est pas arrivé de caravanes d'ivoire. On brûle les fétiches, nous disent les linguisters. Pourquoi, dans quel but? Impossible d'obtenir des détails. Nous savons seulement que le Mani-Congo a envoyé un ordre qui interdit aux matouts de venir à la côte avec leurs fétiches et leurs grisgris. Privés de cette protection, à la-

quelle ils attachent une grande importance, les noirs de l'intérieur n'osent plus s'aventurer hors de chez eux.

Il y a là certainement un détail curieux et intéressant de mœurs à connaître. Les fétiches n'ont-ils qu'un temps et après quelque grande calamité publique qu'ils ont été impuissants à conjurer, les abandonne-t-on?

Cette influence du Mani-Congo, du roi de San-Salvador, de cette espèce de demi-dieu invisible se fait sentir jusqu'ici. Il n'y a pas encore bien longtemps, ses muleks étaient venus brûler les villages parce qu'on lui refusait le tribut, et les noirs de la côte, épouvantés, s'enfuyaient sans opposer de résistance. J'ai été témoin de ce fait, notamment à Kinzâo et à Kintiniangulo.

Ces renseignements très vagues sont tout ce que j'ai pu obtenir des princes qu'il faut questionner avec prudence, de crainte d'éveiller leur susceptibilité et leurs soupçons.

Roi et blanc. — Depuis quelques semaines, nous sommes fort occupés au chargement d'un navire. Une après-midi, je donnais la ration aux journaliers (*maningames*), qui criaient et se disputaient, selon leur habitude. Tout à coup, le gérant sort de la maison et, avisant l'un des plus braillards, lui envoie un coup de pied Aussitôt s'élève une clameur formidable. Tous ces hommes se précipitent sur B***, le couteau à la main. L'un d'eux l'atteint, le frappe. Mais le muet Kikiki s'est élancé et c'est lui qui reçoit le coup en pleine poitrine; le malheureux s'affaisse en perdant des flots de sang. Ce que voyant, les assaillants se mettent à arracher la paille du toit de la factorerie et à couper les loangos des murs. B*** s'était barricadé dans la maison. Resté dehors, j'essayais, mais en vain, de calmer ces furieux. Je commençais à craindre que leur rage ne se tournât contre moi, quand j'aperçus le roi Don Antonio, alors en visite chez les Anglais, et qui accourait, attiré sans doute par les cris.

A nous deux et aidés des princes qui l'accompagnaient, nous parvînmes à obtenir un peu de calme. La *palabra* eut

lieu séance tenante. B*** sortit armé jusqu'aux dents. A sa vue, les menaces recommencèrent, mais le roi imposa silence. Notre gérant est condamné à payer une indemnité au nègre qu'il avait frappé injustement et 50,000 perles à Kikiki qui, fort heureusement, ne réclamait point. B*** refuse. La discussion s'anime, quand l'imprudent, fou de colère, soufflète le roi, qui riposte par un coup de bâton. Décrire le désordre qui s'ensuivit est impossible. Pour le coup, je crus sérieusement que notre dernière heure allait sonner. Fort heureusement un marfouk, le propre frère du roi, qui nous aime beaucoup, eut l'audace et la présence d'esprit de saisir le monarque à bras le corps et de l'emporter, pendant que je poussais vivement B*** dans la factorerie. Les Anglais, prévenus, accoururent à la tête de leurs Krouboys et parvinrent à faire évacuer la cour sans qu'on en vînt aux mains. Au premier bruit de la querelle, le capitaine du navire que nous chargions avait disparu, oubliant les exemples des Jean-Bart et des Duguay-Trouin, ses ancêtres dans la marine, il avait prudemment regagné son bord. C'était un brave!

Le soir même, le gérant, ayant repris sa présence d'esprit, effrayé des suites que pouvait avoir son action, envoya Don Sébe au village avec un baril de tafia, deux caisses de genièvre et vingt pièces de tissus pour le roi.

Quelques jours après, l'ordre était rétabli; mais que B*** y prenne garde. A la moindre occasion, les naturels lui joueront un mauvais tour, car ils ne pardonnent jamais.

Depuis longtemps, rien de remarquable n'est venu rompre la monotonie de notre existence. J'emploie mes loisirs à faire de la photographie; j'accumule les épreuves, et, Dieu merci, les résultats que j'obtiens sont assez satisfaisants.

Les oiseaux. — Souvent le matin de bonne heure, avant que les produits n'arrivent des villages, je vais faire une promenade aux environs de la factorerie. J'aime le ma-

tin, l'herbe mouillée, les gouttes de rosée qui brillent pendues à l'extrémité des feuilles. L'atmosphère est pure, l'air est sain. Avec le soleil levant, qui colore les objets de tons étranges, se lève une petite brise qui dissipe les dernières traces du sommeil et vous ragaillardit. Les oiseaux commencent à jaser. Tout renaît autour de vous. Si vous courez dans les grandes herbes, vous faites fuir des bandes de petits oiseaux gris qui s'envolent par saccades, s'éparpillent de tous côtés en poussant des cris aigus; ces petits animaux perchent sur les tiges des hautes herbes; ils sont si mignons qu'on les prendrait facilement pour des essaims de grosses mouches. J'en possède plusieurs, et, pour les conserver, je les ai introduits dans des flacons remplis d'alcool dont le goulot n'est certes pas plus gros que celui d'une de nos carafes ordinaires. Malheureusement ces oiseaux-mouches ont un plumage gris et sombre qui ne rappelle en rien ces charmants animaux qui étalent leurs brillantes couleurs dans nos collections, et que l'on dit si communs en Amérique; et, à ce propos, il est un fait curieux à remarquer, c'est qu'en général, presque tous les insectes, les papillons ou les oiseaux de l'Afrique sont pauvres en couleurs; mais, en revanche, il en est de fort intéressants.

Les caméléons. — Ma collection, déjà importante, s'est enrichie dernièrement de deux superbes caméléons, reptiles assez rares à la côte. Je les avais placés sur une table et m'étais mis à les étudier curieusement : ils étaient perchés immobiles sur deux petites branches touffues. Tout est étrange chez ces animaux; les doigts de leurs pattes de devant sont réunis en un seul opposable au pouce; il en est de même pour les pattes de derrière. C'est au moyen de ces sortes de pinces qu'ils se maintiennent sur les petites branches. Ils n'ont pas d'ongles, leur queue est longue et puissante; leur démarche toute particulière provient de ce qu'ils ont les jambes de derrière en dedans; leurs mouvements sont fort lents, et ce qu'il y a de plus curieux dans cet animal extraordinaire, ce sont ses yeux, deux globes saillants, mobi-

les, qui lui permettent de voir tout ce qui se passe autour de lui sans bouger autre chose que la pupille qui roule de tous côtés. Le caméléon se nourrit principalement de mouches, sa gueule est énorme; sa langue, extrêmement développée, s'abat tout à coup sur les insectes avec la rapidité d'une flèche. Son dos est taillé en biseau, sa peau est semée de petites écailles fines et espacées. A l'état naturel, la couleur de l'animal est uniformément d'une belle teinte verte qui se confond avec le feuillage des arbres sur lesquels il vit; mais cette teinte est très mobile : au moindre bruit, il se produit sur le dos des taches jaunes, l'animal est inquiet. Cette teinte tourne au jaune vert, qui devient jaune sale, marbré de veines noires s'il est effrayé, puis le corps prend un aspect gris, général, pointillé. Enfin, si le reptile est en fureur, sa peau devient noir foncé mat, semée de points plus clairs, elle passe bientôt au noir d'encre, son corps se déforme et son cou se gonfle démesurément. Je ne sais rien de plus repoussant et de plus hideux que le caméléon quand il est en fureur; mais, dès qu'on le laisse tranquille, il reprend sa première forme et sa peau redevient d'un vert foncé magnifique.

Je n'ai pu jouir malheureusement longtemps de mes nouveaux et intéressants pensionnaires. Je négligeai de les mettre en cage; l'un d'eux disparut dans la nuit, et, de crainte d'un nouvel accident, je mis l'autre dans l'alcool.

Quelques jours avant, les Anglais m'avaient fait demander. Je trouvai ces messieurs réunis autour d'une sorte de chien qu'on venait de retirer de la rivière. Tout le monde m'entoura et me demanda quel était cet animal. « Mais une loutre, » répondis-je. « Les nègres disent que ce n'est pas une loutre, mais une bête très rare, » me dit-on. En effet, cet animal avait assez le museau d'un chien, ses pattes étaient courtes et armées de griffes, ses oreilles courtes aussi, et ce qui m'intriguait le plus, c'était la longueur du poil qui est ras, si je ne me trompe, chez la loutre. Si nous étions en Amérique, fis-je, j'affirmerais que c'est un castor; mais je n'ai jamais entendu dire que cet animal existât en Afrique. Au

reste, sa queue petite m'eût vite détrompé. On discuta longtemps. Les Anglais ne voulurent pas me céder l'animal, et on se sépara sans avoir pu se mettre d'accord sur son espèce. Encore aujourd'hui, je n'ose affirmer que c'était une loutre, et cependant nous connaissons tous cet animal assez commun dans le haut des rivières.

Le lendemain, ma collection s'enrichit encore d'un superbe trigonocéphale. Il mesurait 1 mètre 50. Ce serpent, très commun dans ces parages, est des plus dangereux. Sa morsure est presque toujours mortelle. Gros, plat et difforme, il est hideux et les noirs en ont une peur épouvantable.

Un grand bal par les matouts. — C'était le 3 décembre. Nous sortions de déjeuner, lorsqu'un grand bruit de gingongs et de tambours vint frapper nos oreilles. Des nègres de l'intérieur faisant partie d'une caravane d'ivoire arrivée à Kinsembo quelques jours auparavant venaient nous proposer de danser devant nous moyennant quelques bouteilles de tafia. Nous n'eûmes garde de refuser une telle invitation, et bientôt après la cérémonie commença.

Nous étions assis sous la vérandah. Une trentaine de noirs et quelques négresses étaient accroupis en demi-cercle par terre devant nous. Deux jeunes gens tenaient entre leurs jambes des tambours sur lesquels ils tapaient sans relâche avec leurs mains. Trois autres frappaient avec un bâton sur des gingongs, sortes de cloches en fer, ce qui faisait un tapage infernal et fort peu harmonieux. Tout à coup, à un signal donné, le bruit cessa, et deux vieux nègres exécutèrent un morceau d'ouverture sur deux gros instruments faits comme celui que j'ai rapporté. Cet appareil se compose d'un parallélipépède en bois creux sur une des faces rectangulaire duquel sont adaptées de petites lamettes en fer maintenues à une extrémité et relevées de l'autre. Ces tringles produisent en vibrant des sons différents suivant leur longueur. Pour se servir de l'instrument, le musicien le prend entre ses mains et, à l'aide de ses

deux pouces, fait résonner les baguettes dont les tons, nuancés savamment quoique toujours sur la même gamme, incomplète et monotone, sont assez agréables et fort originaux.

L'ouverture terminée, la musique continua, mais, cette fois, accompagnée par les tambours qui battent la mesure. Puis la galerie entonna cet éternel chant plaintif, lent et monotone, particulier aux nègres. En ce moment, un indigène grand et sec se leva et, rejetant son pagne, s'avança au milieu du cercle formé par ses compatriotes accroupis. Il commença, sans bouger de place, à balancer ses reins en cadence de droite et de gauche, en avant, en arrière; s'animant ensuite au son de cette musique sauvage, il accéléra ses mouvements, étendant les bras, se cabrant, rejetant sa tête en arrière, et cela avec des mimes et des grimaces gracieuses d'un grotesque à faire rire un mort. La musique cependant augmente de vitesse. Tous les assistants frappent dans leurs mains à intervalles égaux avec frénésie. Le danseur alors devient fou d'enthousiasme, ses reins décrivent un cercle rapide qui augmente de vitesse à chaque moment; les mains sur les hanches, les yeux hors de la tête, le malheureux fait peine à voir, son ventre et tous les boyaux qu'il contient sont lancés de droite et de gauche avec force, son estomac est si creux que, par moment, on croirait que la peau qui le recouvre va toucher celle du dos. Il tremble sur ses jambes comme un homme ivre. Enfin, à bout de forces, épuisé de fatigue et d'énervement, il tombe comme une masse. Un autre lui succède, puis c'est le tour d'une jeune fille dont la danse d'abord lente, lascive et pleine de provocation, devient bientôt honteuse, écœurante; elle a les traits contractés, le corps désarticulé, l'écume à la bouche; elle nous fit horreur à tel point que nous nous retirâmes avant la fin du spectacle

Les nègres trouvaient cela charmant, ils battaient des mains et trépignaient de joie; et longtemps encore le bruit des tambours et les cris des spectateurs retentirent à nos oreilles. Cette danse des nègres de l'intérieur ressemble

beaucoup à celle des Cabyndes, avec cette différence cependant qu'elle est plus sale et plus exagérée. Chez les premiers, c'est un tour de force ; chez les autres, elle a pour but d'exciter les sens par ses poses remplies de provocations, de désirs et de promesses. mais ce sujet nous entrainerait trop loin; cependant, puis-je passer sous silence la principale distraction des naturels de ce pays.

J'ai parlé de la danse des Cabyndes ; je n'ajouterai qu'un mot. Hommes et femmes dansent ensemble pêle-mêle, en buvant et chantant, ou bien encore les femmes se rangent en ligne, les hommes se placent devant elles, les tambours résonnent, les reins s'agitent, et, les poings sur les hanches, les couples se rapprochent, se reculent et continuent ce manège pendant des heures entières. Ces danses ont lieu le plus souvent le soir, elles durent, toujours avec la même mesure lente, jusqu'au lendemain matin, jusqu'à ce que, enfin, épuisés de fatigue, ivres de boissons, danseurs et musiciens se soient traînés pêle mêle dans leur chimbeks où ils s'endorment, roulés les uns sur les autres.

Serpent et gazelle. — Un de nos voisins, un Anglais, vient de prendre un magnifique serpent que je suis allé voir. Ce reptile, un boa, mesure 3 m. 50 environ. On l'a enfermé dans une caisse à fusils vide, dont un des côtés est garni de lames de fer formant grillage. Ce monstre est terrible. Dès qu'il m'aperçut, il entra en fureur et se jeta impétueusement sur les barreaux de sa cage, la gueule ouverte et la langue dardée; ses mouvements sont d'une vivacité prodigieuse, ses yeux brillent comme des charbons ardents. Comme il diffère de ses boas que nous voyons au Jardin-des-Plantes, mous, endormis, couchés sous leur couverture ou enroulés autour d'une branche d'arbre! C'est à peine si, en les excitant bien, en les touchant, on parvient à leur faire donner quelque signe de vie.

M. X***, outre ce serpent, possède quantité de perroquets, des mangoustes, des singes et, entre autres animaux intéressants ou curieux, une charmante petite gazelle.

Ce joli animal n'a pas plus de 60 centimètres de haut lorsqu'il a atteint toute sa croissance; ses jambes, longues et fines, terminées par de petits sabots, sont sèches et grosses tout au plus comme des baguettes de tambour; sa tête charmante, son petit museau pointu, ses grands yeux étonnés, en font un petit être coquet autant que délicat; son pelage est jaune uniforme; ses jambes de derrière malheureusement plus hautes que celles de devant, nuisent un peu à sa gracieuseté. Puis cette petite bête est extrêmement sauvage; privée de sa liberté, elle meurt généralement. Enfin, elle est si fragile, si je puis m'exprimer ainsi, que, malgré toutes les précautions que l'on peut prendre en la saisissant dans ses bras, si elle se débat, ses jambes se brisent comme du verre.

A mon retour à la factorerie, je trouvai Louis en grande conversation avec le roi Don Antonio; le malin, profitant de mon absence, était venu faire une visite, c'est-à-dire tacher de soustraire quelque marchandise. Nous étions tous deux de bonne humeur; lui frappant donc amicalement sur le ventre : « Bonjour, mon vieux; tu veux une bouteille de vin, hein ? » Il se mit à rire bêtement. « Oh! oh! fit-il hypocritement, si tu veux; la maison française est une grande, grande maison. Mundelé sieur Charles est le chef des blancs de Kinsembo, etc. » Il n'y avait pas moyen de résister à de si belles paroles, aussi lui fis-je donner ce qu'il désirait. Sur ces entrefaites, le marfouk vint m'avertir qu'on avait encore volé une poule. « Ah! çà, dis-je au roi, vous êtes tous des voleurs donc! » Prenant alors un air blessé, il se défendit vivement. « Cependant, ajoutai-je, marfouk et muleks, vous n'en laissez jamais échapper l'occasion. Toi le roi, certainement tu ne voles pas, un roi!... mais tu fais voler quelquefois par tes muleks. » Il fallait que Sa Majesté fût en belle humeur, car elle partit d'un grand éclat de rire. — « Oh! oh! oh! s'écria-t-elle en frappant sur sa bouche, Mundelé sieur Charles est un malin (*èndoké*). » Sur ce nous nous quittâmes, mais il ne faudrait pas croire que les visites du roi soient toujours aussi amicales.

Si, entouré des princes, il vient pour une palabre il faut être bien prudent, et les choses se passent tout différemment. Vous en aurez maintes fois la preuve dans le cours de ce récit.

Les rats. — Huit jours se sont passés, nous entrons dans le mois de décembre; avec l'été, les pluies sont arrivées et avec elles les fièvres, les maladies de toutes sortes et les mille inconvénients que, sous ces latitudes, la chaleur engendre. Je veux parler de ces terribles invasions d'insectes qui font notre supplice, des moustiques, des maringouins, cancarlats, des rats. Dans quelles colères souvent m'a mis cette abominable engeance. Je me souviens qu'à Banane particulièrement, ils étaient si nombreux, qu'il ne se passait pas de nuit sans qu'ils n'envahissent ma chambre. Je les entendais grimper sur ma toilette, boire dans mon pot à eau, dégringoler dans ma cuvette et barboter dans l'eau. J'entendais leur cri agaçant et le bruit de leurs griffes glissant sur la porcelaine. Au moindre mouvement que je faisais, la troupe décampait, sautant de tous côtés, et, le matin, j'en trouvais toujours quelqu'un noyé dans la cuvette. A Kinsembo, je ne sais pourquoi, c'était surtout dans mes papiers qu'ils faisaient leurs ravages. Combien de fois, en fouillant dans un casier, n'ai-je pas retiré précipitamment la main, en sentant sous mes doigts un corps mou et un énorme rat, s'élançait au dehors, abandonnant un nid de petits rats affreux et geignants, que sans pitié je livrais aux chats. Mais ceci n'est qu'un détail de la vie de tous les jours, je reviens à des choses plus intéressantes.

Le tabac. — L'Afrique produit du tabac, et cette plante précieuse paraît être assez abondante dans l'intérieur de cette partie du continent. Nous en avons acheté une certaine quantité, ce sont les caravanes d'ivoire qui en fournissent les habitants de la côte. Les naturels l'apportent, soit en feuilles. soit en tresses longues de plusieurs mètres.

Ce produit est très apprécié. Les noirs fument beaucoup la pipe, cependant ceux de l'intérieur préfèrent priser; ils conservent le tabac frais dans des feuilles de bananier pliées et formant sachets.

Les caravanes d'ivoire apportent aussi de la gomme élastique, mais c'est au sud qu'elle paraît exister en plus grande abondance. Ambriz et Loanda en font un grand commerce, et les noirs de Mossoul semblent en être les courtiers obligés. La gomme nous arrive sous forme de boulettes noires ou blanches, ayant un peu l'aspect de truffes; les boulettes blanches sont les plus estimées, mais il faut toujours acheter ce produit avec beaucoup de circonspection. La gomme doit être malléable, ou plutôt souple à la main, c'est-à-dire céder sous la pression des doigts; l'intérieur doit être blanc, plein, légèrement laiteux. Pour éviter les fraudes, il faut couper les boulettes, qui sont dures, car les noirs ne se font pas faute de les remplir de bois; une balle de bonne gomme doit rebondir avec force et facilité; la plupart renferment des matières étrangères, cela provient de l'incurie, de la paresse des naturels, qui, faisant un trou au gommier, laissent couler sur le sol la sève qu'ils ramassent ensuite telle quelle, avec les pierres, ou autres corps, auxquels elle adhère. Ces noirs sont vraiment bien imprévoyants et bien sots; ils possèdent là une grande source de richesse, qui serait inépuisable, s'ils voulaient apprendre à ne pas tuer l'arbre dont la sève est si recherchée, en l'épuisant et lui enlevant tout ce qu'il peut donner; mais comprendront-ils jamais cela? Que ne donnerais-je pas pour pénétrer jusqu'au centre de cette Afrique encore mystérieuse? ces mêmes noirs nous racontent tant d'histoires extraordinaires: l'un d'eux, dernièrement, un vieux matout, me parlait de certains hommes des bois (des gorilles sans doute, ou de cette grande espèce de chimpanzé, particulière au Congo); c'est une tribu, me dit-il, qui habite bien loin dans les bois. Ces hommes sont couverts de poils; ils sont noirs comme nous, disait-il, marchent comme nous, mais ils ne

veulent jamais parler; quand ils ont besoin de femmes, ils enlèvent les nôtres, et leur disent tant et de si belles choses, que jamais elles ne veulent revenir. Il me raconta qu'une jeune fille de sa tribu, il y a bien longtemps, avait été ainsi enlevée et qu'on ne l'avait jamais revue. Tout cela doit vous sembler bien étrange, bien absurde; mais je ne discute pas, je raconte simplement ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu et cela avec la plns grande exactitude; c'est le seul mérite de ce journal : *A beau mentir qui vient de loin*, dit on, à quoi je répondrai : *a beau rire, qui reste chez lui.*

Un spectacle toujours amusant est celui des Cabyndes lançant une pirogue à l'eau; tantôt ils la roulent, mais le plus souvent le blanc s'y oppose, auquel cas ils la font glisser sur des rouleaux, Tout le monde s'y met et la pirogue une fois bien placée, un nègre beau parleur se tient à l'arrière, frappe sur la quille qui résonne, puis tourne en courant tout autour de l'embarcation, criant : « *Vai, vai, gentes, qui passa forca, gentes da terra ou Cabynda*; allez allez, hommes; quels sont les plus forts des gens du pays, ou des Cabyndes; voulez-vous une, deux bouteilles, poussez, poussez fort la pirogue du blanc. » Enfin, après avoir répété ce manège plusieurs fois, il retourne à son poste et, frappant de nouveau, donne l'élan général; tous s'excitent de la voix et, la pirogue démarée, ils continuent à pousser en chantant. Ainsi accompagné, un lancement est toujours très long; c'est dans une opération de ce genre que, ce matin, le Veillo a failli se noyer; il était ivre, poussa l'embarcation trop loin dans l'eau, et, perdant pied, n'eut plus la force de se hisser à bord. Il plongea; ses camarades parvinrent cependant à le repêcher. Dans l'après-midi, il fut malade; nous l'envoyâmes se coucher; c'est un vieux Cabynde qui ne nous a pas quittés depuis notre arrivée, et auquel nous nous sommes attachés.

Mort et funérailles du Veillo. — Hélas! le pauvre diable a payé cher cette funeste habitude de boire. Le lende-

main matin, le patron Congo vint, tout éploré, m'annoncer la mort de son camarade. Je me rendis aussitôt au chimbeck, Veillo n'était qu'évanoui; nous parvînmes à le ranimer, mais, depuis ce jour-là, il ne fit plus que se traîner, lui, si amusant, si cocasse quand il nous racontait quelque histoire saugrenue, dans son mauvais jargon, mi-partie français, mi-partie anglais, mi-partie portugais et fiot; il était tout changé, complètement abruti. Enfin, malgré nos soins, il succomba quelques jours après. Je pense que cette double noyade d'eau et de tafia lui avait porté au cerveau. Cependant, connaissant les noirs ignorants, nous allâmes au chimbeck, mais cette fois la nouvelle était vraie ; le vieux était bien mort; on l'avait assis le dos appuyé au mur, les jambes étendues, et les bras pendants le long du corps; un morceau d'étoffe, attaché au-dessus des hanches, lui descendait jusqu'à mi-jambe, ses yeux étaient fermés et, n'eût été une sorte d'affaissement particulier, on eût pu le croire endormi.

Les femmes, le visage barbouillé de rouge, semé de taches blanches, en signe de deuil, pleuraient et chantaient les qualités du défunt. Congo me demanda une dame-jeanne de tafia, que nous donnâmes, et je promis en outre une caisse de fusils vide, pour enterrer convenablement le mort, en récompense de ses longs services (Dieu sait ce qu'il a dû voler, depuis bientôt six ans qu'il travaille chez nous ! Quand je pense au temps qu'il lui faudra, pour débiter tout cela, au jour du jugement dernier, je plains le bon Dieu). Tous les Cabyndes étaient enthousiasmés de ma générosité vraiment inouïe, car être enterré dans une caisse est un honneur insigne chez les Mussorongos, plus arriérés que les Cabyndes; leurs princes l'envient ; sans doute parce qu'il leur est très difficile de se procurer des planches, qu'ils ne savent pas tirer eux-mêmes de l'arbre.

Tous les Cabyndes de Kinsembo passèrent la nuit à boire, à chanter, à pleurer, et à danser au son du tambour, ce tapage infernal dura jusqu'au matin. Puis, le défunt une fois revêtu de ses plus belles étoffes et couché dans la

caisse, Congo vint nous demander de la poudre et des fusils ; je dus céder, sachant qu'il n'est pas de bon enterrement sans tapage. Bientôt après, quatre nègres, suivis d'une foule à moitié ivre, arrivèrent, portant le cercueil qu'ils ballotaientt de droite et de gauche, déposaient à terre à chaque instant et que, finalement, ils laissèrent tomber, plutôt qu'ils ne le posèrent, devant la maison. Une fois débarrassés de leur fardeau, ils se disputèrent, au-dessus de la caisse, une bouteille de tafia, qui leur était échue en partage. Attirés par le bruit, nous vînmes sur le seuil de la porte voir ce qu'on nous voulait encore ; les Cabyndes s'écrièrent qu'ils amenaient le vieux pour qu'il me remerciât. « Très bien, je suis content ! » leur dis-je, et nous les engageâmes à terminer leur cérémonie au plus vite, sans plus s'occuper de nous ; le cercueil étant ouvert, le charpentier s'approcha pour le fermer ; un objet noir, dépassant le bord, le gênait : c'était un vieux chapeau haute forme, dont on avait affublé le défunt et que le charpentier déposa délicatement sur les pieds ; puis il se mit à clouer le couvercle. L'opération terminée, impossible de trouver des porteurs ; cependant on parvint à s'entendre et le cortège se remit en marche : les femmes pleuraient en chantant, une vieille dansait au son de cornes d'antilopes, percées d'un trou et dont on joue comme de la flûte. Cette espèce d'instrument, produit un son bas, sonore, très original, assez agréable à l'oreille et différent suivant sa longueur. Ajoutez à cela le charivari des tambours que l'on tient entre les jambes, ce qui donne aux musiciens forcés de marcher l'apparence de ces petits enfants à cheval sur des bâtons, et vous aurez une idée de cette scène impossible à rendre ; les hommes déchargent continuellement leurs fusils bourrés jusqu'à la gueule; ils tiennent leur arme de la main droite, courent, écartent les bras et, se penchant, lâchent la détente, le fusil, et se sauvent. Enfin, on arriva au cimetière; un trou peu profond fut creusé, on y déposa le cercueil ; des Cabyndes comblèrent ensuite la fosse, pendant que d'autres allaient chercher des galets que

Congo plaça à l'endroit de la tête, qu'il indiqua, en outre, en plantant un bambou. En ce moment, les pleurs, les hurlements, redoublèrent; c'était un vacarme à assourdir un bataillon; puis la foule revint au chimbeck, les femmes emballèrent les dépouilles du Veillo pour rapporter au pays, puis on rebut du tafia. On dansa de nouveau, on se battit jusqu'à ce que, armés de bambou, nous ayons dû distribuer quelques horions pour mettre fin à la fête. Dans la journée, les Cabyndes allèrent déposer, sur la tombe de leur camarade, une petite caisse qu'ils remplirent de terre et dans laquelle ils fichèrent une cuvette cassée, une bouteille vide et un flacon de genièvre plein, et, pour rien au monde, le plus grand coquin d'entre eux n'oserait y toucher. Une chose à noter c'est le respect absolu que tous les naturels de ces contrées ont pour leurs morts. A n'envisager que certaines de leurs coutumes, on serait porté à croire qu'ils ont l'instinct d'une autre vie et cependant, le Veillo mort et enterré, ce fut comme s'il n'avait jamais existé, plus jamais je n'entendis faire une allusion à son existence. Du reste, s'il vous arrive de demander à un sauvage des nouvelles d'un des siens dont vous ignorez le sort, la réponse qu'il vous fera d'un air dégagé, un tel? il est mort : est empreinte d'un accent indéfinissable qui vous fait songer au néant et vous effraie.

L'enterrement d'un mulek, comme le Veillo, se fait toujours le lendemain de sa mort; mais il n'en est pas de même s'il s'agit d'un prince, ou d'un personnage quelconque, son corps reste exposé jusqu'à ce qu'il entre en décomposition. Celui du roi d'Ambrizette est resté près de trois mois étendu dans un chimbeck, où on pouvait le visiter, et, si je n'y fus pas moi-même, c'est que l'occasion ne s'en présenta pas. Je ne le regrette pas au reste, car on disait que l'odeur que dégageait son cadavre et que je conçois parfaitement ne laissait pas impunément approcher l'audacieux qui la bravait. Son enterrement n'eut lieu qu'après la nomination de son successeur, nomination que les princes ne sont jamais pressés de faire.

Quelques jours après l'enterrement du Veillo, le roi et les princes se présentèrent à la factorerie; il s'agissait d'une palabre; la manière dont furent accueillis mes souhaits de bonne arrivée ne m'en laissait aucun doute. Le roi, hautain et froid, refusa ma main. Blessé et intrigué, je fis avancer un siège pour Sa Majesté; les princes s'accroupirent, puis, après les cérémonies d'usage, le marfouk m'expliqua ce dont il s'agissait. Il paraît que j'ai commis un sacrilège épouvantable en faisant enterrer le vieux dans une caisse, quand les princes, eux, ne jouissent que rarement de cet honneur, auquel ils ont seuls droit. Je pris la chose très mal et fis répondre que le défunt n'était pas du pays, que c'était un vieux serviteur, et que, enfin, personne n'avait rien à voir à ce qu'il m'avait plu de faire pour lui. Après une discussion interminable, je dus céder en ce sens, que nous consentîmes à ne pas nous opposer à ce que le conseil déciderait, mais que nous ne nous occuperions de rien. Ce détail ne m'est revenu à la mémoire que plus tard et je ne me souviens plus de ce qui fut fait. Il me semble que les naturels n'osèrent pas violer la tombe, mais qu'ils arrachèrent aux Cabyndes une vingtaine de pièces de tissus. Cependant je n'oserais rien affirmer, car je ne m'occupai plus de cette belle palabre, qui nous a encore coûté pas mal de bouteilles de tafia.

Il y avait déjà près d'un an que j'étais à Kinsembo, lorsque je reçus l'ordre de retourner à Ambrizette, deux blancs venant coup sur coup d'y mourir. M. Ch. ne pouvait rester seul sur ce point. Je pris passage à bord d'une embarcation de la maison et partis sans bruit afin d'éviter de distribuer des cadeaux à tout le personnel, ainsi qu'il est d'usage. M. B*** prenait la gérance de Kinsembo.

Il y avait quinze jours environ que j'étais installé, lorsqu'un matin le feu se déclara dans les hautes herbes qui bordent le marais derrière les factoreries. Lorsque nous nous en aperçûmes, les flammes étaient encore éloignées; cependant il n'y avait pas de temps à perdre pour tâcher d'en arrêter les progrès. On entendait le crépitement de

l'herbe sèche sous les léchures des langues de feu que le vent poussait vers nous. On distribua des sacs vides en paille à tout le personnel, et nous parvînmes, en frappant sur les flammes, à étouffer l'incendie.

Notre jardin. — Mon compagnon a une passion sauvage pour le jardinage; malheureusement, il est bien rare à la côte que nous puissions jouir des ressources que nous fournirait un potager. Tout le pays qui borde la mer est sablonneux et les blancs renoncent à faire apporter de la terre végétale de l'intérieur devant les dépenses que ce transport occasionnerait et les travailleurs qu'il faudrait sacrifier pendant plusieurs mois. Ensuite, pendant six mois de l'année, il ne tombe pas une goutte d'eau et, à moins d'être établi tout près d'une rivière, ce ne serait que bien difficilement que nous pourrions nous procurer les quantités d'eau douce nécessaire pour entretenir un jardin, si petit qu'il soit.

C*** cependant a surmonté ces difficultés; à force de volonté et de patience, il est parvenu à faire un petit potager de six mètres carrés environ ; il y a planté des choux, des haricots, des salades et des radis ; il a reçu ces graines d'Europe. Chaque jour trois hommes vont remplir un ponchon à la rivière. C*** soigne ce petit enclos comme ses yeux; le soir, après la ration et pendant que les muleks mettent le couvert, nous allons arracher quatre ou cinq radis, suivant leur abondance ; le dimanche, on met deux feuilles de choux dans la soupe et on mange une salade.

Les légumes se reproduisent très difficilement, les choux ne poussent pas, ils montent; il y en a qui ont 1 m. 50 de haut; les salades poussent en feuilles, les radis seuls viennent bien, mais il faut, après chaque récolte, renouveler les plants avec des graines fraîches. Ici comme à Kinsembo, comme à Banane, comme partout à la côte, la poule est la base de notre nourriture; cependant nous avons tué dernièrement un mouton; la chair n'en est pas savoureuse, elle est sèche et filandreuse ; néanmoins mau-

ger de la viande fraîche est chose si rare, que cela fait toujours grand plaisir; quelquefois aussi nous tuons un cabri; la chair n'en est pas non plus exquise, mais, comme je l'ai dit, cela fait diversion. Le pain dont nous ne manquons pas est heureusement excellent et nous avons en abondance des bananes, qui, arrangées en compote ou cuites au four, forment un dessert délicieux.

Guerre d'Ambrizette. — La factorerie d'Ambrizette, comme vous savez, est entourée d'une barrière faite avec les planches des caisses à fusil; cette clôture vient seulement d'être terminée, et nous avons fait monter une cloche pour appeler les gens au travail; les naturels ne voient pas sans inquiétude ces innovations; plusieurs fois déjà ils nous ont accusés de vouloir prendre leur pays avec toutes nos constructions; nous avons essayé, à plusieurs reprises, de leur démontrer l'absurdité de leurs suppositions; pourtant leur défiance éveillée est excitée encore par nos voisins jaloux, les Anglais, qui voient d'un mauvais œil l'extension que prend notre maison.

Un jour, il y eut une dispute assez sérieuse à ce sujet, avec quelques linguisters ; mais l'affaire n'eut pas de suites. Cependant, quand les noirs voient un moyen quelconque de soutirer des marchandises aux blancs, ils ne lâchent pas prise facilement.

Ils n'attendaient qu'une occasion. Une après-midi que j'étais dans le fétiche à faire ouvrir des balles de tissus, profitant d'un moment où j'avais les yeux tournés, un des deux noirs qui travaillaient avec moi, ayant attiré avec son pied une pièce de mouchoirs, la glissait sous son pagne au moment où je me retournais. Si vivement que ce geste eût été fait, je me doutai de quelque chose et ne le quittai pas des yeux; sa contenance gênée, son air embarrassé, confirmèrent mes soupçons. En ce moment, mon mulek Nio entrait au magasin. Je lui remis un billet pour C***, le prévenant de se tenir à la porte des magasins avec deux Krouboys. Quelques minutes après, je fis sortir mes

deux Akouendés, les Krouboys se jetèrent sur eux, et on appela Tanda le marfouk. Devant lui nous enlevâmes les pagnes des voleurs, une pièce de mouchoirs et plusieurs masses de perles tombèrent à terre; le vol était flagrant. Ce n'est que dans ce cas que nous pouvons espérer obtenir une satisfaction quelconque; quant au marfouk, sa présence est très utile, car, habitant du pays, son témoignage a un grand poids. C*** l'envoya immédiatement prévenir les princes, fit mettre les coupables à la chaîne et les confia à Pipe, le chef des Krouboys.

Tanda ne revint que fort tard dans la soirée; il nous apportait de mauvaises nouvelles, le peuple empêchait les princes de venir arranger l'affaire; les muleks viendront eux-mêmes nous demander satisfaction. Il nous assura que, pour la nuit, nous n'avions rien à craindre, mais nos Akouendés s'étaient enfuis. Tous les Krouboys veillèrent avec nous jusqu'au matin.

Vers dix heures, le lendemain, une foule immense descendit du village : plus de mille sauvages, hommes, femmes et enfants, armés de fusils, de bâtons, d'arcs et de flèches, s'avancèrent en hurlant vers la factorerie. Nos noirs accoururent se réfugier autour de nous. Fermant aussitôt toutes les portes, les fenêtres : nous passons chacun un revolver sous nos vêtements, et, armés d'un bambou, attendons, décidés à éviter autant que possible un conflit. La foule entoure bientôt la maison. C*** veut parler, sa voix est étouffée par le bruit. Une grêle de pierres s'abat sur la factorerie; une nuée de noirs franchissent la clôture, pendant que d'autres la démolissent et courent à la cloche dont ils s'efforcent de renverser le poteau. Nous accourons sur ces entrefaites; à grand'peine nous nous frayons un passage et arrivons à la cloche, menaçant le premier qui ferait mine d'y toucher. Tout à coup quatre de ces forcenés nous mettent en joue à bout portant; avec nos bâtons nous abattons leurs fusils avant qu'ils n'aient osé tirer. C*** était magnifique de sang-froid au milieu de cette horde de démons déchaînés; il avisa quelques

chefs et voulut entrer en explication avec eux. Impossible, malgré l'aide courageuse des marfouks, toutes ces brutes hurlaient comme des bêtes sauvages. Cependant notre contenance les intimidait; ils abandonnèrent la cloche, criant qu'il fallait délivrer les prisonniers. Pipe, à la tête de ses Krouboys armés de leurs machettes, gardait la porte; il reçut le premier choc sans lâcher d'une semelle : « Dis donc, veux-tu rosser cette canaille, Monsieur? » cria-t-il, dès qu'il nous aperçut. Le sang allait couler. Nous fûmes obligés de relâcher les prisonniers; mais, afin de n'avoir pas l'air de céder, nous mîmes pour condition que les princes viendraient le lendemain. On ne nous répondit que par des menaces. Pour comble d'ennui nous n'avions pas sur nous la clef du cadenas de la chaîne, il fallut faire appeler le forgeron qui, tout tremblant, lima un anneau; les voleurs délivrés, la foule s'écoula bientôt en nous menaçant encore, mais d'autant plus vite que les autres blancs arrivaient avec leurs Krouboys et que les indigènes ne se souciaient pas d'en venir aux mains, ce que nous n'aurions fait, du reste, qu'à la dernière extrémité. Nos factoreries sont bondées de marchandises et un tison enflammé lancé par un noir suffirait à nous ruiner : les indigènes sont naturellement lâches; une contenance ferme leur en impose toujours, puis ils redoutent un peu les conséquences du meurtre d'un blanc.

La palabra. — Dans l'après-midi, C***, n'écoutant pas mes remontrances, partit avec Tanda pour le village. Son absence dura jusqu'au soir, et j'étais fort inquiet. Craignant quelque malheur, j'allais partir avec les Krouboys quand, vers neuf heures, mon compagnon revint suivi des princes et d'un grand nombre de gens du pays.

La palabra eut lieu immédiatement. On repoussa la table de la salle à manger contre la muraille. D'un côté de la pièce les princes s'accroupirent en demi-cercle, de l'autre deux chaises furent placées pour les blancs. On ferma portes et fenêtres et, à la lueur incertaine d'une

lampe pendue au plafond, la discussion commença; elle fut vive et dura jusqu'à minuit. Les noirs au dehors criaient et se querellaient. Cette scène m'a vivement frappé : tous ces sauvages vêtus de grandes toges aux mille couleurs, la mine sévère, tantôt causant à voix basse, tantôt criant avec fureur, discutaient nos réclamations; leurs yeux étincelaient dans l'ombre ou par instant brillait leur barbe blanche. Enfin, nous parvînmes à obtenir une satisfaction relative. On nous promit de rechercher les voleurs. Ceci est pour la forme, ils sont au village sans doute, ils ont donné des marchandises aux princes qui se garderont bien et, du reste, n'ont pas le pouvoir de les livrer.

Pour la cloche et la clôture en planches, ce fut autre chose, on nous promit solennellement de ne pas nous inquiéter. Les féticheiros battront le fétiche, ceci est une expression consacrée, c'est-à-dire que les sorciers feront des cérémonies à l'effet de mettre notre factorerie sous la garde des fétiches (dieux). Le noir qui ne tient pas compte de cette consécration encourt leur colère ou est puni de mort quelquefois par les lois du pays.

La palabra terminée, nous *payâmes* un beau *cadeau*, ce qui est toujours notre rôle, à nous blancs. Puis il y eut une scène bien comique. Tous ces vieux nègres, tout à l'heure si sérieux, si graves, si imposants enfin, perdirent tout leur sang-froid quand nous leur demandâmes s'ils avaient des bouteilles vides. Chacun d'eux sortit de dessous sa toge un vase passé à son bras, je les avais remplis et sortais à peine du magasin que je fus assailli par ces hauts personnages, qui criaient, se disputaient, pour avoir leur bouteille : une fut brisée, plusieurs renversées. Enfin, après avoir donné une dame-jeanne de tafia aux gens du dehors, tous s'enfurent au village. A deux heures du matin, le calme était rétabli, tout dormait dans la maison.

Il y avait longtemps déjà que l'affaire que je viens de raconter était passée; le temps s'écoulait triste et monotone; nous entrions dans le mois de mai. C'était la fin de l'été, aussi les blancs d'Ambrizette résolurent de fêter le retour

des beaux jours. Un grand repas devait avoir lieu chez nous; on mit, ce jour-là, un petit cochon de lait au four; depuis quinze jours nous possédions un taureau que l'on tua; chacun avait envoyé, le matin, ce qu'il possédait de meilleur en fait de conserve. Ce fut un véritable festin de Balthasar; à la fin du repas, nous étions tous un peu gris, on chanta, on dansa; les muleks riaient et les quelques noirs qui se trouvaient à Ambrizette étaient stupéfaits. Ils devaient se demander si nous n'étions pas un peu fous. Dans l'après-midi on partit en hamac faire une promenade au bord de la rivière. C'était un curieux spectacle que celui de cette petite caravane partant au grand galop des porteurs qui criaient et frappaient à tour de bras sur les bambous des hamacs, garnis tous d'une couverture aux couleurs étincelantes dont les bords flottaient au vent, ce qui ajoutait au pittoresque de cette course. Le soir, on dîna chez B*** et, quand nous rentrâmes chez nous, nos hôtes étaient ivres morts pour la plupart. Le brandy est l'ami inséparable et mortel des Anglais; plusieurs, à la côte, ont payé de leur vie leur amour effréné pour cette dangereuse liqueur et cependant, s'il est un pays où la sobriété soit de toute nécessité, c'est bien le Congo; mais un Anglais ne déroge jamais à ses habitudes, où qu'il aille il les transporte avec lui et chacun sait que ce vice détestable est une des plaies de leurs colonies dans l'Inde; mais si cette ténacité à ses mœurs est parfois dangereuse pour l'Anglais, elle a aussi son bon côté. Partout où il va, il finit par implanter sa langue. A la côte, grâce à la proximité des possessions des Portugais et à ce qu'ils furent les premiers explorateurs de ces contrées, beaucoup de noirs parlent portugais et les blancs qui arrivent l'apprennent pour communiquer avec eux. C'est en quelque sorte la langue universelle blanche de ces contrées. Les Anglais arrivent : ils ne s'inquiètent pas si on les comprendra ou non, ils parlent anglais. Les noirs ont besoin de leurs marchandises, ils finissent par comprendre quelques mots et aujourd'hui un grand nombre, à Kinsembo par exemple, se servent de cette langue. Dans quelques années, les

noirs de la côte parleront l'anglais, de préférence au portugais. Il est bon de dire en notre faveur que partout les Français sont bien moins nombreux que les Anglais et qu'aussi notre langue offre beaucoup plus de difficultés.

Un baleinier. — Un jour, un baleinier vint mouiller sur la rade d'Ambrizette. Je me rendis à bord, c'était là pour moi une bonne fortune. Peut-être assisterais-je à une chasse. Le capitaine, un Américain, nous reçut fort bien; à notre arrivée, tout l'équipage était en mouvement; une baleine aussi longue que le navire était attachée à ses flancs; sur le corps du monstre, des matelots, chaussés de grandes bottes et armés de haches et de coutelas, découpaient de gros morceaux de chair qu'on hissait à bord à l'aide de palans. Le pont était dégoûtant, il y régnait une odeur insupportable dont mes vêtements restèrent imprégnés pendant plusieurs jours. Le capitaine nous raconta que, depuis une quinzaine, il avait pris deux baleines; en ce moment même, deux de ses pirogues étaient en chasse, et en effet, à l'aide d'une longue-vue, nous pûmes distinguer un canot courant avec une vitesse prodigieuse; l'avant, à fleur d'eau, faisait bouillonner la mer et la soulevait en vagues dont la crête mousseuse jaillissait de tous côtés. Trois des matelots qui le montaient, assis et penchés à l'arrière, faisaient contre-poids, pendant qu'un quatrième, couché à l'avant, mouillait, me dit le capitaine, et cela continuellement, un rouleau sur lequel file une corde à l'extrémité de laquelle se trouve le harpon fiché dans le corps de la baleine.

Mais quel métier, quelle vie épouvantable mènent ces pauvres gens! Toujours en mer, ne relâchant que pour prendre des vivres, ils restent souvent plusieurs mois avant de pouvoir compléter le chargement de leur navire, et encore arrive-t-il souvent, qu'ils le débarquent dans les parages où ils se trouvent et ne rentrent dans leur pays qu'après une campagne de deux ans. Cependant, à cette époque de l'année, la pêche est généralement abondante

dans l'océan Atlantique, le Pacifique et la mer des Indes, alors que les baleines, chassées du pôle par les grands froids, viennent chercher dans ces régions des eaux plus chaudes.

Après avoir visité la fonderie, l'entrepont disposé comme une huilerie avec ses grands tonneaux, nous prîmes congé du capitaine.

Je vais profiter de la morte saison et du mauvais temps pour donner quelques détails sur le pays.

CHAPITRE IV

Des productions du pays et des ressources des Indigènes. — Leur religion. — Légende. — Croyance d'un Cabynde. — Récolte du sel. — La pêche. — Noirs du Littoral et noirs de l'Intérieur. — L'Iamba. — Une chasse aux caïmans. — Epreuves de l'anneau, du clou. — Coutumes et lois. — La justice noire. — Massacre d'un Krouboy. — Voyage à Kinzao. — Les Baracons. — La traite. — Funérailles d'un prince. — Ignorance et superstition. — Circoncision. — Une noce cabynde. — Du costume et des mœurs des naturels. — Une femme blanche à Banane. — Une cure étrange. — Corps à corps avec une panthère.

Des productions du pays et des ressources des indigènes. — Vous savez déjà combien nous sommes mal partagés sous le rapport de la nourriture. En ce moment, grâce à des démarches répétées et à de fortes dépenses, les blancs ont pu réunir à Ambrizette quelques taureaux et vaches venant de l'intérieur. Les noirs de la côte n'en ont pas et, du reste, ne sauraient s'en servir; ceux de l'intérieur, réduits à leurs propres ressources et plus pratiques, en ont fait des animaux domestiques; peut-être même s'en servent-ils comme bêtes de somme; un des beaux taureaux qu'on nous a amenés connaissait son maître et venait prendre à manger dans sa main quand celui-ci l'appelait. — Les noirs de la côte, eux, en ont peur; ils n'ont su utiliser aucun animal; à ce point de vue, ce sont de véritables brutes. Comme bêtes de somme, ils n'ont encore que leurs femmes et leurs muleks. Ils n'ont, il est vrai, ni chevaux, ni ânes, ni chameaux. Toute leur science se borne à élever quelques

moutons, des chèvres, des poules, dont ils viennent vendre les œufs aux blancs, et surtout des porcs. De tous ces animaux, ils ne mangent presque jamais; cependant ce dernier jouit d'une estime toute particulière. Il est peu de famille qui n'en possède au moins un; il constitue une richesse, car il se vend bien et ne coûte rien à élever. Enfin, je ne sais pourquoi, il figure comme mets principal et obligé dans toute cérémonie importante : une noce, un enterrement, etc., etc. Excepté dans ces grandes occasions, les noirs se nourrissent presque exclusivement de racines de manioc, soit crues, mais plus généralement bouillies et séchées au soleil. Ils la désignent alors sous le nom d'*afadis;* ces mêmes racines pilées dans le creux d'un tronc d'arbre, cuites ensuite et enveloppées dans une feuille de bananier, se nomment *t'chicuanga;* les t'chicuangas ont l'aspect de petits pains de beurre secs et jaunâtres qui, malgré leur fadeur, ne seraient pas mauvais, si leur odeur n'était écœurante : voici d'où elle provient, et on me pardonnera la crudité de ces détails.

Les négresses, qui, armées de pilons en bois, écrasent le manioc, ne tardent pas à transpirer sous l'action du travail et de la chaleur; leur sueur va se mélanger avec la farine et le tout forme un gâchis détestable qui sert de base à la nourriture des naturels.

Ils mangent aussi du maïs grillé et bouilli; c'est un mets que les Portugais affectionnent beaucoup. Ils couvrent de beurre le maïs grillé qu'ils rongent ensuite, et cela est excellent. Ajoutez à cela du poisson, très abondant à la côte, qu'ils font cuire devant le feu ou mangent avec du piment; des arachides qui, grillées avec du sucre, forment un nougat assez bon; des bananes, des ananas dans la saison, et vous aurez une idée de la sobriété des noirs.

Pour boisson, ils ont l'eau et les liquides que nous leur donnons, tels que tafia ou genièvre.

Les riches mangent, de temps à autre, des poules arrangées avec de l'huile de *dindin* (fruit du palmier) et du piment et ils boivent quelquefois du vin de palme.

Tous ces aliments, qui suffisent aux noirs, ne pourraient contenter l'estomac délicat des blancs; aussi la privation des vivres est-elle une de nos plus grandes inquiétudes. Nous recevons bien d'Europe, à de longs intervalles, du vin, de la farine, des biscuits, des conserves, de la graisse, mais souvent nos provisions sont épuisées et alors, réduits aux seules ressources du pays, nous souffrons beaucoup.

La privation la plus grande est celle de la viande; il est si difficile de se procurer des taureaux ou des vaches, que nous ne pouvons guère en manger plus de trois ou quatre fois par an. Chaque maison, à son tour, tue un de ces animaux qu'on se partage entre toutes les factoreries. La chair n'est pas mauvaise, mais nous ne savons pas l'arranger et ne pouvons la conserver. Quelques-uns de ces taureaux sont magnifiques. Plusieurs possèdent une bosse entre les deux épaules comme les yacks ou les bisons, cependant ils n'ont pas le poil plus fourni que ceux d'Europe. Mais, dira-t-on, et le lait des vaches? trayez-les et vous aurez là une ressource d'une grande utilité; vous ferez du beurre, du fromage, etc. Cela est vrai : mais je ferai remarquer que les animaux que nous possédons sont à peu près sauvages, paissent en liberté et que, pour les tuer, il nous faut leur donner la chasse. Enfin, la meilleure raison est que chacun se sait de passage à la côte, veut profiter de ce qu'il trouve et n'a qu'un but, qu'une idée à laquelle il consacre absolument tout son temps : la *troque*, qui lui permettra d'amasser de quoi retourner dans sa patrie pour jouir du fruit de ses peines.

Ainsi on se procure assez facilement des moutons, on les mange de suite, sans songer à former un troupeau qui ne rapporterait qu'à votre successeur et serait une source continuelle de vols et d'ennuis de la part des indigènes. Les moutons n'ont pas de laine. J'ai dit que leur chair n'était pas plus agréable que celle des chevreaux. Il reste donc la poule, le poisson et le gibier, tels que antilopes, pintades, pigeons, canards, que bien rarement apportent les chasseurs, car ce métier est rude et a fort peu d'amateurs.

Les noirs de la côte, ne cultivant rien, ne vivent absolument que du courtage qu'ils prélèvent sur ceux de l'intérieur, les producteurs. Leur richesse à eux, c'est le voisinage des blancs, et il faut avouer qu'ils savent admirablement exploiter les uns et les autres. Il faut les voir discuter avec leurs matouts et nous entortiller, en usant de tous les stratagèmes ; jamais las, tantôt caressant, tantôt menaçant, souvent de mauvaise foi, mais toujours insatiables. Tous les moyens leur sont bons pour arriver à leur but.

La furie du négoce ne dure que quelques mois, de la fin juillet à la fin octobre. En général, un nègre, dès qu'il a une bouteille de tafia et de quoi manger, n'a pas de plus cher passe-temps que de fumer sa pipe, étendu nonchalamment le ventre sur le sable brûlant ; si c'est un chef : couché sur le dos, appuyé sur les genoux de sa femme ou d'un de ses muleks, il se fait gratter la tête et s'endort doucement sous ces voluptueuses caresses. Quelquefois encore, ils se réunissent autour d'un feu et racontent des histoires. La pipe, chez les tribus qui fument, est avec le feu le compagnon indispensable des naturels du pays. Les métiers les plus pénibles sont réservés aux femmes, ce sont les servantes de leurs maris, c'est à elles qu'incombent tous les travaux. Elles font la cuisine, cultivent la terre dont elles récoltent et vendent les produits, et servent leurs seigneurs, à la table desquels elles ne sont jamais admises. Un champ appartient à celui qui l'entretient ; les soins qu'on lui donne consistent, pour le manioc et le maïs, par exemple, à remuer la terre autour de chaque pied avec une petite hachette. On ne l'arrose même pas.

Le plus dangereux et le plus dur des travaux qui incombent aux femmes est, sans contredit, la récolte du sel dont je parlerai plus tard ; je vais, pour le moment, essayer de donner quelques renseignements sur les croyances de ces peuplades.

Leur religion. — Les nègres du Congo sont idolâtres ou

fétichistes; quant à leur religion, il est bien difficile d'en définir les bases. A part quelques idoles en bois ou en ivoire que tous craignent et respectent, chaque individu se crée un fétiche particulier que tous vénèrent, mais auxquels ils n'attribuent pas la même influence sur eux; ce sont tantôt des griffes de panthère ou des dents de requin; le plus souvent, c'est une idole sculptée. J'ai pu réunir à grand'peine quelques-uns de ces fétiches grotesques et mal faits, car les noirs s'en défont très difficilement et jamais sans avoir eu le soin, au préalable, d'enlever certaine poudre ou matière consacrée qu'ils enferment dans le creux de leurs dieux lares.

Des féticheiros ou sorciers, *endoké*, que les sauvages craignent plus encore que leurs dieux, servent d'intermédiaires entre la divinité et ses adeptes. Ce sont des nègres, fort intelligents en général, qui ont eu l'art de faire certaines choses que les indigènes considèrent comme surnaturelles; par exemple, d'avaler, sans en être incommodés, des doses fabuleuses de poison. Ces sorciers sont-ils convaincus; il est bien difficile de se prononcer sur ce sujet; mais cependant je me refuse à le croire. La plupart, à mon sens, sont d'habiles coquins qui exploitent la superstition de leurs semblables. Rappelez-vous que je ne parle que des habitants de la côte. Ce qu'il y a de curieux, mais de logique, car les légendes, en passant de bouche en bouche, prennent des proportions énormes, c'est que l'influence des sorciers est d'autant plus grande qu'ils viennent de plus loin.

De culte, de pratiques religieuses, il n'en existe point ou fort peu; c'est à peine si, depuis deux ans que je suis ici, j'ai vu quelques cérémonies pour se rendre un fétiche propice; de temple, je n'en connais pas. Bien souvent j'ai questionné Tanda, jamais je n'ai pu obtenir de réponse satisfaisante. Les noirs sont méfiants et très réservés sur ce sujet. Cependant, ce n'est pas trop s'avancer que d'affirmer que les chefs ne sont pas absolument convaincus; mais ils sont dominés par la crainte que leur inspirent le peuple et les féticheiros. S'ils faisaient seulement mine de



1. Tabatière en bois sculpté. — 2. Cuiller. — 3. Fétiche des jeunes mères. — 4. Fétiche (la cavité sert à mettre la poudre sacrée). — 5. Fétiche aux clous. — 6. Le fétiche d'Antonio. — 7. Fourneau de pipe sculpté dans une pierre. — 8. Le grand fétiche protecteur de notre factorerie.

douter, ils seraient massacrés par les uns ou empoisonnés par les autres. Ces peuplades, à vrai dire, ne savent pas trop à quoi elles croient. Certaines coutumes indiquent positivement qu'il a dû exister des croyances qui se sont perdues ; par exemple, ils se font enterrer dans leurs plus beaux habits, on met dans leur tombe des tissus, du tafia, leur pipe bourrée de tabac, et cependant, quand un des leurs meurt, la cérémonie terminée, personne n'y pense plus.

A toute occasion, les noirs répètent que le Dieu des blancs n'est pas le même que celui des nègres et cependant voici deux versions qui m'ont été racontées, l'une par un Cabynde (peuplade habitant le nord du Congo), l'autre par un Mussorongo (habitant du sud). — Ces deux nègres n'ont jamais quitté leur pays, mais je pense qu'au moins une de ces légendes est un mélange de croyances locales et de souvenirs des verités enseignées par les missionnaires qui, dans le temps, ont parcouru ce pays.

Légendes. — Quoiqu'il en soit, les voici telles que je les ai recueillies mot à mot.

Première version (celle du Mussorongo). Il y a bien longtemps, un jour le Mani-Pouta eut deux fils (on ne dit pas comment), l'un se nommait Mani-Congo, l'autre, Zonga. Leur père leur dit, un matin, d'aller, quand la poule chanterait, se baigner dans un lac qui se trouvait non loin de là. Zonga arriva le premier et remarqua avec étonnement qu'à mesure qu'il entrait dans l'eau, il devenait blanc. Mani-Congo rejoignit bientôt son frère et à son tour se baigna; mais il resta tout noir. Ils revinrent alors au chimbeck de leur père, qui, leur montrant différents objets étalés par terre, leur dit de choisir ce qui leur convenait. Zonga prit du papier, des plumes, une longue-vue, un fusil, de la poudre. Mani Congo préféra, lui, des bracelets en cuivre, des cimeterres en fer, des arcs, des flèches. Leur choix terminé, ils ne purent continuer à vivre ensemble où ils étaient, dans l'intérieur de l'Afrique, et leur

père, au bout de quelques jours, résolut de les séparer. Ils partirent et marchèrent longtemps, longtemps. Un jour ils aperçurent la mer; Zonga s'en alla par de là l'Océan (on ne dit pas comment); ce fut le père des blancs. Mani-Congo resta, ce fut le père des nègres.

Là s'arrête cette curieuse légende.

Le Mani-Congo, vous vous en souvenez certainement, est ce roi inconnu à nous tous et à la plupart des naturels de la côte, qui, siégeant à San-Salvador, fait trembler les populations jusqu'ici. Le point le plus rapproché de cette capitale où, dans le temps, quelques Portugais étaient établis, est Bomah, situé à trente lieues environ dans le fleuve du Congo. Ce point est un débouché immense pour tous les produits de l'intérieur. Les blancs y achètent en quantité des arachides et de l'huile de palme; presque toutes les maisons établies à la côte y possèdent un comptoir.

Un autre point vient encore d'être créé à 120 kilomètres environ au-dessus de Bomah, c'est Binda; mais déjà les grands vapeurs ne peuvent remonter jusque-là. Ce point est l'extrême limite navigable du Congo. Quelques lieues encore et une cataracte, ou plutôt des rochers semés en quantité dans le fleuve, opposent une barrière infranchissable aux explorateurs audacieux. C'est la première des fameuses cataractes de *Iellala*.

Ceci dit, voici la deuxième légende, moins vague, il est vrai, mais bien autrement bizarre que la première.

Croyance d'un Cabynde. — Un homme venu d'en haut résolut, un jour, de peupler le monde. Pour ce faire, il prit de la terre, lui donna la forme humaine et, ayant construit un four, l'y plaça Il chauffa longtemps, retira sa statue qui était noire; ce fut le père des nègres. Mécontent du résultat qu'il avait obtenu, il pétrit une autre forme, chauffa plus longtemps et obtint un produit jaune; ce fut le père des mulâtres. Furieux, car, comme Bernard Palissy, il rêvait toujours mieux, pour la troisième fois, il renouvela

l'expérience, chauffa avec rage et retira enfin un blanc; ce fut notre père à nous.

Satisfait de ce résultat, il brisa son four et se reposa. Comment se retrouver au milieu de ces absurdités, et quelle conclusion tirer de ces différentes narrations? S'il y a là dedans une origine commune, elle est bien déguisée et qui sait si chaque tribu n'a pas sa légende propre? Et quelles contradictions inexplicables! Remarquez que le fameux cuisinier, dont je viens de parler, fait un père de mulâtre et la plupart des Cabyndes savent cependant que cette variété de notre espèce provient des relations du blanc avec le nègre.

Mais toutes leurs actions, toutes leurs croyances, sont en opposition continuelle; peut-être derrière leur adoration pour les idoles se cache t-il, sans. qu'ils en aient conscience, la croyance à un esprit immatériel.

Ce qui est certain, c'est que d'une intelligence trop primitive pour concevoir un être idéal, ils ont besoin de dieux palpables, auxquels ils attribuent la puissance que nous reconnaissons à Dieu. Mais ce qui est encore un des résultats logique de leur ignorance, c'est que leurs invocations ne s'adressent qu'aux fétiches méchants; les bons, eux, n'ont pas besoin d'être sollicités.

N'est-ce pas une nécessité curieuse à constater, que celle de tous les êtres humains à une croyance à un être supérieur. Ce qui me confirme cette vérité, ce n'est pas seulement de voir que l'homme instruit et civilisé s'y rattache, ses connaissances lui permettent d'entrevoir la merveilleuse direction qui a présidé aux lois de la nature; c'est surtout de trouver des cerveaux incultes, des brutes enfin, subissant, sans s'en rendre compte, l'influence d'un pouvoir suprême.

J'ai dit plus haut que les femmes cultivent la terre; cette occupation consiste, vous le savez, à peu près uniquement à arracher les mauvaises herbes, à les brûler, à émonder les pieds de manioc. Elles emmènent leurs filles avec elles, et, si elles ont des enfants à la mamelle, elles les por-

cent sur leur dos. Elles travaillent et piochent; le pauvre petit, à cheval sur leurs reins, est assis dans un morceau d'étoffe qui vient s'attacher au-dessus des seins et les comprime affreusement.

Récolte du sel. — Elles sont chargées de la récolte du sel et voici comment elles opèrent : pendant l'hiver, et alors que les pluies ont cessé, les marais se dessèchent sous l'influence du soleil. Elles construisent, avec la vase du fond, de petits murs qui divisent ainsi l'étang en une foule de compartiments de toutes grandeurs. Cela fait, elles entrent chacune dans leur carré ayant de l'eau jusqu'aux genoux; elles le vident alors avec des vases en jonc tressé ou avec leurs mains. L'eau est ainsi rejetée au milieu du marais resté libre, et quand, dans le compartiment, il n'y en a plus que quelques centimètres, elles l'abandonnent à l'évaporation, et trouvent ensuite le fond tapissé de sel cristallisé qu'elles recueillent dans des sacs en paille.

Vers le mois d'octobre, les marais sont à peu près à sec, et tout le sel, que contenaient leurs eaux, est recueilli. Les naturels du littoral vendent ce produit aux gens de l'intérieur qui en sont très friands et le paient fort cher. Femmes et jeunes filles n'ont pas d'autre occupation que cette récolte pendant plusieurs mois. On voit, de suite, les résultats funestes qu'elle amène, les fièvres, les rhumatismes, les fluxions de poitrine dont elle est la cause.

Au commencement de notre séjour à la côte, nous avions reçu un chargement de sel qui, ne payant aucun impôt, ne nous coûtait presque rien. Nous avons voulu le vendre, les noirs s'y opposèrent; ils craignaient, avec raison, que nous ne leur enlevassions un monopole dont ils retirent de gros bénéfices. C*** alors proposa aux chefs du pays de le leur céder pour le revendre eux-mêmes. Ils y consentirent tout d'abord, puis n'en voulurent plus à aucun prix. L'habitude avait repris le dessus. Si bon marché que nous le leur fassions, ils le trouvaient en-

core plus cher que celui qu'ils récoltaient; il ne nous coûte rien, répondaient-ils. Le temps et la main-d'œuvre ne sont pas pour eux une dépense appréciable.

Les noirs de l'intérieur aiment le sel, ai-je dit : c'est à un tel point, me racontait un jour l'un d'entre eux, qu'ils vendaient à des tribus, encore plus éloignées de la côte qu'eux-mêmes, des morceaux de vieux pagnes portés par les habitants du littoral. Ces noirs les coupent en petits morceaux qu'ils mâchent pour en exprimer le sel dont l'air de la mer les a imprégnés. Inutile de dire combien il faut aimer le sel pour en arriver là.

La pêche. — Parmi les occupations des hommes, j'ai omis de citer la pêche. Il y a plusieurs sortes de pêche. La première et la plus importante est celle qui se fait en mer. Les nègres, dont c'est le métier, sont d'une adresse et d'une audace incroyables.

Ils se servent de canots longs de 5 à 6 mètres formés de deux troncs d'arbres creusés, sciés ensuite sur la moitié dans le sens de leur longueur et attachés côte à côte par des lianes. Ces canots se construisent à quelques journées de marche dans l'intérieur, avec un certain arbre dont je n'ai pu reconnaître l'espèce. Ils coûtent fort cher, de trente à quarante pièces, soit 240 yards environ de cotonnade, et, les difficultés pour les transporter à la côte augmentent encore leur valeur, surtout dans les endroits où il n'existe pas de rivière à proximité. Cependant ces canots ne pèsent guère que 75 kilos, les parois ont environ l'épaisseur d'un doigt.

Un spectacle très curieux est celui du départ des pêcheurs le matin. Ils ne sortent que si la barre est belle, encore passent-ils rarement du premier coup sans chavirer. En ce cas, ils en sont quittes pour vider la pirogue et revenir à la plage.

Chaque canot est monté ordinairement par deux hommes. A quatre, deux en tête, deux à l'arrière, ils le transportent sur des bâtons jusqu'au bord de la mer. Les deux

pêcheurs, formant l'équipage, attendent un moment favorable ; ils poussent la pirogue au devant de la première lame, celle-ci franchie, ils sautent à bord et pagaient à toute force pour gagner de vitesse les deux suivantes. La barre traversée, celui qui est à l'avant prépare ses engins, tandis que son compagnon fait marcher et dirige le canot. Ce dernier, à genoux sur une planchette, est assis sur ses talons ; l'autre, le plus souvent, se tient debout prêt à piquer le poisson à l'aide d'un instrument formé de plusieurs baguettes pointues en bois très dur, reliées ensemble à un long manche auquel est attachée une corde qui est fixée à l'embarcation. Le harponneur, qui se tient debout par un prodige d'équilibre (pensez que ses pieds reposent sur une planchette rectangulaire de 0,50 centim. au plus sur 0,25, qui suit tous les mouvements de la vague), le harponneur, dis-je, est en général d'une adresse surprenante, et, quand il rencontre des bancs de sardines, il a vite fait de remplir le ventre de sa pirogue. Ces pêcheurs emploient en même temps la ligne qu'ils amorcent avec des poissons vivants.

Au retour, ils attendent, souvent longtemps, un moment favorable pour traverser la barre, se jettent à l'eau, dès qu'ils ont pied, et la vague les pousse à la côte avec le canot qu'ils maintiennent.

Dans la rivière, la pêche est plus simple. Les naturels se servent de lignes et parfois de filets. Ils savent confectionner les éperviers, mais je ne pense pas qu'ils les aient inventés, il est plus probable qu'ils les tiennent des blancs.

Enfin, une troisième pêche est celle qui se fait dans les marais, soit avec des nasses, soit de la manière suivante : ils barrent un marais en fichant dans la vase des piquets assez rapprochés auxquels ils entortillent des lianes qu'ils relient avec de grandes herbes. Cela forme une sorte de labyrinthe inextricable dans lequel le fretin s'engage et dont il ne peut plus sortir, plus il se débat et plus il se trouve dans l'impossibilité d'échapper.

L'étude des mœurs des indigènes offre de grands

attraits à celui qui s'y intéresse. Mais leur ignorance et leur paresse ont quelquefois des résultats assez amusants. Figurez-vous qu'un jour j'étais seul et faisais mettre des arachides en sac. Afin de ne pas perdre de temps, je fis apporter au magasin mon déjeuner qui se composait d'une poule et d'une banane. Tout en discutant avec les marfouks, je me mis à découper la volaille. A peine avais-je commencé qu'une odeur fort désagréable me prit à la gorge. Furieux, je m'apprêtais à chasser l'impertinent qui faisait si peu de cas de ma présence, quand Tanda me fit observer que cette odeur provenait de ma poule, et, en effet, ce pendard de cuisinier ne l'avait pas vidée. Je lui administrai moi-même une douzaine de palmatorios dont il se souviendra.

Tambour, le mulek, emporta l'assiette et je le suivis des yeux, persuadé qu'il allait manger cette poule. Dès qu'il se crut seul, il la posa dans un pagne, lécha l'assiette qu'il essuya ensuite sur son postérieur puis me rapporta. Pour le coup, c'était trop fort et je le contraignis à se donner lui-même, avec la main droite, six coups de palmatorios dans la main gauche. Cette scène dissipa complètement ma mauvaise humeur, le poltron se manquait presque à chaque coup; je finis par le renvoyer avec une calotte.

Noirs du littoral et noirs de l'intérieur. — Une des particularités qui, chez les noirs, inspire un grand étonnement, c'est l'épaisseur du crâne et, en général, la dureté de la tête. Au reste, il faut cela dans ce pays, d'autant qu'ils ont très peu de cheveux. Ces cheveux, si on peut appeler ainsi les petites mèches clair-semées sur leurs crânes, sont crépus, très courts et comme du crin au toucher. Je n'ai jamais vu de chevelure laineuse chez les habitants du littoral.

Ils ont le dessous des pieds dur comme de la corne; cette semelle, de peau morte, est souvent épaisse de un centimètre; cette chaussure naturelle remplace avantageusement la nôtre; les nègres courent sur des cailloux où

avec mes bottines je me blesse, et je me souviens que, pendant le chargement d'un de nos navires, n'ayant que des chaussons, le sable brûlant me causait de réelles souffrances, alors qu'eux n'y faisaient pas même attention.

La paume de leurs mains est aussi insensible; quand nous demandons du feu, Tambour ou Nio apportent un charbon incandescent qu'ils font sauter alternativement de l'une à l'autre main.

Les dessins qui représentent les nègres sont souvent si mauvais, qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler que cette race a le dessous des pieds et l'intérieur des mains d'un blanc sale, les lèvres couleur de jus de mûre, la langue et l'intérieur de la bouche du plus beau rouge.

Les noirs d'ici sont bien faits, grands, élancés, souples; je n'en ai jamais vu d'obèse; ils n'ont pas de mollets, mais le devant de la jambe est très bombé; le type nègre est chez eux bien accusé, mais sans aucune exagération. Il y a de très beaux garçons. Une remarque qui n est pas sans importance. Je ne me souviens pas avoir vu, pendant mon long séjour, un seul être difforme; les affections de naissance sont aussi très rares. Je n'ai jamais vu d'aveugles, seulement deux sourds-muets : l'un à Ambrizette qu'on appelle Ki-ki-ki, du seul son qu'il puisse produire, et l'autre Bgé, pour la même raison. Ils sont tous deux très intelligents, bons travailleurs et remarquables par leur attachement au blanc, relativement, s'entend.

Les noirs ne semblent pas bien sujets aux maladies : les fièvres, les rhumatismes, sont, avec la petite vérole, fort rare heureusement, et dont ils ont une peur affreuse, les maladies les plus communes. Le mal d'Amérique n'existe qu'à l'état volant, bien qu'il fasse d'énormes ravages; il n'a donc pas les conséquences terribles que nous connaissons; ils guérissent aussi très facilement des blessures dont certainement un blanc mourrait, surtout sous ces latitudes et dans les conditions déplorables d'hygiène où se trouvent les naturels.

La pudeur leur est totalement inconnue, mais ils ne sont pas dépravés, la dépravation est un effet de la civilisation. Tout est naturel dans leurs mœurs et cependant ils trouveraient une excuse aux actions les plus infâmes dans la conduite révoltante de certains Portugais de la côte.

On dit que la peau des noirs est huileuse; ceci est faux absolument faux pour ceux que je connais; leur peau est d'une belle couleur chocolat, très fraîche et sèche, à moins, évidemment, qu'ils n'aient chaud; alors la sueur sort, comme chez le blanc, par tous les pores; seulement elle est plus apparente sur un fond noir, mais elle n'est pas, je crois, plus huileuse que la nôtre. Par exemple, cette sueur a un inconvénient : elle possède une odeur forte et désagréable, *sui generis*, qui révolte l'odorat le moins délicat. Les Portugais lui ont donné un nom que j'ai oublié.

Les nègres sont, en général, très propres de corps; il en est peu qui ne se baignent au moins une fois par jour (combien de blancs en pourraient dire autant?), et je vous assure que les reins ceints d'un pagne dont les plis retombent gracieusement jusqu'aux genoux, un sabre à la main, ils ont bonne mine. Quelques chefs, fort beaux hommes, d'une figure intelligente, ont réellement grand air, quand, drapés dans un morceau de drap rouge, ils viennent visiter les blancs suivis de leurs muleks. Sobres de gestes, nobles d'attitude, beaucoup de nos diplomates européens envieraient leur prestance.

Les nègres qui viennent de l'intérieur sont, en général, plus noirs que ceux de la côte; ils sont moins propres; leurs cheveux sont plus longs et laineux; ils les enduisent d'huile et les nattent, tandis que ceux de la côte les rasent suivant leur caprice, ce qui donne à leur tête l'aspect d'un jardin avec des plates-bandes et des allées. Préparer la tête d un matout est un travail long et difficile ; cet entrelacement de petites nattes, souvent très curieux et même joli, dure près d'un mois sans se défaire.

Les matouts fument, mais préfèrent cependant le tabac en poudre; celui dont ils se servent est blond, ils s'en

fourrent des quantités colossales dans le nez et tout priseur consciencieux a la lèvre supérieure garnie de tabac. Parmi les naturels de la côte, les Mussorongos seuls prisent; les Cabyndes et les Michicongos préfèrent la pipe.

L'iamba. — Outre le tabac, les nègres fument encore le produit d'un certain arbuste qui croît à l'intérieur et qu'ils paient très cher aux chimbouks d'ivoire qui l'apportent. Il leur est vendu sous forme de petites boulettes, qu'ils appellent *iamba*. C'est une sorte de poison lent, car l'abus de l'iamba rend fou furieux. Tout le monde connaît *Lutango* et tout le monde le craint; c'est notre bête noire, chaque fois qu'il vient à la factorerie, il y a une scène. Cet homme est d'une susceptibilité extraordinaire, et la moindre contrariété l'exaspère et lui fait perdre la conscience de ses actes.

Qu'est-ce que l'iamba? je ne le sais pas, et, à mon grand regret, j'ai négligé d'en rapporter; mais, s'il faut en croire certains voyageurs, ce seraient des feuilles de chanvre ou de lin. Les nègres se servent, pour fumer cette herbe, d'une pipe particulière. C'est une calebasse elliptique, souvent le fruit du boabab; sur le gros bout, ils adaptent un fourneau de pipe, dans lequel ils mettent l'iamba bien sec, l'autre extrémité est percée d'un gros trou, par lequel ils aspirent une fumée épaisse, âcre, blanche, d'une odeur très forte. Après chaque bouffée, ils toussent à plusieurs reprises, puis recommencent. Ils n'aspirent jamais plus de trois ou quatre bouffées et disent que, pris dans ces proportions, c'est très sain. Ils fument l'iamba de préférence, matin, à jeun.

« Ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat », disons-nous; cet axiome est connu des indigènes. Un jour, un chapelet de ponchons de tafia que nous débarquions, se rompit; les barils, n'étant plus retenus, dérivaient vers le nord, entraînés par le courant. Tous les habitants de *Kinkou*, village situé sur la colline qui commande l'embouchure de la rivière Ambriz, étaient descendus à la plage

et se tenaient à l'affût. Suivant une coutume qui existait encore, il y a un demi-siècle, sur nos côtes de Bretagne, tout ce qui arrive à la plage appartient aux nègres, mais nous n'étions pas d'humeur à céder à cette coutume; les Krouboys s'étaient jetés à la nage, les naturels restèrent cois et attendirent. La promesse d'un ponchon les décida même à nous venir en aide. A huit heures du soir, après un travail acharné, les ponchons étaient réunis à la plage; la nuit était venue; cependant, malgré la fatigue de nos hommes, on ne pouvait songer à abandonner tant et de si bon tafia; c'eût été soumettre toute la population des alentours à une trop grande tentation. A force de promesses, nous les fîmes charrier à la factorerie. C'était d'un effet saisissant, je vous assure, que de voir tous ces noirs, plus de cent, roulant sur la grève ces ponchons à vingt hommes pour chacun. Il faisait un beau clair de lune. Les noirs chantaient ce refrain lent et monotone, qui forme tout leur répertoire et dont les paroles sont toujours appropriées à la circonstance. Les vagues déferlaient sur la grève, et la grande voix de l'Océan, se mêlant à celle des nègres, donnait quelque chose d'imposant et de solennel à cette marche nocturne.

Le lendemain, les Krouboys, à qui nous devions d'avoir sauvé notre marchandise, reçurent une bonne récompense. Ces noirs nous sont vraiment d'une grande utilité. Jamais, avec les gens du pays, quelles qu'eussent pu être nos promesses, nous n'aurions obtenu un concours aussi actif et aussi intelligent. Ils sont véritablement indispensables pour les blancs, isolés, perdus à la côte comme nous le sommes.

Une chasse aux caïmans. — Depuis longtemps, nous avions projeté une grande partie de chasse. Le jour enfin convenu, les Cabyndes avaient amarré la pirogue dans la rivière dès le lever de l'aurore, C*** profita de la matinée pour y installer une tente et y faire transporter tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Vers onze heures, nous embarquions et quittions la rive, accompagnés des cris joyeux

des indigènes, qui nous souhaitaient bonne chasse et battaient des mains avec enthousiasme. Quelques jours auparavant, une femme avait été emportée à cent mètres environ du village où nous allions, et ils étaient persuadés que nous tuerions justement le caïman qui avait mangé cette malheureuse.

Nous étions cinq, bien armés, pleins de confiance et d'ardeur. Pendant deux heures, nous remontâmes le courant, les Cabyndes pagayaient avec courage ; mais nous ne comptions pas sur ce trajet pour tuer des caïmans ; cependant, nous nous tenions prêts à tout événement. Comme nous l'avions prévu, il était trop tôt encore et nous faisions trop de bruit.

A une heure de l'après-midi, nous étions en vue du village de *Kingelé*. Nous descendîmes à terre pour nous rafraîchir et laisser reposer nos hommes. Les habitants nous accueillirent très bien, moyennant quelques bouteilles de tafia, que nous avions apportées à leur intention. A deux heures, nous remontâmes à bord, la chasse commençait réellement. B***, un Anglais, le meilleur tireur de la bande, était à l'avant, j'étais placé à ses côtés, C*** et D*** venaient ensuite. Enfin, à l'arrière, se tenait l'employé de B***. Six rameurs assis, trois de chaque côté, sur les bordages de l'embarcation, les pagaies à la main, se tenaient prêts à nager au premier signal. Le patron gouvernait et la pirogue entraînée par le courant, dérivait lentement, le long de la rive gauche. Le silence était absolu, à peine osions-nous échanger quelques mots à voix basse. Les blancs, le doigt sur la détente de leurs fusil, épiant le rivage, se tenaient prêts à faire feu au premier signal. Depuis une demi-heure environ, nous descendions la rivière, quand tout à coup B***, qui, armé d'une lorgnette, fouillait la rive, poussa une exclamation contenue et, se retournant, nous montra, à quelque 500 mètres en avant, un magnifique caïman qui dormait au soleil ; étendu sur la berge, sa large gueule ouverte, il était magnifique à voir. A mesure que nous approchions, nous distinguions plus

parfaitement ses pattes énormes, sa queue formidable ; il mesurait certainement plus de 3 mètres de long. A 100 mètres, B*** ajusta, le coup partit, le monstre fit un bond prodigieux; mais, réveillé en sursaut, il n'avait pu mesurer son élan, et, blessé sans doute, il tomba à deux pas de la rivière, au milieu des racines d'un gros arbre. Trois coups de nos sniders se firent entendre de nouveau ; le caïman ouvrit la gueule, fit plusieurs sauts sur lui-même, tâchant de regagner l'eau, puis il resta immobile. Les Cabyndes poussèrent des hurrahs formidables, et ramèrent avec vigueur. Quand nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, nous fîmes une décharge générale sur le monstre. Il était bien mort, il ne restait plus qu'à le mettre à bord; mais les noirs refusèrent de descendre à terre. A force de menaces, de promesses et de plaisanteries, deux d'entre eux finirent par se décider. Ils s'approchèrent du reptile avec mille précautions, comme les chats, d'un objet qui excite leur curiosité, et dont ils ont peur. Je crois que si le caïman avait fait un mouvement, nos poltrons seraient morts de frayeur. Ils parvinrent enfin à l'accrocher et le tirèrent à eux. La pirogue touchait à la rive, et à l'aide d'une corde, nous réussîmes enfin à le hisser dans l'embarcation. A ce moment, nous aussi, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment d'émotion ; si le monstre allait ne pas être mort! Ces animaux ont la vie si dure. Ce n'est qu'en les frappant dans la gueule ou sous les hanches qu'on parvient à les tuer. Ces parties sont les seules vulnérables ; sur tout le reste du corps, la balle rebondit. Leur dos particulièrement est une cuirasse impénétrable.

Les Cabyndes remontèrent à bord et nous continuâmes à descendre à la dérive, en quête de nouveau gibier; nous aperçûmes quelques autres caïmans, mais ils nous évitèrent et plongèrent bien avant que nous ne fussions arrivés à portée.

Nous commencions à désespérer de nouveaux succès, lorsque C***, placé derrière moi, s'écria : « Baissez-vous. » A peine avions-nous obéi, qu'un coup de fusil éclata, les

Cabyndes aussitôt se dirigèrent à force de rames vers la rive opposée. Je n'avais encore rien pu voir, quand deux autres détonations se firent entendre simultanément. Nous arrivions en même temps en face d'un caïman, qui tâchait de gagner la rivière. Il allait y plonger, quand, faisant feu à mon tour, je le touchai sans doute, car il bondit de désespoir et disparut dans le fleuve. Il était perdu pour nous; morts ou blessés, ces animaux, une fois dans leur élément, ne reparaissent plus.

Celui-ci n'était pas, à beaucoup près, aussi grand que le premier; mais c'était encore un beau caïman. Quand on songe aux échantillons qui végètent dans nos jardins zoologiques, on est frappé de la différence qui existe avec ceux qui vivent à l'état libre. Ce n'est plus le même animal : l'un est vif, alerte et plein de force; l'autre, à moitié engourdi, peut à peine se traîner et n'inspire que du dégoût et du mépris.

A trois heures et demie, nous étions encore assez loin de l'embouchure de la rivière. Tout à coup le ciel se couvrit de gros nuages noirs, le vent s'éleva et souffla bientôt avec violence, la rivière s'agita sous la rafale et prit des teintes sombres; une *tornada* allait éclater sur nous. Craignant les pluies torrentielles de cette saison, — on était au mois de mars, — nous abandonnâmes la chasse et forçâmes de rames pour gagner un abri. Cependant le temps s'éclaircit, le soleil perça bientôt les nuages que le vent chassait vers le nord; il ne plut pas et le temps revint au beau. Nous étions alors à l'entrée d'un petit chenal, large de 3 mètres au plus, et qui s'enfonçait dans un bois. Les abords en étaient si pittoresques, que nous résolûmes d'un commun accord de l'explorer. Les grands arbres qui bordaient ses rives se rejoignaient à leur sommet et formaient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Ce chenal était peu profond, et à peine y étions-nous engagés, qu'un énorme tronc d'arbre nous barra le passage. Nous nous regardions d'un air désappointé, prêts à rebrousser chemin, quand L*** imagina le moyen suivant qui réussit complètement.

L'arbre, couché en travers du canal, disparaissait sous l'eau, mais le pied reposait sur le sol. Nous sautâmes sur cette partie du tronc pour alléger le canot; puis, sur l'ordre de notre compagnon, les Cabyndes, réunis à l'arrière, le poussèrent de toutes leurs forces; l'avant dépassa l'obstacle; ils passèrent alors tous de ce côté, firent basculer la pirogue dont ils parvinrent à dégager l'arrière. Rien ne nous arrêtait plus, nous nous rembarquâmes et continuâmes notre exploration. Si ce moyen n'avait pas réussi, les noirs n'auraient certainement jamais consenti à se mettre à l'eau, ce qui, du reste, eût été fort imprudent, car ce canal solitaire doit être infesté de caïmans. Nous avançâmes pendant longtemps, ne voyant rien que le bois touffu et inextricable. Enfin le chenal s'élargit sensiblement, nous étions sous le charme du spectacle magnifique qui s'offrait à nos yeux. Le clair-obscur qui régnait sous ce feuillage, le silence solennel qui nous entourait et qui n'était interrompu que par les cris des hérons et de grands aigles qui tournoyaient au-dessus de nos têtes, sans doute fort étonnés d'une visite aussi extraordinaire; toutes ces choses nous impressionnaient agréablement. C***, un peu blasé sur les beautés de la nature, proposa de se rafraîchir. Cette idée fut accueillie avec enthousiasme. Le charme était rompu, on se mit à causer. Nous essayâmes de tuer quelques-uns de ces gros oiseaux qui, perchés à la cime des arbres, avaient l'air de nous défier et de se moquer de nos éclats de rire. B*** en abattit un énorme; par malheur, il tomba dans le bois. Un noir fut envoyé à sa recherche, mais il ne put pénétrer dans ces taillis serrés, marécageux et pleins de plantes épineuses.

Nous étions alors arrivés à une sorte de carrefour, le chenal se divisait en deux canaux. Après quelques hésitations, nous revînmes sur nos pas. Les noirs n'étaient jamais venus par ici et nous craignîmes de nous perdre; puis il commençait à se faire tard et il n'eût pas été prudent de s'aventurer plus loin. La pirogue retourna donc,

et le tronc d'arbre fut facilement franchi; sans doute la marée montait, car il était presque complètement submergé. A peine étions-nous dans la rivière, que B*** tua une poule d'eau; la balle l'avait tellement abîmée que nous l'abandonnâmes. A la nuit tombante, nous débarquions dans une petite crique où nous attendait une foule de naturels qui nous reçurent en triomphe

Nous partîmes en hamac au pas de course de nos porteurs, les muleks se chargèrent du caïman, ils le ficelèrent le long d'un bambou, et le rapportèrent à la factorerie. Le lendemain, tout le monde voulut voir le monstre. Ce fut une fête à Ambrizette, il ne mesurait pas moins de 3 mètres 80, les nègres l'accablaient d'injures et se riaient de lui. « Ah! ah! tu ne mangeras plus personne, tu ne connais pas les blancs, ils sont plus forts que toi, » disaient-ils. Enfin ils frappaient avec fureur sur leur victime qui n'en pouvait mais.

Outre qu'ils tirent mal, ils chargent leurs fusils avec des pierres et, du reste, ils sont trop poltrons et trop paresseux pour s'attaquer à un animal qui ne leur rapporte rien

C*** voulut à toute force nous faire goûter de notre gibier, il fit mettre une cuisse au four et l'accommoda ensuite lui-même avec une sauce. Ce ne fut pas sans répugnance que nous nous décidâmes à en manger, l'Anglais surtout trouvait cela *shoking*, et, cependant, nous en redemandâmes tous. La chair du caïman est assez bonne, blanche et tendre; elle a beaucoup de rapport avec celle du veau.

Cette chasse a eu un résultat bien triste et bien inattendu. L'employé de B***, celui qui nous avait accompagnés, est mort, quelques jours après, d'une fièvre pernicieuse. Quel triste pays que celui où la moindre distraction peut être suivie d'un malheur aussi terrible. Aussi voilà pourquoi nous évitons le plus possible de nous exposer.

Epreuves de l'anneau, du clou. — Nous sommes au 1er avril, à la suite d'un vol d'une bouteille de vin dans la maison même, ne pouvant découvrir le voleur, nous fîmes

appeler le féticheiro. Les muleks, pour ne pas faire mentir notre vieille coutume européenne, auraient bien dû nous ménager une surprise ce jour-là.

Le lendemain matin se présenta à la maison un homme d'une trentaine d'années environ, grand, sec, couvert de gris-gris et vêtu de filaments de paille attachés aux reins et retombant jusque sur les pieds. Dans ses cheveux était passé un bandeau de cuivre. Il avait l'air intelligent, mais son visage, quoique assez singulier, ne m'était pas sympathique. Il était accompagné d'un jeune homme au visage franc et ouvert, beau nègre d'une vingtaine d'années environ, qui portait un sac et une marmite. C'étaient des sorciers. On leur donna une bouteille de tafia et ils procédèrent immédiatement à l'opération suivante. Tandis que le jeune homme, ayant réuni quelque menu bois, allumait un feu sur lequel il posa sa marmite remplie d'huile d'arachides, le féticheiro écrasait des herbes sur une pierre. Nos muleks étaient rangés en cercle derrière eux.

Quand l'huile fut bouillante, le sorcier se mit à parler à voix basse en traçant des cercles autour du fourneau. Il jeta dans la marmite une substance que nous ne pûmes voir et qui produisit un crépitement singulier. Puis il fit signe à l'un des muleks d'approcher. Tambour s'avança bravement. Le *Andoké* alors lança un anneau en fer dans l'huile bouillante. Tambour, après s'être frotté les mains avec les herbes pilées, plongea vivement la droite dans le liquide, en retira l'anneau qu'il retint quelque temps entre ses doigts, puis le laissa tomber à terre. Il fit tout cela sans se brûler et si adroitement que, certes, le petit coquin n'en était pas à sa première épreuve. Du reste, tous les autres s'en tirèrent plus ou moins habilement. Jeannette, elle-même, une petite fille de huit ans environ que C*** a rachetée, retira l'anneau, après bien des hésitations, mais sans trop se brûler. Aucun des muleks n'était donc le voleur. Mais, je soupçonnais maître *Chimpoit*, un grand diable de Cabynde, le plus âgé de tous et un franc ivrogne. Je courus à son *chimbeck* et, sur le refus de sa femme de m'ou-

vrir sa *iucata* (caisse), j'en fis forcer la serrure par *Oulla'o* le forgeron. Sous quelques pagnes, je découvris la bouteille que je rapportai tout heureux de pouvoir confondre le sorcier.

Chimpoit, se voyant pris, se défendit énergiquement, disant que le fétiche avait parlé. Mais C***, dont il est le mulek, n'avait probablement pas entendu, car il lui administra une volée de coups de bambous. Nous payâmes ensuite le féticheiro 6 yards de coton et deux bouteilles de genièvre et le congédiâmes en lui recommandant de mieux préparer sa cuisine une autre fois.

On voit, par l'exemple qui précède, quelle importance il faut attacher aux pratiques de ces gens-là. Presque toutes sont basées sur le même principe. Le plus sot est toujours attrapé. Nos saltimbanques, eux aussi, plongent leur main dans l'huile bouillante, voire même leur tête dans l'étain en fusion. L'herbe dont les nègres d'ici se frottent les mains, remplace la graisse dont ceux-là se les enduisent. Il est évident que le *Andoké* sait la manière de ne pas se brûler; il sait aussi, par conséquent, que c'est, non pas le coupable, mais le plus maladroit qui se brûlera.

L'épreuve de l'anneau dans l'huile bouillante n'est pas la seule en usage chez les naturels, mais toutes sont aussi simples et aussi absurdes. Celle du clou, par exemple; le féticheiro apporte une grosse tête en bois qui représente un dieu. Il y plante un clou que l'accusé doit enlever avec les mains. Il est bien clair que tout dépend de la façon dont le sorcier l'a enfoncé. Si donc l'accusé est son ami ou si, riche, il est à même de lui faire un joli cadeau, il ne sera pas coupable. Un jour, à Banane, j'assistai à une cérémonie de ce genre. L'idole que le sorcier apporta était hérissée de plus de mille clous.

J'ai dit déjà que je soupçonnais certains chefs de douter de l'infaillibilité des *Andoké*; mais ils sont obligés de se plier à la coutume, et ils la suivent machinalement. Au reste, ils se briseraient à lutter contre, s'ils l'osaient. Plus, au contraire, ils sont riches, et plus ils redoutent ce pou-

voir terrible qu'a le premier mulek venu de les accuser sans donner de raison, sans preuve, de les accuser, dis-je, d'avoir, par exemple, jeté un sort à quelqu'un. Les tribus emploient fréquemment ce moyen quand un des leurs, devenu trop puissant, leur fait craindre pour leur indépendance. Accusé, il lui faut boire la casque et s'il n'en meurt pas, cette épreuve lui coûte une grande partie de ses richesses. Pedro Gordo, un linguister d'ici que j'ai beaucoup connu lors de mon premier séjour, s'est enfui avec tous ses muleks pour se soustraire à la casque; ce n'était qu'un esclave, mais qui, par son intelligence, par un voyage qu'il avait fait à Loanda, par les services qu'il avait rendus aux blancs, était devenu un des puissants du pays. Le peuple le craignait, les princes ou hommes libres le jalousaient, son maître à qui il avait offert de grandes quantités de marchandises pour se racheter, avait toujours refusé. Il fut accusé, condamné et ne dut son salut qu'à la fuite.

Coutumes et lois. — Toutes les coutumes et les lois du pays sont faites en vue d'éviter une dictature. Ainsi le successeur d'un roi est de droit le fils de sa sœur quand cela est possible. C'est très rarement son fils à lui. Une autre raison vient encore s'ajouter à celle de ne pas perpétuer le pouvoir dans les mêmes mains, c'est que le fils de la sœur est du sang royal, tandis que celui de la reine peut être sujet à caution. Quoique la femme compte pour peu de chose chez les nègres, cependant il est à remarquer que la reine jouit d'une grande considération.

On s'étonnera, sans doute, qu'un esclave, comme Pedro Gordo, ait pu arriver, par ses richesses à se mettre l'égal des princes. Mais, outre que c'est ici un cas tout à fait exceptionnel, je ferai remarquer que chez ces populations, la condition d'esclave diffère, sur bien des points, de ce que ce mot semblerait indiquer. Les maîtres sont très doux avec leurs muleks. Ceux-ci forment une grande famille, et le chef vit avec elle, comme les anciens patriar-

ches. Un mulek, à charge d'une certaine redevance, fait du commerce à son compte, se marie, achète des esclaves s'il en a les moyens. C'est alors, non plus un esclave, mais bien plutôt un client dans le sens que les Romains donnaient à ce mot. Si, au contraire, le mulek ne peut se suffire, il trouve toujours, auprès de son maître, les secours dont il a besoin; il le respecte, l'aime autant qu'il peut aimer, est fier de lui appartenir, ne le nomme que son père. Celui-ci, en revanche, le couvre de sa protection et le défend en toute occasion.

Il est une coutume qui, au besoin, protège l'esclave contre la brutalité de son maître. Il peut se réfugier chez un chef quelconque (s'il a des des motifs valables), et implorer sa protection en brisant à ses pieds une baguette en bois, dont il lui remet les deux morceaux. Celui-ci doit les rejeter au loin. Cette formule accomplie, l'esclave fugitif appartient au nouveau maître qu'il a choisi. Cette coutume serait une cause continuelle de guerre, si la loi ne stipulait que le chef ne peut refuser d'adopter le noir qui se présente ainsi devant lui.

Cette coutume et plusieurs que j'ai déjà signalées prouvent un certain bon sens chez ces populations ignorantes et sauvages; la grande difficulté est d'en bien définir le sens et la portée. Elles sont tellement dégénérées, tellement embrouillées, le contact des blancs les a si souvent modifiées chez les naturels qui habitent le littoral, qu'on a peine à s'y reconnaître. Beaucoup sont tombées en désuétude, et d'autres sont tellement mélangées de blanc et de noir qu'on n'en distingue plus la couleur primitive.

Voici, cependant, une loi qu'on pourrait appliquer avec avantage dans nos pays soi-disant si civilisés.

Au Congo, il est d'usage de payer le sang répandu. Quand deux indigènes se battent, il faut les voir, armés de leurs couteaux, se saisir à bras le corps; ils tâchent d'abord de s'effrayer mutuellement et se gardent bien de frapper. Peu à peu néanmoins, et malgré leur prudence, la colère les emporte et alors ils touchent, mais toujours de

manière à ne pas trop se blesser, car, la bataille terminée, il faudra payer au roi une somme dont l'importance variera avec la gravité de la blessure.

Une guerre à la suite de laquelle trois nègres restent sur le champ de bataille, et qui dure quinze jours, c'est épouvantable; cela reste dans la mémoire des hommes et fait époque dans leur vie.

C'était le 1er juin, au matin, Pipe, le chef des Krouboys, arrive tout effaré nous annoncer que, pendant la nuit, on avait pillé nos poudrières. Nos poudrières sont construites sous le vent des factoreries et assez loin pour éviter tout danger immédiat. A Ambrizette, elles sont situées au bord de la mer, sur la plage. La plupart sont construites en planches épaisses; les portes sont fermées par des serrures énormes, en outre une barre de fer posée transversalement, est solidement fixée par des cadenas à lettres aux deux montants. Trois poudrières étaient fracturées, et, inventaire fait, il manquait aux blancs 225 barils. Tous les chefs de factorerie s'assemblèrent en conseil et résolurent de faire une palabra sérieuse; les marfouks chargés de la garde des poudrières et que nous n'acceptons jamais que sous la responsabilité du roi, s'étaient enfuis.

La justice noire. — On envoya quérir le roi et les princes qui arivèrent seulement le soir; les blancs réunis achevaient de dîner, les princes attendirent. Puis la palabra commença. Le roi prit un siège, les autres s'accroupirent devant nous; les blancs fumaient religieusement et réfléchissaient, les princes se consultaient entre eux; les muleks au dehors criaient et se disputaient. On avait tout fermé. Enfin le silence se fit; l'assemblée frappa dans ses mains, la séance était ouverte. Tanda, s'approchant de C*** qui présidait en qualité de Makrount, ou plus ancien blanc établi à Ambrizette, s'agenouilla, prit un bâton dont il appuya un bout sur son épaule et l'autre à terre et attendit. C*** lui exposa nos griefs. Notre marfouk, se retournant alors vers le roi et les princes, s'inclina, frappa trois

fois dans ses mains, puis traduisit ce que le blanc lui avait dit et ce que du reste presque tous les princes avaient compris. A chaque fait, ou membre de phrase, il traçait une ligne sur le parquet avec le bout de son bâton, après avoir dit : *Kediambuco una* (voilà pour ceci), et l'auditoire avait répondu en chœur : *Impacico* (c'est bien). Quand il eut terminé, il frappa encore trois fois dans ses mains, puis se rassit sur ses talons.

Les princes causèrent un moment entre eux, puis l'un d'eux, s'agenouillant, prit le bâton de Tanda et, après avoir frappé dans ses mains, exposa à ses compatriotes, de la même manière qu'avait employée le marfouk, son opinion et celle de quelques uns de ses collègues. L'orateur fut souvent interrompu par des clameurs générales. On voulut l'empêcher de continuer, enfin il céda. Un autre prit le... bâton (j'allais dire la parole) et fut assez heureux pour recueillir quelques approbations. A la fin, une certaine opinion parut obtenir une adhésion à peu près générale, on se consulta de nouveau, pendant que, cherchant à comprendre leur langage, nous préparions une réponse.

Le roi prit bientôt son bâton à la main et, sans quitter sa chaise, résuma l'avis général. De temps à autre, il se tournait vers son auditoire attentif, sollicitant son approbation et demandant la suite. Tout roi qu'il est, on l'arrête aussitôt qu'il dit quelque chose qui ne convient pas et l'interrupteur le remplace. Tanda n'a plus qu'à traduire en portugais. Le système des nègres consiste à ne jamais répondre à ce qu'on leur demande, ils tournent autour de la question et on n'en peut rien obtenir; le temps passe, on se sépare et rarement on est plus avancé après qu'avant la palabra.

C'est ce qui advint encore cette fois. De temps à autre, on entendait au dehors les cris des noirs qui s'impatientaient. Ils frappaient souvent à la porte, mais n'osaient la forcer. C'est en flattant et en élevant les princes que nous nous faisons obéir de leur suite. Si un mulek veut entrer : — « Es-tu roi? es-tu prince? — Non, j'appartiens à un

tel. » A celui-là nous disons : « Voyons, toi, un prince, tu n'as pas le pouvoir de faire rester ton mulek à la porte, un personnage comme toi! » Le mulek est fier de voir traiter son maître avec de tels égards. Celui-ci ne se sent plus d'orgueil... et... nous restons les maitres.

Les nègres sont de grands enfants, qu'il faut traiter comme tels; ils ont tous nos travers, mais la civilisation ne leur a pas enseigné à les cacher. A défaut d'intelligence, ils ont beaucoup de bon sens, quand ils ne se laissent pas aveugler par la superstition.

Dans un conflit, nos arguments sont simples et ne valent qu'autant qu'ils frappent leur imagination et qu'ils n'y trouvent pas de réponse. On peut les résumer à ceux que nous exposâmes dans la palabra que je raconte : 1° l'historique du vol en ayant soin de prendre les marfouks à témoin des dégâts commis; 2° s'appuyer sur les lois du pays. Un noir devient l'esclave de celui qu'il vole à moins que la victime n'accepte une très forte indemnité. Nous avons été volés, mais nous nous contenterons d'infliger cinquante coups de corde aux coupables. Que les princes nous les livrent.

Dans le cas dont il s'agit, nous réclamâmes les barils de poudre, promettant d'en donner trente au roi.

Sur l'assurance qu'on rechercherait voleurs et poudre, on se sépara; nous aurons peut-être les barils; quant aux voleurs, ils sont au village. Mais le roi, ou ne veut pas, ou n'a pas le pouvoir de les livrer. Ils lui donneront une indemnité ainsi qu'aux princes, à moins que ce ne soit lui-même ou l'un d'eux qui ait fait exécuter le vol par ses muleks.

Durant quatre jours, nous n'entendîmes parler de rien; les blancs, décidés à obtenir satisfaction, refusèrent de s'occuper de négoce. Les linguisters de l'intérieur s'en retournaient furieux avec leurs produits qu'ils allaient vendre à Mocoul ou à Mussera; partant plus de courtage. Enfin, un beau jour, nous reçûmes cent cinquante barils de poudre et nous dûmes nous contenter de cet acte de bonne

volonté. Il fallut donner encore des cadeaux a ceux qui nous rapportaient notre bien. Voilà la manière dont les indigènes rendent la justice ; on nous vole et il nous faut encore remercier et payer.

Massacre d'un Krouboy. — Les noirs nous tenaient cependant rancune de notre fermeté ; ils se vengèrent cruellement quelque temps après. Un jour, cinq Krouboys, blessés, harassés de faim et de fatigue et portant sur leurs épaules un des leurs, la tête ensanglantée, arrivèrent à Ambrizette, venant de Kinsembo. Voici ce qui s'était passé : le gérant d'une factorerie anglaise de Kinsembo, ayant besoin de ses Krouboys à Ambrizette et n'ayant pas d'embarcation pour les y conduire, résolut, par la plus coupable des légèretés, de les envoyer par terre, sans armes et cela sans même les faire accompagner par un chef du pays. Ces noirs, toujours braves et audacieux, n'avaient fait aucune objection. Tout alla bien d'abord ; les naturels qu'ils rencontraient, les regardaient avec crainte et d'un œil défiant, mais passaient leur chemin. Les Krouboys suivaient la plage, d'abord parce qu'ils ne connaissaient pas la route et ensuite sans doute pour éviter de passer dans les villages. Cependant le bruit de leur voyage se répandit bientôt de tous côtés ; les gens du pays se réunirent au village des Pierres pour leur barrer le chemin ; un chef leur demanda des marchandises pour leur livrer passage. Les Krouboys refusèrent et menacèrent de renverser ceux qui les arrêteraient ; la dispute s'envenime ; une lutte s'engage et les pauvres Krouboys, sans armes, isolés au milieu de cette contrée qu'ils ne connaissent pas, assaillis par une population entière et bien armée, résistent comme ils peuvent pendant quelques instants et s'enfuient, emportant sur leurs épaules un des leurs blessé à la tête. Ils furent poursuivis à coups de pierre jusqu'à quelques lieues d'Ambrizette ; là, quelques chefs, craignant avec raison les représailles des blancs et des Krouboys de ce point, les secoururent et les protégèrent jusqu'aux factoreries.

Tous les Krouboys d'Ambrizette, au nombre de vingt-quatre, étaient dans une fureur épouvantable ; ils ne parlaient que de brûler tous les villages et de massacrer tous les naturels du pays. Les blancs avaient eu soin de leur enlever leurs armes et parvinrent, non sans peine, à les calmer. C'eût été provoquer une guerre générale ; nous nous serions certainement joints à eux. Toute la contrée serait tombée sur nous et, avant qu'un navire de guerre eût pu être prévenu, nous eussions été pillés et brûlés. Le plus sage était donc de se tenir coi, d'autant plus que les lâches assaillants de cette petite troupe demeurent un peu loin d'Ambrizette ; je doute fort qu'il s'en risque aucun ici de longtemps.

Ces Krouboys heureusement sont bientôt partis ; exaspérés contre le gérant qui les a exposés, ils lui ont demandé leur paiement, leur rapatriement et une grosse indemnité. Il dut s'exécuter, sous peine de se voir exposé à se trouver à l'avenir dans l'impossibilité d'engager de nouveau des hommes de cette nation à son service.

La tranquillité s'est rétablie peu à peu ; le commerce a repris, nous achetons beaucoup d'orseille. L'ivoire arrive, vous savez que c'est un des produits les plus importants et les plus riches que nous exportions. C'est au sud du Congo et jusqu'à Saint-Philippe de Benguela que se trouvent les plus grandes défenses du monde. On en dit l'ivoire moins beau que celui de l'éléphant des Indes ; mais j'ai peine à le croire. On ne se doute pas de la dimension véritablement phénoménale que peuvent acquérir ces dents. La plus belle que j'aie vue jusqu'à présent, pesait 63 kilos et mesurait 2 mètres 50, mais ceci est une exception ; on en voit souvent de 40 kilos, quelquefois de 50, mais la moyenne est de 15 à 21. Comme nous l'avons déjà dit, les caravanes qui nous apportent l'ivoire ont souvent trois ou quatre mois de marche. Je sais bien qu'il faut tenir compte de la difficulté des chemins ; mais, d'après ce que disent les M'fuma, la plus grande partie des dents qu'ils nous apportent vient de plus loin encore

et leur est confiée par des noirs tout nus qui voyagent toujours en pirogue (sans doute les habitants du haut Congo).

Voyage à Kinzaô. — Le 15 avril je partais en hamac pour Kinzaô, point situé au nord d'Ambrizette. Après avoir franchi la rivière Ambriz et passé le village de Kinkoul dont les habitants vinrent me saluer, pendant que les muleks criaient en suivant le hamac : *Equa*, *equa*, *Mundelé sieur Charles*, nous traversâmes, à mon grand étonnement, de grands champs de maïs, des plantations de manioc et d'arachides. Des femmes, en assez grand nombre, labouraient la terre avec leur petite hache pendant que d'autres, accroupies autour d'un feu, faisaient sécher du manioc cuit qu'elles avaient étendu sur une pierre au soleil. De temps à autre, nous croisions de petites troupes d'indigènes, de jeunes femmes, leurs enfants à cheval sur leurs reins, et portant des bananes dans une coupe en jonc tressé, posé en équilibre sur leurs têtes. Ces coupes ou *moutelas* sont si bien travaillées, qu'elles ne laissent pas échapper l'eau qu'on y met. Tous se rangeaient pour laisser libre le petit sentier qui sert de grande route aux nègres; les hommes saluaient et les femmes regardaient curieusement.

Vers neuf heures, nous traversions le village de *Kintiniangulo* et nous arrivions pour déjeuner à *Mocoul*. Ce point est assez important. Fondé par les Portugais évadés d'Ambriz pour la plupart, ils en forment à peu près, à eux seuls, la population blanche. Les factoreries, au nombre de cinq, sont situées à l'embouchure de la rivière *Lelunda*. Ces établissements sont loin d'avoir l'importance de ceux d'Ambrizette. Je m'arrêtai à la première porte venue; nous fûmes bien accueillis et, les porteurs un peu reposés, nous continuâmes notre voyage.

Une série de marais sépare Mocoul de la rivière; les hamacaires les traversèrent ayant de l'eau jusqu'à mi-jambe. Le fond était vaseux, souvent ils glissaient, nous n'avancions qu'avec peine et je craignais, à tout moment, d'être précipité dans l'eau. Plusieurs fois, et quoique mes hom-

mes eussent eu soin de placer sur leur tête le bambou du hamac, je sentis une fraîcheur désagréable en envahir le fond. Enfin, nous prenons pied, sans autre incident, au bord de la rivière qu'il fallait traverser un à un sur un canot de pêcheur. A genoux, assis sur mes talons, des deux mains cramponné à ce mauvais tronc d'arbre, je passai le premier. A vrai dire, je n'étais guère rassuré, chaque coup de roulis me faisait perdre l'équilibre et je craignais à tout moment de chavirer. Il me semblait voir des caïmans, la gueule ouverte, guetter mes moindres mouvements. Cependant nous approchions de la rive opposée et, me sentant plus tranquille, je me relevai : mais ce fut pour aller m'étaler tout de mon long sur une armée de petits crabes rouges qui fuyaient; j'en écrasai au moins une dizaine, j'étais plein de vase et furieux de la maladresse de mon passeur, qui, au lieu de ralentir sa marche au moment d'atterrir, ne s'était préoccupé que de franchir le bas fond qui borde la berge.

Le coquin avait repris le large. « Va chercher mes porteurs, » lui criai-je : « Signor me paiera? » fit-il, indécis. Je fus obligé de lui faire un bon de six bouteilles de genièvre. Le transbordement dura plus d'une heure. Enfin, nous repartîmes au grand galop. Le soleil était brûlant, les marais répandaient une odeur infecte, il n'y avait pas un souffle d'air, et la réverbération de la lumière dans cette maudite rivière, que nous côtoyions, me brûlait les yeux. Avec quel bonheur gagnâmes-nous la plage. J'étais couvert de coups de soleil, sur le visage, sur les mains; j'essayais en vain de me garantir avec mon mouchoir, mais le vent qui soufflait du large me l'enlevait toujours. j'avais la tête en feu, la bouche sèche et des frissons glacés parcouraient tout mon corps. Une fièvre ardente se déclarait. A *Kimpoasa*, sur un tout petit plateau au pied de la falaise, se trouvait une factorerie où je pus me rafraîchir. Enfin, à 8 heures du soir, nous arrivions à Kinzâo.

La fièvre dura six jours, à la suite desquels la *sarne* se déclara. C'est une espèce de décomposition du sang

qui attaque, au moins une fois, presque tous les Européens, après un séjour prolongé dans ces contrées. Cette affection dure de un à deux mois. Des plaies se forment et couvrent le corps, particulièrement les bras et les jambes, surtout aux articulations. On se sert comme palliatif de savon sulfureux. C*** soutient que le lait détermine souvent cette maladie. Le blanc qui est à Kinzâo, et qui en est atteint depuis longtemps, mange beaucoup de fromage de chèvre qu'il fabrique de la manière suivante. Après avoir rempli un grand bol, il y plonge la peau bien nettoyée du gésier d'une poule. Le lendemain, le lait caillé ayant pris une certaine consistance, il le verse dans une boîte en bois qui lui sert de moule. Quelques jours après, le fromage est prêt à être mangé, et c'est un régal pour nous.

Kinzâo est situé au pied de la falaise, très haute au sud de la baie de *Manguo Grande*, et qui va en diminuant vers le nord jusqu'à ce qu'elle rejoigne les falaises rouges qui se prolongent jusqu'au cap Padron.

L'établissement est construit partie en planches d'Europe, partie en matériaux du pays, et affecte la disposition générale adoptée par les blancs. D'un côté, perpendiculaire à la mer, la maison d'habitation terminée par le magasin où fétiche des marchandises. A quelque 30 mètres, parallèle à ce bâtiment, s'élève le magasin des produits; la cuisine, la cambuse les relient entre eux, et derrière se trouve un jardin assez grand, semé de choux, de radis et de salades qui ne réussissent pas.

Le sol, formé de sable, est très désagréable à la marche. Un autre blanc est établi depuis de longues années à Kinzâo. En grimpant le long d'un sentier assez escarpé, on atteint le haut de la falaise dont la pente est très rapide, et on arrive bientôt à la factorerie de maître John bâtie dans un renfoncement de terrain, au bout d'une belle et large avenue de 300 mètres au plus. John est un vieux négrier. Ce bonhomme ni noir ni blanc, — et je serais bien en peine de dire de laquelle des deux couleurs il tient le plus, — a passé sa vie en Afrique et y mourra très probable-

ment. Dès mon arrivée, j'avais été lui faire visite et il nous avait reçus avec une grande affabilité. Nous dûmes embrasser ses femmes, jouer avec son fils, petite canaille de mulâtre de beaucoup d'avenir. Son habitation n'a rien de particulier; cependant John possède un troupeau de moutons, quarante têtes environ, quantité de canards, mais le pauvre homme en a perdu une soixantaine à la suite d'une épidémie. Je comprends son chagrin, tous ces animaux constituent une véritable richesse dans ce pays où on a grand'peine à se procurer des vivres. Des poules, il en avait partout, nombre de gros porcs, des truies pleines suivies de nombreux marcassins, fouillaient, en grognant, le fumier et se vautraient dans les eaux sales qu'on jetait de la cuisine.

John est petit, maigre; son visage jaune est tellement ridé, que c'est à peine si l'on distingue ses yeux enfoncés, mais vifs encore, malgré son âge avancé. D'où vient-il, de quelle nation est-il? Nul ne le sait. Il est ignorant comme un nègre, se nourrit comme eux, presque exclusivement de légumes; il vit avec de vieux esclaves qu'il a achetés du temps de la traite, qu'il a élevés, auxquels il a donné des femmes qu'il partage paternellement avec eux. Il demeure au milieu de toute cette famille, heureux d'être au monde, aimant le pays où s'est écoulée une partie de son existence et ne pensant qu'à y finir ses jours.

Les baracons. — La traite. — Un jour, John nous proposa d'aller visiter les anciens baracons. Après avoir pris congé de ses femmes, qu'il nous avait, du reste, offert galamment, — et le coquin en a de très jolies, — nous partîmes en hamac. Après une course de une heure et demie environ au milieu des bois, nous débouchâmes sur un plateau où de légères fondations, de grandes places arides, de temps à autre une fourquille indiquaient que là avaient existé des établissements. On désigne sous le nom de baracons les comptoirs des négriers au temps de la traite. Kinzâo était autrefois un des grands marchés de ces con-

trées pour le commerce des esclaves. Notre guide l'avait connu au temps de sa splendeur et nous raconta qu'il y avait gagné beaucoup d'argent qu'il avait été manger ensuite à Sierra-Leone. Ces vieux négriers parlent toujours avec enthousiasme du temps de la traite. Comme on vivait bien alors! l'or abondait, on jouait un jeu d'enfer, on ne se privait de rien, les conserves les plus délicates couvraient les tables; les cambuses regorgeaient de vins et de liqueurs. Enfin, à les entendre, c'était un vrai paradis. Le pays de Kinzâo était merveilleusement approprié au commerce des noirs. Les baracons construits près de la mer, mais sur une haute falaise, étaient cachés à la vue des navires de guerre par les grands arbres et les bois qui s'étendaient entre eux et le rivage. Il était impossible de se douter que là s'élevaient de grands bâtiments regorgeant de gibier humain. John était tout attendri en pensant à ce bon temps, envolé pour jamais, hélas! Il nous donna quelques détails intéressants. Un nègre ordinaire coûtait 20 pièces environ que l'on payait partie en fusils, poudre et tissus; le reste en tafia ou verroterie, le tout représentait environ 40 fr. Un adolescent valait de 12 à 15 pièces. Ces malheureux, achetés par les habitants de la côte aux noirs de l'intérieur, étaient pour la plupart des prisonniers de guerre, de pauvres diables accusés de sorcellerie et des esclaves des grands du pays. Presque tous venaient du fond de l'Afrique. Quand ils arrivaient, on les palpait, on les examinait, on les scrutait, puis, le prix arrêté et réglé, on les attachait par groupes et on les empilait dans les baracons; on les gardait ainsi, les nourrissant de riz principalement, jusqu'à ce qu'un navire soit signalé. On les embarquait alors deux par deux, dans des pirogues du pays qui chaviraient quelquefois dans la barre et, comme ces malheureux avaient les mains attachées derrière le dos, ils se noyaient.

La traite une fois abolie et les croiseurs faisant la chasse aux négriers, les marchands de chair humaine furent souvent obligés de faire voyager leurs esclaves pour

les emmener dans les lieux d'embarquements lointains. On les enchaînait alors par filières de dix. De Kinzâo, ces noirs étaient souvent dirigés dans le Congo, le grand nid de la traite, pour y être embarqués sur les navires qui trouvaient un refuge dans les nombreuses criques de ce large fleuve où n'osaient pas s'aventurer les navires de guerre.

Ce qui surtout contribuait à rendre ce commerce odieux, c'est que les malheureux esclaves, persuadés que les blancs, chez qui on les envoyait, les mangeraient, étaient épouvantés du sort qui les attendait et ne reculaient devant aucun moyen pour s'échapper. Les négriers furieux, et pour qui, du reste, ces noirs n'étaient qu'une marchandise comme une autre, se livraient sur eux à toutes les atrocités d'une vengeance sans frein.

Depuis plus de vingt ans la traite a complètement disparu de ces contrées, et les peuples civilisés ont trouvé dans l'exploitation des richesses végétales de l'Afrique une large compensation au commerce immoral et barbare qui les y avait attirés.

Les noirs de Kinzâo sont des Mussorongos et se distinguent des autres tribus de la même famille, en ce qu'ils portent presque tous de grands anneaux d'étain aux oreilles, et, aux pieds, des manilles du même métal. Celles des pauvres sont en verroterie, celles des riches en fer ou en cuivre. Celles du marfouk Canga sont même en argent. Ils fument peu, mais prisent beaucoup; ils sont grands et bien faits, comme les gens d'Ambrizette dont ils diffèrent peu; leurs coutumes sont les mêmes et ils parlent, à bien peu de chose près, le même langage.

Au nord de Kinzâo se trouve, à quatre heures de bamac, Manguo-Grande où se sont établis quelques traitants portugais; plus au nord encore, *Manguo-Akkete* (petit), puis *Cabeça de Cobra*, dernier établissement au nord jusqu'au cap Padron. Les Mussorongos, dont font partie les nègres pillards de l'embouchure du Congo, habitent tout le pays compris entre ce fleuve et la rivière Ambriz.

Le pays des Michicongos s'étend jusqu'à la rivière Lhoze, il est limité au nord par la rivière Ambriz et à l'est par le

haut Congo. La contrée, au sud de la rivière Lhoze, jusqu'à Saint-Paul-de-Loanda, est habitée par les Mossulos.

Le nord du Congo jusqu'à *Ponta-Negra* appartient aux Cabyndes. Puis vient le royaume de *Loango*, qui n'est séparé des *M'Pongés* et des Gabonais que par les peuplades désignées sous le nom de noirs de *Mayumba*.

Après un séjour de deux mois à Kinzâo, je retournai à Ambrizette sur un paquebot de la maison. J'emportais un taureau et une vache, que nous avions eu toutes les peines du monde à embarquer. Ces animaux paissaient tranquillement dans leur kintal et, au moyen d'un lasso, nous étions parvenus à nous emparer de la vache assez facilement. La corde enroulée autour de ses cornes, une vingtaine de nègres attelés à l'autre bout l'entraînèrent peu à peu, malgré sa résistance, vers le lieu d'embarquement. Rien n'était amusant comme de voir tous ces noirs tirant de toutes leurs forces, lorsque l'animal, arc-bouté sur ses jambes, s'arrêtait en beuglant, puis se sauvant à toute vitesse, quand, cédant tout à coup, il courait sur eux au grand galop. Enfin, après mille efforts, nous parvînmes à le hisser à bord. Nous avions espéré que le mâle attiré par les beuglements de sa compagne la suivrait à la nage. Il n'en fut rien, sans doute l'amour conjugal n'a pas de ses dévouements. Mais, toutes les illusions sont pardonnables à dix-neuf ans. Peut-être aussi ces animaux se sont-ils mariés par convenance ou par nécessité, étant les deux seuls de leur espèce à 50 lieues à la ronde.

Quoiqu'il en soit, ce ne fut que dans l'après-midi que nous parvînmes à nous emparer du taureau, et cela d'une manière assez originale. Je m'étais posté, armé d'un lasso, à la porte du kintal. Mon compagnon, placé de l'autre côté, tâchait, mais inutilement, de l'attirer. Tout à coup l'animal prit son élan. Je n'eus que le temps de lancer le nœud coulant et, tirant de toutes mes forces, aveuglé par la poussière : « A moi, à moi, m'écriai-je. Je le tiens. » Hélas! quelle ne fut pas ma surprise quand je m'aperçus que ce que je tirais avec tant d'acharnement, c'était mon pauvre

ami qui faisait de vains efforts pour se relever. Je vous laisse à deviner qui resta tout penaud; non, jamais nous n'avons ri d'un tel fou rire.

Cependant, revenant à la charge, nous approchâmes du taureau qui, calmé, broutait l'herbe tranquillement au pied d'un arbre. Le lasso, bien lancé cette fois, s'accrocha à ses cornes et, nous servant du tronc de l'arbre comme pivot, nous essayâmes d'enrouler la corde; l'animal courait derrière nous, mais nous galopions plus vite que lui, et finalement nous restâmes les vainqueurs du tournoi.

Funérailles d'un prince. — Il était environ dix heures du matin, lorsque les sons d'une musique étrange vinrent frapper nos oreilles. Une bande de nègres, que nous distinguions assez mal dans le lointain, se dirigeait vers la maison, s'arrêtant à toutes les factoreries. Nous reconnûmes bientôt un enterrement ; le mort devait être un grand personnage, à en juger par l'appareil déployé autour de son convoi, à la foule qui l'entourait, aux cris qu'elle poussait et aux nombreux coups de fusil que l'on tirait en son honneur.

Le corps était étendu sur une claie, que portaient quatre hommes robustes, sans doute des esclaves du défunt. Il était vêtu de ses plus beaux atours, des pièces entières de tissus lui servaient de coussin ; sa tête était couverte d'une barette de prince et ses pieds étaient chaussés de souliers. Des musiciens précédaient le convoi, soufflant de toute la force de leurs poumons dans des cornes d'antilopes et des dents d'éléphants percées ; le son que produisent ces oliphants de grandeurs différentes est sourd et très original ; il n'aurait pas été désagréable, s'il avait été moins fort et sans l'accompagnement assourdissant des tambours.

Devant le corps marchaient les parents et les amis du défunt. Tous les membres de son village suivaient. Les hommes tiraient des coups de fusil, les femmes pleuraient et chantaient. Une vieille, toute nue et complètement ivre, dansait d'une façon grotesque ; elle riait, pleurait, fumait

et buvait sans cesse. Je crois que c'était la mère du défunt.

Le cortège s'arrêta devant la factorerie; un linguister vint nous demander du tafia. Il était gris, ainsi que presque tous ceux qui l'accompagnaient. Je pensais à tout moment que les porteurs allaient laisser tomber leur mort, car, pour attraper quelqnes gouttes de tafia, ils criaient, se disputaient et se battaient, chacun voulant tirer de son côté.

Un enterrement ne serait pas convenablement fêté, si les nègres n'enterraient leur raison avec leur mort.

Après que nous eûmes fait présent d'une caisse de genièvre, le cortège continua sa marche vers la plage, où est situé le cimetière, que je visitai le lendemain. Il existe deux champs funéraires à Ambrizette; le premier, celui réservé aux esclaves, est situé dans les sables au bord de la mer; l'autre, celui des chefs et des hommes libres, se trouve non loin de la rivière, derrière les marais qui séparent la mer du continent proprement dit. De grands bambous, plantés çà et là, indiquent les tombes; ce sont de simples petits monticules de galets, couverts d'une caisse contenant les objets les plus divers; les galets servent à protéger le cadavre contre la voracité des hyènes; quant aux objets qui ornent les tombes, tels que bouteille pleine de tafia, pipe bourrée de tabac, ils feraient supposer que ces sauvages ont l'instinct d'une autre vie; si j'ai bien saisi les mœurs de ces gens-là, je crois qu'on peut en conclure ceci : les nègres ont peut être eu une sorte de religion; mais certainement ceux qui habitent la côte ont oublié leurs anciennes croyances. Au contact des blancs, la religion qu'ils tenaient de leurs pères a peu à peu disparu; les traditions se sont perdues, mais ils ont conservé les coutumes en usage chez leurs ancêtres et ils continuent à les appliquer, sans se rendre compte de leur signification. Ils sont enfin descendus au plus bas échelon de la raison humaine. Ce sont de véritables brutes.

Mais on se perd à chercher une explication aux actions de ces gens-là. Il se peut aussi qu'ils n'agissent que

sous l'influence du souvenir de ce qu'ils ont entendu dire par des missionnaires, ou même que cette coïncidence ne soit que l'effet du hasard ; mais on répugne à croire à tant d'abrutissement chez des créatures humaines.

Vous savez quel vice terrible décime ici, aussi bien qu'aux Indes, nos voisins les Anglais ; l'un d'eux, N***, vient de mourir complètement fou. Ce malheureux ne s'était-il pas avisé de placer sous son lit une vingtaine de barils de poudre, et de se coucher tous les soirs, sa pipe allumée à la bouche. Heureusement, on le trouva un jour, assis sur sa chaise, sa pipe entre ses doigts crispés ; il était mort, frappé sans doute, d'une congestion au cerveau. Quelque temps auparavant, il avait fait rouler à la plage, et vider dans la mer, les cinq ponchons de tafia qu'il possédait, disant qu'il ne voulait plus boire.

N*** avait à peine trente ans ; c'était, il y a trois ans, lors de son arrivée à la côte, un grand et beau garçon, frais comme une rose ; il était intelligent, instruit et parlait plusieurs langues. En ce moment, nous connaissons plusieurs de ses compatriotes, qui marchent à grands pas sur ses traces ; à chaque visite qu'ils nous font, les ravages de la boisson sont plus visibles chez eux, c'est peine de voir des jeunes gens gentils, remplis de qualités, se ravaler ainsi à l'égal des brutes.

Ignorance et superstition. — On peut pardonner aux sauvages leur amour pour le tafia, mais ils en sont quelquefois, eux aussi, les victimes.

Parmi les noirs attachés à notre factorerie d'Ambrizette, il s'en trouve un qui entra à la maison à l'époque de sa création, il y a une dizaine d'années. Depuis il ne l'a jamais quittée, s'est marié et n'a de considération que pour les Français. Oullão, tel est son nom, est le meilleur forgeron noir de la côte ; bon travailleur, mais d'une intelligence bornée, il est superstitieux et poltron au plus haut degré ; très tranquille de son naturel, il semble toujours absorbé et rêveur. Je crois qu'il a quelque chose de détra-

qué dans la cervelle, et son nom semblerait confirmer cette opinion, Oullâo, en fiot, veut dire fou.

Un matin, il accourut tout effaré, en criant que son mulek était mort. Le pauvre diable était couché sur le dos; la tête sur les genoux de sa maîtresse et entouré de tout le personnel, qui se lamentait.

Le corps était froid, mais les membres n'étaient pas encore raidis ; une lame de couteau, placée devant les lèvres, resta brillante. Cependant cette mort subite nous étonnait singulièrement; la veille, le pauvre garçon était gai et bien portant. Frappé d'une idée lumineuse, je courus chercher un flacon d'ammoniaque, que je passai à plusieurs reprises sous le nez du défunt, pendant que C*** lui en frottait la paume des mains et tout le corps. Tout à coup, le mort éternua bruyamment; je fis un bond en arrière; en même temps, hommes, femmes, enfants, tous ceux qui nous entouraient, se sauvèrent à toutes jambes, en poussant des cris d'épouvante : *Equa tale, equa mame* (ô mon père, ô ma mère), c'est le fétiche, le fétiche. La femme qui tenait la tête sur ses genoux, l'avait lâchée brusquement; en tombant, elle porta sur une pierre et quelques gouttes de sang tachèrent les mains de C*** qui relevait le corps et l'appuya contre un poteau. Pendant que je continuais mes frictions, on alluma un grand feu et Capïango ne tarda pas à reprendre ses sens ; les nègres étaient revenus, un à un, et le considéraient avec crainte. Nous apprimes alors que, la veille, il avait bu outre mesure et s'était couché ivre-mort. Probablement il était tombé en syncope, à la suite de cette orgie. Sans notre intervention, et s'il était resté encore quelques heures en cet état, il aurait été enterré tout vivant.

Quelle terrible chose que l'ignorance. Quelques jours après, nous racontâmes à Capïango qu'Oullâo l'ayant cru mort, avait voulu l'enterrer ; il lui administra une volée de coups; mais ils n'en furent pas moins par la suite et comme auparavant les meilleurs amis du monde. Seulement Oullâo conserva toujours pour lui un certain res-

pect mêlé de crainte. Il le croyait malgré tout, quelque peu sorcier.

L'habitude qu'ont les indigènes, à certaines époques de l'année, de brûler l'herbe pour la renouveler et la faire pousser, a failli causer de grands malheurs. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur.

La circoncision. — Que'que temps après l'aventure comique racontée plus haut, une après-midi, un grand bruit de grelots vint frapper nos oreilles. On eût dit une demi-douzaine de chevaux de blanchisseurs au galop. Une dizaine de petits garçons étaient rangés devant la vérandah; le plus âgé n'avait pas douze ans, ils étaient vêtus de pagnes teints en rouge, attachés autour des reins par des ceintures de perles, comme en portent les femmes; leurs cous étaient chargés de colliers de verroteries de toutes formes et de toutes couleurs, de gris-gris de toutes sortes. Ils portaient des bracelets aux bras et des manilles aux pieds; leur petit corps était tout barbouillé de rouge. Je demandai en riant aux vieux Némès, ce que signifiait cette mascarade. « Ce sont des enfants qui partent pour l'intérieur, afin de se faire circoncire, me répondit-il, ils reviendront hommes; ils viennent vous dire adieu. » Nous savions ce que cela signifiait et leur fîmes quelques petits présents. C***, vieux côtier, ignorait cependant cette coutume; je la crois néanmoins générale, elle est sage et salutaire; mais elle ne doit pas être sans danger pour des enfants de cet âge. Je suis heureux de cette découverte; ainsi chaque jour amène son contingent de faits curieux, que je décris scrupuleusement sous l'impression du moment.

Une noce cabynde. — Nous avons été dernièrement témoins d'une cérémonie importante. Un de nos Cabyndes se mariait; il avait choisi pour compagne une de ses compatriotes, employée d'une factorerie voisine, et avait été agréé, après être convenu du prix avec le père de la jeune

fille. Pendant deux jours, il y eût fête dans les deux camps. Les danses duraient toutes les nuits; ce fut une orgie continuelle. Le jour fixé pour la cérémonie, une procession sortit des cuisines de la fiancée. Elle se composait de ses parents et de ses amies; celles-ci vêtues de leurs plus belles étoffes et portant sur leurs têtes les plats qui devaient servir au repas de noce marchaient les unes derrière les autres, lentement sur une pièce de coton déroulée, qu'on avait étendue par terre, depuis le chimbeck de la future jusqu'à celui de son fiancé. Les plats qu'elles portaient contenaient du porc, le mets consacré dans toutes les occasions solennelles, du mouton, des poules, du poisson, etc., enfin, une immense *moanda*, le mets favori des Cabyndes. Une large bande d'un riche tissu recouvrait tous ces plats et formait comme un velum sur la tête des femmes, qu'elle reliait toutes ensemble. Un petit négrillon ouvrait la marche, que réglaient deux hommes placés de chaque côté, armés d'un sabre de cavalerie. Derrière le cortège venait la foule des Cabyndes d'Ambrizette, les uns portant des *m'bouda*, ou dames-jeannes de tafia; les autres tirant des coups de fusil, en signe de réjouissance. La procession mit plus d'une heure à franchir les 300 mètres qui séparaient les habitations des jeunes époux. Le mari attendait entouré de ses amis, il reçut les arrivants d'un air grave, et l'on se mit à table. La fiancée était absente; c'était un curieux spectacle que celui de tous ces hommes et de toutes ces femmes accroupis sur leurs talons, mangeant, les uns avec une cuiller, les moins favorisés avec leurs doigts. Chacun avait une assiette, ce qui était un grand luxe. Ils riaient, causaient, mais surtout buvaient à outrance. Les deux sexes prenaient leur repas séparément; de temps à autre, les femmes se levaient pour servir leurs seigneurs et maîtres. Le souper terminé, la fiancée fut amenée par son père, et confiée à son mari, qui disparut aussitôt pour la mettre au courant de ses nouveaux devoirs. Quand il lui eut longuement expliqué les attraits du mariage, qu'elle connaissait

depuis longtemps, au moins par ouï-dire, il revint prendre part aux réjouissances générales ; le jour baissait, peu à peu les fusils s'étaient tus, faute de poudre, la nuit se passa à chanter, à danser et à boire ; l'orgie fut bientôt à son comble et ce vacarme épouvantable dura jusqu'au jour.

Le mariage, chez les nègres, se traite comme une affaire. Le divorce existe, mais il est réglé par une loi très sage : si le mari a contre sa femme des griefs sérieux et avouables, il peut la renvoyer à son père, mais moyennant indemnité. L'indemnité est assez bien trouvée et je crois qu'en France on pourrait sans danger reconnaître le divorce en l'adoptant avec toutes les conséquences qu'il a chez les nègres. Combien de maris reculeraient devant cette terrible alternative ! Chez ces peuplades, la polygamie existe au plus haut degré. La femme est une richesse, plus on en a et plus on est puissant ; ce sont des bras à faire travailler et qui rapportent sans rien coûter. C'est en outre un moyen d'influence, grâce aux liens de parenté qui unissent au mari les membres de la famille de sa femme. J'ai connu des chefs qui possédaient jusqu'à six femmes ; mais il est à remarquer que toutes ne le sont pas au même titre ; une seule mérite réellement ce nom, c'est en général la première, celle que le mari n'offre pas et avec laquelle les relations criminelles sont punies de mort. C'est la grande femme, comme on l'appelle ; son fils est un chef et l'héritier présomptif ; ceux des autres femmes sont ses muleks, comme elles-mêmes sont sous la domination de la mère.

Mais je continuerai ce sujet à un autre moment. J'étais occupé dans ma chambre à écrire, lorsque le petit *Miâla*, couché à mes pieds, appela mon attention sur une scène bizarre qui se passait sous la vérandah. C***, assis, fume gravement sa pipe. Dans la cour et près de la balustrade, en face de lui, se tient une vieille femme que je connais bien. La main gauche sur la hanche, la droite étendue, le corps raide, un pied légèrement en avant, elle déclame.

Je n'entends pas ce qu'elle dit, mais C*** rit à gorge déployée et l'interrompt de temps à autre. C'est alors qu'il faut voir les gestes et la figure de cette vieille ; de ma vie, je n'ai vu pantomime si amusante ; tantôt penchée en arrière, elle relève la tète et prend un air fier et dédaigneux, impossible à rendre ; tantôt elle rit, mais d'un rire approbatif et protecteur, tout-à-fait comique ; d'autres fois elle est humble et suppliante, et, finalement, elle se jeta aux genoux de Charles et embrassa ses pieds. Je n'y tins plus et je sortis. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint à moi en se traînant sur les genoux et baisant la terre; elle demanda une bouteille de tafia *(anguala)* en promettant de la boire d'un seul coup.

Dès que nous eûmes satisfait sa gourmandise, et ce fut avec plus de dégoût que d'étonnement que nous la vîmes avaler, sans qu'elle en parût incommodée aucunement, une telle quantité d'eau-de-vie à 50 degrés ; elle fut prise d'une joie délirante; la voilà dans la cour, dansant de la manière la plus grotesque et avec les gestes les plus indécents, levant son pagne à tous moments et frappant à coups redoublés sur son postérieur. Nous finîmes par la faire mettre à la porte, ce que Tanda n'obtint que par la force. Au dehors, elle criait encore et nous menaçait avec le poing.

Une dispute a eu lieu dernièrement à la *Kintanda* (marché), entre les gens du pays et des nègres de l'intérieur; des coups de bâtons ont été échangés; ces derniers, furieux mais craintifs, se tenaient surtout sur la défensive se sachant au pouvoir de leurs adversaires. Enfin, quelques chefs vinrent à propos mettre fin à ce conflit, qui menaçait de dégénérer en bataille.

Ces sortes de querelles sont rares. Les nègres de l'intérieur se savent les plus faibles, et ceux de la côte, ne vivant que du courtage qu'ils prélèvent sur les produits qui leur sont apportés, comprennent bien que, s'ils les maltraitent, ces noirs iront les porter ailleurs.

Du costume et des mœurs des naturels. — Ainsi que vous le verrez par les photographies nombreuses que

j'ai rapportees, les hommes portent un morceau d'étoffe, où pagne, *blélé*, attaché autour des reins par une ceinture en drap, rouge ou bleu. Ces pagnes leur descendent jusqu'à mi-jambe. Souvent, pendant la *cassimba* ou l'époque des froids, et quand ils sont riches ou seulement aisés, ils portent sur les épaules un large morceau de cotonnade, ou de drap dans lequel ils s'enveloppent le buste, quelquefois d'une manière très gracieuse; ils se parent le cou de colliers plus ou moins précieux dont ils enfilent les perles dans des barbes d'éléphants ; à leurs poignets sont passés des bracelets en cuivre et surtout en fer ; ils ne marchent jamais sans un sabre de cavalerie, d'infanterie ou au moins un bâton. Les riches portent souvent des chapeaux de feutre, quelquefois même, mais bien rarement, une jaquette qu'ils tiennent de la munificence d'un blanc ou qu'ils lui ont volée. Un parapluie est un grand objet de convoitise. Il n'est pas rare de rencontrer un indigène vêtu simplement d'un méchant haillon en paille du pays et se promenant gravement, un parapluie ouvert à la main... Et quel parapluie!

Les Michicongos, ou naturels d'Ambrizette et de Kinsembo, ne portent pas généralement de manilles aux pieds et de boucles d'oreilles comme les Mussorongos leurs voisins. Cette coutume se perd, si on remonte jusque chez les Cabyndes ; elle reparaît chez les peuplades de Loango, au nord de Landana, et à Mayumba.

Les chefs et les hommes libres jouissent de certains privilèges, comme : de porter attachés à leur ceinture une peau de chat tigre ou autre et des grelots ou sonnettes. On reconnaît un prince à une sorte de bonnet ou barrette qu'ils ont seuls le droit de porter et le privilège de conserver sur la tête même en présence du blanc. Il est absolument défendu à tout noir, même au roi, de porter des souliers ; c'est là un sacrilège impardonnable qui mérite la mort. Les indigènes ne portent jamais de pantalons ; seuls, nos muleks s'affublent de nos vieilles chemises ; posséder une chemise est toute leur ambition, ils la laissent tomber

par dessus leur pagne, de sorte qu'on dirait toujours qu'ils sortent du lit; ils n'ont pas même l'idée d'en cacher le bas dans leur blélé; non ! plus on verra de la chemise et plus cela leur donnera de l'importance.

Les femmes sont vêtues, comme les hommes, d'un *blélé* ceint aux reins par une sextuple ceinture de perles blanches et bleues. Les jeunes filles ont, en général, la poitrine découverte; quant aux femmes mariées, elles portent sur leurs épaules soit une longae draperie, mais le plus souvent un petit mouchoir rabattu sur la poitrine et noué derrière le dos. Ont-elles un enfant ?... Elles le portent à cheval sur leurs reins dans leur grand pagne, qui prend alors la forme d'un sac, et vient s'attacher au dessus des seins. Cette déplorable coutume les comprime affreusement, et enlève, chez les femmes les plus jeunes, tout charme à cette partie du corps. Si l'enfant veut téter, un brusque mouvement des hanches le ramène sur le côté à portée de ce qu'il désire.

Les femmes portent des colliers, mais il est un ornement particulier à leur sexe; c'est le bracelet en cuivre dont elles se garnissent les bras et surtout les jambes. Une femme riche et en grande tenue, porte plusieurs de ces manilles quelquefois énormes, en cuivre plein; elle s'en couvre les bras jusqu'au coude, et les jambes souvent jusqu'à la hauteur du genou. C'est à peine si les malheureuses ainsi parées peuvent se traîner, et elles souffrent tellement que, malgré la précaution qu'elles prennent de se garnir les chevilles et les poignets de bandes d'étoffes, pour éviter le frottement et les écorchures, elles ont les pieds gonflés et en sang.

Si vous vous promenez dans un village, vous rencontrerez souvent des noirs de l'un et de l'autre sexe, le corps peint en rouge, soit partiellement, soit des pieds à la tête; le pagne teint de la même couleur. Ce sont des malades. Vous remarquerez peut-être aussi une femme qui a, en outre, des ronds blancs sur les tempes, au milieu du front, sur le bout du nez; ce sont de jeunes mères qui viennent d'accoucher.

Le rouge est encore un signe de deuil, et alors la tête est complètement rasée (il n'y a pas de chauves chez les nègres). Dans tous les cas, les êtres ainsi barbouillés portent sur eux toutes sortes de fétiches ou amulettes : au cou, aux mains, aux pieds, à la ceinture. J'ai vu une jeune femme qui avait sous le menton un tel paquet de noix de palmes qu'elle était obligée de tenir constamment le nez en l'air. On ne peut imaginer l'effet que produisent ces sortes de monstres ainsi bariolés, la première fois qu'on en voit un.

Les saluts ont une grande importance chez ces sauvages et diffèrent complètement de ceux auxquels nous sommes habitués. Quand deux indigènes se rencontrent, quelque soit le sexe auquel ils appartiennent : 1° s'ils sont de même condition, ils se mettent à genoux et frappent trois fois dans leurs mains ; c'est le bonjour; souvent ils n'échangent aucune parole; 2° si l'un des deux est supérieur à l'autre, il se contente de poser un genou à terre, puis, plaçant la main droite dans le creux de la main gauche, il agite les doigts de cette dernière. Enfin, si le roi croise un nègre quelconque, mulek ou homme libre, à peine s'il incline en agitant les doigts de la main droite qu'il balance de droite à gauche, la paume dirigée vers la poitrine. Son partenaire, quelque soit son rang, se met à genoux et frappe trois fois dans ses mains.

Une femme blanche à Banane. — C'était le 15 septembre, date mémorable. Un navire mouillait sur rade. Une grosse surprise nous attendait. La pirogue qui fut envoyée à bord ramena le capitaine et devinez... sa femme. Ouf! le gros mot est lâché... Oui, sa femme, ou du moins une femme blanche : avec une robe, un chapeau, des bottines, un petit pied grand comme ça. Arrière, nègres, ne souillez pas de vos regards impurs cet ange... déchu. Blancs, accourez tous, examinez, touchez. Mais qu'ont-ils donc? ils semblent tout choses. Ah! c'est que depuis deux, quatre, six, dix ans, les pauvres diables ont

été privés de la vue et de la société de leur compagne ordinaire, et ils tremblent, les sauvages. Il est, en effet, curieux de constater l'effet que produisit sur nous une visite aussi inattendue. Nous tournions sans cesse autour d'elle, c'était à qui l'entretiendrait; chacun s'étudiait, veillait sur sa conversation; on soignait sa toilette. Enfin, nous pensions à mille détails que nous négligions complètement quand nous n'étions qu'entre nous, tant il est vrai que la société de la femme est utile à l'homme, polit ses mœurs et met un frein à son laisser-aller.

Quant aux noirs, ils se pressaient aux portes et aux fenêtres, à tel point qu'il fallut fermer tout, et mettre les Krouboys en sentinelle pour éloigner les curieux.

Quand cette dame sortait, il fallait lui frayer un passage à travers les groupes d'indigènes qui se refermaient immédiatement derrière elle. Cela me rappelait Paris, les badauds et les gamins sur les boulevards, quand passe un Chinois ou un Arabe. L'étonnement des nègres était extrême, mais rien ne saurait donner une idée de l'effet que produisait cette merveille sur les négresses. « *Equa, cqua mundelé ningue*. Oh! oh! la femme blanche, » faisaient-elles en frappant sur leur bouche entr'ouverte et faisant claquer leurs doigts en signe d'admiration.

Elles s'en allaient heureuses et fières, quand elles avaient pu toucher ses vêtements. Les mères lui présentaient leurs enfants qu'elle embrassait gentiment, malgré leurs cris. Toutes étaient fort intriguées du costume de la blanche. Certes, elles auraient bien voulu lui enlever ses vêtements, pour voir si elle était faite comme elles; les nègres aussi, peut-être, n'en eussent pas été fâchés.

Mais, si la visite de cette blanche fut pour nous une grande distraction, il n'en était pas toujours de même pour ce pauvre capitaine, et quand, tout joyeux, il embarqua cette jeune dame au Havre, il ne se doutait guère, sans doute, du boulet auquel il se rivait lui-même Au bout de quelques jours de voyage, l'anarchie avait régné à bord. Les deux amoureux se disputaient du matin au

soir. Madame voulait commander, Monsieur ne pouvait y consentir, de sorte que toutes leurs discussions ne servaient qu'à affaiblir l'autorité du capitaine sur les matelots. Madame a un mauvais caractère et Monsieur voudrait bien se débarrasser d'elle. S'il trouvait quelque âme compatissante qui voulût bien s'en charger, il lui en serait on ne peut plus reconnaissant.

L*** a été encore volé. Outre le préjudice que cela nous cause, un tel incident a toujours une influence désastreuse. Un blanc qui se laisse prendre plusieurs fois, passe pour léger et négligent auprès de ses compatriotes, et perd tout crédit et toute considération dans l'esprit des nègres

Quelle vilaine race que celle de ces gens-ci! Menteurs, lâches, toujours prêts à voler, ils forment un ramassis de tous les défauts et de tous les vices. On cherche en vain à leur reconnaître quelques-unes des qualités que l'on retrouve chez les blancs, même dans les êtres les plus dépravés. Je me plais à croire que si les noirs de la côte sont pervertis, ceux de l'intérieur conservent encore quelque pudeur.

Malheureusement je suis peu en mesure d'étudier ces derniers. Cependant les rapports fréquents que j'ai avec eux, me permettent d'espérer que ces sauvages possèdent quelques-unes des qualités qui distinguent l'homme de la brute. En tout cas, ils sont industrieux, j'en ai la preuve dans tout ce que j'ai rapporté du Congo. Ces étoffes en paille si bien tissées qu'elles semblent brodées, ces armes en fer, ces poteries nous viennent toutes de l'intérieur. Les nègres du littoral ne savent rien, ne font rien, n'utilisent rien. Voler le matout dont ils vendent les produits, voler les blancs qui les emploient, se voler entre eux, voler toujours, voilà leur unique préoccupation.

Depuis deux années, à Ambrizette, les blancs ont pu réunir cinq bœufs. Chaque maison en possède un et on les tue à tour de rôle. Le hangar ou plutôt la cour, ou *kintal*, où couchent ces animaux, est contigu à notre factorerie et placé sous notre protection. A l'occasion d'une

fête, la mort d'un taureau avait été décidée. C'était un magnifique échantillon de la race de ces contrées et ce ne fut pas sans difficulté que les Krouboys parvinrent à s'en emparer et à l'attacher à un poteau. M***, un de nos compagnons, s'était chargé de l'abattre. C'était un ancien militaire, un fanfaron dont nous n'étions pas fâchés d'éprouver la bravoure. Il avait fait tant de campagnes qu'il ne devait pas craindre le danger. Armé de sa carabine, il s'approche donc de l'animal d'un air digne de la haute fonction qui lui est confiée, se campe bien sur ses jambes, un pied en avant, braque le canon de son arme qui touche presque la bête, tremble légèrement... de joie et de plaisir sans doute, lâche la détente... le fusil et se sauve à toutes jambes avec l'animal à ses trousses; heureusement, il rencontre le poteau de la cloche après lequel il grimpe prestement. Le taureau, du reste, ne l'avait pas suivi, mais galopait par le kintal, cherchant une issue. Les Krouboys, armés de leurs coupe-choux, s'étaient mis à sa poursuite et parvinrent à lui couper les jarrets. Le malheureux taureau courait encore sur ses deux moignons de derrière, traînant ses jambes après lui et répandant des flots de sang. Cela faisait mal à voir. Un coup de fusil, lancé par C***, qui cependant n'avait pas été militaire, mit fin à son supplice, et sa chair n'en fut pas plus mauvaise. Mais M*** n'en mangea pas de bon cœur. Chacune des bouchées qu'il avala était assaisonnée des quolibets les plus piquants : manquer une bête aussi grosse à bout portant et n'arriver qu'à couper la corde, c'était un coup malheureux et qui, du reste, aurait pu lui coûter cher.

Une cure étrange. — Un jour que nous avions été faire une promenade au village, nous fûmes témoins d'une scène assez bizarre. Un nègre se tenait à genoux, appuyé sur ses deux mains posées à terre, tandis qu'un autre, penché sur son dos, faisait glisser ses poings de chaque côté de la colonne vertébrale depuis les reins jusqu'à la nuque. Ce manège durait probablement depuis longtemps déjà,



1. Cimeterres en fer forgé. — 2. Hachette de femme pour la culture. — 3. Bouclier fait d'une carapace de tortue. — 4. Violon de Cabynde et son archet. — 5. Fer de lance. — 6. Peigne en bambou. — 7. Vase en terre dont se servent les femmes. — 8. Pipe pour fumer l'iamba. — 9. Violon de Krouboys. — 10. Musique de l'intérieur surmontée d'un fétiche. — 11. Pipe en terre. — 12. Harpe de Krouboys. — 13. Musique du Mussorongos. — 14. Ol fant en ivoire. — 15. Oreillers de chef avec fétiche. — 16. Oreiller avec tiroir pour mettre la poudre sacrée. — 17. Lance.

quand nous les abordâmes. « Que diable faites-vous là ? » demandâmes-nous. « Mon frère est malade, nous répondit le masseur et je le saigne. — En le frottant ? — Mais oui, » fit-il, fort étonné de notre question et il se remit à la besogne. Au bout de cinq minutes environ, et à notre grand ébahissement, quelques gouttes de sang jaillirent, en effet, du nez du patient et le masseur, se retournant vers nous triomphant, nous demanda du tafia. Nous lui donnâmes une bouteille de vin, mais nous rapportions un procédé de saignage inconnu probablement en Europe, et que, du reste, je n'engagerais pas à adopter, car ce massage doit être très douloureux. Notre médecin y allait de toutes ses forces et la position du malade était fort désagréable.

Les nègres, du reste, n'ont pas que ce moyen. Ils se font des ventouses dont ils utilisent même la cicatrice pour en faire un ornement. Ils introduisent dans la plaie une matière quelconque, du piment, m'a-t-on dit ; la peau, en se refermant, se gonfle et forme une excroissance de la forme et de la grosseur d'une olive, qu'on aurait coupée en deux, dans le sens de la longueur. Les hommes se font ainsi des dessins sur la poitrine et dans le dos, mais ce genre d'ornement est surtout en honneur chez les femmes qui s'en garnissent l'estomac. J'en ai vu qui avaient aussi sur le ventre des circonférences concentriques, composées d'une cinquantaine de ces ventouses, auxquelles le nombril servait de centre. Elles s'entaillent de la même façon les fesses, les bras et quelquefois les jambes.

Corps à corps avec une panthère. — Le lion qui peuple le nord et le sud de l'Afrique ne vit pas sous ces latitudes. Le seul représentant de la race féline sous l'équateur, en Afrique, est, avec le chat-tigre relativement peu dangereux, la panthère, qu'on rencontre souvent, dès qu'on pénètre un peu dans l'intérieur. Cependant, voici une aventure arrivée à C***, à Banane même, à l'époque où, le premier, il fondait un établissement sur cette pointe, alors presque inhabitée par les naturels.

Je laisse la parole à C*** :

« C'était en 1860. Je profitais du séjour d'un Anglais qui était venu passer quelque temps avec moi, pour aller faire une partie de chasse.

« Nous étions partis à pied, de bonne heure, emmenant un mulek qui portait nos provisions, consistant en quelques biscuits, une poule rôtie et deux bouteilles de vin. Nous ne tuâmes pas grand'chose dans la matinée. Cependant, l'heure avançant, la faim commençait à nous talonner et nous nous séparâmes pour chercher un endroit convenable afin de déjeuner. Nous étions alors dans les bois qui couvrent la colline que l'on aperçoit de Banane. J'avançais, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, me frayant péniblement un passage à travers les broussailles. J'arrivai bientôt sur les bords d'un petit ruisseau, et, en suivant les rives, je débouchai dans une petite clairière délicieuse. Je retournais pour aller à la découverte de mon compagnon, quand je me trouvai tout à coup en face d'une panthère. C'était la première fois que pareille rencontre m'arrivait, aussi fus-je fortement ému. L'animal, cependant, ne semblait pas pressé de m'attaquer; accroupi sur ses quatre pattes, il me regardait fixement en se battant les flancs avec sa queue. J'épaulai précipitamment et fis feu. Sans doute l'émotion fit dévier mon arme; car, bien que le monstre fût à peine à vingt pas de moi, je le manquai. Il bondit et me terrassa. Je sentais ses griffes s'enfoncer dans mon crâne. L'imminence du danger me rendant alors tout mon sang-froid, je tâchai de saisir l'animal à la gorge et criai au secours. Par malheur, je n'avais pas de couteau. Cependant, j'étais parvenu à éloigner sa gueule de mon visage, mais les forces n'étaient pas égales et je me sentais perdu, quand un coup de feu retentit et la panthère s'affaissa sur moi. Je me relevai péniblement, le sang coulait abondamment de ma blessure et inondait mon visage. Ma main droite était toute déchirée et saignante. Mon premier mouvement fut de me palper par tout le corps, puis tendant la main à mon compagnon, à l'arrivée

inopinée et à l'adresse duquel je devais la vie; je le remerciai vivement. Comme moi, ayant rencontré le ruisseau, il en avait suivi le cours, pensant avec raison trouver bientôt un endroit favorable qui nous permît tout à la fois de nous reposer et de nous rafraîchir. Il avait entendu mes cris et était accouru. L'Anglais, après avoir examiné mes blessures, poussa un joyeux hurrah de satisfaction, en constatant qu'elles n'étaient pas très graves. Il me pansa à la hâte et nous revînmes à la factorerie, moitié me traînant, moitié à cheval sur le dos du mulek. Cependant, je dus garder le lit pendant deux semaines. Enfin, la blessure se cicatrisa, la fièvre disparut et je pus reprendre mes occupations. »

C*** nous montra les cicatrices qui couvraient sa main et son crâne sur lesquels les griffes de son terrible ennemi avaient laissé des marques ineffaçables

CHAPITRE V

La guerre de 1870. — Danse des Krouboys. — Danse des Captivos. — Du fer et de son traitement. — Du moyen de civiliser les nègres. — Des privilèges des blancs. — Kinzoë bat le fétiche. — Les vers blancs. — A qui ressemble mon père. — Histoire d'un diable et d'un serpent. — Aventures de Louis au diable. — Un service de paquebots. — Les maringouins. — La guerre. — Bataille entre les Cabyndes.

La guerre de 1870. — Un navire de guerre français vient de passer à Ambrizette, pour nous annoncer que la guerre est déclarée entre la France et la Prusse et nous engager à nous tenir sur nos gardes. Il avait capturé, quelques jours auparavant, dans les eaux de Banane, un bâtiment marchand battant pavillon allemand. C'en est fait, le sort en est jeté, nos armées sont déjà sur la frontière. Espérons que les deux pays se contenteront d'une bataille décisive, nous n'en sommes plus au temps des grandes guerres de conquêtes et d'extermination. C'est du moins ce que je crois, en priant Dieu de protéger notre belle France.

Ce navire de guerre, un aviso, est à peine resté deux heures sur notre rade. Le commandant refusa de descendre à terre, sous prétexte qu'il était pressé. En cette occasion, l'excuse était admissible; mais qu'on me permette une petite observation. Le Gabon n'est pas très éloigné du Congo. Au Gabon, il existe une station maritime, composée de quatre ou cinq bâtiments à vapeur ; comment se fait-il que nous voyions si

rarement notre cher pavillon national flotter dans nos parages. De temps à autre, deux fois par an au plus, un bâtiment vient à Banane chercher du charbon; mais là se borne sa courte visite. La côte est un pays sauvage, malsain, triste, et ces messieurs préfèrent, je le comprends, aller directement du Gabon à Saint-Paul-de-Loanda. Ces voyages-là sont fréquents; Saint-Paul, il est vrai, est une ville relativement gaie et agréable. Nous voyons quelquefois des croiseurs passer au large, mais ils ne s'arrêtent jamais. Il a fallu une circonstance comme cette malheureuse déclaration de guerre à la Prusse. La seule démonstration dont on se souvienne est celle qui eût lieu à Kinsembo, il y a trois ou quatre ans. La factorerie de Régis ayant été pillée, la *Bellone*, frégate amiral, accourut et le commandant, descendant à terre avec son état-major et quelques matelots, obtenait immédiatement satisfaction des indigènes.

Rien n'est funeste à l'importance du nom français, comme cette négligence de nos gouvernants. Les nègres ne craignent les blancs et ne les respectent qu'autant qu'ils les croient puissants et à même de se défendre. Aussi, les Anglais acquièrent-ils chaque jour une plus grande considération, et cela à nos dépens. Quoiqu'ils ne possèdent pas de station aussi rapprochée que la nôtre (la plus près est celle de cap Coaste Castle), leurs navires se font voir souvent dans nos parages, ils y stationnent; les officiers s'enquièrent des besoins des blancs, descendent à terre, enfin font acte de présence. On ne saurait croire combien ces petites démonstrations, peu compromettantes, font impression sur les indigènes qui en arrivent à ne nous considérer que comme les humbles serviteurs de nos puissants voisins. Je sais bien l'objection que l'on fera. L'Angleterre est une puissance essentiellement maritime; sa marine est en nombre bien supérieure à la nôtre, j'en conviens; mais n'est-il pas pénible pour un cœur français de voir, par exemple, que pour entrer dans le Congo, nos capitaines sont obligés de se servir de cartes anglaises? Je ne sais pas un mot de

notre organisation maritime, mais qui pourrait empêcher nos marins de venir explorer, sonder, étudier ce magnifique fleuve, certainement le plus important de toute la côte africaine, depuis le Niger jusqu'au Cap. Nous y allons bien, nous, que l'on méprise, parce que nous y sommes dans un but mercantile. Loin de nous encourager, on repousse nos renseignements, et cependant, ne sommes-nous pas, en somme, les pionniers de la civilisation dans ces contrées sauvages, et n'est-ce pas à de hardis et aventureux négociants que la France doit d'être connue, respectée sur presque toutes les côtes africaines ?

Que nos officiers de marine, plus intelligents, plus instruits, au lieu de recueillir à la légère quelques renseignements souvent erronés sur les pays qui les entourent et de stationner inutilement au Gabon, viennent juger par eux-mêmes de leur importance, des ressources qu'ils présentent; et alors les rapports qu'ils seraient en mesure de faire, serviraient de documents vrais pour ceux que ces questions intéressent. Ils répandraient la connaissance de notre langue, augmenteraient l'influence de notre nom, et leur présence seule ajouterait à notre sécurité et à l'importance du commerce français.

On dit — car toutes les excuses sont bonnes : — le Portugal possède, nominalement c'est vrai, mais enfin à lui appartient tout le pays qui s'étend depuis Ambriz jusqu'au cap Négro, dans le royaume de Loango. Nous savons déjà quel est le genre d'autorité qu'il possède sur les noirs de Mossoul qui habitent le pays compris entre Ambriz et Loanda; mais, depuis Ambriz jusqu'au Gabon, non seulement le pays n'est pas sous sa suzeraineté, mais il n'y exerce absolument aucune influence. Bien plus, il est nombre de points où un blanc de cette nation ne peut même pas s'établir ; alors que nos nationaux, les Anglais, les Hollandais y sont acceptés avec joie. Il paraît que quelques gouvernements ont reconnu par traité au Portugal le droit de s'approprier toute cette partie de la côte ; cela empêche-t-il les Anglais d'y envoyer des navires, de proté-

ger leurs compatriotes contre les indigènes qui sont libres, — dans toute l'acception du mot, — au besoin, contre les dégradados portugais, qui parviennent à s'échapper d'Ambriz et s'établissent dans le pays? Non, non! Eh bien! faisons comme eux. Notre grand défaut, le voici; je le crois incurable, car il a pour cause notre bonheur : notre patrie est un des plus beaux pays du monde, riche en produits de toutes natures; il ne manque à ses heureux habitants rien de ce qui est indispensable à l'homme. Le Français naît, vit et meurt dans sa France. Si quelquefois il en sort, c'est pour faire une excursion chez ses voisins ; mais il s'en revient bien vite, plus amoureux que jamais de sa terre natale.

Est-ce l'Angleterre qui le retiendrait? Est-ce son pâle soleil; sont-ce ses brouillards? Est-ce l'Anglais, dont la morgue le décourage et qui, lui-même, n'a qu'une pensée : celle de quitter le sol qui l'a vu naître? Sera-ce l'Allemagne, quand, à chaque pas, il rencontrera par milliers des émigrants qui fuient une patrie qui ne peut les nourrir? Sera-ce enfin l'Espagne, pays riche, il est vrai, mais dont les habitants ne savent pas ou négligent d'utiliser les ressources, dont les campagnes restent sans culture? — et où il sera toujours sur le qui-vive.

Partout il a entendu parler sa langue; la France est un objet de convoitise générale. Il se demande alors quelle idée saugrenue a pu la lui faire quitter, et, à peine en route, il rebrousse chemin.

Eh bien! voilà où je voulais en venir; si loin que nous soyons de la patrie, ce sentiment survit au fond de notre cœur. Nos officiers pensent, sans doute, qu'on n'attachera pas une grande importance à leurs travaux et ils ne voient pas l'utilité de se donner du mal; on ne les encourage pas. Et puis, je ne sais par quel singulier travers nous négligeons les nôtres pour prôner les étrangers. Je suis trop ignorant, malheureusement, pour multiplier les exemples. Mais, en restant dans le cadre du sujet qui m'occupe, n'est-il pas vrai que tout le monde connaît Speck,

Barth, Livingston et tant d'autres? Combien y a-t-il de Français qui aient entendu parler du capitaine Mage, de du Chaillou, cet intéressant explorateur du Gabon, du brave René Caillé, ce jeune officier de marine qui périt si fatalement à la recherche des sources du Niger et qui le premier découvrit Tombouctou!

Pardon de m'être laissé emporter par le désir de voir notre nom porté fièrement dans le monde entier; mais ceux qui ont voyagé beaucoup, constateront avec moi que nous ne sommes pas partout les premiers et surtout qu'en bien des contrées, notre importance est loin d'atteindre le degré auquel nous pourrions prétendre.

Si la vie n'est pas toujours gaie, en quelque endroit de la terre que l'on soit, il en existe certainement peu où elle le soit moins et aussi souvent qu'au 6° degré au-dessous de l'équateur, sur la côte occidentale d'Afrique. S'il n'arrive pas de navire d'ici à quelques jours, nous allons nous trouver complètement sans ressources et, cependant, on ne peut être plus économe que nous ne le sommes.

Une cuillerée à café de saindoux au cuisinier pour chaque plat et des palmatorios, si c'est mauvais, voilà tout ce que nous lui donnons pour les assaisonner. Peu de blancs s'en contenteraient et je suis épouvanté quand je me souviens des quantités de beurre ou de saindoux qu'emploient nos cuisiniers. Il est vrai que les mets qu'ils préparent de cette façon sont meilleurs que ceux que nous fabrique Miâla; mais peut-être arriverait-on au même résultat, si on leur donnait un peu moins de graisse et quelques palmatorios. Cependant, comme je n'ai pas la prétention de revenir en France, pour apporter de nouvelles réformes, je me contente de soumettre cette grave question aux méditations des économistes.

Toutes ces boutades ne prouvent qu'une chose, c'est que nous sommes vexés d'être obligés de manger si mal.

M***, un de nos compagnons, vient de nous quitter, c'est un brave garçon, mais dont la conversation, peu variée et prétentieuse, est fatigante. Et cependant, ce soir,

le repas fut particulièment triste; quand on est quatre au milieu d'un pays perdu, chacun occupe une large place dans l'existence commune. La seule ressource qui nous restait, était de dire du mal de lui. Avez-vous remarqué une chose? Vous êtes trois, vous causez de bonne amitié, l'un de vous s'en va, les deux qui restent le mettent aussitôt sur le tapis. On épluche sa conduite, son caractère. Enfin, vous voilà seul, vous montez vous coucher en haussant les épaules et murmurant tout haut : Décidément, ce pauvre un tel, s'il voit bien la paille dans l'œil de son voisin, ne s'aperçoit guère de l'énorme poutre qui bouche le sien. Quel bavard, quel, etc., etc.

Danse des Krouboys. — Notre conversation, cependant, commençait à languir, quand un bruit formidable de casseroles brisées vint frapper nos oreilles. Les noirs de la maison, sans doute pour fêter le dimanche, chantent et dansent.

Il était à peine neuf heures et nous allâmes assister à leurs contorsions. Ils étaient partagés en deux groupes distincts; l'un composé des Krouboys, l'autre des naturels de Bomah. Si, bien des fois, j'avais assisté aux danses des Cabyndes et à celles des noirs de l'intérieur, jamais je n'avais été témoin de celles que j'avais sous les yeux.

Les Krouboys attirèrent, tout d'abord, notre attention. Deux d'entre eux, assis sur un petit banc, tenaient entre leurs jambes des boîtes en zinc défoncées et, à l'aide de deux bâtons, ils frappaient à coups redoublés et saccadés sur ces instruments qui leur servaient de tambour et rendaient un son fêlé très fort, très criard, et très désagréable.

Nos cinq autres Krouboys, Pipe en tête, tenant chacun d'une main un sabre de cavalerie ou d'infanterie, de l'autre une machette ou un fourreau, trépignaient en cercle, le corps penché en avant et se balançant tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. De moment en moment, ils poussaient des hurlements suivis de quelques mots accompagnés de simulacres d'attaque et de défense.

Chaque fois qu'ils passaient devant les musiciens, ils s'arrêtaient et redoublaient d'ardeur ; c'était une véritable danse de guerre, accompagnée de gestes de défi et de provocations. Ils étaient, je vous assure, beaux à voir, ces nègres robustes, armés, gesticulant, à la lumière blafarde de la lune, auprès d'un grand feu dont les reflets venaient se jouer sur leur peau noire. On eût dit des démons dansant le sabbat. On se sentait impressionné malgré soi en face de ces natures ardentes et indomptables. Nous ne nous lassions pas de les regarder.

Danse des captivos. — Bien différente était la danse des gens de Bomah. Debout en cercle autour de l'un d'eux, qui semblait les diriger, ils chantaient, balançant doucement leurs reins de droite et de gauche, en avant, en arrière. Le chef échangeait des tapes dans les mains, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre; tous suivaient en cadence, en frappant dans les leurs. Deux nègres tapaient avec rage sur un tambour qu'ils tenaient entre leurs jambes. Ces tambours sont faits d'un long tronc d'arbre creux et terminé en pointe. La partie large est recouverte d'une peau d'antilope sur laquelle on frappe avec les mains ; le son est fort, mais peu sonore et très peu mélodieux. J'ai vu de ces tambours qui avaient plus de 4 mètres de long.

C'était le 21 novembre 1870, une date dont nous nous souviendrons longtemps, hélas ! Une chaloupe mouille en rade d'Ambrizette. Elle apporte la correspondance. Comme nos cœurs battent pendant que L*** l'ouvre d'une main fiévreuse. Quelles terribles nouvelles elle nous apporte ! nous avons été vaincus à Sedan et l'empereur s'est rendu avec 110,000 hommes. Que d'événements se sont succédé en si peu de temps ! Le lendemain, la déchéance de l'empire est prononcée, la république est acclamée. Mais que s'est-il passé depuis ? Les Prussiens vainqueurs marchent-ils sur Paris ? La France, au contraire, a-t-elle repris l'offensive; a-t-elle enfin chassé de son sol tous ces maudits étrangers

qui le souillent ? Quelle anxiété est la nôtre, et savoir que vous tous êtes là risquant votre vie, pendant que moi, votre fils, votre frère, qui devrais vous défendre et vous protéger, je vis ici inutile à tous, à ma patrie! Quelle horrible chose que l'attente et que l'incertitude! Nous avons voulu faire quelque chose pour nous unir à nos compatriotes, une pétition a été ouverte parmi nous et chacun est jaloux d'apporter sa petite offrande, mais nous sommes si peu..... Les Prussiens marchent sur Paris. Si vous aviez vu, à cette nouvelle, quelle rage impuissante se lisait sur tous les visages! Ah! si la France n'avait pas été si loin, si nous avions seulement pu, nous partions, nous courions joindre nos efforts à ceux de nos braves soldats et de nos chers compatriotes. Nous allions avec nos frères et nos amis repousser l'étranger ou mourir en défendant le sol de la Patrie.

Je ne suis pas guerrier et, si l'on se battait en Prusse, peut-être n'irais-je pas avec plaisir... Mais, savoir notre cher pays envahi, nos maisons brûlées, nos compatriotes réduits en foule à la misère et ne pouvoir prendre une arme pour défendre sa patrie, hélas! C'est une bien triste position que la nôtre, et qui sait combien de temps nous allons rester sans lettres, si les communications sont rompues, — une année peut-être.

A la suite de toutes ces nouvelles, triste, malade, j'avais perdu courage et abandonné la rédaction de ce journal; mais je le repris bientôt, car, depuis plus de deux ans que je relate chaque soir les événements de la journée, ce travail est devenu plus qu'une habitude, mais une de mes plus chères et plus précieuses distractions.

Du fer et de son traitement. — Nous savons déjà que les noirs de l'intérieur forgent le fer. Voici l'appareil dont ils se servent et que j'ai vu entre les mains du marfouk Canga à Kinzâo. Son mulek a appris à s'en servir dans les tribus du haut Congo dont il est originaire, et il fait des clous quand on lui fournit le fer.

Cet appareil se compose de deux cylindres en bois creusés dans un tronc d'arbre et réunis à leur base par un tuyau de même matière percé de deux trous qui communiquent chacun avec une des boîtes. La partie supérieure de ces boîtes a été enlevée et remplacée par deux peaux de mouton fortement attachées aux cylindres. Pour se servir de l'appareil, le forgeron fait un trou dans la terre et le remplit de charbon de bois au milieu duquel il fait aboutir un tuyau en terre cuite. Il place la bouche du conduit en bois en face de l'orifice de ce tuyau, puis il s'accroupit et, saisissant dans chaque main une des peaux, il aspire l'air qu'il renvoie avec force en les soulevant et les baissant alternativement. Par le moyen de cette espèce de double soufflet, on voit que le jet d'air est à peu près continu. Quant au fer, le forgeron n'a que la peine de le ramasser, il existe dans l'intérieur à l'état natif et à la surface du sol, et cela dans beaucoup d'endroits et en grandes quantités, m'assurent les indigènes; mais je n'en ai jamais vu.

Un Portugais qui a séjourné longtemps au *Bembe*, point situé dans l'intérieur, à un mois de marche d'Ambriz, et où il existe de grandes mines de carbonate de cuivre ou malachite exploitées par le gouvernement portugais, me racontait que les naturels de ce pays épurent le fer en masses assez abondantes.

Ils se serviraient pour cela, s'il faut l'en croire, d'un fourneau plus grand, mais basé sur le principe de celui dont je viens de donner la description.

C'est une longue cheminée en terre dans laquelle on empile du charbon de bois et du fer. Au bas, se trouvent quatre orifices perpendiculaires, deux à deux, auxquels sont adaptés des soufflets en peaux de chèvre. Entre ces quatre soufflets sont percés quatre autres trous par lesquels on recueille le fer en fusion.

Pour travailler le métal, les naturels se servent uniquement d'une pince grossière, d'une masse en guise de marteau et pour enclume d'un gros bloc, le tout, en fer.

Ces noirs de l'intérieur m'inspirent beaucoup d'intérêt ;

peut-être est-ce parce que je ne suis pas en rapports continuels avec eux; mais, quels que puissent être leurs défauts, au moins ont-ils des qualités qui font désirer de les connaître davantage. Ils possèdent une industrie; leurs procédés, il est vrai, sont des plus primitifs, leurs instruments bien imparfaits, mais ils s'en servent avec une certaine habileté. Parmi les cimeterres, et les sagaies que j'ai rapportés, il en est de formes curieuses et souvent gracieuses.

Nous savons aussi qu'ils utilisent les fibres de certaines plantes pour s'en faire des vêtements; ils les tissent, entremêlent les pailles de différentes couleurs, tressent les joncs et en font des paniers de mille formes diverses, utilisent le cuivre que nous leur vendons en baguettes, pour en faire des ornements à leurs armes, et des manilles à leurs femmes. Les noirs de la côte qui n'ont aucune idée de ces industries leur achètent souvent très cher les objets qu'ils savent fabriquer.

Si ces nègres sont restés sauvages, alors que presque tous les autres peuples progressaient, il ne faudrait pas en déduire qu'ils ne sont pas perfectibles. Le noir n'est pas inférieur au blanc, de naissance; les quelques petits enfants qui ont été élevés dans nos pays civilisés apprennent aussi facilement que nos petits blancs ce qu'on leur enseigne, et leur intelligence atteint le même degré de développement. Mais, pour cela, il est indispensable de les enlever à leur entourage dès leur plus tendre enfance. Quelques années plus tard, il n'est plus temps.

Du moyen de civiliser les nègres. — Quel profit ont tiré ces sauvages de leur contact avec les blancs? Aucun. Paresseux, voleurs, abrutis par la superstition, depuis des siècles ils ne se sont pas élevés d'une ligne sur l'échelle de l'intelligence humaine. Pour moi, je l'avoue, il n'existe guère qu'un moyen de les civiliser : ce serait de les éloigner de leur pays; par exemple : de les engager comme coolis. C'est ainsi qu'agissent avec les Krouboys les grandes mai-

sons de la côte et particulièrement les Anglais, et cela au grand avantage des blancs et des noirs. Malheureusement, étant connu le caractère poltron et lâche des habitants de ce pays, il est à peu près inutile d'y songer. Jamais ils ne consentiront à voyager. Malgré la disparition de la traite, malgré les preuves qu'ils ont chaque jour de l'absurdité de leur croyance, on ne peut leur ôter de l'esprit l'idée que nous les mangeons. En effet, que pouvions-nous faire de tous les noirs que nous avons achetés? On les transportait dans un pays plus sain et plus beau que le leur, pour cultiver la terre, leur répétons-nous sans cesse. Les plus intelligents ne comprennent pas et haussent les épaules ou, s'ils comprennent, ils n'osent le laisser voir, de peur d'être accusés de connivence avec les blancs.

Ce qui, chez ces peuplades, frappe beaucoup les nouveaux arrivés, c'est la prompte formation des enfants qui marchent au bout de quelques mois. A douze ans, ce sont de petits hommes; ils travaillent, font du négoce, s'engagent comme journaliers pour coudre les sacs d'arachides, les porter à la plage lors d'un embarquement. A quatorze ans, une fille est nubile; mais, disons-le bien vite, à vingt-cinq ans, c'est une vieille. Les femmes vivent, en général, moins longtemps que les hommes, cela vient probablement de ce qu'elles se marient trop jeunes.

A quoi tient cette précocité des jeunes négresses; est-ce un effet du climat ou de la constitution plus robuste de gens habitués à souffrir toutes les intempéries des saisons? Dans les pays chauds, les femmes sont généralement plus vite formées que dans nos pays du Nord, mais je ne pense pas qu'il en soit de même pour les petits enfants. Le développement intellectuel est-il dépendant de l'organisation physique? Voilà un point qu'il serait intéressant d'étudier.

Encore un fait à noter : la couleur des nègres s'altère et prend un ton noir sale très visible lorsqu'ils sont sous le coup d'une émotion très violente, — d'une grande terreur, par exemple. Je parle seulement du visage. Vous savez combien ils sont superstitieux ; pour un empire, ils ne

voyageraient pas seuls la nuit; ils craignent les serpents, les fauves et surtout les sorciers.

Des privilèges des blancs. — Malgré les nombreuses exigences des indigènes et tous les tracas qu'ils nous causent, les blancs sont parvenus, avec le temps, à leur inculquer quelques bonnes habitudes qui nous aident à supporter leur contact continuel. Il en est une entre autres, — celle qu'ils respectent le plus et qui constitue un de nos plus chers privilèges, — il est sévèrement interdit à tout nègre de franchir, sans autorisation, le seuil de nos habitations, surtout lorsque nous sommes à table. C'est fétiche, c'est-à-dire un droit sacré. Si un chef vient nous rendre visite ou a besoin de quelque chose, il s'arrête à la porte et dit : Bonjour. Sa présence annoncée, il se retire dans le chimbeck des marfouks et attend. Quelquefois le blanc lui fait signe d'entrer, c'est alors une grande faveur.

Le roi lui-même, s'il trouve les blancs à table, demande l'autorisation d'entrer leur serrer la main, puis ressort, attendant la fin du repas. Les salles à manger donnent toujours au dehors, les portes sont toujours ouvertes afin que les blancs puissent surveiller ce qui se passe chez eux. Les noirs de l'intérieur ou ceux qui, visitant rarement les blancs, ignorent cette coutume, viennent souvent nous relancer. « *mundele, soumba tangandanga* ou *ouenda fouta touya* (blanc achète la gomme élastique ou va payer la poudre). » Les muleks alors leur font signe de se sauver, courent après. « *Equa, equa! mundélé n'nuā, nani endoké.* (Oh! oh! le blanc mange, c'est sacré), lui crient-ils d'un air effaré et les pauvres diables s'en vont tout honteux, effrayés, croyant avoir commis un sacrilège.

Néanmoins, à l'époque du grand négoce, les naturels insistent, les gamins se plantent devant la porte à nous regarder. En ce cas, Tambour, Niô et la petite Jeannette, s'armant de balais, courent sus aux insolents qui n'osent leur résister par crainte des blancs et finissent par nous laisser en repos.

Kinzoé bat le fétiche. — Un jour que, bien disposé, n'ayant rien autre à faire, je venais de me mettre à mon journal, je fus dérangé par le bruit que faisait, dans notre *kintal*, un diable d'Akouendé. Il criait de toutes ses forces, sifflant à tous moments en secouant une calebasse pleine de petites pierres. J'attendis d'abord patiemment; mais, loin de diminuer, le bruit allait augmentant; à la fin, surexcité au plus haut point, je bondis de ma chaise, plein de rage et courus sus au tapageur. Tout ce vacarme provenait de ce que Kinzoé avait perdu un pagne et battait le fétiche (expression consacrée pour invoquer), criant que celui qui le lui avait volé mourrait s'il ne le rapportait. Il tenait dans sa main un petit bâton surmonté d'un paquet de rubans de diverses couleurs au milieu desquels se trouvaient un sifflet, une main en bois sculpté et une calebasse. Tout en sifflant et agitant ce fétiche, il le flattait, le suppliait de lui être favorable et d'envoyer tous les maux à celui qui l'avait volé. Il n'y eut pas moyen de le calmer; il cria plus bas, s'éloigna un peu. Mais je fus forcé de le subir jusqu'à ce qu'il eût retrouvé son pagne.

Ce curieux système d'invocation réussit presque toujours. Que de fois je l'ai constaté! Cependant, les noirs ne se font pas faute de tromper le fétiche. Un jour qu'on m'avait volé un canard, je fis exécuter cette cérémonie par le *monassoussou* (gardien de la basse-cour); le miracle s'accomplit, car, le lendemain, le canard était revenu au bercail.

Kinzoé n'est pas de ce pays. L'aspect de son visage suffit à l'indiquer. La peau de ses joues est fendue en lignes parallèles comme le museau des cynocéphales. Ce noir est originaire d'une tribu d'anthropophages qui habite fort loin dans l'intérieur, dans la direction du sud-est.

Un soir, vers cinq heures — nous étions alors à la fin novembre — comme nous fermions les magasins, nous aperçûmes une foule de naturels qui descendaient du village. Tout d'abord, cela ne laissa pas que de nous inquié-

ser. Cependant, il y avait tant de femmes mêlées aux hommes, que nos craintes ne tardèrent pas à se dissiper. Nous apprîmes bientôt qu'un canot de pêcheurs s'était détaché par le milieu et qu'un des noirs qui le montait, couché sur un débris, se dirigeait vers le rivage en nageant avec ses mains. La nuit approchait à grands pas, le soleil venait de se coucher, et, sous ces latitudes, il y a peu ou point de crépuscule; de même que, presque toute l'année, à vingt minutes de différence près, les nuits durent douze heures comme les jours. A sept heures, l'obscurité était donc complète; heureusement, la lune était dans tout son éclat, des milliers d'étoiles étincelaient au firmament et on avait allumé de grands feux sur le rivage.

L'épave, poussée par le vent et la marée, approchait peu à peu de la plage. Celui qui la montait nageait vigoureusement. La foule assemblée suivait tous ses mouvements avec anxiété. Il aborda enfin, il était sauvé. Aux questions dont on l'accablait de tous côtés sur son compagnon, il ne put que répondre qu'il s'était réfugié sur l'autre moitié du canot, mais qu'entraîné dans une autre direction, lui l'avait bientôt perdu de vue et ignorait ce qu'il était devenu. A cette nouvelle, les femmes remplirent l'air de leurs cris de douleur. *Equa*, *Equa taté, moné ninguê!* « O mon père ! o ma mère ! » Des pêcheurs coururent à leur pirogue et partirent à la recherche du naufragé. Ils ne revinrent que fort tard dans la soirée, ils n'avaient rien trouvé ; selon toute probabilité, le malheureux s'est noyé, ou a été mangé par un requin. On ne le revit jamais.

Cet accident fut suivi d'un désastre plus important. Un petit vapeur chargé du service entre nos diverses factoreries arrive avec une voie d'eau sous la machine. Impossible de le sauver ; si on l'échoue ici, il sera pillé ; c'est la coutume du pays. Le capitaine croit pouvoir tenir encore quelques heures. On l'expédie à Ambriz. Comme ils arrivaient le lendemain en vue de ce point, la machine refusa de fonctionner. Le capitaine fit augmenter la pression et, au risque de se faire sauter, lança son navire à toute va-

peur sur la plage où il échoua sur le sable ; l'eau l'avait alors envahi en partie et les feux s'éteignirent d'eux-mêmes; l'équipage fut sauvé tout entier, mais le père G***, qui faillit se noyer, fut obligé de garder le lit dont il ne se releva plus.

Il laisse au Havre une femme et plusieurs enfants sans ressources ; victime de son devoir, il avait sauvé aux assureurs ce qu'on put retirer du vapeur. Jacintho qui voulait la machine y fit atteler dix bœufs, quelques jours seulement après l'accident, mais elle était déjà tellement ensablée qu'il dut y renoncer.

Les vers blancs. — Les noirs n'ont pas le goût très développé, c'est un fait reconnu; néanmoins, il est certains aliments qui devraient soulever les cœurs les plus endurcis. Avant de donner la ration aux *maningames* (journaliers), nous faisions notre ronde habituelle. Près de la cuisine, *Kopiango*, le mulek de Miâla, cassait du bois mort. A ses côtés, sur une feuille de bananier, se vautraient d'énormes vers blancs. « Qu'est-ce que tu vas faire de cela? — C'est pour manger, signor. — Ça, » fîmes-nous et j'ajoutai une épithète que vous devinez. — « Si, signor ; cuit, c'est très bon. » Nous nous éloignâmes avec dégoût. Notre homme continuait, très content de lui-même, à enlever délicatement de leurs fourreaux de bois les gros insectes, dont la vue le réjouissait si fort et nous révoltait tant ; ce tronc d'arbre en était pourri. Nous avions bien vu des indigènes se battre pour des morceaux de peau de bœuf, mais je ne les croyais pas encore de cette force-là. Cependant, en y réfléchissant, est-ce que tout n'est pas convention ? Ne mangeons-nous pas des tripes et les nègres ne nous regardent-ils pas avec mépris quand nous préparons de la salade, cette paille de blanc, comme ils la nomment ? Vos raisons sont excellentes, me dira-t-on, mais nous ne mangerons jamais de vers blancs ; ni moi non plus, pardi !

A qui ressemble mon père ? — On ne peut s'imaginer

combien les sauvages ont le sentiment du beau et du vrai. En voici un exemple : Je reçus, un jour, la photographie de mon père avec toute sa barbe. Nemès se trouvait là. « Quel est ce portrait? » dis-je en le lui montrant. Il l'examina longuement avec attention, me regarda, puis, souriant finement de l'air suffisant d'un homme heureux d'avoir enfin trouvé la solution d'un problème difficile : « Ça, c'est ta femme blanche. » Un peu déconcerté par l'éclat de rire homérique qui accueillit sa réponse, il regarda de nouveau. « Mais tu ne vois donc pas la barbe? » fis-je en la lui montrant du doigt. « Ah! si, signor, » et il se mit à rire. Les nègres ont cela de bon, c'est que, comme les sots, ils rient de leur propre bêtise; pourvu qu'ils rient, ils sont heureux.

Encore s'ils n'étaient que bêtes, mais la superstition les rend cruels; le fait suivant donnera une idée du degré d'abrutissement de ces sauvages :

Une Cabynde, lavant du linge au bord de la rivière, a été emportée par un caïman. On en parla pendant plusieurs jours et cet accident semblait oublié, quand un mulek se souvint que, quelque temps auparavant, à la suite d'une dispute, une des compagnes de la malheureuse, emportée par la colère, lui avait souhaité d'être mangée par un caïman; absolument comme nous aurions dit : Que le diable t'emporte!

A cette déclaration, tous ceux qui étaient présents ne se purent contenir d'indignation et, sans l'intervention des blancs, ils eussent sur-le-champ fait justice de ce crime énorme. La pauvre étourdie fut condamnée à boire la casque (le poison). Elle sera embarquée sur la première chaloupe, afin de subir l'épreuve dans son pays. Voilà les tristes résultats de l'abrutissement et de la superstition. Et, cependant, avons-nous bien le droit de blâmer ces barbares; ne devrions-nous pas plutôt les plaindre? Faut-il remonter bien loin dans notre histoire pour trouver des cas semblables, de gens accusés de sorcellerie et massacrés par la populace? Ne devons-nous pas, puisque aujourd'hui nous sommes sortis des ténèbres de l'ignorance, faire pro-

14*

fiter ces peuples de ce qu'une civilisation plus avancée nous a enseigné? Certainement, et ce serait un devoir d'humanité; malheureusement, nous ne le pouvons pas. Ces coutumes sont tellement enracinées, que vouloir s'y opposer ou seulement oser les blâmer tout haut serait imprudent et dangereux. Ce n'est qu'avec le temps et par la crainte que nous pourrons y arriver. Il faudrait ou s'emparer du pays, ou alors revenir au système des engagements que j'ai proposé, quels que soient les inconvénients qu'il puisse entraîner à sa suite. Peu à peu, par le déplacement et la nécessité de vivre autrement, on parviendrait à soustraire ces malheureux aux lois de leur pays et à leur inculquer les croyances qui élèvent l'homme au-dessus de la brute. Si on recule devant ce moyen, je crains bien que les blancs, une fois en force, n'en arrivent à les détruire, comme ils l'ont fait en Amérique pour les Peaux-Rouges; comme cela se passe, en ce moment, en Australie avec les noirs. Souvenez-vous que je parle des indigènes de la côte, depuis le royaume de Loango jusqu'à Ambriz, peuplades au milieu desquelles j'ai vécu pendant quatre ans et qui, bien qu'en relations avec les blancs depuis nombre d'années, n'ont pas fait un pas vers la civilisation.

Histoire d'un diable et d'un serpent. — Voici quelques anecdotes qui nous ont mis en belle humeur : Le gérant d'une maison anglaise, revenant d'Europe, avait rapporté quelques jouets de nos pays, parmi lesquels se trouvait un diable renfermé dans une boîte, un de ces joujous dont on se sert pour faire peur aux petits enfants. On appela les muleks et l'un de nous ordonna à Tambour de tirer sur le crochet qui ferme la boîte.

Après bien des hésitations, et sur l'assurance qu'il n'y avait aucun danger, l'enfant se décida Comme le crochet tenait bon, il se rassura. Tout à coup le couvercle sauta, et la poupée barbue apparût. Les muleks, épouvantés, s'enfuirent en poussant des cris de terreur et Tambour serait tombé à la renverse sans C*** qui se trouvait derrière lui.

Mais, à peine sur ses jambes, il alla se cacher derrière la porte. L*** avait immédiatement renfermé le diable dans sa boîte et, voyant que le fétiche des blancs, comme l'appelaient les muleks, avait tant de pouvoir, il recommanda à tous le silence. En ce moment, le vieux Nemès, attiré par le bruit, apparut à la porte, accompagné de Tanda. Les muleks soufflaient entre leurs doigts en se donnant de petites tapes sur la bouche, interrompant de temps à autre ce mouvement pour frapper dans leurs mains et s'écrier : *Équa*, *équa taté*, *équa mundélé*, expressions d'admiration pour nous, qu'ils terminaient en faisant claquer leurs doigts, puis leur langue sur le palais en poussant de petits *ya* aigus.

Notre Anglais appela les marfouks et approcha la boîte du visage de Tanda pour lui faire voir le fétiche. Le pauvre diable n'était guère rassuré et faisait une grimace qui s'accentuait de plus en plus à mesure que notre voisin lui détaillait les pouvoirs de ce sorcier qui découvrait les voleurs, dénichait les menteurs, que sais-je encore, et, tout d'un coup, il fit jouer le crochet. Tanda fit un mouvement si violent, qu'il repoussa Nemès, qui se tenait prudemment derrière lui, et l'envoya se coller contre le mur. — Les muleks à l'abri riaient de tout cœur pendant que nous nous tordions les côtes dans un accès de fou rire qui finissait par nous faire très mal.

Cependant la plaisanterie avait assez duré et nous nous disposions à renvoyer les noirs, quand ce diable d'Anglais tira gravement un serpent de sa poche. Ce serpent en bois se tordait, s'enroulait sur lui-même par un mécanisme fort ingénieux, et sans qu'on vît le mouvement des doigts. Les nègres réunis en cercle l'examinaient avec crainte et sans oser approcher, alors même que l'animal était immobile. Sans pitié, notre hôte pria le marfouk de le porter chez lui, ce que celui-ci ne consentit à faire qu'après qu'on eut prévenu le serpent que Tanda était un ami et qu'il ne fallait pas lui faire de mal. Cette précaution ne le satisfit pas encore. Il fallut mettre l'animal dans une assiette et le

recouvrir d'une serviette. Alors seulement le marfouk reprit courage et, saisissant le plat, partit, le tenant à distance, à deux mains, comme le ferait une femme de chambre d'un certain vase qui, au besoin, pourrait servir à mettre des fleurs, mais que l'habitude a consacré à un usage plus utile.

Quant à faire porter le diable, il ne fallait même pas en parler. Tanda était parti depuis cinq minutes à peine, quand il revint tout effaré et nous raconta en tremblant qu'arrivé à la porte de la factorerie anglaise, un de ses amis l'ayant appelé, il s'était retourné et qu'au même instant le serpent avait soulevé la serviette ; qu'alors il avait tout lâché et s'était sauvé. Et nos rires de redoubler. Nous lui donnâmes pour sa peine un bon verre de vin et allâmes sous la vérandah, le laissant se remettre de son émotion. Les blancs de l'autre factorerie étaient sur leur porte et, les mains appuyées sur leurs genoux s'en donnaient à gorge déployée et nous faisaient signe en balançant le serpent en l'air.

Voilà une journée dont je me souviendrai. Vous voyez qu'il y a encore quelques bons moments à la côte. Depuis notre départ de France, je n'ai ri d'aussi bon cœur. J'en ris encore aux larmes en racontant cette scène. Je doute qu'on ait jamais pu voir quelque chose d'aussi véritablement comique.

Revenons maintenant aux choses sérieuses. Je suis allé passer quelques jours à Kinzâo afin de procéder à l'inventaire de la factorerie. Il est d'usage, pendant la morte saison, de fermer les comptoirs les moins importants. On déverse les marchandises qu'ils contiennent encore, dans les grandes factoreries, et on expédie les produits en Europe.

Ce fut dans les premiers jours de décembre que nous évacuâmes Kinzâo. Deux chaloupes suffirent pour emporter les ballots et les caisses que nous avions préparés. Les princes reçurent quelques cadeaux ainsi que Ganga, le marfouk, qui conserva sa *moukanda* (bon de service) pour surveiller l'établissement qui lui était confié.

Bien souvent la fermeture d'un comptoir ne s'accomplit pas aussi facilement. Les indigènes s'y opposent et ce n'est qu'avec un vapeur et à l'aide de Krouboys que les blancs y parviennent. Peut-être même, à Kinzâo, si nous n'avions pas opéré si promptement avec des gens d'Ambrizette, eussions-nous été fort empêchés. Ceux du pays nous ont refusé toute aide, malgré l'importance du prix que nous leur avons offert.

Aventure de Louis au Diable. — J'ai dit que, bien souvent, la fermeture d'un comptoir était une opération difficile, et voici, à ce sujet, une histoire bien dramatique qui vient d'arriver au Diable. Je la tiens de L***, le héros de cette aventure.

Nous avions fondé au Diable, non loin de Banane, au milieu des mussorongos, une petite factorerie isolée dont la direction lui avait été confiée.

Un jour, en faisant la ronde dans son magasin, il constata la disparition de plusieurs pièces de tissus; tout en se creusant la tête pour chercher d'où provenait ce déficit, il examinait le toit et les parois; à force d'attention, il remarqua un endroit qui semblait avoir été coupé. Il était seul, grimpa sur les planches où l'on arrime les tissus et, ayant placé une chaise sur la pile la plus élevée, put, à l'aide d'un bambou, soulever un carré de 20 centimètres environ. Etonné, ne doutant plus du chemin que prenait sa marchandise, il était cependant aussi perplexe qu'auparavant. Comment diable pouvait s'y prendre le coquin? Ce trou était trop petit pour livrer passage à un homme, même à un enfant, et les tissus étaient hors de la portée du bras. Décidé à éclairer ce mystère, la nuit suivante, quand tout le monde fut couché, il se glissa à pas de loup dans le magasin et attendit, blotti dans un coin. Le temps passait, la nuit touchait à sa fin; l'aurore, en blanchissant le ciel, commençait à faire pâlir la lumière de la lune; grelottant dans son coin, il maudissait déjà la résolution qu'il avait prise, quand un léger bruit au-dessus de sa tête attira son

attention ; retenant sa respiration, il écouta. Un grand silence régnait, interrompu seulement par les coassements des grenouilles dans le marais et le chant de réveil des coqs qui se répondaient.

A moitié assoupi, croyant à une erreur de ses sens engourdis par une nuit d'insomnie, il s'apprêtait à rentrer dans sa chambre quand le bruit se renouvela, semblable à un grattement. Un instant après, le petit carré se détacha du toit et, à la lueur indécise et diffuse de l'aube qui pénétra par l'ouverture, il vit, se détachant sur le ciel brun, une tête humaine et deux yeux brillants qui exploraient le magasin ; le noir, satisfait sans doute de son examen, se retira. Quelques instants après L*** crut distinguer une ligne noire qui descendait lentement vers les tissus. Que diable signifie tout cela? se demandait-il curieusement. Tout à coup, à son inexprimable stupéfaction, une pièce de mouchoirs monta vers le toit et disparut par l'ouverture ; il comprit. Le voleur pêchait ses tissus. Cette ligne noire qui l'intriguait était une corde au bout de laquelle était fixé un hameçon et, avec un peu de patience et d'adresse, ça mordait ; trois fois ce manège se renouvela et trois fois une pièce de tissu s'envola de la même manière. Cependant, le jour était venu et le coquin, aussi prudent qu'habile, referma la trappe et tout rentra dans l'ordre. L*** s'élança aussitôt dehors ; les noirs dormaient encore où faisaient semblant; la maison, la cour étaient tranquilles. Il examina le toit avec soin ; de l'extérieur il était absolument impossible de découvrir l'ouverture cachée par la paille qui couvrait entièrement la toiture.

La journée se passa sans incident. Cependant L*** avait son plan et, la nuit suivante, armé cette fois d'un revolver, il reprit son poste dans le magasin ; il y était depuis deux heures à peine quand un bruit sourd et continu, venant du bout de la maison, vint frapper son oreille. Rampant sur les mains et sur les genoux, il parvint à l'endroit d'où partaient les sons. On creusait un trou dans la terre ; cela devenait sérieux : ou on voulait le dévaliser complètement

ou le voleur trouvait que la pêche n'était pas assez fructueuse; le travailleur creusa plusieurs heures sans relâche et bientôt le trou, dépassant la muraille de petits bois, déboucha dans le magasin. A genoux le long du mur, son revolver à la main, L*** épiait le moment favorable; l'ouverture grandissait à vue d'œil. Le cœur lui battait bien fort d'émotion et de colère. Depuis longtemps déjà il voyait les mains du nègre qui, s'arrêtant un moment, avança la tête. « Avant qu'il n'ait eu le temps de se reconnaitre, racontait mon compagnon, je lui avais saisi la main droite qui me touchait presque et déchargé un coup de revolver, en tremblant et un peu au hasard. Mon voleur, blessé sans doute, poussa un grand cri, et, malgré les efforts qu'il faisait pour s'échapper, je parvins à le tirer à l'intérieur du magasin. Ce coquin continuait à pousser des hurlements, qui bientôt amenèrent tous les noirs de la maison. Enfin, affaibli sans doute par la perte de son sang, il ne se débattit plus et je profitai de ce répit pour voir à qui j'avais à faire. Il faisait alors grand jour et je pus reconnaitre dans les traits de ma victime, décomposés par la souffrance et la crainte, un de mes serviteurs, un grand lâche, paresseux, ivrogne, mais qui avait l'air doux comme un mouton. Plus de dix noirs nous entouraient, poussant des exclamations d'étonnement et d'épouvante. Je les fis sortir au plus vite, sous prétexte d'emmener leur camarade, qui ne donnait plus signe de vie. Je fermai tout, fis combler le trou et envoyai immédiatement une chaloupe à Banane. »

La matinée fut très agitée; les naturels ne disaient rien, mais ils regardaient le blanc d'un air menaçant qui ne présageait rien de bon; la situation devenait de plus en plus tendue. Cependant le voleur avait été pris sur le fait, mais le châtiment avait été rude. Louis, bien que faisant bon visage, était fort inquiet ; heureusement il avait envoyé chercher le roi et les princes, et les naturels attendaient leur arrivée.

Dans l'après-midi, la victime mourut, la position de-

venait intolérable. Enfin, vers quatre heures, le *tornado* mouillait sur rade et le gérant en chef de Banane en personne en descendait avec vingt Krouboys.

Il venait à peine d'être mis au courant de la situation que le roi arrivait suivi d'une foule de femmes, d'enfants et d'hommes dont plusieurs étaient armés de fusils. Après une discussion violente, on se sépara dans de très mauvais termes, et certes l'arrivée des renforts empêcha seule les naturels de se porter à des voies de fait, d'autant qu'ils n'avaient pas eu le temps de se mettre en force.

L***, malgré les 100,000 perles, prix du sang, qu'il avait promises au roi, ne pouvait rester au Diable. A la première occasion, il eût été assassiné ou empoisonné. M. B*** le comprit; la fin de la saison approchait et l'évacuation immédiate de la factorerie fut résolue. Six heures après, aidé des robustes et intelligents Krouboys, tout ce qu'il y avait de précieux était embarqué à bord du *tornado* et nous quittions cet endroit dangereux, accompagnés des malédictions de toute la population assemblée. Les 100,000 perles avaient été confiées au marfouk, ainsi que la garde de la factorerie abandonnée.

Telles sont, en ces contrées sauvages, les dures nécessités auxquelles les blancs sont souvent obligés d'avoir recours. L*** regrettait la mort de sa victime, mais il ne pouvait aussi se laisser dévaliser impunément; tant pis pour ceux qui se laissent prendre, ils paient pour tous les autres.

Un service de paquebots. — Le courrier arrivé à Ambrizette pendant mon absence nous annonce la création récente d'une compagnie anglaise de bateaux à vapeur. Elle partira de Liverpool, le 5 de chaque mois, touchera à *Madère-Ténériffe* (Santa Cruce), de là gagnera la côte à *Sierra Leone*, touchera au *cap Palmas*, à *Acra*, cap *Coast Castle*, pays des Ashantis, à *Wydah*, *Lagos*, royaume du Dahomey, au *Bony*, au fond du golfe de Guinée, s'arrêtera au *Gabon* ; de là gagnera la côte sud à *Landana*, et suivra pour *Banane*, *Ambrizette*, *Kinsembo*, *Ambriz*.

Loanda. Ces steamers déposeront sur tout ce parcours les marchandises à destination des points nommés et reviendront par le même chemin, prenant du chargement partout où il y en aura et, au besoin, dans les points voisins situés sur leur route où on les aura priés de s'arrêter

Cette ligne de communication directe et rapide avec l'Europe va donner au commerce de cette partie de la côte une extension et un développement très grands. Il est à regretter que la France n'ait pas pris l'initiative de cette innovation. Nos Messageries nationales ne vont que jusqu'au Sénégal, cependant nous possédons dans le golfe de Guinée toute la côte de *grand Bassam*, plus au sud le Gabon. Et sur tout le littoral, depuis Sierra Leone jusqu'à Saint-Paul de Loanda, il existe des établissements français, quelques-uns d'une importance considérable. En ne citant que les plus connus, on peut estimer à plus de cent navires par année la valeur des produits qu'ils exportent d'Afrique, et presque tous ces bâtiments arrivent chargés de marchandises de provenance européenne. Une compagnie française eût donc probablement réussi, d'autant que la plupart des produits de cette partie du continent se vendent de préférence en France et à des prix beaucoup plus élevés qu'en Angleterre; par exemple, l'arachide qui vaut, à Marseille, dix pour cent de plus qu'à Liverpool. L'ivoire, la gomme, et notamment le café et l'huile de palme, trouvent sur nos marchés, même au Havre, un écoulement au moins aussi prompt et aussi avantageux.

Je crois donc qu'une compagnie française de bateaux à vapeur, assurée de charger presque toutes les arachides qui se recueillent sur la côte occidentale d'Afrique, ferait largement ses frais. Le traitant, le négociant qui d'abord lui confieraient ce produit, ne tarderaient sans doute pas à trouver plus commode et souvent plus avantageux d'y joindre le café, l'huile de palme, l'ivoire. Ces bateaux partant du Havre chargeraient forcément les nombreuses marchandises de provenance Hambourg, tels que liquides de toutes sortes, poteries d'Allemagne, verroteries; faisons

abstraction de celles qui viennent de Manchester, les tissus entre autres. Au retour, ces vapeurs toucheraient à Marseille.

Cette compagnie desservant les points français de la côte, notamment le Gabon, donnerait à cette colonie une importance commerciale et maritime très utile dans ces parages, appelés à un avenir assuré par leurs richesses végétales. Mais à quoi bon insister; nous n'osons rien entreprendre à l'extérieur, nous laissons dépérir nos colonies. Quand parfois nous nous risquons, il est trop tard, et alors nous sommes étonnés de ne pas réussir. Voyez les Anglais. A ne considérer que l'Afrique; quatre compagnies vont jusqu'à Sierra Leone; deux poussent jusqu'à Fernando Pô. Leurs vapeurs font deux voyages par mois. Des Français, on n'en a jamais ouï parler. Ah! s'il se crée une opération véreuse à la Bourse, le public accourt en foule, on le ruine, mais cela ne lui ouvre pas les yeux. Qu'au contraire une compagnie se fonde pour exploiter l'étranger, le bénéfice est assuré, les opérations sont saines, utiles à la France, au développement de son commerce, accroîtront son importance et l'influence de son nom — mais c'est loin! — le capitaliste tourne le dos et va porter son argent dans un tripot où, maintes fois déjà, il a été volé. On pourrait résumer en ces quelques mots le génie des trois nations qui se disputent l'Afrique occidentale : l'Anglais entreprend et arrive toujours à temps; le Français, s'il se décide, arrive trop tard; quant au Portugais, c'est autre chose, il réfléchit.

La correspondance est si longtemps à nous parvenir que le premier vapeur de la nouvelle compagnie passait à Ambrizette quelque quinze jours après que nous avions connaissance de sa création, et cependant le paquebot portugais, qui part de Lisbonne le 7 de chaque mois, ne met guère plus d'un mois pour arriver à Ambriz.

Banane reçoit le courrier huit jours après par une embarcation affectée à ce seul usage, et nos lettres nous parviennent ensuite, par une occasion souvent, c'est-à-dire

quinze jours, trois semaines plus tard. Le nouveau *packet* anglais va changer tout cela.

C'était le 25 décembre, une date mémorable. A onze heures du soir, deux coups de canon retentirent dans la nuit avec un bruit formidable qui nous réveilla en sursaut. Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Un navire de guerre? Non, c'est une frégate prussienne annoncée par le dernier courrier comme croisant dans nos parages. Et chacun de sauter à bas du lit et de courir, à peine vêtu, de tous côtés et plein d'émotion.

Au large brillaient les trois feux de couleur d'un grand bâtiment. Le bruit court que c'est le paquebot anglais. Cependant on ne l'attendait pas sitôt. Bientôt des fanaux grimpèrent le long du mât de pavillon de chaque maison. Un Anglais partit en pirogue. A deux heures du matin, il était de retour. On l'accabla de questions. Le vapeur était parti et repasserait dans quelques jours, retournant en Europe.

Le 1er de l'an 1871, en effet, un immense vapeur en fer, de la contenance de 2,000 tonneaux environ, apparut, venant du sud à toute vitesse. Il arriva majestueusement en vue d'Ambrizette et mouilla sur rade, mais fort loin au large. Un coup de canon retentit et l'on entendit du rivage la chaîne de l'ancre se dérouler avec un bruit de tonnerre; vous pensez si tous les blancs s'empressèrent de se rendre à bord. Il y avait à peine cinq minutes que le vapeur avait stoppé et déjà plus de six pirogues l'entouraient. C'était à qui accosterait le premier; mais cette précipitation ne nous servit guère. A peine à bord, il nous fallut déguerpir. « Pas de chargement? — Non. — Je m'en vais, » et la sonnette électrique prévenait le mécanicien. Nous étions sur l'échelle et le bateau marchait déjà et les noirs, dans les pirogues, s'accrochaient aux cordes et criaient d'arrêter. Nous nous précipitâmes tous à la fois dans les embarcations qui se trouvaient à portée et au large vivement. Déjà l'hélice, avec un ronflement sonore, nous envoyait des flaques d'eau. Il paraît que ces vapeurs ne s'arrêteront pas longtemps. Un Portugais, dont la pirogue était en

retard, ne put même arriver à temps pour monter à bord.

Les Cabyndes, en revenant, ne manquèrent pas de raconter avec force détails ce qu'ils avaient vu, et les gens du pays qui, de terre, voyaient cette grande machine, plus monstrueuse que tout ce qu'ils avaient pu imaginer, n'en revenaient pas... et de recommencer : *Équa! équa! mundélé*, en soufflant et frappant sur leur bouche entr'ouverte.

Les maringouins. — Voici la mauvaise saison revenue avec son cortège de maux. Depuis le coucher du soleil jusqu'au lever de la brise de mer, nous endurons un véritable martyre. Parmi nos plus terribles ennemis, il faut citer les moustiques et surtout les maringouins, affreux petits insectes ailés, gros à peine comme la tête d'une épingle qui pénètrent sous les vêtements, s'introduisent dans le nez, dans les oreilles et nous rendent fous de douleur. Que de longues et interminables nuits nous avons passées à nous promener, en fumant, enveloppés d'un grand drap qui nous faisait ressembler à autant de revenants. Ces maudits insectes, heureusement, n'apparaissent pas tous les soirs comme les moustiques. On les voit, surtout, quand le temps est humide, après les grandes pluies. On s'habitue, du reste, à la morsure des moustiques. Dans les premiers temps de mon séjour, ils me faisaient endurer des souffrances intolérables et mon corps était couvert de grosses cloques très douloureuses. Aujourd'hui, je les supporte beaucoup mieux. Mais que le ciel vous préserve de la présence, dans votre moustiquaire, d'un seul de ces cruels altérés de sang. Impossible de dormir avant de l'avoir tué. J'ai passé bien des heures, assis sur mon céant, les cheveux ébouriffés, les yeux hors de la tête, occupé à chercher, à poursuivre mon bourreau. Enfin, je le tenais, je l'insultais, je le tuais en grinçant des dents. Et comme on se sent bien ensuite, quel calme, quelle douce béatitude! Il est une promenade bien amusante que l'on peut faire chaque soir, quand les nègres, tout nus, enveloppés d'un grand morceau d'étoffe comme d'un linceul et couchés sur leurs

nattes, la tête appuyée sur un oreiller de sable, se préparent au sommeil. A chaque instant, on entend un bruit sonore : c'est un noir qui écrase un moustique sur sa cuisse. A moitié endormi, il se livre encore à cet exercice qui nous réjouit toujours.

Qu'une moustiquaire soit mal battue et le mulek est certain de payer bien cher sa négligence. Gare aux palmatorios! Il est d'usage de la fermer hermétiquement avant la nuit, après en avoir chassé tous les hôtes incommodes, et, le soir, le blanc s'y introduit par-dessous, à plat ventre, de manière à l'ouvrir le moins possible et cela avec des précautions telles que se mettre au lit est un véritable travail de patience et d'habileté.

Les insectes de toutes sortes pullulent en ces contrées : les grosses demoiselles, les cerfs-volants, les chauves-souris, les papillons de nuit qui chaque soir viennent voltiger dans la salle et se brûler à la flamme de la bougie dont la lumière les attire. Il en tombe sur la table, dans les plats, dans les assiettes. Nous en faisons quelquefois un véritable carnage.

A l'époque des pluies, les fièvres sont fréquentes et la quinine joue un rôle prépondérant. En toute saison, du reste, les blancs sont obligés d'y recourir au moins une fois par mois. C'est à peu près le seul remède, souverain presque toujours, contre les fièvres paludéennes; et, malgré son goût amer et désagréable, malgré l'influence funeste que son usage répété a sur notre économie, nous en absorbons des doses considérables.

C'est à la quinine que les Européens doivent de pouvoir supporter le climat de ces contrées, quittes à rentrer avec une maladie de foie, de la rate, et un estomac délabré.

Dans les premiers temps de mon séjour, je chassais fréquemment le long des marais, mais le gibier que je rapportais ne compensait guère les fièvres que j'attrapais; aussi dus-je y renoncer. Un ami d'enfance, grand chasseur devant Dieu, m'écrivait: « Oh heureux mortel! Tu es dans un pays giboyeux; pas besoin de permis, sans port d'armes, tu peux tuer antilopes, buffles éléphants, hip-

popotames, panthères, oiseaux de toutes sortes, et tu restes là sans bouger! » Le pauvre cher ami, qu'il y vienne; je lui prêterai mon fusil et nous verrons combien de temps durera ce magnifique enthousiasme.

La guerre. — Nous venons de recevoir des nouvelles de la guerre. Hélas! tout va mal. Paris est assiégé et Bazaine est à Metz; cependant, rien n'est encore désespéré. Le pli contenait à mon adresse cinq lettres expédiées de Paris par ballon; mes parents n'ont pas voulu quitter la capitale, mon frère, à peine sorti des bancs du collège, s'est engagé. Ah! je suis fier d'eux et, si tous les Français agissent de même, la France qui soutient une lutte héroïque sera sauvée. On pourra ravager ses campagnes, piller, brûler ses villes, mais l'anéantir, jamais. S'ils tombent, nos jeunes héros, la France en produira de nouveaux, contre les ennemis tout prêts à combattre. Mais, que fait donc Bazaine à Metz... et le Midi? L'un reste dans une inaction incompréhensible, l'autre fait des proclamations, des démonstrations et n'agit pas. Qu'attend-il donc? Ces Français sur quoi comptent-ils? Ces paysans ne comprennent-ils pas que c'est à eux qu'on en veut, à leurs champs, à leurs familles, à leurs richesses? Pourquoi tous en masse, ne volent-ils pas au secours de Paris? Qui pourrait résister à un peuple qui ne veut pas mourir; qui ne veut pas laisser détruire ses foyers, ruiner sa famille? Y a-t-il donc deux Frances et sommes-nous devenus égoïstes à ce point, que les maux de nos concitoyens ne nous touchent plus?

Nous avons fait trembler l'Europe entière, et maintenant nous ne serions plus capables même de défendre notre sol! Faut-il donc, pour faire des prodiges, qu'une main de fer nous étreigne? Que doivent penser de nous les étrangers? Quel exemple donnons-nous? Des dissensions intérieures quand la patrie est en danger, quand la liberté nous appelle à sa défense!

Hélas! hélas! pauvre France! Qui sait la destinée qui

‹ ‹ ‹end, toi si riche, si belle, l'orgueil de tes enfants, l'envie de tous les peuples?

Mais non, tout cela va changer. Metz tient et Bazaine a 170,000 hommes. Tout le monde a confiance. On raconte qu'une armée, dite de la Loire, est en formation. Il ne faut que couper les Prussiens et la face des choses sera changée. Ici, nous nous disputons continuellement, penchés sur les cartes : nous avons beau éviter de parler politique, chacun y revient sans cesse. Peut il en être autrement quand toutes nos pensées sont en France et que nous ne vivons que par là ? Les blancs d'Ambrizette, pour la plupart Anglais ou Portugais, ne sont pas fâchés des malheurs qui nous accablent et ne peuvent cacher entièrement leur satisfaction. Ils se sont empressés de raconter aux indigènes qu'il se livrait de grandes batailles, *mona Pouta* (dans le pays des blancs), que la France serait pillée, détruite et les habitants réduits à l'esclavage.

Bataille entre les Cabyndes. — Les Cabyndes des deux maisons anglaises se battent, comme cela, du reste, leur arrive fréquemment. Ils s'injurient, brandissent leurs sabres, s'envoient des pierres, mais ils ont bien soin de ne pas trop s'aventurer. De temps à autre, l'un d'entre eux, emporté par l'enthousiasme, s'avance dans l'espace qui sépare les deux corps ennemis, fait voltiger en courant en cercle, se penchant et tournant sur lui-même, un pagne qui, attaché à l'une de ses extrémités, se déploie et vole comme une longue écharpe, en décrivant dans l'air des courbes gracieuses.

D'une main tenant son sabre, de l'autre le fourreau, il les frappe l'un contre l'autre en défiant et insultant ses ennemis. « Lâches, femmes, chiens de nègres, leur crie-t-il; avancez, c'est moi. » Si un adversaire se présente, le bravache n'a garde d'insister et se retire prudemment. Le manège recommence, les pierres continuent à pleuvoir, jusqu'à ce que les blancs parviennnent à mettre fin à la querelle. Comme toujours, ces batailles ont pour cause une femme que les deux camps se disputent. En tout temps,

en tout pays, le sexe charmant a toujours été l'occasion des plus grandes querelles, depuis la belle Hélène jusqu'à nos jours. Ici, on se bat pour une belle d'ébène, voilà toute la différence. N'est-ce pas encore un de nos grands policiers qui a dit que, dans toute affaire embrouillée, il fallait d'abord chercher la femme?

CHAPITRE VI

Nouveau Robinson. — Kintiniangulo. — Un monstre. — Mon personnel. — Un vol. — Palabra au village du roi. — Rencontre avec un serpent noir. — Nouvelles de France.

Nouveau Robinson. — La création d'un comptoir à Kintiniangulo, point situé à trois heures de hamac au nord d'Ambrizette, à peu près à mi-chemin de Mocoul, vient d'être décidée. Je suis chargé de la direction de ce nouvel établissement.

Après avoir visité le village et les environs, je choisis un emplacement convenable sur un plateau, au bord de la mer et le long d'un ravin. J'avais acheté quelques bois et engagé six noirs pour bâtir une cabane provisoire. Trois semaines plus tard, cet abri étant terminé, je m'expédiai dans une pirogue : un lit en fer, une moustiquaire, une chaise et une table. Je pris quelques vêtements, du papier, de l'encre, enfin de quoi correspondre, et quittai définitivement Ambrizette pour aller construire ma factorerie. J'emmenai deux charpentiers, six jeunes nègres de Bomah, à Ambrizette depuis trois ans et que je choisis moi-même. Ma maison formait une caravane assez pittoresque. Chacun de nous portait quelque chose : les charpentiers (*souza*) leurs outils, suivis de leurs femmes tenant sur leurs têtes les boites qui contiennent leurs pagnes et ceux de leurs hommes. Tafia, le chef de mes Croumans, comme je les appellerai, marchait en avant chargé de mes armes. Derrière

mon hamac venait le reste de la troupe, l'un portant une casserole et une dame-jeanne de vin, un autre un sac de biscuits, quelques boîtes de conserves de sardines, de bouillon, etc., etc. Nous marchions lentement, car j'avais exigé que Lutango et Kinzoë portassent le hamac. J'aurai souvent à faire le trajet de Kintiniangulo à Ambrizette et je veux, le moins possible, employer des gens du pays.

Les pauvres diables n'avançaient qu'avec des précautions infinies ; à tout moment, ils manquaient de me jeter par terre. Il fallait voir comme j'étais cahoté, ballotté. Ils s'arrêtaient à chaque instant pour se reposer ou changer d'épaule et Kinzoë, le plus maladroit, est tombé deux fois.

Enfin, nous arrivâmes cependant. Mon premier soin fut d'élever un petit hangar. Trois grosses pierres placées sur champ à l'abri d'un loango représentaient la cuisine. Vers midi, les pêcheurs m'apportèrent quelques poissons que j'achetai pour mes hommes. Après avoir déjeuné moi-même d'un biscuit et de quelques sardines, je m'occupai d'organiser nos appartements. Notre chimbeck mesure 8 mètres de long sur 4 de large. Il est divisé en deux parties. Je m'installai dans une des chambres, l'autre fut affectée aux noirs que j'avais amenés avec moi.

Le lendemain, dès l'aube, les indigènes apportèrent quantité de bois que je passai la journée à acheter ; je leur donnais des bons qu'ils allaient toucher à Ambrizette. Ces noirs sont fort aimables, obéissants au moindre geste, polis, respectueux. J'en suis vraiment enchanté. Après avoir renvoyé la pirogue à C***, je déjeunai avec grand appétit d'un poisson que la femme du charpentier m'accommoda au piment, à la mode du pays, c'est-à-dire cuit à l'eau. J'avais reçu, le matin, du pain frais pour deux jours, de sorte que mon repas fut très agréable. Une omelette d'œufs de tortue me tint lieu de dessert. Le poisson dont mes hommes se régalèrent semble très abondant ici. J'en ai pu acheter une énorme provision pour presque rien.

Bientôt je possédai assez de matériaux pour pouvoir commencer l'édifice qui devait être ma factorerie. L'empla-

cement que j'avais choisi était maintenant débarrassé de l'herbe qui le couvrait; je figurai avec des piquets et des lianes les dimensions qu'elle devait avoir et la disposition intérieure. Le *Fanny*, un nouveau petit vapeur de la maison mouillant à Kintiniangulo, quelques jours auparavant, m'avait débarqué des bambous pour faire les parois après lesquelles on attachera le petit bois.

Il fallait voir comme les indigènes étaient fiers et heureux Depuis l'époque de la traite, aucun blanc n'était venu s'établir sur leur territoire et jamais ils n'avaient vu de vapeur sur leur rade. — Aussi je laisse à deviner si je suis un blanc sérieux, adulé, obéi, considéré; cela va durer au moins jusqu'à ce que je sois établi. Quoiqu'il en soit, nous travaillons ferme et avec courage. Mais la vie que je mène n'est pas toujours amusante

Une nuit, je fus réveillé par une sentation de froid très désagréable. Il pleuvait au dehors et l'eau, tombant du toit goutte à goutte, avait fini par former au milieu de mon drap un large bassin, d'où un petit ruisseau s'écoulait en murmurant vers le pied du lit où il formait cascade. Je fus obligé de me lever. Les noirs, à côté, en avaient fait autant et je les trouvai assis autour d'un grand feu, fumant et se racontant des histoires. Je pris place à côté d'eux, maudissant et la maison et ceux qui l'avaient construite. Peu à peu le sommeil s'empara de mes compagnons, les uns après les autres ils s'envelpppèrent de leurs couvertures et s'étendirent les pieds au feu.

A force de regarder la flamme pétiller dans l'âtre, mes yeux fatigués se fermèrent malgré moi et je m'endormis à mon tour. Au dehors, l'orage faisait fureur, la pluie tombait à torrents, le tonnerre grondait et d'énormes éclairs déchiraient les nues, illuminant par moment l'intérieur du chimbeck.

Le jour suivant était un dimanche. Confiant la maison au marfouk, je partis pour Ambrizette, emmenant tout mon monde. Outre que je n'étais pas fâché de voir des visages blancs, de causer un peu et d'apprendre les nouvelles,

j'avais besoin de bien des choses; ne serait-ce que d'un prélart pour protéger mon toit.

Le lundi matin, je fis porter à bord d'une pirogue un baril de clous, des serrures, des planches, des cadenas, quelques paquets de perles et une caisse de tissus pour les achats indispensables, tels que les victuailles; puis, ayant renouvelé mes provisions, je fis mes adieux et retournai dans mes domaines.

La factorerie avance et bientôt la partie réservée à l'habitation par laquelle on a commencé sera prête. On travaille sans relâche. Le soir, je vais faire une promenade au bord de la mer; en rentrant, j'échange quelques paroles amicales avec mes croumans. (Comme je l'ai dit, c'est ainsi que je désignerai mes noirs de Bomah, pour les distinguer des gens du pays,) puis chacun s'endort tranquillement.

Bien que C*** vienne me voir de temps à autre, je commence à trouver ma position de nouveau Robinson peu gaie. Cette vie isolée dans un pays perdu, au milieu des sauvages, cette grande liberté m'ont plu tout d'abord; mais on s'en lasse. La vie à l'européenne me manque, la maison est bien longue à terminer; déjà deux mois, et cependant quarante noirs y travaillent sans relâche. On entend de tous côtés les cris des vendeurs de bois, les coups de marteau des charpentiers; tout ce monde rit, chante, jacasse du matin au soir.

C*** est très complaisant : il m'envoie du pain tous les deux jours, quelquefois du gigot de mouton rôti, enfin de petites douceurs toujours accueillies avec plaisir. Car tout ce qu'on peut me faire ici dans mon unique casserole, ce sont des poules bouillies préparées, soit avec des tomates du pays, grosses comme des cerises, soit avec des patates. Mais je vais avoir un gril, on va m'envoyer de la vaisselle de Banane.

Un soir, plus triste que de coutume, fatigué des nègres, je me rendis à la plage. Là, assis sur un rocher au pied duquel la mer venait se briser, je passai de longues heures à réfléchir, l'esprit rempli de pensers mélancoliques. Je re-

vins à pas lents à la maison, la nuit était venue, la lune brillait au firmament, où des millions d'étoiles étincelaient semblant vouloir lutter d'éclat avec elle ; un silence solennel régnait dans la nature, jamais je ne m'étais senti aussi isolé ; j'étais tout ému. A la cabane, tout le monde dormait. Quelques tisons à demi-éteints répandaient de temps à autre une lueur qui donnait un aspect étrange à cette salle. Sur le seuil de la porte, je me retournai. Un gros nuage passait, en ce moment, sur la lune dont la clarté à demi-voilée donnait à la carcasse de l'habitation une forme fantastique. On eût dit un immense squelette. Je rentrai dans ma chambre de plus en plus troublé, j'allumai une bougie et, la tête appuyée dans les mains, les coudes sur la table, je rêvai. Tout à coup le cri rauque d'une hyène qui rôdait dans les environs me tira de cette espèce de léthargie. « Oh ! oui, pensais-je, l'enfant ignore son bonheur ; folâtre et léger, il vit au jour le jour, sans souci du lendemain. Un rien le rend heureux, un rien aussi amène les larmes dans ses yeux. Mais, que ces larmes sont douces ! les tendres caresses d'une mère, l'affectueux sourire d'un père, suffisent à les sécher. Bientôt c'est un homme, la raison lui fait entendre le cri du devoir. L'enfant, transformé, quitte alors tous ces heureux attributs de ses premiers pas dans la vie. Il songe qu'il est né pour être utile à son pays, à sa famille. Alors il sacrifie tout au désir qui le pousse, à la voix qui l'appelle. L'affection qui l'a consolé dans son enfance, plus vive et mieux sentie, le soutient dans la carrière qu'il entreprend et lui dit : Marche. »

Hélas ! le temps suit toujours son cours régulier et fatal, sans souci des ennuis qu'il amène. Aujourd'hui, exilé, loin de toute affection, je n'ai, pour me distraire, que de doux souvenirs et des regrets tempérés par l'espérance, cette amie que Dieu a donné à l'homme pour l'aider à supporter les dures nécessités de la vie. Les jours succèdent aux jours, les mois aux mois et les années s'accumulent sur la tête du pauvre pèlerin. Seul et triste, tantôt abîmé dans de sombres pensées, tantôt errant au bord de la mer, bercé par le

mugissement des flots se brisant sur la grève, mon esprit traverse la vaste étendue des mers et se reporte sur la France, ma patrie, au sein de ma famille, foyer de mes douces et plus chères affections.

Cet épanchement de ce qui me remplissait le cœur m'a fait du bien. Il était tard quand je me couchai. L'aube blanchissait déjà l'horizon et sa pâle clarté chassait devant elle les gros nuages noirs dont le ciel était chargé.

Je rêvais au pays quand les cris des naturels me ramenèrent brusquement au Congo. La factorerie avance, bientôt elle sera prête. Il faut voir comme je pousse les travailleurs, courant de ci, de là, grondant les uns, encourageant les autres. Bientôt il ne reste plus qu'à poser les portes et les fenêtres; le charpentier unit les planches avec l'herminette, puis il les rabote. Enfin, un beau jour, je pris possession de ma nouvelle demeure. Je me rendis ensuite à Ambrizette où je passai plusieurs jours à chercher et à rassembler tout ce que je pus trouver d'utile. Ce ne fut qu'à grand'peine que j'obtins d'emporter deux chaises, dont une cassée, et une vieille commode défoncée. Je découvris dans la cambuse une cafetière toute neuve, un fanal, enfin, plusieurs ustensiles indispensables. La cafetière surtout était une trouvaille. J'emportai aussi toute ma garde-robe et mon appareil de photographie, ne laissant à Ambrizette que mes collections. De retour à Kintiniangulo, je m'installai définitivement. Quinze jours après, le *Fanny* m'apportait un assortiment complet de marchandises, et j'ouvrais le négoce.

Dans l'intervalle, et pendant que les maningamcs terminaient les constructions de mon établissement, je m'occupais de la cuisine et de bâtir un fourneau. La base en est simple et facile à établir, c'est un parallélipipède en galets soudés ensemble avec de la terre rouge, qui abonde aux environs et que l'on gâche avec de l'eau. La partie délicate est le four : à l'aide de cercles de balles de tissus en fer, que nous avions apportés, courbés et fichés sur le fourneau, puis reliés ensemble aux points de croisements, nous ob-

tînmes une carcasse assez grossière, mais suffisante. Nous posâmes alors des pierres plates sur ces arceaux et les cimentâmes ensemble avec notre mortier de terre rouge et d'eau.

Hélas! trois fois le monument s'écroula et trois fois nous le relevâmes en vain. Allons, du courage! le pain est à ce prix. Enfin, à force de patience et de précautions inimaginables, tremblant à chaque pierre que nous ajoutions, nous parvînmes à le terminer. Cette fois il tint bon et nous fûmes récompensés de nos peines. L'achèvement du fourneau n'exigeait plus de grandes précautions. Deux supports en terre et galets sur lesquels s'appuieront deux barres de fer transversales pour mettre les casseroles. C'était simple

La construction de ce fourneau n'avait pas duré moins de trois semaines, et il fallut attendre encore huit jours avant qu'il fût sec. Enfin, j'eus la suprême satisfaction de posséder une cuisine. J'avais reçu de la vaisselle. Au diable, la vieille casserole ; je l'abandonnai généreusement à mes Croumans, ainsi que le hangar et les quatre pierres qui m'avaient servi si longtemps.

Maintenant que je suis chez moi, je vous avouerai que l'odeur qui régnait dans mes anciens appartements m'avait bien souvent soulevé le cœur. Tantôt cette odeur provenait du poisson que mes noirs avaient fait griller et qui était à moitié pourri, tantôt des chicuangas, malgré leur enveloppe de feuilles de bananier. Mais c'était surtout celle de mes hommes eux-mêmes, odeur forte, désagréable, *sui generis*, et que tout blanc qui a vécu dans ces pays n'oublie jamais. Ici je serai chez moi et ne sentirai que ce qu'il me plaira.

Kintiniangulo. — La factorerie de Kintiniangulo mesure 50 mètres de long sur 12 de large; le sol est formé de terre mouillée et battue. Elevée parallèlement à la plage, elle se divise en deux parties; l'une sert d'habitation, l'autre de magasin. L'habitation comprend une grande salle à manger avec une porte donnant sur

la mer, et trois fenêtres; une petite cambuse et un office, du côté opposé, sont séparés par un couloir qui mène dans la cour, devant la cuisine. Si, partant de la salle à manger, on se dirige vers le magasin, on passe d'abord dans un couloir sur lequel donnent deux portes, l'une à droite est celle de votre serviteur dont les fenêtres donnent sur la mer; l'autre est celle de la chambre d'hôte, qui a vue sur la cour. La porte au fond du couloir conduit au fétiche ou magasin de marchandises qui tient toute la largeur de la maison. Au milieu se trouve une autre ouverture donnant accès dans le grand magasin ou entrepôt de produits.

Ainsi donc tout est combiné de façon à éviter les vols autant que possible et faciliter la surveillance, car c'est là le point le plus important, devant vivre seul ici et ne compter que sur moi-même. Le fétiche touche aux deux chambres et, de la salle à manger, quand toutes les portes sont ouvertes, je puis voir jusqu'au fond du grand magasin

La porte d'achat, située dans ce magasin, et celle des paiements dans le fétiche donnent sur la mer, de sorte que, tout en travaillant, je pourrai avoir l'œil aux opérations d'embarquement ou de débarquement.

C*** est venu me dire adieu ; il retourne en Europe. Ce bon vieux côtier, toujours malade depuis des mois, était cependant tellement accoutumé à la vie qu'il menait depuis près de quinze ans, qu'il ne pouvait se faire à l'idée de rentrer ; il se tâtait, se palpait, et regrettait déjà la décision qu'il avait prise. « Tout va marcher de travers, me disait-il ; les nègres d'Ambrizette sont accoutumés à moi et ne voudront obéir à personne. » Ce qu'il ne disait pas aussi, c'est que, devenu à peu près sauvage, il craignait de se retrouver dans nos pays civilisés. Jamais il ne pourra se plier à nos mœurs policées. Que de fois, dans nos longues causeries, il m'avait répété : « Voyez-vous, moi je n'aime pas les grandes villes, il me faut la liberté et le grand air. Quand j'irai en France, je demeurerai à la campagne ; là, au moins, je suis certain qu'on me laissera en repos. » Le pauvre homme devait bientôt

revenir à la côte et y mourir quelques mois apres, comme sont morts, du reste, presque tous nos compagnons.

Quelque temps après mon installation à Kintiniangulo, et comme j'allais rendre visite au roi, je fis la rencontre d'un chat tigre; il était perché sur un arbre, une balle le fit dégringoler; le croyant mort, j'approchai sans défiance, mais la maudite bête eut encore la force de m'enfoncer ses griffes dans la main. De retour à la factorerie, je me frictionnai avec de l'acide phénique et n'y fis plus attention. Mais, la nuit fut très mauvaise; ma main enfla considérablement et j'eus la fièvre. Pendant soixante-douze heures, je ne pus dormir; je passais les nuits assis sur mon lit, le bras attaché au haut d'un bambou pour tenir la main élevée; toute autre position me causait d'horribles souffrances; je ne cessais de mettre des cataplasmes; peu à peu la douleur se calma, la main reprit sa forme normale. Cependant, plusieurs jours encore, je dus vaquer à mes occupations la main attachée au haut de mon bambou.

Lors du débarquement de mes marchandises, j'ai pu constater que la barre de Kintiniangulo est extrêmement dangereuse. Une pirogue chargée de caisses de fusils chavira, et, malgré tous nos efforts, nous ne pûmes rien sauver. La mer brise très loin au large, et le fond de la rade est composé de bancs et de rochers. Seul, un chenal très étroit permet de gagner le mouillage des embarcations qui se trouve au nord de la factorerie. Mais, pour sortir de la barre, il faut suivre d'abord la direction du sud, et ce n'est qu'une fois au large qu'on peut remonter vers le nord.

Un monstre. — Un jour, les naturels, sachant mon amour des collections, m'ont apporté un magnifique caïman, mesurant 3 mètres 40; c'était un des plus grands que j'aie encore vus. Le museau est pointu, les dents petites; les pattes de devant ont quatre doigts non palmés, armés de griffes; celles de derrière, armées aussi d'ongles très forts, ont cinq doigts palmés.

Sa principale force réside dans sa queue formidable. Très

agile dans l'eau, sur terre il est lourd et malhabile. Il ne peut virer sur lui-même sans faire un grand circuit, de sorte qu'un homme qui tournerait toujours en cercle autour d'un de ces animaux serait à peu près à l'abri de sa puissante mâchoire, dont la partie supérieure seulement est mobile. Le dos est une véritable cuirasse, impénétrable à la balle; il me fut impossible de l'entamer en frappant de toutes mes forces avec un bâton emmanché d'une baïonnette; l'arme pliait. Le ventre est blanchâtre et beaucoup moins résistant.

Les indigènes refusaient de dépouiller cet énorme reptile, déclarant que c'était fétiche. Cependant Tafia s'y résolut, alléché par l'appât d'une belle récompense. Nous eûmes toutes les peines du monde à fendre le ventre du monstre et à le vider; enfin, ayant saupoudré la peau de sel, je bourrai le corps de paille.

Cela fait, nous le pendîmes sous la sombre de la pirogue afin de le laisser sécher. Je compte rapporter en Europe ce beau spécimen de la variété du Congo, qui diffère, à quelques points de vue importants, des espèces plus connues.

Les nègres s'étaient mis à six pour porter ce caïman. Ils l'avaient attaché transversalement sur trois gros bambous qu'ils portaient en courant, ainsi qu'ils le font des hamacs. Le ventre — c'était une femelle — contenait des œufs dont la coque est dure et rugueuse; ils sont oblongs et deux fois gros comme un bel œuf de poule. Regardez au microscope un œuf ordinaire et vous aurez exactement l'aspect de la coque d'un œuf de caïman. La femelle pond ses œufs dans le sable, laissant à la chaleur seule du soleil le soin de les faire éclore.

Les vols recommencent. Une pirogue m'apportait des caisses de fusils d'Ambrizette. En surveillant son entrée dans la barre, je vis tout à coup un Cabynde se jeter à la mer. J'eus l'explication de cette action insolite quand, en ouvrant les caisses devant le patron de l'embarcation, je constatai qu'il manquait un fusil. Cependant, à mon grand étonnement, je n'avais remarqué aucune fracture; or, ces

caisses pèsent plus de 100 kilos. Elles sont en partie clouées, en partie vissées, cerclées toutes de fer, et les nègres n'ont pas d'outils.

Poun le patron soutint d'abord qu'on avait mal compté dans la terre des blancs. Enfin, poussé à bout : « Hé, je ne savais pas que tu vérifiais les caisses, s'écria-t-il; cela ne se fait jamais. » Attendri par cette belle réponse, je promis que si, avant le soir, le fusil m'était rapporté, les choses en resteraient là; sinon, chacun des hommes qui montaient la pirogue aurait à payer sur sa moukanda la valeur d'un fusil. L'arme n'ayant pas paru, je prévins L*** qui exécuta la sentence.

Mon personnel.— Je profite d'un moment de répit pour donner quelques détails sur mon personnel.

Il se compose d'abord de deux marfouks : intermédiaires indispensables entre les blancs et les naturels. Le choix de ces chefs est très important. J'ai eu soin de les prendre dans deux villages différents : Kingelé, le plus intelligent, est un des princes les plus influents de Kingén. L'autre, Bambi, de Kintiniangulo, m'a été présenté par le roi. C'est l'espion de la maison. Obséquieux, hypocrite, il n'a pas grande autorité, mais il est tout dévoué à ses compatriotes.

Viennent ensuite mes Croumans sous la direction de Tafia. Je n'ai eu qu'à ratifier leur choix. Ceux-là, ce sont mes enfants. Rachetés à Bomah il y a trois ans, confiés aux Krouboys d'Ambrizette, ils se sont dégrossis un peu, ont appris à travailler, se sont attachés à leurs gardiens. Ils sont braves, fiers d'être les fils du blanc et sont disposés à me défendre au besoin. Autant que possible, je les tiens à distance des gens du pays. Les marfouks eux-mêmes n'ont pas d'ordre à leur donner. Le personnage le plus important après les croumans est, sans contredit, le cuisinier. Bon petit noir du nom de Kapiango et malgré son nom, je n'ai guère eu encore à me plaindre de lui (*Kapiango* veut dire voleur). Si maintenant je vous présente Antonio, mon valet de chambre que C*** m'a confié lors de son départ,

vous connaîtrez le personnel de la factorerie de Kintiniangulo. La manière dont Antonio devint le mulek de C*** est assez originale pour que je la raconte.

Il y a de cela quatre ou cinq ans, mon ami était à Landana. Un jour, un jeune Cabynde, d'une douzaine d'années environ, se présente devant lui. « Veux-tu m'acheter ? » lui dit-il. C*** croit à une plaisanterie et le congédie en riant. Mais le petit bonhomme insiste et fait tant et si bien que, renseignements pris, le marché fut conclu moyennant 12 pièces, soit 30 fr. environ.

Antonio peut avoir aujourd'hui quinze ou seize ans. C'est un excellent forgeron. Il est grand, bien fait, fort autant que brave ; un peu voleur, un peu menteur, un peu coureur, très colère, beaucoup trop tapageur ; mais, au demeurant, le meilleur garçon du monde.

Mon personnel, y compris Ndyle et Jeannette dont je parlerai tout à l'heure, nous coûte environ 200 fr. par mois.

Les marfouks touchent une bouteille de tafia par jour, mille perles et deux bouteilles par semaine, enfin quatre pièces soit 24 yards de cotonnade par mois.

Les Croumans sont nourris, vêtus, reçoivent la goutte matin et soir et trois cents perles par semaine. Antonio touche mille perles. Le cuisinier reçoit deux bouteilles et mille perles par semaine, trois pièces par mois ; son mulek, cinq cents perles par semaine. Ndyle et Jeannette, autant ; de plus, cette dernière est entretenue à la maison.

Ndyle chargé du ménage est un bambin, vif, intelligent, parlant déjà très bien portugais, qui m'a été donné par Bambi.

Jeannette, vous la connaissez déjà, c'est la petite négresse de C***. Elle a onze ans aujourd'hui environ. Au courant des habitudes des blancs, elle m'est d'une très grande utilité ; chargée exclusivement de ma chambre et du service intérieur, elle a la haute main sur tout, met le couvert, donne ses ordres, veille à tout, gourmande l'un, gourmande l'autre. C'est une petite princesse devant laquelle tout le monde s'incline. — C'est la femme du blanc,

et c'est à ce titre qu'elle doit son autorité. Elle couche dans ma chambre par terre sur une natte, mais n'en serait-il pas ainsi qu'elle porterait le même titre. Jeannette qui m'est, je crois, très dévouée, est entêtée comme une mule. Antonio est son meilleur ami, fils du même blanc, comme on dit, ils sont frères en attendant qu'ils puissent faire mieux.

Mauvaises nouvelles. L'un de nos navires vient de se perdre complètement à la côte Nord, et un de nos compagnons est mort d'une dyssenterie; c'est le troisième sur les six que nous étions au départ du Havre, et qui sait combien il en reviendra des trois qui restent. Bien souvent je pense avec effroi au sort qui nous attend peut-être et puis je reprends courage. Je ris de mes frayeurs; si je dois mourir, il sera temps de m'en inquiéter quand l'heure sonnera. On a bien assez de s'occuper de ses ennuis présents sans aller se rendre malheureux par la crainte du mal qui peut vous arriver dans l'avenir. Puis, il faut savoir supporter vaillamment ce qu'on ne peut éviter. Est-ce du courage, cela? Pas du tout; c'est de la peur, une peur affreuse d'être malheureux en attachant trop d'importance aux privations, aux dangers qu'il faut affronter. Il est de par le monde des gens toujours sombres, toujours préoccupés et qui semblent porter l'univers sur leur tête. Ce sont des malheureux que je plains. Je crois, ma foi, que, si je me cassais une jambe, je me consolerais et trouverais encore moyen d'être content en pensant qu'il y a des misérables beaucoup plus à plaindre que moi. Cependant, j'avoue que cette conviction me suffirait amplement.

Le récit de tout ce dont je suis témoin est déjà long et fastidieux peut-être. Excusez-moi donc, mon cher lecteur, si je saute toujours un peu brusquement d'un sujet à un autre. Me bornant à retracer à grands traits les principaux événements, il est beaucoup de faits qui perdent une partie de leur gravité parce que je les raconte mal, que vous les savez passés alors que vous les lisez; parce que, enfin, vous êtes très éloigné du lieu où ils se produisent. Cepen-

dant, souvent il s'agit, sinon de notre vie, tout au moins de notre sécurité et l'existence de celui qui se sent continuellement menacé est pleine d'anxiété.

Le vol dont je viens d'être victime et la grande palabra qui s'en suivit sont de ce nombre. Les détails que j'ai dû donner sur la factorerie et le personnel étaient indispensables pour l'intelligence de ce qui va suivre.

Un vol. — Nous étions alors dans les premiers jours de septembre. Quoique j'aie eu, à maintes reprises, à me plaindre des naturels, cependant j'étais relativement assez ménagé. Seul blanc à Kintiniangulo, on avait besoin de moi, on attendait que je sois bien ancré dans le pays et les coquins espéraient endormir ma vigilance; des complots se tramaient dans l'ombre; heureusement, je veillais et j'eus la chance de déjouer à temps les projets des coupables.

Une nuit, réveillé par un bruit sourd qui semblait venir du fétiche, j'écoutai, retenant ma respiration; le bruit ayant cessé, je pensai que c'étaient les rats qui se battaient et j'allais me rendormir lorsque j'entendis distinctement comme un soupir. Cette fois, n'hésitant plus, je descendis doucement du lit et m'élançai dans le fétiche dont je poussai vivement la porte derrière moi. J'allumai une bougie dont j'avais eu soin de me munir et explorai la pièce d'un coup d'œil. Tout d'abord, je ne vis rien; cependant, je découvris à terre deux pièces de tissus. Je redoublai d'attention, fouillant partout et ne tardai pas à trouver blotti derrière une balle de coton et tremblant de tous ses membres, maître Ndyle, mon petit mulek. A mon étonnement succéda bientôt une fureur indescriptible; j'arrachai le coquin de sa cachette. « Que fais-tu là? » lui dis-je en contenant ma voix et lui serrant le poignet dans mes doigts crispés. « Rien, rien, signor. — Ah! tu ne faisais rien! », et les coups de pied, les calottes pleuvaient. Je l'attachai au comptoir. « Si tu cries, je te tue. » Puis, retournant dans ma chambre, — j'étais à peine vêtu, — je m'habillai et passai le reste de la nuit à réfléchir sur cette affaire. Comment Ndyle était-il en-

tré dans le fétiche? S'était-il fait enfermer? Non, car il avait servi à table et je n'avais pas ouvert depuis le dîner. La porte était bien fermée, j'en ai la conviction. Puis il doit avoir des complices, il ne se serait pas ainsi risqué de lui-même.

Le matin, dès l'aube, je fis mander Kingelé, le marfouk de garde, celui dans lequel j'ai le plus de confiance. Je le sondai avec circonspection et acquis la certitude qu'il ignorait ce qui s'était passé. Je résolus d'attendre l'arrivée de Bambi. Plusieurs fois, mais inutilement, j'interrogeai Jeannette. Vers huit heures, j'emmenai Kingelé dans le magasin. Ndyle était toujours attaché. A sa vue, le marfouk poussa un cri d'étonnement si naturel, que, quoique je connusse la perfidie de ces coquins, les doutes qui me restaient encore disparurent complètement. Mon but était d'obtenir du mulek la révélation de ses complices et, pour cela, j'étais décidé à ne reculer devant aucune extrémité. Cependant, je n'avais pas l'intention de le tuer, comme je l'en avais menacé. Abattu déjà par une nuit passée enchaîné et épouvanté de l'air de résolution qui régnait dans toutes mes manières, l'enfant avoua qu'i était entré par un trou pratiqué dans la toiture et qu'il passait les marchandises à Tafia, le chef de mes Croumans, lequel les revendait au village. Cette révélation inattendue me causa autant de peine que de fureur. Je détachai Ndyle, et, après lui avoir administré une volée de palmatorios, je l'envoyai à tous les diables avec un grand coup de pied, et il ne se le fit pas répéter deux fois.

J'avais eu soin, auparavant, de m'assurer de maître Tafia et je l'avais fait mettre aux fers. Je craignais, je croyais que tous mes croumans étaient dans le secret de l'opération, mais Tafia n'accusa que Kiangala. J'avais compté sur ce sentiment d'égoïsme et de jalousie qui fait qu'un coupable découvert souffre d'autant plus qu'il est seul à souffrir et qu'il voit ses complices jouir d'une impunité qui lui est refusée. Kiangala dévoilé, ses camarades l'enchaînèrent sur mes ordres avec un empressement

d'autant plus grand, qu'ils espéraient par là éloigner tou soupçon de complicité.

Je leur sus gré de ce mouvement, j'avais besoin de croire à leur innocence, quoique, au fond, je n'en fusse pas persuadé. Que deviendra, en effet, ma position déjà bien précaire, si mes croumans s'unissent aux gens du pays contre moi? J'évite cependant autant que possible de les laisser ensemble. Je saisis toutes les occasions de les opposer les uns aux autres et de développer les germes de division qui existent entre eux. Autant je suis froid et impitoyable pour les uns, autant je suis doux et soucieux d'assurer le bien-être des autres, tout en étant très sévère; car, s'il faut qu'ils m'aiment, il est surtout utile qu'ils me respectent et me craignent.

Tafia, leur chef, était traité presque à l'égal d'un marfouk; mais voilà bien les nègres : pas de cœur, pas de reconnaissance.

Bambi ne vint pas de toute la journée, ce qui me fit supposer qu'il n'était pas étranger au vol dont j'avais failli être victime. Le soir, les achats et paiements terminés, je présidai à l'interrogatoire de Tafia. Après bien des hésitations, car il craignait les représailles des gens du pays, il déclara que le marfouk, non-seulement participait au vol, mais il l'accusa d'en être l'instigateur. C'est lui qui recevait les marchandises. J'appris aussi que le trou dans la toiture et la première tentative remontaient à mon dernier voyage à Ambrizette. Bambi était alors seul de garde à la factorerie. Ma bonté avait, en outre, facilité le transport des marchandises au village. Tafia profitait pour cela de la permission que je lui donnais le dimanche. Mais il m'avoua qu'on n'avait encore pu enlever grand chose.

Dès que j'eus obtenu les renseignements que je désirais, je fis mander le roi et les princes. Tafia est en mon pouvoir; mais le point le plus important est le châtiment du marfouk. Ma tranquillité future en dépend; si un tel crime restait impuni, je n'aurais plus aucune autorité; si, au contraire, le coupable m'est livré, ce sera pour les autres un

exemple salutaire d'autant plus éclatant, que le voleur est d'une condition plus élevée.

Le roi me fit répondre qu'il était fétiche pour lui de voir la mer, que ni lui ni les princes ne pourraient venir à la factorerie; mais il m'invita à aller faire la palabra au village.

Cet arrangement me répugnait beaucoup ; voilà bien la politique des noirs : ils savent que le blanc est certainement moins fort au milieu d'eux que chez lui et ils comptent profiter de cet avantage pour m'intimider sans doute. Quoiqu'il en soit, il me faut en passer par là et j'ai fait répondre que je serais au village samedi, à deux heures de l'après-midi.

Palabra au village du roi. — Ce jour-là, après avoir déjeuné de bonne heure, je revêtis mes habits les plus somptueux, j'ornai mon hamac d'une belle couverture rouge; une peau de panthère roulée me servit d'oreiller. Je voulais profiter de l'impression que fait toujours sur l'esprit des sauvages un extérieur imposant. Je partis enfin, emmenant quatre croumans, le marfouk Kingelé et mon fidèle Antonio. J'avais eu soin de cacher un revolver dans ma ceinture; mais tous mes hommes étaient sans armes. C'était une précaution dont l'utilité m'avait souvent été démontrée. Lutango portait une chaise pour moi et quelques cadeaux pour le roi.

Nous arrivâmes bientôt au village, situé à environ une heure de hamac de la plage. Mon entrée se fit au milieu d'un profond silence. Des femmes, par groupes de cinq ou six, me regardaient avec admiration, et les hommes chuchotaient entre eux, mais sans témoigner aucune surprise, bien que leurs gestes et leurs regards indiquassent clairement la satisfaction qu'ils ressentaient à me voir au milieu d'eux. Quelques-uns vinrent me saluer. Mes porteurs s'arrêtèrent auprès d'un énorme boabab situé au milieu du village, en face la cabane du roi. Je mis pied à terre et, après avoir ordonné à mes hommes de ne pas s'éloigner,

j'allumai un cigare et entrai d'un pas ferme au milieu d'une grande place, sorte de forum tout à fait approprié à la circonstance, autour duquel un grand nombre de chefs étaient déjà accroupis sur leurs talons. C'était une belle éclaircie sur laquelle le feuillage des grands arbres qui l'entouraient projetait une ombre bienfaisante.

Le roi n'était pas encore là. Faire attendre le blanc était encore une satisfaction bien douce que les naturels se donnaient. Aucun d'eux ne s'était levé pour saluer mon arrivée et tous, ayant rejeté ce qui eût semblé avoir une origine européenne, étaient vêtus de pagnes en paille du pays. Ils s'étaient aussi dépouillés de leurs ornements, ne conservant que les attributs distinctifs des chefs. Tous ces signes annonçaient la résolution bien arrêtée de faire une grande palabra et je passai à m'y préparer les quelques minutes qui précédèrent l'entrée du roi.

Le son d'une gingong m'annonça que la séance ne tarderait pas à s'ouvrir. La gingong est une manière de cloche en fer sur laquelle on frappe avec un bâton.

En effet, le roi apparut bientôt sur le seuil du chimbeck et fit son entrée dans le conseil soutenu par ses deux fils. Il prit place en face de moi, sur un grossier escabeau recouvert d'une pièce de tissus. Devant lui, à terre, était étendue une natte sur laquelle il posa les pieds.

Sa Majesté le roi de Kintiniangulo est un vieux nègre à barbe blanche, grand, maigre, osseux et à moitié paralysé. Sa tête était ornée d'une vielle barrette crasseuse brodée de griffes de panthères et de caïmans. Il était vêtu d'un pagne en soie d'une teinte indéfinissable, mais qui avait dû être rose. Ce pagne, attaché autour de la taille par une ceinture en drap, lui descendait jusqu'à mi-jambe. Sur ses épaules pendait gracieusement un morceau de velours jaune trop étroit. Des anneaux d'ivoire ornaient ses chevilles et ses poignets. A son cou étaient passés plusieurs colliers de verroterie et un petit cercle d'argent auquel était pendu un paquet de dents de panthères qui lui descendait jusque sur la poitrine, qu'il avait creuse et ridée comme une vieille éponge.

Un de ses fils plaça devant lui, sur une sorte de petit tabouret, un crucifix en cuivre monté sur bois d'ébène. Il le portait avec soin ; après l'avoir baisé respectueusement, il alla se confondre avec la foule qu'on pouvait voir, à une certaine distance, sous les arbres, attentive à ce qui allait se passer.

La vue d'un crucifix m'étonna singulièrement ; cette pièce a, sans doute, été volée au temps des missionnaires portugais ; et, les noirs, ayant remarqué que les blancs embrassent souvent ce fétiche et l'ont en grande vénération, nous imitent comme des singes et attribuent probablement à la présence de cette image une grande influence sur nous.

Quand le roi s'était assis, un bruit de grelots avait frappé mes oreilles. Comme tous les grands personnages, il portait, attachée entre les jambes, une peau quelconque et des grelots.

Tous ces préliminaires m'impatientant, je voulus ouvrir immédiatement la séance. Kingelé, à genoux à mes pieds, me fit observer qu'il me fallait d'abord aller dire bonjour au roi. « Soit, lui dis-je ; mais à condition qu'il fera la moitié du chemin. — Oh! signor, ce n'est pas la coutume. » Tous les yeux étaient fixés sur moi et je compris qu'il fallait user de ménagements. « Soit encore, répondis-je, mais au moins il se lèvera. — Je ne sais pas, signor, c'est son affaire. » — Alors je refusai carrément de m'abaisser à ce point. Le marfouk insista : « Mais tous les blancs font cela. — Ah ! ah ! les Portugais peut-être, mais moi, je suis Français et les Français n'ont pas l'habitude d'agir de la sorte, même avec un blanc. » Cependant, je dus céder, malgré ma répugnance. Déjà l'auditoire commençait à murmurer sourdement. Quelques princes menaçaient même de s'en aller. Il fallait prendre un parti. C'est ce que je fis en rageant de tout mon cœur. Je me levai nonchalamment et me dirigeai, le cigare aux lèvres, les deux mains dans les poches, vers le puissant monarque. « Ne marchez pas sur la natte, » m'avait recommandé le marfouk. Mais je n'eus pas le courage de me refuser cette petite vengeance, et je mis

à dessein les deux pieds sur le tapis sacré; puis, tendant la main au roi avec une suprême indifférence : « Bonjour, ma vieille branche, lui dis-je en bon français. Espèce de crétin, va. » Ces quelques mots et mon obéissance satisfirent l'assistance; tous les regards brillants de plaisir m'accompagnèrent jusqu'à ma chaise. Puis, l'assemblée frappant dans ses mains, la palabra commença.

J'exposai, en portugais, mes griefs au marfouk, je lui dis de raconter le vol dont j'avais été victime, en lui ordonnant d'exiger la remise du coupable entre mes mains. Un profond silence accueillit mes paroles. Cependant plusieurs des chefs présents comprenaient le portugais, et ils écoutaient; mais il n'était pas de leur dignité de le laisser voir en cette circonstance. J'avais parlé haut, autant pour éviter une fausse traduction que pour ôter à Kingelé, qui n'est pas très aimé à cause de son dévouement à ma personne, la responsabilité de mes paroles. Tandis que le marfouk traduisait, je suivais sur les visages l'impression que faisaient ses paroles.

Cette scène avait un caractère réellement imposant. Tous ces noirs, la plupart âgés déjà, au visage impassible, accroupis sur leurs talons; ce vieux roi, méditant à l'ombre de ces grands arbres; dans le lointain, cette foule, silencieuse et recueillie, attendant la décision de ses makrounts; tout cela était bien fait pour impressionner un jeune homme de vingt et un ans, et, n'eût été la connaissance que j'avais des mœurs de ces sauvages, ce spectacle m'aurait certainement inquiété. On eût pu croire assister à une cérémonie antique.

J'étais résolu à porter un grand coup; aussi, dédaignant le marfouk, je voulus parler moi-même. Mais Pedro Gordo me fit comprendre que cela n'était pas dans les habitudes. J'expliquai donc à Kingelé ce que j'avais à dire; je lui fis sentir tous les avantages que procurait aux habitants ma présence à Kintiniangulo, disant que je les aimais, qu'ils devaient vivre en bonne intelligence avec moi ; n'étais-je pas le premier blanc établi parmi eux; le seul à leur vendre tous ces arti-

cles d'Europe qu'ils aiment tant. Ils voulaient donc me chasser puisqu'ils ne pouvaient me protéger. Que dirait-on si je m'en allais? Les blancs voudraient-ils venir s'établir dans un pays où je n'aurais pu rester? Que penseraient les noirs de l'intérieur? Ils ne voudraient plus d'eux pour linguisters, quand ils apprendraient que les gens de Kintiniangulo n'avaient pu conserver leur blanc. Puis, à leur tour, il leur faudrait donc, comme autrefois, aller vendre leurs produits à Mocoul ou à Ambrizette, dont les habitants les volaient et leur feraient payer de nouveau un tribut.

Ainsi, si je m'en allais, plus de produits à vendre, partant, plus de fusils, plus de poudre, plus de tafia.

Là-dessus, protestation qu'on m'adorait, qu'on voulait que je reste, qu'on aimait les Français, que c'étaient de bons blancs; mais du vol, pas un mot. La suite des arguments que j'employai, est renouvelée des palabras précédentes. Je conclus enfin : « Je veux que Bambi reçoive cinquante coups de corde, ou bien je ne paierai plus les coutumes au roi. »

Cela dit, je me renfermai dans un silence absolu. Cette détermination avait ému l'assemblée. On se disputait, Kingelé prit bravement mon parti; tout le monde parlait à la fois, on se querellait, on s'injuriait; c'étaient des cris et un vacarme à ne plus s'entendre. Le roi écoutait et ne disait mot. Je savais assez de fiot pour comprendre que le conseil était divisé. Les uns, les princes du village de Kingen, voulaient me faire rendre justice; les autres, ceux de Kintiniangulo, au village desquels appartenait Bambi, repoussaient toute satisfaction. Mais, comme on redoutait mon départ, on ne brusquait rien. Cela dura jusqu'à la nuit. Cependant, ne voulant pas me mettre tout le monde à dos, et craignant que la discussion ne dégénérât en bataille, je prévins que j'attendrais, le lendemain, la réponse chez moi; et je remontai en hamac, après avoir offert au vieux monarque quatre bouteilles de vin et lui avoir serré la main.

Le jour suivant, je passai la journée à faire mon inven-

taire; mon but était d'abord de constater ce qui m'avait été dérobé et, surtout, d'effrayer les naturels, dont je refusai d'acheter les produits. Kingelé épouvanté, persuadé que je préparais mon départ, et je n'eus garde de le rassurer, courut au village avertir les chefs de ma résolution.

Bientôt les princes arrivèrent en foule; je refusai d'abord de les entendre. Ils me proposèrent un esclave pour recevoir les coups de corde en place du coupable. Sur mon refus indigné, ils consentirent enfin à perdre trois coutumes : ces coutumes ou impôts de résidence consistent, pour Kintiniangulo, en deux fusils, deux barils de poudre (15 livres), et dix pièces de tissus, le tout à payer tous les trois mois. J'aurais, de beaucoup, préféré le châtiment que j'avais d'abord demandé, mais c'était déjà bien beau d'avoir obtenu un tel résultat.

A la suite de tous ces ennuis, une profonde mélancolie s'empara de moi de plus en plus. J'étais d'une tristesse mortelle. J'avais, je le sentais, besoin de voir des visages de ma couleur. Seul, sans ami en qui m'épancher, sans compagnon avec qui échanger mes pensées, cette existence devenait insupportable. Quelle distraction que la compagnie de ces brutes qui m'environnent et ne comprennent rien ! Dans la journée, mes occupations, les cris, le mouvement, tout cela occupe mon esprit; mais, quand arrive le dîner où, tous les soirs, je me revois seul; quand, réfugié dans ma petite chambre, assis devant la table qui, avec mon lit et deux chaises, en forme tout l'ameublement, j'écris à la lueur d'une bougie, au milieu du silence de la nuit, je pense à la pauvre existence que je mène, j'ai des moments de découragement et de chagrin insurmontables, je cherche alors dans le sommeil un oubli de mes peines. Que de fois, hélas! j'ai passé des heures agitées, sans pouvoir obtenir un repos qui me fuit! Sans livres, sans journaux, dépourvu du moindre de ces objets qui, dans les pays civilisés, nous aident à supporter les tristes instants de la vie, je crains parfois de devenir fou.

M. B***, l'un de nos gérants de France, arrivé à la côte

depuis un mois, est venu me rendre visite et me donner des nouvelles de ma famille; sa présence, durant quelques jours, m'a réconforté et consolé un peu.

Il m'a raconté un petit accident qui lui est arrivé, pendant son voyage en hamac, entre Kinsembo et Ambrizette. S'étant arrêté au village des Pierres pour laisser reposer ses porteurs — c'était la nuit, — il avait voulu s'approcher un peu trop près d'un groupe de sauvages qui dansaient autour d'un grand feu. Ceux-ci, furieux, l'avaient chassé à coups de pierres, et en lui lançant de telles quantités do sable que son hamac en avait été littéralement rempli. Comprenant l'inutilité de se fâcher et son impuissance, il s'était éloigné au plus vite sans demander satisfaction. C'était ce qu'il avait de mieux à faire. Vous vous souvenez sans doute que ce village jouit, à bon droit, d'une mauvaise réputation ; il n'est pas rare qu'un voyageur, inconnu ou inexpérimenté, y soit maltraité. Il y a quelques mois, un Anglais de Mocoul y a été roué de coups.

Rencontre avec un serpent noir. — Comme d'habitude, mon hôte couché, j'allai, avant de suivre son exemple, faire le tour de la factorerie pour m'assurer que tout était en ordre. Le gardien veillait ; armé d'un sabre de cavalerie et tenant une gingong sur laquelle il frappe de temps à autre, il passe la nuit à se promener autour de l'établissement. Les autres Croumans, couchés à chaque bout du magasin, sous la galerie, dorment tranquillement. Au nord de la maison, située sur une petite hauteur, de l'autre côté du ravin qui sépare les deux plateaux qui dominent la plage, se trouve la poudrière. Un Crouman est chargé de sa garde, et je ne voulais pas me reposer avant de constater s'il était bien à son poste.

La lune brillait, mais de gros nuages en interceptaient la clarté de temps à autre et en rendaient la lumière incertaine et diffuse. Après avoir traversé le ravin, et comme j'approchais de Serrano, dont je distinguais déjà le corps étendu au travers de la porte, une bande noire,

que je pris tout d'abord pour un bout de câble, me barra le passage. Par instinct de prudence, j'allongeai mon bambou pour m'assurer de ce que j'avais devant moi. Tout à coup, je fis un brusque soubresaut en arrière; la lune venait de se dégager et me montrait, à trois pas devant moi, un magnifique serpent noir, dont les yeux brillants étaient fixés sur moi. « Nioka ! Nioka ! » m'écriai-je aussitôt. Le gardien, réveillé en sursaut, apercevant ce monstre à ses pieds, saute sur son sabre et lui en assène de toutes ses forces plusieurs coups sur le corps. Il frappait comme un fou, et je l'aidais de mon bambou. La lune s'était voilée subitement, mais je frappais courageusement, sans trop savoir où diriger mes coups ; tout à coup le nègre chancela en appelant au secours. Je le reçus dans mes bras et l'emportai à la maison. Il poussait des gémissements de douleur et se frottait le visage. Je ne comprenais absolument rien à cet accident. A la factorerie, tout le monde était sur pied. « Qu'y a-t-il? » s'était écrié M. B***, en accourant à peine vêtu dans la salle à manger, une bougie à la main.

Voici ce qui s'était passé : Le serpent (*nioka*), blessé sans doute par Serrano, s'était dressé sur la partie inférieure de son corps et avait projeté sa salive vénéneuse dans les yeux de mon pauvre Grouman. J'avais heureusement de l'eau blanche, et, sur les conseils de mon compagnon, je bassinai les paupières du malheureux qui étaient fermées et d'où s'échappait un liquide clair et limpide.

Quand il fut un peu soulagé, je l'envoyai se reposer, en lui recommandant de s'humecter les yeux continuellement; mais les noirs, préférant leur méthode, lui barbouillèrent le visage d'huile d'arachide. Je ne sais quel remède fut le plus efficace, mais au bout de quelques jours, Serrano ouvrait les yeux ; bientôt après, il était en partie guéri. Cependant l'œil gauche resta toujours rouge, vague et très sensible. Peut-être cela disparaîtra-t-il avec le temps. Le lendemain matin, nous avons été chercher le reptile que nous trouvâmes haché et mort à quelques mètres de la poudrière. Il

était complètement noir et mesurait 2 m. 50 c. Ce serpent, appelé *cospideiro* ou cracheur par les Portugais d'ici, est une espèce particulière à cette partie de la côte d'Afrique. Nous le nommons, je crois, *copra.* J'ai mis celui-ci dans du tafia et je compte bien le rapporter en Europe. Ce sera un des beaux échantillons de ma collection que je destine au Muséum. Cet animal est très rare, assurent les naturels, et peu d'Européens ont eu le bonheur d'en rencontrer.

Nouvelles de France. — Le courrier de France vient de m'arriver. Quelles tristes nouvelles il apporte! Nous avons perdu Metz, Metz-la-Pucelle, Metz qui, la France envahie, réduite à elle-même, a su tenir tête à l'Europe. Paris tient encore. Si terrible que soit notre position, tout espoir n'est pas encore perdu. On entend trop de gens qui se disent Français et crient partout que nous sommes en décadence, que nous sommes dégénérés, que sais-je encore.

Toutes ces grandes phrases paralysent bien des jeunes cœurs et bien des efforts. Que diable! nous n'avons qu'à lire l'histoire et nous verrons que nous avons été bien plus bas et que nous nous sommes toujours relevés plus haut que nous n'étions avant l'abaissement. Nous avons eu un moment d'apathie; mais ce n'est que par les revers que l'homme reprend conscience de sa valeur. Cette guerre sera une leçon terrible. Fasse le ciel que nous sachions en profiter! Vivant depuis trois ans au milieu des étrangers, je sais ce qu'ils nous reprochent : c'est la vanité, c'est de toujours parler de nous, de notre pays, de notre esprit, sans tenir compte que chacun d'eux pense de soi ce que nous pensons de nous. Nous sommes hâbleurs, nous trouvons trop qu'il n'y a que nous qui fassions bien. Ayons juste conscience de notre valeur; mais ne l'exagérons pas, et surtout voyons le bien chez les autres et reconnaissons qu'ils valent, en somme, autant que nous.

Nous accablons sans cesse les étrangers des victoires que nous avons remportées sur eux. Nous rappelions der-

nièrement aux Prussiens ce que nous avions fait d'eux sous Napoléon Ier. Eh bien ! ces Prussiens, depuis longtemps, ils nous haïssaient. Ces gens, ils aiment leur pays comme nous aimons le nôtre. Eux aussi, ils ont un cœur et se souviennent, et ils ont profité de notre confiance en un gouvernement qui ne la méritait pas pour saisir l'occasion qu'on leur donnait si follement de prendre leur revanche. Ce moment, ils l'attendaient depuis bien longtemps, patiemment. Vous vous souvenez à quel point l'exaltation des esprits était forte en Allemagne, lorsque Napoléon Ier, à son passage, faillit y être assassiné par Sand. Le roi de Prusse était confondu dans la foule des souverains, esclaves du conquérant. La Prusse n'existait plus que de nom. De toutes les nations soumises, ce fut elle qui eut le plus à souffrir.

Ils ont tué de pauvres femmes sans défense et brûlé des fermes inutilement. C'est vrai ; mais c'est là un des malheurs de la guerre. Franchement, croyez-vous que nous nous conduisions comme des saints dans leur pays ? Non, n'est-ce pas ? Ils se sont vengés et ils n'ont que trop bien réussi, hélas !

« Il n'y aura plus de France, » disaient-ils dans leur orgueil. Mais Paris et nos braves soldats leur ont prouvé qu'ils comptaient sans eux, et n'eût été la lâcheté de Napoléon III et la trahison de Bazaine, qui sait... enfin.

Mais, hélas ! à chaque nouvelle qui arrive, c'est un coup nouveau ; nous apprenions plus tard le démembrement de notre chère patrie. Pauvre France mutilée ! Alsace, Lorraine, chères sœurs, ne nous en veuillez pas, ne nous maudissez pas ! Espérons ; votre exil n'est que momentané. Nous travaillerons, car c'est par le travail surtout que nous pourrons reprendre notre rang dans le monde, et un jour... oui, un jour viendra où la France entière retentira de cris d'allégresse en recevant dans ses bras ses sœurs exilées pendant si longtemps. Priez pour nous et avec nous. Aidez-nous, ne nous oubliez pas ; Dieu et nos efforts feront le reste.

Tous les malheurs à la fois fondent sur nous. La Commune s'est formée. Comme l'eau d'un lac, après une grande tempête, se trouble et fait remonter à sa surface la boue qu'il cachait dans ses profondeurs, ainsi la société bouleversée rejette au dehors la lie renfermée dans son sein. Ce n'est que peu à peu que le calme renaît et que l'ordre social est rétabli. Hélas! il nous faut constater que de malheureux Français égarés ont fait plus de mal à leur pays que les étrangers eux-mêmes, ses ennemis. Les Prussiens, eux, n'ont pas brûlé Paris. Ah! la guerre civile, voilà bien le pire de tous les maux, le fléau le plus terrible

Bientôt la France se relèvera. L'avenir lui réserve encore de longs jours de prospérité et de gloire. Paris, frémissant, a succombé sous le nombre après un siège mémorable, et l'entrée des vainqueurs dans ses murs ne fut même pas un triomphe. Paris, affamé, enchaîné, vaincu, était encore redoutable.

Cependant, grâce à M. Thiers — un patriote celui-là! — la Commune vaincue, la France renaît peu à peu de ses cendres; elle renaît, comme les grandes nations, par un acte qui bouleverse le monde entier. En un jour, un emprunt de 5 milliards est couvert quarante-trois fois; c'est un fait inouï, et dont seule la France était capable, sans doute. Qu'on dise, après cela, que nous sommes dégénérés!

Au seul nom d'un honnête homme, de M. Thiers (que son nom soit béni! un tel résultat rachète toutes les fautes), l'Europe entière s'incline et la tranquillité renaît.

CHAPITRE VII

Une noce. — Superstitions. — Une baleine. — Suites d'un coup de bâton. — Excursions au lac de Kintiniangùlo. — Erection du pavillon français. — Le perroquet. — L'avocat. — Les osselets. — L'épreuve de la casque. — Des blancs. — Mort de Jacquot. — Kikiki.

Une noce. — Toujours rien de bien intéressant à noter; c'est en passant et à de longs intervalles que je vois des blancs. Cependant, qui aurait vu Kintiniangulo dimanche eût été bien étonné du mouvement et de l'animation qui régnaient à la factorerie.

Les blancs d'Ambrizette ne connaissant pas le pays, je les avais invités tous à venir déjeuner, à condition qu'ils feraient les frais du repas. Il était onze heures à peine qu'une fanfare de cris à réveiller tous les villages à 2 lieues à la ronde, m'annonça l'arrivée de mes hôtes. Une longue file de hamacs s'étendait, comme un immense ruban aux mille couleurs, le long du sentier qui descend de la hauteur un peu au sud de l'établissement. Une partie des habitants du village était accourue pour voir les blancs, au nombre de sept et accompagnés de trente-cinq noirs. Tout ce monde criait, faisait un tapage infernal. Pendant que je distribuais la goutte aux porteurs, chacun déballa sur la table les vivres qu'il apportait : c'étaient des conserves de carottes, de choux de Bruxelles, des boîtes de fruits confits, des pommes de terre, du porto; chacun avait été jaloux d'apporter ce qu'il possédait de plus rare; moi, je fournis-

sais la pièce de résistance, un mouton tout entier, le pain et le vin.

Ceux qui, parmi nous, s'entendaient un peu à la cuisine, confectionnèrent des mets de leur façon. Le repas fut très gai, comme on pense. Pendant que les uns font la sieste, étendus dans leur hamac, et que les autres jouent au palet devant la maison, je vais vous présenter la fleur en l'honneur de laquelle ce banquet a été donné.

Miss Jenny est une négresse de Fernando-Po, qui peut avoir dix-neuf ans; elle a été élevée à Sierra Leone, et a passé plusieurs années en Angleterre, d'où G***, un de nos compagnons, un américain, l'a ramenée.

Ceci me remet en mémoire une bien bonne histoire, qui vous donnera une idée du degré de sauvagerie auquel était arrivé C***, le vieux côtier parti dernièrement.

Il faut d'abord qne vous sachiez que Jenny se conduit bien, et que ses relations avec les autres blancs sont toujours restées dans des limites convenables, quoique plus libres qu'une mère ne les permettrait à sa fille. Un soir donc, C*** va voir G***; celui-ci étant absent, ce fut miss qui le reçut. La jeune femme était arrivée depuis peu, et c'était elle que G*** voulait voir. Il fut un peu interloqué de trouver, au lieu de la sauvage qu'il se figurait, une femme civilisée. On se mit à causer. G*** offre une cigarette que l'on refuse; comprenant sa méprise, il rougit et cherche une excuse : « Mais, en France, toutes vos pareilles fument, » dit-il. Puis, troublé de plus en plus de la manière dont on recevait ses gracieuses avances, il s'embourbe tellement qu'il finit par prendre son chapeau et se sauve, furieux contre cette mijaurée, comme il l'appelait, de son impolitesse à lui.

Depuis ce jour il l'avait prise en grippe et ne voulut plus voir G***.

Vers cinq heures, tout le monde décampa; inutile de dire qu'avec regret je vis partir mes compagnons, mais je les inviterai encore. J'ai passé une bonne journée; j'ai fait un repas délicieux, et les restes, bien économisés, ont duré

trois jours. Vraiment, ces messieurs sont de bien bonne compagnie, mais, hélas ! ils ne revinrent plus.

Superstitions. — Puisque les circonstances m'ont amené à parler de miss Jenny, il sera intéressant de dire toutes les difficultés qu'a soulevées son séjour à Ambrizette. La principale provient de ce qu'étant noire, elle porte des bottines; ce n'est qu'à prix d'argent et après plusieurs palabras que les princes consentirent à ce qu'elle ne marchât pas pieds nus. Porter des chaussures est un sacrilège en ce charmant pays. Selon les indigènes, sans doute, c'est renier les coutumes des ancêtres, et s'allier aux blancs, leurs ennemis.

Un nègre quel qu'il soit, s'il ne tenait pas compte de cette loi, serait empoisonné; on dirait ensuite que c'est le fétiche qui l'a tué. Cette prohibition est d'autant plus bizarre, qu'une des constantes préoccupations des chefs est de tâcher de se procurer cet ornement pour après leur mort. Il est rare qu'un personnage notable soit enterré sans être chaussé de vieux souliers, voire même de grandes bottes achetées au blanc, et souvent fort cher.

Cette coutume baroque n'est-elle pas bien curieuse, et ces sauvages ne sont-ils pas vraiment bien intéressants à étudier ? Il semblerait aussi que la Providence, ayant pitié de leur ignorance, ait voulu leur épargner une partie des affections si communes chez les peuples mieux doués. A moins que les parents ne les tuent en naissant, ce que je ne puis affirmer, je ne me souviens pas avoir jamais vu un nègre difforme, bossu, bancale ou même aveugle ; à moins, bien entendu, que cela ne provienne d'un accident, comme chez Peblo, qui perdit la vue à la suite de l'explosion de la maison hollandaise à Kinsembo.

Les noirs, surtout au sud du Congo, et particulièrement les Mussorongos, sont grands, élancés, bien faits, jamais obèses, très agiles, marcheurs infatigables, mais peu robustes et surtout très maladroits. Chez eux, le type nègre

est, en général, bien accusé, mais sans aucune exagération. La barbe est rare et ne consiste guère qu'en quelques touffes de poils clairsemés sur le menton.

Mes Croumans, mieux nourris que les gens du pays, sont plus robustes et plus forts, mais sans embonpoint, et cependant, que ne dévorent-ils pas, quoique je leur donne abondamment des chicuangas, du poisson et du riz! Le fait suivant vous donnera une idée de la gloutonnerie de ces gens-là. Ce qui pourrait prouver que les nègres ne sont si sobres généralement que parce qu'ils sont trop misérables pour se procurer une nourriture plus confortable et abondante que celle dont ils se contentent.

Une baleine. — Une après-midi, Manpouta, le marfouk qui remplace Bambi, vint au magasin m'avertir qu'on voyait un navire à l'horizon. En effet, à l'aide d'une longue-vue, je distinguai une sorte d'îlot noir qui faisait saillie sur la mer. On ne voyait ni mât ni voile, et je pris tout d'abord cet objet pour la coque renversée d'une grande chaloupe; cela m'intriguait, mais, les linguisters me réclamant, je dus abandonner mon observation. Quand je sortis du fétiche, je trouvai Manpouta l'œil fixé sur le gros bout de la lorgnette, et Jeannette, appuyée contre un poteau pour ne pas bouger, lui servant de support. Je ne m'étonne plus si les renseignements qu'il m'apportait de temps à autre étaient si baroques. Cependant le vent et la marée avaient peu à peu rapproché la chaloupe du rivage. Elle était maintenant assez près pour me permettre de reconnaître que ce que j'avais pris pour une épave n'était autre qu'une immense baleine, morte sans doute. La nuit tombait quand le corps du monstre vint s'échouer à la plage, à quelque 100 mètres au nord de la factorerie.

Aussitôt, les noirs qui guettaient cette proie vinrent, comme une nuée de corbeaux, s'abattre sur cette masse de chair pourrie qui répandait une odeur infecte dans tous les environs. Ils en firent une curée épouvantable et ignoble. Les Croumans n'avaient pas été les derniers au carnage;

je les trouvai assis autour de ma vieille marmite posée sur un grand feu, et dans laquelle cuisaient de gros lambeaux de viande qui répandait dans la maison une forte odeur d'huile rance, pénétrante et écœurante.

« Voulez-vous bien m'aller jeter cette charogne à la mer ou la faire cuire ailleurs, » m'écriais-je. C'est le dernier parti qu'ils s'empressèrent de prendre à l'unanimité.

Pendant plus de huit jours, cette masse informe, soulevée continuellement par les vagues et déchiquetée par la mer, empoisonna la contrée; heureusement une calême qui survint à propos nous en débarrassa.

Ce cétacé, capturé sans doute par des baleiniers, puis dépouillé de toute la chair utile et de l'huile qu'il contenait, aura été abandonné, à moins, peut-être, qu'il n'ait été rencontré par un espadon, son terrible et cruel ennemi qui, souvent victime de sa force, reste fiché dans les flancs de son malheureux adversaire et succombe avec lui.

Que ces nègres sont sales! Croirait-on qu'ils ont abandonné, pour cette proie, les œufs de tortue que je leur avais donnés.

Et je vous assure que c'est très bon, les œufs de tortue (*maki*), j'en mange bien souvent. Il existe à Kintiniangulo un noir qui s'occupe exclusivement de cette pêche. Il les trouve, à marée basse, dans le sable de la plage où les femelles sont venues les enfouir, laissant à la chaleur féconde du soleil le soin de les faire éclore.

Kiamangangue, tel est le nom de ce noir, aussi original que son nom, est très amusant, voire même un peu toqué. Que de bons moments je lui dois; c'est mon ami, ainsi qu'il s'intitule fièrement lui-même. Dès qu'il arrive, quoi que je fasse et par un privilège unique, il vient me relancer. On l'entend toujours une demi-heure avant de le voir : « Signor, mundelé, voilà Kiamangongue, Kiamangongue. » Toute infime que soit la position de ce noir, quiconque ne saurait que j'ai des bontés pour lui le prendrait tout au moins pour un prince. Ce diable d'homme a le don de me désarmer avec sa mine grotesque, ses gestes impos-

sibles à rendre et ses attitudes comiques. Si je suis en belle humeur, il plaisante et je lui fais raconter des histoires ; si, au contraire, je suis en colère, il se traîne à mes pieds, embrasse mes genoux, et pleure en se roulant par terre. Mais un jour il abusera et je le chasserai ; déjà il commence à prendre trop de liberté et à me fatiguer. N'eut il pas tout dernièrement l'audace d'entrer dans ma chambre, chose que le roi lui-même ne se permettrait point. On se repent toujours quand on est indulgent avec ces gens-là.

Enfin, je ne serai plus seul : un Portugais de Mocoul bâtit une factorerie sur le plateau qui, de l'autre côté du ravin, fait pendant à celui sur lequel je suis établi. Les constructions terminées, un tout jeune homme, depuis quelques mois seulement à la côte, vint en prendre possession. Da Costa, entre autres qualités, joue de l'harmonium ; moi, je possède une sorte d'instrument rectangulaire en jonc, percé de trous des deux côtés, et dans lequel on souffle ou aspire à volonté. C'est un joujou qu'au jour de l'an les pères donnent à leurs enfants quand ils ont été bien sages et avec lesquels ceux-ci étourdissent leurs malheureux parents. A force de patience, je suis parvenu à jouer quelques airs, tels que : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, et *frère Jacques.* C'est modeste, mais on fait ce qu'on peut. Donc, nous faisons de la musique.

L'auditoire est indulgent et très artiste ; quand, caché dans ma chambre, je fais aux indigènes la faveur de jouer un morceau, ils écoutent pleins d'admiration et dans un religieux silence, et je jouis modestement, comme il convient à un grand artiste, du goût et de l'approbation enthousiaste de mon public. Jeannette surtout témoigne d'une passion et d'une connaissance très prononcée pour la musique. Je ne puis guère lui faire de plus grand plaisir que celui d'entonner un de mes airs favoris. Elle est vraiment extraordinaire pour son âge.

Donc, le soir, Da Costa, — tous les Portugais qui habitent ces contrées précèdent leur nom de ce titre nobiliaire, qui signifie tout simplement : *de la Côte* ; quelquefois c'est :

Da Sylva (de la Forêt); — Da Costa et moi, dis-je, faisons retentir la maison des sons mélodieux tirés à grand'peine de nos instruments. Ce qui ne nous empêche pas, le jour, de nous faire une concurrence acharnée.

Mais ce brave garçon n'est guère redoutable, surtout depuis ce qui lui est arrivé.

Suites d'un coup de bâton. — Il y avait à peine quinze jours qu'il était installé, qu'une imprudence de sa part affirmait pour toujours ma suprématie.

Voici comment : une après-midi qu'il faisait décharger quelques caisses qu'une pirogue lui apportait do Mocoul, il se prit de querello avec un linguister et lui lança son bambou à la tête; mais le bâton rencontra, dans sa course, une autre tête à laquelle il fit une blessure dont le propriétaire furieux jura de tirer vengeance.

Le soir même, vers huit heures, de grandes clameurs partaient de la factorerie de mon voisin, qu'une multitude de noirs entouraient. Comme cela ne me regardait pas, je me tins coi, suivant un proverbe en honneur à la côte et qui dit qu'il faut laisser les autres laver leur linge sale en famille. Puis, j'avais un peu de fièvre et ne voulais pas me compromettre inutilement.

Cependant le marfouk de Da Costa accourt, porteur d'un billet. « Monsieur Charles, venez vite, je vous en prie; les gens du village veulent me tuer et piller la maison. » J'hésitai quelques instants. Enfin, un sentiment plus louable succéda à ma première pensée, et, m'étant muni d'un revolver que je cachai sous mes vêtements, je fis réunir les Croumans qui étaient enchantés, leur fis jeter les bâtons dont ils s'étaient armés, et, mon bambou à la main, nous nous dirigeâmes vers la factorerie du voisin.

Je plaçai mes hommes près de la porte, leur recommandant de ne bouger que si je les appelais ; puis, les laissant pour plus de sûreté sous la garde de Kingelé, je pénétrai dans la salle à manger qui, ainsi que la cour, était pleine de nègres armés de sabres et de couteaux, hurlant à tue-tête.

J'avançai au milieu d'eux, calme et solennel, écartant sans violence, mais d'une main ferme, ceux qui me barraient le passage. « Où est le blanc? — Dans sa chambre. » J'entendais de tous côtés murmurer sur tous les tons où cependant dominait celui de la crainte et du respect. « *Mundele* signor sieur Charles. — *Mundele Makrount Franceze.* » La porte ouverte, je la refermai vivement derrière moi et trouvai le pauvre blanc avec un marfouk : il avait complètement perdu la tête.

« Ah! mon bon monsieur Charles, s'écria-t-il d'une voix suppliante et les larmes aux yeux. Voyez tous ces sauvages; ils vont tout brûler. — Mais vous êtes fou, répondis-je en français; si vous montrez tant d'effroi, vous allez vous faire piller. C'est honteux pour un blanc. — Mais le marfouk veut que je lui donne vingt pièces, parce que j'ai fait du sang. Tenez, les entendez-vous ? »

En effet, les sauvages, qui s'étaient un peu calmés, perdaient patience. Leurs cris redoublaient et ils frappaient à grands coups sur la porte. Je l'ouvris tout à coup, et, marchant résolument sur le plus enragé de la bande, une canaille infime et sans influence, je le pris tout doucement par les épaules et le jetai dehors sans rien dire; puis, me retournant : « Qu'est-ce que vous faites tous ici? Depuis quand les muleks ont-ils le droit de pénétrer dans la demeure du blanc? Allons! hors d'ici. Si le blanc a tort, il paiera. » Et, avisant quelques personnages influents : « Vous n'avez donc plus de pouvoir sur vos esclaves, de grands princes comme vous ; chassez-les, vous savez bien qu'on n'arrange rien avec des cris. » Puis, agissant en leur nom, j'obtins, à force de patience, de faire évacuer la salle pendant qu'ils criaient d'un air important : « Sortez, *vaïkiça*, muleks. »

Je retournai alors vers mon Portugais. Le maladroit était en train de discuter sur les marchandises que le marfouk lui demandait. « Ah ça! vous voulez donc nous faire écorcher : donnez ce qu'il faut et félicitez-vous si vous en sortez à si bon marché. Quand on fait des bêtises, on les paie, mon cher; tant pis pour vous! »

Après bien des pourparlers encore, et grâce surtout à deux dames-jeannes de tafia que j'avais eu soin de faire distribuer à la foule, la troupe hurlante retourna au village en injuriant Da Costa, m'appelant : « Bon blanc, grand blanc, » et se disputant à coups de poings la liqueur que nous leur avions donnée. A minuit, le calme était rétabli. Mais, du même coup, mon influence a augmenté de toute celle qu'a perdue mon voisin. Je doute même qu'il puisse demeurer à Kintiniangulo.

Les noirs sont comme les hyènes : si on a peur, ils mordent; si, au contraire, on marche vers eux, ils reculent; comme les lâches, ils n'ont d'audace qu'en troupe. Un bon système est d'en choisir un dans la foule, un que l'on sache seul et sans influence, et de le prendre à parti. Ainsi isolé, il cède presque toujours et son exemple influe sur les autres. Reconnaître les chefs qui en sont fiers, les grandir encore au détriment des muleks satisfaits déjà de l'influence que le blanc attribue à leurs princes ; se faire obéir en leur nom, car ils ne le pourraient; enfin arranger les choses le plus vite possible et jeter à boire en pâture à la foule, tel est le plan le meilleur; il réussit presque toujours.

Mais, pour ce faire, on voit qu'il est indispensable que le blanc connaisse le pays où il est et les nègres qui l'habitent; qu'il soit courageux et ferme ; qu'il soit calme surtout, car les coquins sont malins. Ils cherchent toujours à nous effrayer ou à nous faire mettre en colère. Ils savent très bien qu'un homme qui a perdu son sang-froid n'est plus maître de ses actions et commet toujours quelque imprudence dont ils pourront tirer parti.

Les sauvages sont de grands enfants qu'il faut traiter comme tels et s'ingénier à comprendre. En sachant à propos être ferme ou rire, les flatter ou les raisonner, on en fait à peu près ce qu'on veut. Ils ne sont pas absolument méchants, mais cherchent, par tous les moyens possibles, à nous soutirer des marchandises.

Vous savez cela, défendez-vous ; mais, comme vous n'ê-

tes pas le plus fort, sachez, quand il le faut, céder à temps; évitez avant tout d'en avoir l'air. Pour que le blanc conserve son prestige, il faut qu'il paraisse toujours donner, sinon il perd une partie de sa force et de son influence.

Un coup de bâton, on peut le donner; mais encore faut-il savoir pourquoi, comment et à qui on le donne et surtout éviter de faire du sang, car, d'après la loi du pays, le sang se paie..... et souvent plus cher qu'il ne vaut.

Connaître bien les nègres, leurs coutumes et les moyens de s'en faire respecter, c'est la sécurité et la réussite dans ces contrées. Mon but sera donc atteint, si, en racontant tout ce qui nous arrive, tout ce dont j'ai été témoin, je puis être utile à ceux qu'un voyage en ces contrées tenterait en leur permettant de savoir où ils vont et d'éviter toutes les déceptions et tous les ennuis par lesquels j'ai dû passer, jeté comme je l'ai été, par hasard, dans un pays inconnu, à dix-neuf ans, seul, sans expérience, riche seulement de ma jeunesse, de ma santé et de mon enthousiasme.

Au lieu et place de Da Costa, est arrivé un autre Portugais, celui-là d'une ignorance crasse; cet individu ne me plaît guère, mais, quand on n'a pas le choix, on prend ce qu'on trouve et je n'ai pas les moyens d'être difficile.

J'ai été très malade tous ces temps-ci. On ne le croirait pas et cependant c'est la pure vérité : je me suis empoisonné avec de l'ipécacuana, en voulant me guérir. J'avais tant de bile que, chaque matin, je vomissais; la fièvre ne me quittait pas et les maux d'estomac me faisaient pleurer de douleur.

l m'avait été impossible de boire de l'eau chaude pour faciliter l'effet du remède. Je digérai donc la médecine. ce qui amena, sans doute, de sérieux désordres dans mon économie.... Animal, va; cependant je guéris et c'est surtout pendant cette longue maladie que la société d'un de mes semblables me fut utile.

Excursion au lac de Kintiniangulo. — Pour célébrer

mon rétablissement, nous allâmes, un dimanche, faire une grande excursion. Les naturels nous avaient souvent parlé des anciens baracons des négriers, et nous avions résolu d'aller les visiter.

Kintiniangulo, mot à mot : pays des porcs, sans doute parce qu'il n'y en a pas plus qu'ailleurs, possédait, à l'époque de la traite, un marché de nègres fort important. La rade, extrêmement dangereuse, ajoutait à la sécurité des traitants dont les habitations, en outre, étaient à couvert à quelques lieues dans les terres.

Après une course de deux heures environ en hamac, nous débouchâmes sur des sommets élevés formant comme un amphithéâtre d'où nos regards plongeaient au fond d'une sorte d'entonnoir, formé par la pente douce et assez régulière des coteaux sur une vallée profonde. Un large étang bordé de grands roseaux et couvert en partie de plantes aquatiques, au-dessus desquels volaient quantité d'oiseaux, occupait le centre de ce bas-fond ; ce marais, au dire des noirs, était infesté de caïmans ; c'est là qu'avait été pris celui que j'avais acheté quelques mois auparavant. Le paysage était délicieux : ces coteaux boisés et onduleux, dominant ce lac solitaire, formaient un ensemble aussi imposant qu'imprévu. En suivant les hauteurs, nous arrivâmes sur un plateau dépouillé d'arbres et où se trouvaient encore des vestiges de fondations. Nous comptâmes près de quinze emplacements différents, indiquant d'anciens établissements. Notre curiosité satisfaite, nous reprîmes le chemin de la mer, absorbés dans les réflexions que ces souvenirs avaient fait naître. Voilà donc tout ce qui restait du passage des hommes. Un plateau nu et stérile, maudit peut-être comme ceux qui y avaient vécu. Ils sont morts, oubliés maintenant, la terre seule conserve le souvenir de leur triste existence.

Grâce à mon compagnon, la vie que nous menons est plus supportable. Ensemble nous prenons nos repas ; c'est au moyen d'une flèche lancée dans le mur de sa factorerie que je le préviens quand le déjeuner est servi.

Je possède un arc d'une flexibilité et d'une force merveilleuses qui porte à plus de 400 mètres ; mais la corde fouette sur la première phalange du pouce et la déchire si cruellement, que je suis obligé, pour m'en servir, d'entourer la main gauche avec un linge.

Erection du pavillon français. — Le 1er novembre, c'était grande fête à la factorerie. Depuis que je n'étais plus seul à Kintiniangulo, je nourrissais le projet d'établir un mât de pavillon. J'avais fait les offres les plus avantageuses pour décider les indigènes à m'apporter deux grands arbres. Mais c'était pour eux un tel travail, qu'aucun n'avait encore eu le courage de l'entreprendre.

Cependant, un beau jour, les muleks de Kingelé m'apportèrent deux beaux troncs de platane que je payai fort cher. Le charpentier les équarrit, les rabota, les tailla et les ajusta enfin avec des barres ; à grand'peine j'avais obtenu des cordages à Ambrizette et mon voisin m'avait donné quelques mètres de tissu rouge pour confectionner un drapeau.

Avec les faibles ressources dont nous disposions, l'opération était délicate. Nous avions fait mander cinquante maningames au village, afin d'aider mes Croumans ; le pied du mât une fois placé au bord d'un grand trou creusé dans la terre, nous l'élevâmes doucement et parvînmes assez facilement à placer la tête sur quatre ponchons posés les uns sur les autres ; dix nègres tenaient les bouts du câble, qui devait maintenir le mât ; les Croumans étaient munis d'une grande perche terminée par une fourche pour l'emboîter et le soutenir dans son ascension.

A un signal donné, les nègres attelés à deux des cordes dont les extrémités étaient enroulées sur un pieu fiché en terre, tirent à eux le mât qui s'élève lentement, maintenu par la fourche. Déjà il était à peu près vertical ; mais, en glissant dans le trou, il perdit son équilibre, oscilla de droite et de gauche. « Tenez ferme, » criai-je aux maningames. Bah ! ils eurent peur et lâchèrent tout, en se sauvant.

Crac, voilà mon mât de pavillon qui, n'étant plus soutenu, tombe avec fracas. Par bonheur, il ne fut pas brisé et une seconde tentative, plus heureuse que la première, réussit complètement.

Les câbles une fois fixés, le pied du mât bien assujetti avec des galets, je distribuai aux Croumans des fusils et de la poudre et les alignai devant la maison. Ils étaient vêtus aux couleurs nationales d'un pagne blanc serré aux reins par une ceinture de drap bleu, la tête coiffée d'un bonnet rouge.

Je hissai alors notre pavillon français à trois reprises différentes et chaque fois une salve d'artillerie salua son arrivée au sommet. Le fixant alors, j'appuyai son apparition première dans ce pays des dix-huit coups de mon revolver, ce qui, entre parenthèse, donna aux indigènes une haute idée de mes moyens de défense.

La cérémonie était terminée quant à moi. Je congédiai les maningames, distribuai du tafia à mes hommes, et, le soir, quand j'eus passé de longues heures à contempler, les larmes aux yeux, cet emblème de notre chère patrie qui flottait majestueusement dans les airs, tout le monde était plus ou moins ivre de joie... et de liqueurs.

J'arrive d'Ambrizette où j'ai trouvé L*** très malade. Depuis trois semaines, la fièvre ne l'a pas quitté. Il est pâle, maigre et peut à peine se tenir debout. Ce n'est qu'à force de laudanum qu'il arrive à prendre, la nuit, quelques heures de repos. Je le crois perdu ; au reste, il ne se fait pas d'illusions sur son sort et va partir pour Banane.

Mes voyages à Ambrizette sont de véritables parties de chasse, bien que je ne sois pas un Nemrod enragé. Je me livre en nabab à cet exercice; les Croumans portent le hamac. Gikouloukidi, mon nouveau mulek, suit, portant le fusil tout chargé. Une fois bien installé sous la tente, à l'abri du soleil, un livre à la main, je donne le signal du départ. Mon compagnon surveille la maison pendant mon absence. Les noirs sont chargés de découvrir le gibier. Il y a pour eux cent perles bleues, *bouasa*, par animal que je

tuerai. Nous allons au pas. Tout d'un coup, ils s'arrêtent : « Signor, une pintade, je suppose. » Ils me la montrent : je la vois ; le mulek me passe le fusil. J'avance à pas de loup, en rampant. Je vise, le coup part et... ma pintade aussi. Pas toujours cependant ; je me flatte. Il m'est arrivé plusieurs fois de rapporter quatre ou cinq pièces tuées en deux heures, le plus souvent des tourterelles. Le pays qui s'étend entre Kintiniangulo et Ambrizette étant cultivé, le gibier y est très abondant. La rivière d'Ambriz passée, il me reste encore la ressource du marais qu'il nous faut côtoyer avant d'arriver aux factoreries et sur lequel pullulent les oiseaux aquatiques.

A propos de gibier, je vous dirai que les broussailles dont est rempli le ravin qui sépare ma maison de celle de G*** servent de refuge à des oiseaux excellents que les nègres tuent à coups de bâtons, quand ils parviennent à les dénicher. Ce sont des râles de genêts, un vrai régal pour nos estomacs délabrés.

Jeannette grandit et se forme. C'est aujourd'hui une jeune fille, une jolie négresse, ma foi ! et qui s'entend à la tenue d'une maison. Il faut voir comme elle sait se faire obéir. J'entends souvent sa petite voix pointue et colère gourmandant les récalcitrants. Elle m'est surtout précieuse pour défendre les privilèges du blanc, dont elle se montre aussi jalouse que moi-même. Il faudrait, je crois, lui passer sur le corps pour entrer dans ma chambre. Elle n'abuse pas des pouvoirs que je lui laisse, mais elle fait quelquefois des bêtises, et, tout comme un autre, reçoit de bons coups de palmatorios dans les mains. Plus entêtée que jamais, elle se ferait tuer plutôt que de céder.

Le perroquet. L'avocat. — Elle a des ennemis et, parmi eux, le plus acharné est, sans contredit, *Coco*, mon perroquet. Ce sont chaque jour entre eux des batailles continuelles. Coco est un bel oiseau au plumage gris perle, à la face blanche et porteur d'une magnifique queue rouge. Il est d'humeur très gaie et vit en liberté dans la mai-

son. Ce jeune don Juan n'a pas de plus grand plaisir que de courir après Jeannette, du plus loin qu'il l'aperçoit, et de s'accrocher à son pagne. La pauvrette en a très peur, et, pour lui échapper, grimpe sur les chaises, les meubles, enfin sur tout ce qui la mettra le plus haut, hors de la portée de son adversaire. Lui, ne se laisse pas rebuter et monte bravement à l'assaut, sans s'effrayer des gestes désespérés de la petite qui lui crie : « *Katouka! katouka!* (va-t'en). » On accourt aux clameurs qu'elle pousse à faire croire qu'on l'écorche toute vive, et il faut les séparer.

Jeannette a, bien entendu, les pieds et les jambes nus, ainsi que les bras et la poitrine; mais jamais le perroquet, qui ne veut que jouer, ne lui a fait de mal.

Cet animal n'est pas le seul de mes amis. Il partage mon affection avec l'*avocat* et une mangouste.

L'avocat, un charmant petit singe, n'est pas plus haut que ma main. Sa robe est d'une couleur grise foncée, tirant sur le roux; sa tête est blanche et sa gorge est ornée d'une magnifique barbe, blanche aussi et qui forme comme un collier. Ses gros yeux, sa mine éveillée, son air rusé et sournois lui ont fait donner le nom qu'il porte. Quand je me mets à table, il vient régulièrement s'asseoir près d'un plat, en face de moi. Pendant que nous mangeons la soupe, dont la fumée l'effraye, il fait sa tournée, soulève tous les couvercles. Son choix arrêté, il profite d'un moment où j'ai les yeux tournés pour plonger sa main dans le plat et la retirer pleine de haricots, qu'il va grignoter, caché derrière l'huilier. Il adore le sucre, mais il est très malheureux chaque fois que le café arrive. L'anse du couvercle du sucrier est cassée, et il n'a pas encore trouvé le moyen de l'ouvrir. Alors, que fait-il? Il le pousse vers moi avec sa patte, et, pendant que je me sers, s'empare de l'objet de sa convoitise et se sauve à toutes jambes.

Il fait bon ménage avec le chat et la mangouste; son plus grand bonheur est de leur chercher les poux, et ceux-ci se roulent voluptueusement sous ces caresses, tout comme

le ferait un chef nègre, — le ronron à part. — Il est une chose cependant à laquelle l'Avocat ne peut s'accoutumer : c'est au petit cri aigu de la mangouste, qui le fait toujours bondir. Quant au perroquet, je ne sais pourquoi, il a pour lui le plus profond dédain, et si, par hasard, ils se rencontrent, ils se toisent d'un air fier, parfois très comique.

Voyez à quoi nous en sommes réduits, à nous distraire comme les vieilles femmes, comme les vieilles filles surtout que j'ai en horreur et qui me font l'effet de créatures imparfaites avec leur chat, seule affection dont elles paraissent capables.

Les osselets. — Mais qu'importe! C'est déjà quelque chose de se créer une distraction dans un pays où il n'en existe aucune. Faut-il jouer aux osselets, comme le font les nègres? C'est le seul jeu que je leur connaisse et ils s'y livrent avec une assiduité et un acharnement extraordinaires. Ils ne s'y prennent pas tout à fait comme nous. Ils taillent, dans une assiette cassée, des petits morceaux, blancs d'un côté, colorés de l'autre, s'assoient en rond, leur enjeu devant eux. Chacun, tour à tour, prend les marques, les remue dans sa main et les jette en l'air. S'il retourne plus de blancs que de couleurs, chaque joueur paye autant de perles qu'il y a de blancs; si c'est le contraire qui arrive, c'est lui qui paie à tout le monde. Cela rappelle notre jeu de pile ou face. J'ai vainement essayé d'enseigner aux Croumans quelqu'un des jeux si en honneur parmi les blancs. J'espérais par là leur donner une occupation récréative plus utile et plus intelligente ; mais je dus y renoncer.

Un jour qu'un linguister m'assommait de réclamations mal fondées et m'abreuvait d'injures, je lui assénai sur la tête un vigoureux coup de poing. Je crus un moment que, dans sa fureur insensée, il allait sauter par la fenêtre dans le magasin ; mais, empêché par ses compagnons et se ravisant, il courut à la salle à manger, s'empara d'un sabre des veilleurs de nuit, et s'enfuit en criant vengeance.

Les braves Croumans se lancèrent aussitôt à la poursuite du voleur. Effrayé des suites que pourrait avoir une bataille possible entre les indigènes et mes hommes isolés et sans armes, je dépêchai un marfouk pour les rappeler. Il revint bientôt, précédant Lutango qui rapportait triomphalement le sabre que le coquin, serré de près, avait laissé tomber un peu avant d'arriver au village. Kingelé avait eu toutes les peines du monde à arrêter mes hommes. Cette petite dispute n'eut pas de suites. Mais cette existence pleine de péripéties, où chaque jour il faut lutter contre un danger nouveau, me plaît plus que je ne saurais dire. J'aime ces émotions : se sentir seul, sans autre force que son intelligence et son énergie morale au milieu de ces brutes et se dire : Je les materai. Ils céderont devant la supériorité du blanc. Alors, user de tous ses avantages, commander, composer, tantôt avancer, tantôt plier, mais sans jamais céder ostensiblement, voilà la vie. Être aux prises avec des difficultés sans cesse renaissantes et les vaincre, n'est-ce pas là une suprême jouissance ? Notre existence n'est autre chose, en somme, qu'un chemin semé d'obstacles plus ou moins insurmontables. On lutte jusqu'à ce qu'on succombe et la mort n'est-elle pas elle-même la dernière barrière qui sépare l'homme de la réalisation de toutes les aspirations de son âme ?

Des chasseurs m'ont apporté, ce matin, une antilope de l'espèce dite *guib*, très commune ici. Les nègres qui s'adonnent à la chasse sont peu nombreux. Outre que ce métier est fatigant, il expose à des dangers dont la plupart ne se soucient guère.

Ces chasseurs, deux grands gaillards bien bâtis, à l'air martial, étaient accompagnés de six chiens, de ces animaux à poil ras, les oreilles petites et pointues, tout jaunes et qui ressemblent à des chacals. Ils étaient maigres et efflanqués, et, dès qu'ils m'aperçurent, m'entourèrent à distance respectueuse, en poussant des hurlements lugubres, la queue entre les jambes. Ces chiens ont peur des blancs, je ne sais pourquoi. Ils portent, en guise de grelots, des ca-

lebasses toutes petites remplies de pierres, ce qui produit un bruit singulier quand ils courent.

Un matin, quel ne fut pas mon étonnement de voir arriver les Krouboys d'Ambrizette. J'étais assis. Chapeau, leur chef, s'accroupit à mes pieds. Les fiers Krouboys ne sont pas habitués à ces marques d'humilité ; aussi, flairant quelque méchante affaire, je le fis entrer dans ma chambre.

« Que se passe-t-il, que venez-vous faire ici? » lui demandai-je. « Voilà, monsieur, nous veut pas P*** (P***, c'était le gérant qui avait remplacé L***), lui sait pas les Krouboys. Nous, manger peu, travailler beaucoup, beaucoup ; ça fait rien, faut ça ; mais quand bedaine vide, ça pas bon, peut pas. P*** gouillonner nous, nous fouter lui. Nous va partir dans pays de nous, tu sais. Nous veut pas P***, nous veut rester ici. » Cette proposition ne me souriait nullement. Ce n'est qu'après bien des instances et en promettant d'écrire à P*** que je parvins à décider les Krouboys à retourner à Ambrizette.

Voilà ce que c'est que de ne pas comprendre les noirs. P***, quand on lui résiste, a peur, et, comme tous les poltrons, au lieu d'être sévère et ferme, il perd la tête et recourt aux moyens les plus extrêmes. N'avait-il rien trouvé de plus ingénieux pour se faire obéir des Krouboys que de les priver de nourriture? Beau moyen, ma foi! qui ne réussit qu'avec les animaux et encore faut-il pour cela qu'ils soient réduits à l'impuissance complète de nuire.

A la suite de cette affaire, je suis allé à Ambrizette; un navire était mouillé sur rade et embarquait un lot de dents d'éléphants. Nous nous rendîmes à bord; tout en prenant des rafraîchissements, nous nous amusions des propos de l'équipage. Beaucoup des matelots qui le composaient, n'avaient jamais vu de défenses qu'ils prenaient pour des cornes de bœufs. Les dimensions de quelques-unes les intriguaient beaucoup; des cornes de 45 kilos, et de 2 mètres de long, ne sont pas chose si commune!

Le maître, un vieux grognard, riait dans sa barbe coupée en forme de collier, tandis que de sa joue gauche à

sa joue droite, passait continuellement une énorme chique qu'il mâchait sans relâche, avec une satisfaction visible. A chaque fluxion nouvelle, je croyais qu'il allait éclater. Il se décida enfin à tirer les matelots de leur erreur, et, après avoir soigneusement placé sa chique derrière son oreille : « Tonnerre de Brest, galupiaux ! s'écria-t-il, vous voyez pas que c'est des quenottes d'éléphants. Eh ! mousse, essayes-en donc une pour remplacer la tienne ! » Cette grosse saillie suscita un rire général parmi l'équipage et les quolibets de pleuvoir de tous les côtés sur les malheureuses dents de ces pauvres éléphants.

Revenu à terre pour déjeuner, l'après-midi se passa à visiter les voisins que nous trouvions, comme c'est l'habitude quand les blancs n'ont rien à faire, assis à fumer autour d'un flacon de cognac ou de genièvre, dont on nous offrait de boire quelques verres. Voilà la principale distraction en ce pays ; la première chose qu'on vous offre, c'est de prendre un *matabich,* mot portugais, connu ou inconnu, qui signifie : *tue-vers.* Le mulek n'a pas besoin d'être prévenu, il connaît la coutume et s'y conforme de lui-même.

Le soir, je repartis pour Kintiniangulo; nous sortions de Kinkuba, où tout le monde me connaît, les linguisters étaient venus me saluer au passage; les femmes me regardaient d'un air tranquille et bienveillant, les muleks criaient par tout le village pour annoncer ma présence et couraient après le hamac pour recueillir un regard qui les intimidait, mais dont ils étaient fiers. Tout à coup le bruit d'une dispute vint frapper mes oreilles, Tafia était aux prises avec des gens du village; prendre mon bâton et courir sus aux assaillants fut l'affaire d'un moment.

Tafia cependant avait tort : il avait obtenu les faveurs d'une femme, mais ne l'avait pas payée. Je promis que justice serait faite, mais rappelai que frapper un de mes hommes, c'était me frapper moi-même et, en tous cas, que ce n'était pas le moyen d'obtenir satisfaction.

Le lendemain le mari volé reçut ce qui lui était dû, plus une indemnité. Payer n'était que juste et le plaignant m'aurait gardé rancune, tandis qu'en ajoutant un présent, j'en avais fait un ami. Tafia reçut dix coups de corde qu'il n'avait pas volés.

L'épreuve de la casque. — Peu de temps après cette petite exécution, nous fûmes témoins d'un spectacle d'une barbarie atroce et, encore aujourd'hui, je n'y puis penser sans frissonner. Je crois vous avoir dit déjà que souvent les nègres n'admettent pas qu'un des leurs meure, sans que quelque autre, en lui jetant un sort, n'ait été l'occasion de sa mort. Ils ne comprennent pas qu'il y ait maintes causes inhérentes à notre nature même, provenant du climat ou de leur ignorance, qui rendent malade un homme qu'ils ont toujours connu sain et bien portant. Telles sont les raisons qui ont donné naissance, chez toutes les peuplades nègres, à ces empoisonnements qui sont regardés comme un acte méritoire. C'est une sorte de jugement de Dieu. Vous vous souvenez sans doute de cette femme mangée par un caïman à Ambrizette; le si triste concours de circonstance qui amena la condamnation de son adversaire pouvait à la rigueur, auprès de peuplades ignorantes et superstitieuses, avoir quelque chose de surnaturel. Mais le cas qui se présente aujourd'hui n'a rien que de très commun.

Un homme du village est mort après trois semaines de maladie. Aussitôt chacun de crier au sortilège, on lui a jeté un sort, c'est sûr. Il faut appeler le feticheiro. Quelquefois c'est la voix publique, qui se fait accusatrice. Le sorcier, après des simagrées, des invocations et des momeries ridicules, déclara que la coupable était la fille du défunt, une gentille enfant d'une douzaine d'années, qui venait souvent me vendre des bananes. Je cherche en vain quel intérêt a pu pousser le misérable à dénoncer cette pauvre petite. Je sais bien que l'habitude de ces gens-là est de s'attaquer à un de leurs ennemis, ou

à un homme riche qui les paiera en sous main, pour éviter une dose de poison trop forte. Je sais bien encore qu'ils choisissent parfois, pour se faire bien venir, celui que, pour une raison ou une autre, la voix publique accuse, ou bien encore le premier venu. Mais pourquoi cette petite fille? Que lui a-t-elle fait? Est-ce en haine de sa gentillesse et de sa bonté, qualités toujours insupportables au méchant? Est-ce par calcul? Est-ce par indifférence? Je ne puis deviner. Quoi qu'il en soit, je fis tous mes efforts pour la sauver, faisant valoir sa jeunesse, sa parenté avec le mort. Comment admettre, en effet, qu'elle ait tué son père? Toutes les raisons que je pus donner échouèrent devant l'entêtement fanatique du peuple. Je proposai finalement de racheter la coupable. Je croyais ce moyen infaillible, hélas! je me trompais. Cependant, espérant toujours, je me rendis à la cérémonie.

Au milieu de cette même enceinte où avait eu lieu, quelques mois auparavant, mon entrevue avec le roi de Kintiniangulo, plusieurs centaines de nègres étaient accroupis sur leurs talons et suivaient avec attention la scène qui se passait au milieu d'eux. Un homme couvert de gris-gris, à l'œil intelligent mais dur et faux, était en train de faire bouillir des herbes dans une marmite placée devant lui. Au bruit qu'occasionna mon arrivée, il leva les yeux et me lança un regard moqueur et, en même temps, toute sa physionomie prit une expression si féroce que je ressentis une impression de dégoût indéfinissable et que je frissonnai malgré moi.

De temps à autre, le sorcier jetait un coup d'œil sur la jeune fille, sa victime, assise toute nue au milieu du cercle, les coudes sur ses genoux et la tête entre les mains. On l'avait dépouillée de ses bracelets, colliers et anneaux de pied qui reviennent de droit au feticheiro. Par moments, elle relevait la tête, regardait autour d'elle d'un œil hagard; mais, bien que je fusse placé en évidence, elle ne me vit pas.

A huit heures, la cérémonie commença : le sorcier se lève, fait trois fois le tour de la marmite où cuit le poi-

son, se dirige ensuite vers sa victime et trace un grand cercle autour d'elle; puis il se livre à une danse désordonnée, poussant des cris, frappant dans ses mains. La population attentive chante un refrain lent et monotone, et marque la mesure en battant les mains l'une contre l'autre. Enfin, le feticheiro, prend la marmite, en transvase le contenu dans une plus petite en terre et s'approche lentement de l'accusée. La pauvre enfant, forte de son innocence sans doute, avait repris courage; elle s'était levée et attendait avec une contenance ferme son bourreau qui me semble avoir un moment d'hésitation. Elle s'empare du vase qu'il lui présente et boit, à plusieurs reprises, avec des grimaces qui font mal à voir. Mais son courage est au-dessus de ses forces, elle tremble de tous ses membres. On est obligé de lui faire avaler de force le reste de la liqueur. Le sorcier ne la quittait pas des yeux, il la couvait avec une joie calme. On eût dit un tigre essayant de fasciner sa proie, avant de l'immoler à son appétit féroce.

Si la condamnée peut attendre jusqu'à midi, elle sera proclamée innocente; si elle rend le poison avant l'heure fixée, on lui en administrera un autre; si elle le conserve, elle mourra; son corps sera brûlé et justice sera faite. La musique continuait toujours, les battements de mains accompagnaient les tambours et chacun suivait avec attention les progrès du mal sur le visage de la condamnée. Ce ne fut d'abord que des hoquets, des grimaces convulsives, des mouvements déréglés de l'estomac. Bientôt son corps prit une teinte noir sale; elle commença à s'agiter sur le tronc d'arbre qui lui servait de siège et sur lequel elle s'était affaissée. Elle finit par se rouler à terre dans des convulsions horribles. Les chants redoublaient de force, les tambours de bruit et les mains de vitesse; l'assemblée, enivrée, trépignait. Tous les assistants sont debout, maintenant; ils abreuvent leur victime d'injures, l'appelant des noms les plus honteux, et si quelques-uns, parmi eux, se sentent émus en faveur de la pauvre enfant, ils n'osent le laisser voir et la crainte en fait les plus acharnés. Je n'y tins

plus. Pâle de rage, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines. Tas de misérables! m'écriai-je, et j'allais m'élancer. Le marfouk Kingélé me saisit à bras le corps; les murmures qui s'élevèrent menaçants me rappelèrent à ma dangereuse situation. Comment parler à ces brutes qui sont là à frapper dans leurs mains, et puis, que leur dirais-je, que puis-je faire? Je suis parti. J'aurais eu un revolver que, je le crois, je n'aurais pas hésité à tirer sur le sorcier. C'eût été absurde, mais on n'est pas maître de certaines émotions. Dans l'état où était la population, j'aurais certainement payé de ma vie cette imprudence; la factorerie, les marchandises confiées à ma garde eussent été pillées et cela sans profit pour celle que je voulais sauver. Ah! l'impuissance! jamais, non jamais, je n'ai tant souffert qu'à ce moment. C'était horrible. Je prenais le ciel à témoin de ce forfait. J'aurais voulu que la foudre éclatât sur ce village.

Rentré à la maison, je ne pus dîner ni fermer l'œil de la nuit. Le lendemain, j'appris que la petite avait succombé. Sauvée, elle eût peut-être végété infirme pendant quelque temps encore. Néanmoins, c'eût été grande joie au village. Les amis de l'accusée gambadant, dansant, tirant des coups de fusil et buvant en signe de réjouissance, se fussent enivrés en son honneur.

Mais voilà ce qu'on refuse de croire, vous pensez : on s'est trompé, c'est fini. Le mort a trépassé naturellement. Pas du tout, on va chercher une autre victime, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il y ait un coupable. Mais soyez tranquille; s'il est rare que le premier échappe, le second périra certainement. Le feticheiro s'arrangera en conséquence : son crédit en serait trop ébranlé.

Un des principaux moyens de domination de ces gens-là est la faculté qu'ils possèdent de pouvoir absorber impunément, à différentes reprises et à des doses considérables, de cette liqueur si funeste aux autres. Cela tient-il à leur tempérament ou plutôt à la connaissance qu'ils ont d'un contre-poison, connaissance dont ils ont seuls le secret,

qu'ils se transmettent de génération en génération ? Je l ignore.

J'ai relu souvent cette scène écrite sous l'impression du moment et certainement bien faite pour inspirer l'horreur et le mépris des nègres. Voilà une enfant qui, certes, aimait son père autant qu'elle pouvait en être chérie, et, à la douleur de perdre celui à qui elle doit le jour, vient s'ajouter pour elle l'horreur de se voir accusée de sa mort ! C'est affreux n'est-ce pas? Mais nous qui, avec raison, jetons le blâme sur ces malheureux ignorants, avons nous bien le droit de ne leur accorder aucune indulgence ? Il n'y a pas un siècle que nos pères assassinaient, avec des raffinements de cruauté inouïs, de pauvres diables accusés de sorcellerie. Et l'inquisition, est-elle déjà si loin de nous et ne sont-ce pas des hommes instruits, sachant la fausseté de leurs accusations, qui brûlaient en grande pompe et dans de magnifiques cérémonies, où toute l'Espagne accourait, des hérétiques qu'on avait auparavant torturés, des hommes honnêtes et sages, de bons chrétiens qui avaient le tort de gêner ou de déplorer les barbaries infâmes et inutiles que commettait le terrible tribunal? Et quels étaient les auteurs de ces sanglants autodafés? Le clergé! Le clergé d'une religion sainte qui a pour précepte ces belles paroles de l'Evangile : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît, » et ces mots qu'il répétait chaque jour : « Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »

Des blancs. — La côte est un triste pays, hélas ! et le contact de nos semblables est une bien maigre consolation à notre isolement. De quelque côté que l'on se tourne, en effet, on ne voit que haine, jalousie et envie. Tout est faux et menteur, le sourire des uns, les paroles mielleuses des autres ; la défiance est une vertu, la calomnie règne en maîtresse souveraine et beaucoup de blancs sont un ramassis de vices honteux dont ils n'ont même pas la pudeur de

se cacher. De la pudeur! en ont-ils ces indignes représentants de notre couleur, qui s'abandonnent sans frein à leurs sales inclinations? Ces natures viles et corrompues qui, ne pouvant se livrer dans leur pays à tous les crimes que notre civilisation punit, viennent se réfugier dans une contrée vierge et s'adonner sans crainte à la débauche, au vol et à tous leurs mauvais penchants?

Mais je suis injuste, j'ai tort. Si, parmi tous ces hommes, quelques-uns ne méritent plus ce nom, il en est beaucoup d'honnêtes et de bien élevés qui, poussés par une noble ambition, sont venus chercher sous ces climats malsains, les moyens de secourir leurs familles pauvres; d'autres, jeunes gens aventureux et énergiques, y sont venus chercher une vie appropriée à leur fougueuse activité, une fortune au péril de leurs jours; et, je le proclame avec orgueil, c'est parmi les Français que se trouve l'élite de la société de cette partie de la côte. Les Hollandais et peut-être les Anglais méritent aussi cet honneur, particulièrement les premiers; mais les Portugais! ah! ces derniers surtout sont la plaie de ces contrées. Pour la plupart dégradados, fugitifs de la colonie d'Angola, c'est d'eux, établis les premiers sur la côte africaine, que les nègres ont pris tous les vices des blancs qui en font des êtres méprisables. Le vice est agréable et ces pauvres êtres primitifs, incapables de comprendre les rares vertus qu'ils voyaient, se sont assimilé nos défauts avec ardeur. Ils ont oublié les sages conseils que peut-être leurs ancêtres leur avaient légués et leurs vices, joints aux nôtres, en ont fait les êtres dégradés que je trouve. Mais, si je les excuse, je les subis, et c'est une vie intolérable. Ah! ma France! où es-tu, pays des grandes idées et des nobles actions qui rendent l'homme fier de son titre!

Mort de Jacquot.— Kikiki.— Le 15 septembre, Jacquot est mort; la factorerie nous semble bien silencieuse et cette perte est trop récente encore pour que l'Avocat parvienne, malgré tous ses efforts, à dérider nos sombres visages. Le

pauvre animal, qui ne peut s'expliquer notre tristesse, en est tout chagrin. Il vient, à tous les repas, se frotter sur mon épaule et chercher des caresses que je ne lui prodigue plus qu'avec distraction. Il semble comprendre que ma pensée est ailleurs, car il pousse de petits cris plaintifs et je lis les reproches que ses jo is yeux m'adressent. Vous souriez peut-être à mon chagrin ; mais, à vingt ans, le cœur déborde, on a besoin d'amitié, on est avide d'aimer et où trouver, si ce n'est chez ces chers petits êtres, une affection sincère et désintéressée ?

Kikiki, la mangouste, nous reste ; mais c'est un animal égoïste et gourmand. Sa bouche est garnie de petites dents blanches, son petit museau fin et pointu est toujours en quête de nourriture. Cependant la mangouste, bien que carnassière et extrêmement vorace, est très douce et tout à fait inoffensive.

Elle grogne sans cesse ; elle adore les œufs et il faut voir avec quelle intelligence elle parvient à les entamer. Leur grosseur, leur coque lisse et dure l'embarrassent souvent et mettent sa patience à une rude épreuve.

Après avoir usé inutilement de tous les moyens pour parvenir au jaune qu'elle convoite, elle traîne l'œuf dans le sable, l'approche d'un arbre ou d'une pierre, à laquelle elle s'accule, et, le saisissant entre les pattes de devant, elle cogne le petit bout jusqu'à ce qu'il soit brisé ; elle suce alors le liquide qui s'échappe par l'ouverture ainsi faite. Mais, sa gourmandise étant trop longue à satisfaire, elle l'agrandit avec ses pattes, plonge la tête dans l'intérieur et ce n'est que quand il ne reste plus que la coquille qu'elle la ressort toute-barbouillée de jaune ; puis elle se nettoie le museau dans le sable et se sauve toujours grognant en quête d'une autre proie.

A un voyage que je fis à Ambrizette, je fus témoin d'une discussion entre P***, gérant, et Couher, un grand linguister. En achetant des dents d'éléphants, le blanc s'était trompé, il fut grossièrement insulté, car les noirs n'admettent pas que nous commettions d'erreur. Il est important,

pour conserver nôtre influence, d'éviter ces accidents, qui sont extrêmement nuisibles. P***, outre qu'il est emporté et irréfléchi, a, par malheur, un second, nouveau débarqué à la côte, que les indigènes détestent, et qui lui suscite de continuels embarras. Ce monsieur-là se fera écharper un de ces jours, s'il n'y prend garde et s'il ne modifie pas sa manière d'être.

Nous voici au mois de décembre ; la fermeture de Kintioiangulo s'est faite sans difficulté, les indigènes comptant sur mon retour pour la saison des affaires. Un beau jour, je dis adieu à cette demeure si solitaire et si peu gaie, où j'ai passé certainement les huit mois les plus durs dont je me souvienne. Eh bien! voyez comme l'homme s'attache aux lieux où se sont écoulés quelques moments de sa courte existence, ce temps eût-il été une longue suite de privations et de chagrins, ce ne fut pas sans quelques regrets mêlés à ma joie que je m'éloignai définitivement. Le temps passé, c'est une partie de notre existence écoulée, que nous ne retrouverons plus ; et c'est là, je crois, ce que nous regrettons bien plus que les lieux où elle s'est passée.

La vie à Ambrizette, au milieu de blancs, succédant brusquement à mon long exil, m'a rendu bien vite et la santé et la gaîté. Je me trouvais le plus heureux des hommes quand les nègres vinrent encore, par un acte de sauvagerie cruelle, troubler notre quiétude.

CHAPITRE VIII

Guerre d'Ambrizette. — Les pirates attaquent un brick. — Expédition portugaise dans le Congo. — Les Anglais à Ambrizette.— Perdu dans la forêt. — Kinsembo. — Réflexions. — G*** est fou. — Un détail de mœurs. — Punition des Krouboys.— Incendie de Banane.

Guerre d'Ambrizette. — A la suite d'un lâche attentat contre le petit Nïo, une véritable guerre éclata entre les blancs d'Ambrizette et les indigènes. Une après-midi, ce jeune Krouboy revint dans un état affreux de la rivière, où il avait été puiser de l'eau; il avait un œil arraché, une oreille en lambeaux et les bras entaillés de coups de couteau; son corps était couvert de sang. A sa vue, ses compatriotes entrèrent dans une fureur incroyable, criant vengeance; nous parvînmes, non sans peine, à les contenir et à apprendre ce qui s'était passé. Nïo, pendant qu'il remplissait son baril, avait été, à l'improviste, assailli par une bande d'indigènes qui l'avaient battu, roulé à terre, et enfin abandonné dans l'état où nous le voyions. Jeune comme il est, seul et sans armes, il n'avait pu opposer aucune résistance et s'était enfui.

Tous les blancs étaient accourus à la suite de leurs Krouboys et, transportés d'indignation, résolurent sur-le-champ d'obtenir justice à tout prix. Une députation de trois des marfouks les plus influents fut dépêchée au village pour convoquer le roi et les princes, pendant qu'un de nos compagnons, vieux côtier, possédant quelques notions de mé-

decine, il le disait du moins, donnait à Nio les soins que réclamait son état.

La journée se passa dans l'attente; les marfouks ne revinrent qu'à la nuit, porteurs de nouvelles inquiétantes. Tout le village était en rumeur. Après de longues discussions, le peuple, s'opposant à ce que les chefs acceptassent de faire la palabra, avait résolu de venir lui-même arranger cette affaire. Le conflit prenait une tournure menaçante, et, bien que les marfouks nous assurassent que nous n'avions rien à craindre pour la nuit, les blancs la passèrent en armes à veiller sur leurs factoreries, et les Krouboys, munis de fusils chargés, montèrent la garde autour des établissements avec ordre de tirer sur tout ce qui leur semblerait suspect.

Le peuple ne connaît qu'un droit, celui de la force, et il y recourait, sachant bien que si une palabra s'engageait, il ne pourrait expliquer d'une manière plausible l'acte de barbarie commis par les siens et *perdrait raison*. Apprenant que les blancs étaient d'accord, décidés à arrêter le négoce, il commença par nous couper l'eau; la nuit fut calme, cependant; la matinée du lendemain n'amena aucun nouvel incident. Ambrizette resta désert, aucun indigène n'y parut. Les blancs se réunirent chez nous pour tenir conseil sur les dispositions à prendre et s'entendre sur le langage à tenir aux princes.

Il était trois heures de l'après-midi environ quand nos Croumans, affolés, accoururent nous prévenir que les gens du village descendaient en masse la colline qui sépare leurs cabanes de l'endroit où nous sommes établis.

On apercevait, en effet, de derrière la cuisine, une troupe nombreuse de nègres armés de fusils, de sabres, d'arcs et de flèches, qui se dirigeaient vers la factorerie française. Après avoir visité les portes des magasins, fermé toutes les fenêtres, P***, A***, C*** et moi, nous nous postâmes sous la vérandah, nos revolvers à la ceinture; les fusils étaient en faisceaux, chargés, à l'abri des regards, et nous nous tenions prêts à tout événement. Les prudents Cabyndes s'étaient, en partie, enfermés dans leurs

chimbecks, mais presque tous les Croumàns s'étaient réfugiés auprès de nous, derrière les Krouboys, que nous avions parqués dans la cour. Les autres blancs, chacun chez soi, s'étaient préparés à défendre leur maison au cas où on l'attaquerait. Tous les serviteurs des blancs, les Akouendès, appartenant au pays, s'étaient enfuis la nuit précédente.

Cependant la troupe des assaillants grossissait à vue d'œil; l'avant-garde était déjà à portée de la voix, et, parmi les plus ardents, nous reconnûmes plusieurs linguisters qui n'ont jamais pu souffrir la maison française, entre autres Couher, celui avec qui le gérant avait eu des démêlés quelques semaines auparavant. Au moment où P*** élevait la voix pour tâcher d'éviter une bataille, une grêle de pierres vint s'abattre dans la cour, sur les magasins, sur la vérandah, et un hurlement épouvantable répondait à cette tentative. Tanda et Nemès, les deux marfouks, les seuls indigènes qui nous soient restés fidèles, s'élancèrent courageusement en avant, mais leur intervention fut inutile; les pierres continuaient à pleuvoir dru comme grêle, et nous avions beaucoup de peine à les éviter. Parmi les Krouboys, qui étaient plus particulièrement visés, il y avait déjà quelques blessés; mais aucun coup de fusil n'avait encore été tiré. Les coquins, sans doute, veulent d'abord essayer de nous effrayer. Cependant, les Krouboys, exaspérés, demandent à grands cris des fusils; P*** leur distribue des sabres de cavalerie, pendant que mes compagnons et moi installons sur la vérandah des fusils de rempart. Cette opération n'était pas sans danger, en ce sens qu'elle nous forçait à nous découvrir; néanmoins, nous y parvînmes sans qu'aucun de nous fût blessé. Les assaillants, à la vue de ces préparatifs de défense, hésitent un moment; et les Krouboys, profitant de ce répit, s'élancent en avant malgré nos cris et nos menaces. Poussant leur cri de guerre, ils franchissent la palissade de tous côtés et chargent follement les sauvages qui, effrayés de cette agression subite, reculent lentement; évidemment, ils ne s'attendaient pas à trouver les blancs si disposés à la riposte, et peut-être

craignent-ils d'avoir été trop loin. B***, un Anglais, notre plus proche voisin, voyant de sa fenêtre la bataille engagée, accourt à notre secours à la tête de ses Krouboys. Laissant P*** et son second pour défendre la maison; C*** et moi, nous nous élançons, le sabre à la main, au secours de nos hommes. Les pierres pleuvaient sur nous de tous côtés, et nous ne parvenions à les éviter qu'en nous jetant tantôt à droite, tantôt à gauche. Nos fidèles marfouks, du reste, se conduisaient vaillamment, tâchant de calmer les furieux et nous évitant bien des mauvais coups. Au reste, la débandade n'avait pas tardé à se faire dans le camp de nos adversaires; ils fuyaient maintenant. se retournant par moments pour nous envoyer une dernière pierre. L'un d'eux, que je poursuivais sur les talons, craignant que je ne l'embrochasse avec un grand sabre que je brandissais au-dessus de sa tête, se laissa tomber tout à coup et, se traînant à mes genoux, me demanda grâce; je laissai échapper un juron formidable et, d'un coup de pied, j'envoyai le lâche rouler à quelques pas; j'étais plein d'enthousiasme et de fureur, mais il ne m'était jamais venu à l'idée de le sabrer, cela coûte trop cher. Aussi, après que j'eus satisfait mes nerfs par cette bousculade, j'avais envie de rire de la figure terrifiée du pauvre diable; mais les pierres et la voix de mon compagnon me rappelèrent promptement à la situation. Nous étions maintenant au bas de la colline au sommet de laquelle les fuyards se ralliaient. Nous avions rejoint les Krouboys que C*** était parvenu à arrêter et à rassembler; il tenait *Tayaut* par le bras et avait toutes les peines du monde à le contenir. Nous étions dans une position critique, et, si les sauvages avaient été plus braves, nous eussions payé cher notre imprudence. B*** et ses Krouboys étaient bien loin derrière nous. Voyant la défaite de nos adversaires, notre voisin était resté ferme à son poste, regardant avec mépris notre témérité; il faut l'excuser, il est Anglais et n'a pas vingt et un ans; puis, le point essentiel pour nous était d'éviter de laisser massacrer nos hommes qui, emportés par leur ardeur et leur soif de ven-

geance, seraient allés jusqu'au village. Tayaut, surtout, avait perdu tout sentiment du danger, et ce ne fut qu'en le menaçant de son revolver que mon compagnon parvint à le ramener à la factorerie.

Nous rentrâmes en bon ordre, tout fiers et couverts de poussière. B*** et ses Krouboys, le rifle à la main, protégeaient notre retraite. C*** soigna la jambe du malheureux que je devais empaler et qui avait reçu une grosse pierre à la cuisse. En somme, grâce à la promptitude que les blancs avaient mise à se défendre, aucun coup de fusil n'avait été tiré; cinq noirs blessés assez grièvement, Tanda d'un coup de pierre, Nebâo d'un coup de sabre, les autres moins grièvement; tels étaient les résultats de ce premier engagement.

Cependant, malgré ce succès, nous étions loin d'être rassurés; la nuit approchait, qu'allait-il se passer? On désarma les Krouboys et on tint conseil. Deux jours se passent, le blocus continue; aucune nouvelle des villages et des noirs. La situation devenant intolérable, il fut décidé que chacun des chefs de factorerie écrirait une adresse à son consul respectif, à Loanda, lui racontant les faits qui se passaient, la position critique où nous étions et le priant d'envoyer au plus tôt un navire de guerre.

Le choix des blancs me désigna pour remplir cette mission. Les chemins étant coupés, je devais prendre passage à bord d'une chaloupe amarrée dans la rade. Je fis aussitôt mes préparatifs de départ pendant que A*** disposait quelques provisions dans une caisse, des biscuits, des boîtes de sardines, une dame-jeanne de vin et un petit baril d'eau. A minuit, je prenais congé de mes compagnons, et abordais bientôt après l'embarcation, non sans avoir manqué chavirer plusieurs fois dans la barre. La mer était grosse, la nuit sombre, pas une étoile ne brillait au firmament, le vent soufflait avec rage, la pirogue était très difficile à gouverner; on ne distinguait les vagues qu'à la mousse qui étincelait dans l'ombre chaque fois qu'elles se brisaient. Les provisions dont on avait eu soin de me munir n'étaient pas inutiles. Avec les vents du sud-ouest qui règnent pres-

que continuellement à cette époque de l'année, il se pouvait que je fusse plus de trois semaines pour faire la traversée d'Ambrizette à Saint-Paul de Loanda, traversée qui ne demande guère plus de huit jours pour les embarcations qui vont du sud au nord.

Je me souviendrai toujours de cette navigation; nous fûmes pris, vers le matin, par un violent coup de vent du sud qui nous mena assez loin au large. Nous avions complètement perdu de vue le rivage, et les Cabyndes qui formaient l'équipage ne savaient plus de quel côté s'orienter. Nous n'avions aucun instrument. Au bout de huit jours enfin, après avoir erré au hasard au gré des vents et des courants, virant de bord à tout moment, le patron cria : Terre. Il était temps, mes provisions étaient à peu près épuisées et mon courage commençait à faiblir. J'ordonnai d'aborder. Par un bonheur providentiel, le point où nous débarquâmes n'était qu'à une heure de marche de *Mussera.* Je m'y rendis seul, laissant l'embarcation continuer sa route sur Kinsembo. Un Américain établi à Mussera, mis au courant de ce qui se passait à Ambrizette, me prêta un hamac et je partis aussitôt pour Kinsembo. Je ne pris que le temps de prévenir le gérant de notre factorerie et de changer de porteurs. Une heure après, nous courions tous deux sur la route d'Ambrizette.

Le packet anglais était mouillé sur rade. Je rencontrai à bord les gérants en chef des établissements de la côte qui se rendaient à Banane, revenant de Loanda. Je racontai les faits dont j'avais été témoin et la mission dont j'étais chargé. Ces messieurs m'apprirent qu'il n'y avait pas, en ce moment, de navire de guerre à Saint-Paul et ils résolurent d'arranger les choses à l'amiable, si faire se pouvait. Le vapeur allait partir, je pris donc passage à bord et, le surlendemain, nous débarquions à Ambrizette.

Les indigènes n'avaient pas renouvelé leurs tentatives; ils s'étaient bornés à couper plus sévèrement encore toutes les communications, à priver les blancs d'eau et de victuaille, espérant ainsi les amener à capituler. Le bruit s'é-

tant répandu que j'avais été chercher un navire de guerre, sans doute ils avaient craint les résultat d'une nouvelle entreprise contre les blancs.

Aussitôt à terre, nous avons de nouveau fait mander les princes; cette fois, la présence du paquebot, l'arrivée de tous les makrounts ou chefs blancs l'inquiétant, le peuple laissa les princes répondre à notre sommation.

La palabra eut lieu à la maison; ce fut une grande cérémonie qui laissera des souvenirs mémorables dans l'esprit des indigènes. Tous les blancs d'Ambrizette étaient présents. Les M'fuma demandèrent tout d'abord l'expulsion du gérant et du second de la factorerie française, puis se contentèrent d'exiger celle du second. Celui-ci répondit qu'il ne voulait pas rester avec des canailles comme eux et que, du reste, depuis longtemps, il devait s'en aller. Cette sortie lui attira un concert d'injures et de menaces qui faillit rompre les négociations. Mais le chef de nos comptoirs à la côte, déclarant qu'il venait chercher C*** et l'emmènerait le jour même avec lui, parvint à calmer cette effervescence.

Nous exigeâmes ensuite 100,000 perles bleues pour indemniser le Krouboy blessé. Les princes eurent beaucoup de peine à se décider; ils demandèrent à ce que le peuple ignorât cet arrangement, les marfouks promettant de payer presque toute la somme. Enfin, on se quitta en apparence dans les meilleurs termes, les noirs jurant leurs grands fétiches qu'ils aimaient les blancs, qu'ils ne voulaient pas que la maison française s'en allât parce qu'elle avait beaucoup de fusils (nous leur vendons les 600,000 fusils à pierre qui encombraient nos arsenaux) et promettant qu'à l'avenir ils nous respecteraient toujours.

Le paquebot repartit le lendemain et, depuis ce temps, nous sommes tranquilles. Les affaires ont repris leur cours habituel et personne ne s'en plaint.

Le jour de l'an est arrivé et nous l'avons fêté comme il convient. On but à la France et aux absents, on but même un peu trop, mais sans dépasser les bornes d'une douce gaieté. On but à notre bon docteur : l'illustre disciple d'Es-

culape avait fait une cure heureuse le matin. Il avait mis sur le flanc, au moyen d'une drogue précieuse, un de nos muleks qui avait la migraine. Ce cher homme n'emploie que les moyens énergiques ; très adroit, habile de ses doigts, il se dit médecin et est persuadé qu'il a fait de brillantes études à Paris. Rien n'arrête son aplomb et son audace. En ce moment même, il soigne un Portugais; chaque jour il taille en lanières avec un petit instrument la peau de la poitrine de ce pauvre diable et lui injecte sous l'épiderme des flots de chlorodine. « Vous voyez cet homme, nous répète-t-il à chaque instant. Eh bien il était à peu près mort, incapable de faire un mouvement quand j'ai commencé à le soigner. Aujourd'hui, il remue, il marche. » Je crois bien, avec ces taillades un mort en reviendrait, et puis il faut voir comme il se traîne, le malheureux; c'est un véritable squelette; pâle, décharné, les yeux caves, il fait peine à voir.

Les pirates attaquent un brick. — Les rives du Congo sont infestées de pirates; c'est surtout à San Antonio, extrémité sud de l'embouchure du Congo, qu'ils se tiennent d'habitude.

Le 5 novembre, un brick portugais remontait la rivière, chargé de marchandises qu'il devait échanger à Ponta de Lenha contre des produits du pays. Dirigé par un noir inhabile ou traître qui servait de pilote, car la navigation du fleuve est très dangereuse, il échoua sur un banc de sable. Le capitaine négligea les mesures de prudence les plus ordinaires; seul un homme veillait; les fusils, il est vrai, étaient prêts à servir, mais enfermés dans la chambre du commandant. Vers minuit, l'homme de quart se promenait de long en large sur le pont, quand un bruit léger attira son attention; il prêta l'oreille et, à plusieurs reprises, entendit distinctement un bruit lent et régulier comme celui que produiraient des rameurs plongeant avec précaution leurs avirons dans l'eau. Pensant que, sans doute, passait une des nombreuses chaloupes

qui montent et descendent fréquemment la rivière, il reprit sa marche sans attacher d'autre importance à cet incident. Cependant son œil prévenu ne tarda pas à distinguer plusieurs points noirs qui, émergeant de l'ombre que projetaient sur l'eau les grands arbres qui bordent les rives du Congo, avançaient vers le navire. Inquiet, il courut prévenir le capitaine, qui fut aussitôt sur pied. On réveilla Gim, négociant à qui appartenaient les marchandises qui se trouvaient à bord. Dès qu'il fut mis au courant de ce qui se passait, il comprit immédiatement le danger, et bientôt tout l'équipage fut sur le pont. Les pirogues approchaient, montées par des noirs; on les distinguait maintenant dans la brume, elles entouraient le navire de tous côtés. Un chef ou feticheiro, debout dans la plus grande et la plus avancée, gesticulait en montrant le bâtiment. Quand les canots furent à portée de la voix, Gim, appuyé sur les bastingages, interpella les assaillants et leur ordonna de s'arrêter. Les pirates répondirent par de grands cris que dominait encore la voix du feticheiro, et les rameurs redoublèrent d'ardeur pendant que leurs compagnons brandissaient leurs armes en signe de menace. L'équipage, caché derrière les bastingages, se tenait prêt à faire feu. Les noirs avançaient toujours. A une nouvelle sommation, ils répondirent par des coups de fusil. Une balle, passant par le sabord devant lequel Gim se trouvait par hasard accoudé, lui pénétra dans le ventre et le malheureux s'affaissa en poussant un cri de douleur. Les matelots firent alors une décharge générale. Les noirs surpris hésitèrent un instant. Une décharge de couleuvrine sur le canot qui portait le feticheiro le fit chavirer et mit le désordre dans leurs rangs. Les pirates, privés de leur chef, se dispersèrent de tous côtés, s'éloignèrent à force de rames et disparurent bientôt du côté de la terre. Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Gim fut transporté à Banane. Une chaloupe prévint le gouvernement portugais. Depuis longtemps déjà les blancs réclamaient l'intervention des navires de guerre, et l'at-

tentat qui précède fut le prétexte d'une expédition dans le Congo.

Expédition portugaise dans le Congo. — Le 15 novembre, deux corvettes et la frégate la *Guadiana* partirent de Loanda. La petite flotte, commandée par M. Viegas de O***, s'engagea dans le Congo, le commandant espérait surprendre les noirs. Arrivé à un endroit considéré comme sacré et qu'on appelle la Pierre du fétiche, on mouilla et M. Viegas, montant lui-même dans une canonnière à vapeur avec une compagnie, opéra un débarquement auquel les sauvages, cachés derrière les broussailles, tentèrent d'abord de s'opposer; mais, bientôt délogés par les volées de mitraille parties du bord de la frégate embossée à quelques encablures seulement du rivage, ils reculèrent en bon ordre. Cependant la petite troupe des blancs, ne trouvant pas de résistance sérieuse, avançait. Les corvettes canonnaient les villages en vue ; quelques groupes de mussorongos qui avaient tenu bon jusqu'alors, se sentant vaincus, s'enfuirent dans toutes les directions, se retournant, s'arrêtant de temps à autre derrière un arbre pour décharger leurs fusils sur les blancs. Le commandant fit brûler les villages qu'il rencontra, c'était tout ce qu'on pouvait faire. Il n'était pas prudent de marcher à l'aventure dans un pays inconnu et à la recherche d'ennemis insaisissables et qui fuient toujours. Il fallut se rembarquer, les navires redescendirent à Banane où ils séjournèrent quelques jours, puis revinrent à Saint-Paul.

Les Anglais à Ambrizette. — Vers la même époque, un navire de guerre anglais fit une démonstration à Ambrizette, le motif en était notre dernier conflit avec les indigènes.

Cependant cette coïncidence de l'expédition portugaise et de l'intervention d'un bâtiment anglais n'est certes pas l'effet du hasard. Ces derniers auront voulu contrebalancer l'importance que devait donner aux premiers l'arrivée de trois

gros navires, et ils ne sont pas hommes à laisser échapper une occasion d'asseoir leur influence dans ces contrées qu'ils convoitent.

A Ambrizette, les naturels effrayés ne répondirent pas tout d'abord à la sommation des Anglais. Cependant, bientôt quelques-uns se risquèrent autour des habitations, et, voyant que tout était tranquille, finirent par se rassurer. Sans promettre d'accepter la palabra, les princes se décidèrent à venir visiter le chef blanc. Mal leur en prit, le commandant ayant demandé où était le roi, on lui répondit qu'il était mort depuis six mois et que la reine ne pouvait voir la mer.

Le commandant dit qu'il ne traitait qu'avec les rois. Les M'fuma objectèrent qu'on ne procèderait à l'élection de son successeur que lorsque le défunt serait enterré. « Il faut que ce soit immédiatement, insista le commandant, et je vais emmener trois des vôtres à bord jusqu'à ce que la cérémonie ait eu lieu. »

Ce qui fut dit, s'exécuta sans résistance. Les otages furent traités avec une grande douceur, mais ils furent assez punis par la crainte qu'ils avaient d'être emmenés dans le pays des blancs et mangés. Le capitaine n'en demandait pas plus; deux jours après, il les relâchait, les avertissant cependant qu'au premier acte de violence contre les blancs, et les Anglais en particulier, il reviendrait et alors brûlerait les villages et s'emparerait du pays.

Depuis lors les blancs sont tranquilles; espérons que cela durera, ce dont je doute beaucoup. Inutile d'ajouter qu'un petit speech sur la nation anglaise, sa force, son amitié pour les noirs, accompagna, avec quelques cadeaux, la promesse d'une protection efficace contre les tribus ennemies et les blancs qui voudraient conquérir le pays.

Ces nouvelles, arrivées coup sur coup, ont exercé une influence salutaire sur l'esprit des habitants d'une grande partie du littoral. Nous-mêmes, ici, en ressentons les effets. Tout dans la conduite des indigènes indique un respect

plus profond et le désir de ne pas susciter de querelles à tous propos.

Perdu dans la forêt. — La mauvaise saison était passée. Au commencement de la cassimba, je fus chargé de prendre la direction de notre factorerie de Kinsembo. Le gérant en chef de nos comptoirs de la côte voulut m'installer dans ma nouvelle résidence. Le 1er mai, à deux heures du matin, couchés dans nos hamacs, à l'abri de la rosée du matin sous ma bonne couverture de voyage, nous quittions Ambrizette aux cris répétés de nos porteurs : *Mundele Yo, mundele sieur Charles. Ndolo, ndolo. Congue yo, dirikoui kuika* (le blanc, hop ! le blanc, sieur Charles, allons, allons ! Congo, en avant ! marchons vite). Mon compagnon, petit et maigre, prit bientôt les devants. Mieux proportionné et un peu gâté par dame nature, je suivais à une assez longue distance, modestement comme il convient à un inférieur. La nuit était magnifique et mon cigare éteint ; je ne tardai pas à m'endormir du sommeil du juste. Je ne saurais dire depuis combien de temps je rêvais lorsqu'une brusque secousse me fit ouvrir les yeux. « Eh bien ! qu'y a-t-il ? — Signor, nous ne voulons pas aller à Kinsembo, vous ne nous payez pas assez cher. — Comment, drôles, n'êtes-vous pas convenus du prix : 2 pièces de 6 yards cotonnade et 1,000 perles à chacun ? N'est-ce pas le prix d'usage ? — Ce n'est pas assez, vous êtes trop lourd.— Ah ! tant pis ! je ne descends pas. »

Nos porteurs s'arrangèrent entre eux. Deux hommes frais prirent le hamac, et nous repartîmes. Les voyant si dociles, je leurs promis à chacun une bouteille de tafia s'ils me conduisaient bien. « Si, signor, vous êtes un bon blanc. » Et je me rendormis peu à peu, bercé par ce doux murmure de louanges.

Hélas ! ce bel enthousiasme ne fut pas de longue durée. Une nouvelle secousse me réveilla en sursaut. Six de mes hommes, abandonnant mes bagages, s'étaient enfuis. Ceux qui tenaient le hamac me prièrent de descendre, sous le

joli prétexte d'aller les chercher. Je n'eus garde de me conformer à leurs désirs; mais les coquins, sans s'émouvoir, me déposèrent à terre et se sauvèrent. Je courus après eux pour les rosser d'importance, mais je les perdis presque aussitôt de vue. Pour comble de malheur, mon fidèle Antonio avait suivi M. L***.

Je revins tristement m'asseoir sur mon hamac. Ma montre marquait quatre heures, et le jour n'était pas près de paraître. La lune brillait au firmament et me jetait un regard de pitié; les étoiles souriaient à ma douleur. Un silence solennel régnait dans la nature endormie; seules quelques hyènes, en quête de leur hideux repas, faisaient entendre leur cri lugubre. Les coudes appuyés sur les genoux, la tête entre les mains, je réfléchissais aux vicissitudes de la vie humaine et au parti que je devais prendre. Où étais-je? De quel côté diriger mes pas? Que faire? J'étais bien perdu et sans aucun moyen de m'orienter. Il fallait cependant prendre une résolution et ne pas rester là à grelotter. Si Dieu, dans sa bonté extrême, pensais-je avec amertume, a fait passer les fleuves dans les villes, je ne puis guère espérer qu'il fasse aussi passer les villages près des voyageurs égarés. Me levant donc, mon hamac sur le dos, mon revolver à la main, je me dirigeai droit devant moi, prêt à tout événement. J'avoue que je n'étais pas très rassuré; ces bois sont peuplés de chats-tigres, et, comme je n'en voyais aucun, je devais penser qu'ils m'épiaient, cachés dans les arbres que mon imagination revêtait des formes les plus fantastiques.

Tout à coup, un bruit se fit entendre derrière moi. Je ne doutai pas que tous les chaca's, les hyènes et les panthères de la forêt fussent à mes trousses. Je me disposai à vendre chèrement ma vie, et, appuyé contre un tronc d'arbre, j'attendis l'ennemi de pied ferme. Les buissons s'agitèrent, le moment décisif approchait; j'armai mon revolver. A ce bruit sec, une voix suppliante répondit en m'appelant par mon nom et la tête d'un noir apparut tout effarée à mes yeux étonnés. C'était un de mes porteurs; le pauvre diable

approcha tout tremblant, et, voyant que je n'en voulais pas à ses jours, m'avoua que, saisi de remords, il avait essayé de ramener ses compagnons et que, sur leur refus, il s'était décidé à venir me rejoindre. Il me demanda pardon.

Lui pardonner, le brave et honnête garçon, mais je l'aurais embrassé. « Ne t'inquiète pas de mes porteurs, lui dis-je, ils paieront cher ce qu'ils viennent de faire. » Au fond, je ne savais trop comment, mais cette assurance que je lui donnai me soulagea un peu. « Connais-tu un village près d'ici? » demandai-je ensuite. « Si, signor, il y a celui de Nemès, à une heure environ. — Eh bien! je te suis; si nous arrivons sans encombre, je te ferai un beau cadeau. » Il prit mon hamac sur ses épaules et nous nous mîmes en route. Bientôt les aboiements de chiens vinrent frapper agréablement mon oreille, et, quelques minutes après, nous entrions dans le village.

Qui fut bien étonné de me voir? Ce fut notre vieux marfouk. Je lui racontai mon aventure qui le mit dans une grande fureur. Choisissant aussitôt huit de ses mulcks les plus fidèles, auxquels il fit force recommandations, je pus remonter en hamac et nous arrivâmes sans nouvel accident, le soir même, à Kinsembo. L*** et M*** étaient fort inquiets de mon absence incompréhensible. Mon compagnon était arrivé quatre heures avant moi. Déjà il s'apprêtait à revenir sur ses pas avec quelques Krouboys.

Kinsembo. — J'ai pris compte de la factorerie. Mes compagnons L*** et M*** sont repartis, me laissant avec deux employés blancs que je connaissais déjà.

Les constructions et arrangements intérieurs prennent à peu près uniquement tout notre temps. En cette saison, les noirs de l'intérieur s'occupent à planter l'arachide et le sésame. Quelques sacs arrivent bien encore, mais en petite quantité, et à de rares intervalles. Ce sont les restes de la récolte précédente ou des produits volés sur d'autres points. C'est maintenant qu'en revanche les grandes caravanes d'ivoire, parties il y a un mois ou deux, arrivent à la côte. On

ne se rend pas bien compte en Europe de ces grands arrivages et de la manière dont les indigènes peuvent se procurer les défenses. Il faut remarquer d'abord que l'Afrique est immense, que ces caravanes viennent de fort loin et de directions différentes ; en outre, que les plus importantes de tout le continent se dirigent toutes vers la partie de la côte occidentale qui s'étend depuis le Congo jusqu'à Saint-Philippe de Benguela et sur la côte orientale au sud du Zambèze, dans le royaume de Zanzibar. Soit que les chemins soient plus difficiles ou que l'éléphant soit plus abondant dans la région centrale de l'Afrique, il est de fait que l'ivoire arrive irrégulièrement et en quantités beaucoup moindres sur toutes les autres parties de la côte. L'ivoire vert est très rare, c'est-à-dire l'ivoire pris sur un animal fraîchement tué. La plupart des défenses proviennent des cimetières qu'un troupeau d'éléphants se crée et où ses morts s'accumulent. On en rencontre quelquefois qui ont séjourné longtemps dans la terre, dans la tombe d'un chef, sans doute; beaucoup enfin proviennent d'éléphants pris au piège pendant la saison où les voyages sont impossibles et qu'on emmagasine jusqu'au départ des caravanes.

Réflexions. — A la suite d'une longue maladie, j'avais résolu de revenir en Europe; mais, une fois rétabli, je repris courage et me décidai à rester encore. La côte a cela de terrible, c'est qu'une fois qu'elle vous tient, elle ne vous lâche plus. On est si loin de la France, puis on s'est accoutumé à cette vie aventureuse, à cette grande liberté. Au courant du genre d'affaires qui se traitent ici, au fait des mœurs des naturels, utile en Afrique, on craint, au retour en Europe, d'être un embarras pour les autres et pour soi-même. La vie civilisée vous effraie et l'on craint de ne plus être bon à rien.

Je crois qu'une fois au moins dans la vie, il passe à la portée de chaque homme une occasion d'arriver à la fortune ou à la renommée ; s'il la voit, s'il la saisit, son avenir est assuré ; sinon, il continue à végéter. N'avez-vous

pas remarqué que ce qu'on appelle la chance favorise surtout ceux qui, quoique n'y comptant pas, sont actifs, intelligents et toujours sur le qui-vive ? Tout homme vient au monde avec une certaine dose d'intelligence générale ; les uns, ce sont les plus heureux, ont, dès l'enfance, une inclination instinctive et marquée pour un certain genre d'occupation ; les autres, et c'est le plus grand nombre, n'ont pas de vocation particulière. Ils vont à tâtons, embrassant le plus souvent la carrière que le hasard leur présente. Ceux-là sont les moins favorisés. Ils réussissent quelquefois ; mais combien se découragent et changent vingt fois de métier. Il me semble que les intelligences sont diverses, les aptitudes partagées, et si, pour une raison ou pour une autre, un homme trouve à s'employer pour le travail auquel ses facultés sont le plus appropriées, le voilà qui réussit et marche à grands pas vers le but qu'il s'est proposé. Il est certain qu'un esprit éveillé sera apte à comprendre tout ce qu'on lui enseignera ; mais il est certain aussi qu'une intelligence se développera souvent dans un sens plus que dans tel autre. Voilà donc pourquoi il faut s'appliquer à tout et savoir le plus de choses possible, afin de multiplier autour de soi les chances de découvrir la voie que l'on doit plutôt suivre.

Tous ces raisonnements, vrais ou faux, ont influé sur ma décision. La providence m'a-t-elle, en m'envoyant au Congo par un concours de circonstances imprévues et bien extraordinaires, m'a-t-elle, dis-je, jeté sur la route qui devait m'être la plus avantageuse ? Je l'ignore, mais je ne veux pas l'abandonner sans y avoir assez persévéré pour n'avoir plus tard rien à me reprocher et surtout sans en avoir tiré tout le parti possible.

Nos Cabyndes et ceux de la maison anglaise viennent encore de se battre. J'assistai, indifférent, aux évolutions des plus enthousiastes, évolutions que j'ai déjà eu l'occasion de décrire et qui sont quelquefois très gracieuses. Mais nous savons que ces démonstrations sont souvent le résultat le plus terrible des batailles entre les Cabyndes

fanfarons et lâches. Les pierres cependant tombaient dru comme grêle, mais n'atteignaient personne. Une pierre blesse ou tue sans qu'on puisse reconnaître celui qui l'a lancée, et le meurtrier se sachant à couvert affectionne particulièrement cette arme aussi dangereuse que traîtresse. Nos revolvers à la main, dans l'espoir d'effrayer les combattants, nous assistions de loin à la querelle. Tout à coup une grosse pierre vint me frapper au-dessus du genou, je poussai un cri et faillis tomber. Le marfouk Don Sèbe s'élança pour me soutenir en poussant des exclamations d'indignation. « Quoi ! qu'y a-t-il? lui demandai-je en le repoussant. Crois-tu donc qu'un nègre puisse blesser un blanc? » Il recula et me regarda, stupéfait, retourner à la maison en m'efforçant de ne pas boiter. Il secouait la tête et je l'entendais murmurer : « *Equa! mundele ampouina.* Oh! que le blanc est puissant! »

Fort heureusement pour moi, le projectile avait porté sur un carnet qui se trouvait, par hasard, dans ma poche. Néanmoins, je dus m'avouer que si un nègre ne pouvait blesser un blanc, tout au moins pouvait-il lui faire un gros noir très douloureux que je frottai longtemps d'un air piteux en maudissant mon imprudente intervention.

Tout était terminé le lendemain matin, excepté mon noir qui avait pris une teinte jaune brun. Comme toujours, la querelle de la veille avait eu pour cause une femme qui, séduite par de belles promesses et quelques brasses de tissu éclatant, avait abandonné les nôtres.

Nous sommes au mois de mai, la mauvaise saison devrait être passée. Mais l'hiver est en retard, ce qui nous prive d'une de nos meilleures distractions : la promenade. En effet, l'été, la chaleur est accablante et le soleil extrêmement dangereux. Il faut l'éviter avec soin, surtout après un orage; lors même qu'il est caché par les nuages, son action s'exerce terrible. La réverbération de la lumière occasionne souvent des transports au cerveau presque toujours mortels. Je profite de cette inactivité forcée pour photographier, dessiner et mettre ordre à mes collections.

Chaque jour les voit s'augmenter de quelque insecte ou animal nouveau et curieux. Petit à petit elle s'étend, s'agrandit, se complète et commence à prendre de telles proportions que je crains bien que mes sept malles ne puissent tout contenir.

Les minéraux, les flacons d'insectes conservés dans l'alcool, les oiseaux, les reptiles, puis les armes, les poteries, les tissus de paille, les musiques, les fétiches, etc., etc., tout cela encombre ma chambre, mes magasins et, certes, il y aura là de quoi me faire bien accueillir à mon retour en Europe.

Avant de continuer mon récit, il sera bon de vous mettre au courant des changements survenus à Kinsembo depuis mon dernier séjour il y a deux ans.

La population se compose aujourd'hui de neuf blancs, presque tous anglais ; le personnel de notre factorerie s'est augmenté de six Krouboys ; leur chef, Rata, parle très bien le français. Les marfouks sont toujours nos vieilles connaissances Don Sebe et Peblo.

G*** est fou. — J'ai profité du premier dimanche inoccupé pour aller revoir Ambriz. Cette ville prend tous les jours de l'extension et, au point de vue commercial, elle fait une terrible concurrence à Kinsembo. Je comptais passer quelques jours dans la colonie, lorsqu'un courrier porteur de nouvelles graves me rappela à la factorerie. Malgré la nuit, malgré le temps affreux et les observations de mon hôte, je montai en hamac. Le vent soufflait avec rage, la pluie tombait à torrents, le tonnerre grondait sans cesse et d'immenses éclairs déchiraient les nuages. Les porteurs soufflaient et suaient à grosses gouttes, glissant à tous moments, harassés ; je leur avais promis grosse récompense ; eux-mêmes s'excitaient à haute voix, en portugais, afin que je les comprenne bien. « Oui, disait l'un, signor sieur Charles est un bon blanc, il nous donnera une bouteille. — Une bouteille, s'écriait l'autre indigné, deux bouteilles il donnera ; c'est le makrount de Kinsembo (le père

blanc), ajoutait-il avec emphase. — Oui, la maison française est une grande, grande maison, » concluaient-ils, et nous marchions. Trois heures après avoir quitté Ambriz, nous arrivâmes en vue de Kinsimbo : *Mundele, mundele ginakouïsa, ndolo, ndolo* Le blanc arrive, allons), et les coups sur le bambou du hamac redoublaient à mesure que nous approchions.

Le personnel de la maison que ces hurlements préviennent en même temps qu'ils m'honorent accourut pour me recevoir. G***, le second, apparut sur le seuil de la porte, à peu près nu, une couverture jetée sur les épaules et la tête enveloppée de fichus.

Le malheureux n'avait plus sa tête à lui. Voici ce qui s'était passé : une de nos embarcations, en quittant la rade, était venue s'échouer sur les rochers qui bordent la falaise; les indigènes se mettaient en devoir de piller les marchandises qu'elle contenait, lorsque G*** prévenu arriva à la tête des Krouboys. Suivant la loi du pays, tout ce qui vient à la côte appartient aux habitants, mais G*** ne l'entendait pas ainsi; il soutint que l'embarcation n'était pas perdue et cette assurance, appuyée de quelques coups de poings, persuada les nègres.

Au bout de deux heures d'un travail acharné, la chaloupe fut dégagée et remise à flots. Les Cabyndes ayant fui, G*** laissa aux Krouboys le soin de la reconduire au mouillage et se jeta à la nage pour regagner la terre. Mais, épuisé déjà par les efforts qu'il venait de faire, il n'eut pas la force nécessaire et se serait noyé si un de nos voisins n'avait envoyé à temps une pirogue à son secours. Cette bonne action est d'autant plus louable qu'un autre Anglais avait voulu s'y opposer, disant : « Laissez donc le Français; pour moi, je n'étendrais pas seulement la main pour sauver un de ces gens-là. » Plus tard ce propos revint aux oreilles de G*** et je vous jure que celui qui l'avait proféré aurait payé cher sa cruauté s'il eût été à portée. Il suffisait qu'on prononçât son nom pour que G*** entrât en fureur; les yeux lui sortaient de la tête, il frappait avec rage sur les meubles et nous avions toutes les peines du monde à le contenir.

Nous avons, M*** et moi, passé de bien tristes nuits à côté de ce malade. N'osant le quitter, nous veillions à tour de rôle, écrivant dans la salle à manger. A tout moment, le pauvre homme en délire voulait sortir pour aller à la mer; il fallait courir après lui pour le ramener de force dans sa chambre; alors il pleurait comme un enfant, se calmait peu à peu, mais pour être repris bientôt d'un nouvel accès.

La nuit de mon retour fut surtout celle dont je fus le plus frappé. Seul, occupé à écrire à la lueur d'une bougie, par cette nuit de tempête, le vent soufflant avec un bruit lugubre à travers les boiseries, les éclairs illuminant de temps à autre cette salle d'une lueur sinistre; puis, tout à coup, ce fou paraissant à la porte, pâle, sombre et s'avançant lentement, silencieux, enveloppé dans son drap comme dans un linceul. On eût dit un revenant, et, de sa voix grave, creuse, enrouée, il me débitait des choses insensées.

Cependant au bout de trois semaines, G*** était à peu près rétabli et avait repris ses occupations.

Il est parvenu à réunir à Kinsembo, un petit troupeau de moutons; mais une sorte d'épidémie se déclara et la plus grande partie mourut. Le mal dont les pauvres animaux sont atteints est assez étrange. D'un jour à l'autre, la gorge et la mâchoire inférieure enflent démesurément, et, vingt-quatre heures après, l'animal succombe. S'il faut en croire les indigènes, ce mal provient d'une certaine herbe malfaisante qui pousse à cette époque de l'année. J'avais d'abord supposé que le gardien du troupeau n'était pas étranger à cet accident, qu'il tuait mes moutons, les mangeait ou les vendait, et j'avais, devant moi, fait jeter à l'eau les premières victimes. Mais cette précaution ne servit de rien.

Un détail de mœurs. — J'ai eu l'occasion de dire que, si les nègres ne sont pas très sévères sur les relations de leurs femmes avec les blancs et souvent même les offrent

à leurs caprices, moyennant dédommagement, il n'en est pas de même pour la grande femme. S'attaquer à elle est chose grave et qui peut avoir des conséquences terribles. On en jugera par ce qui vient de se passer.

Don Sebe apprend que M*** a été surpris avec *Ienou Embole* (Jolis seins), sa femme. C'était la nuit; ce jeune homme couche près de moi. On frappe à coups redoublés sur le volet; je me réveille en sursaut, c'est le marfouk, dans un état de fureur insensée, demandant que je lui ouvre et lui livre mon compagnon. Celui-ci accourt, en chemise, la figure toute décomposée, me suppliant à mains jointes de ne pas l'abandonner et de ne pas ouvrir. Je n'en avais garde et peu à peu le bruit cessa.

Don Sebe était parti à la recherche de sa femme qui, craignant sa colère, avait pris la fuite.

Dès l'aube, je fis appeler les Cabyndes, leur donnai l'ordre d'armer aussitôt l'embarcation et de conduire M*** à Ambriz. Je le chassais.

J'avais en même temps fait appeler Antonio Bohman, père de Don Sebe, chef de la famille et prince des plus influents. C'est un noir très raisonnable, très sérieux et qui promit d'arranger cette triste affaire. Quand Don Sebe revint le soir, il était plus tranquille, avait appris le départ de M*** et retrouvé sa femme. Quelques cadeaux l'apaisèrent complètement. Mais M*** l'a échappé belle, je vous assure.

Punition des Krouboys. — Que de choses n'aurais-je pas encore à énumérer; mais ces coquins de nègres ne m'en laissent pas le loisir. Aujourd'hui, ce sont les Krouboys.

Pendant qu'on déchargeait des barils de tafia, les coquins avaient trouvé moyen d'en percer un et chacun d'eux, à tour de rôle, couché sur le dos, suçait la liqueur jusqu'à plus soif.

Ce fut leur état d'ivresse qui nous donna l'éveil et nous eûmes bientôt découvert le pot aux roses. Je fis appeler Rata, après avoir eu soin de m'armer d'un poignet en acier;

car, avec ces gens-là, il ne faut pas badiner. Ils sont aussi indomptables que fiers. Si le chef est de connivence avec ses hommes, je le jetterai aux fers. Je me promenais sous la vérandah, quand il se présenta. Il avait toute sa raison. « Tes hommes sont ivres, » lui dis-je. « Oui, monsieur. » — Pourquoi ? — Je ne sais pas. — Ah ! tu ne sais pas ! » et, me rapprochant de lui, je lui expliquai ce qu'il disait ignorer. « Tu vas donner toi-même vingt-cinq coups de corde à tous les Krouboys. » Il ne fit aucune observation; malgré toute son honnêteté (Rata est un des noirs les plus blancs que je connaisse), il se peut que, bien que blâmant ses hommes, il n'ait pas eu le courage de les trahir.

Séance tenante, chacun des coupables, malgré ses réclamations et ses excuses, fut attaché sur l'escalier et reçut la punition convenue, sans que Rata, qui l'administrait, hésitât un instant. Cet acte de justice affirma notre autorité, en même temps qu'elle rendit les voleurs, sinon moins audacieux, au moins plus circonspects.

Incendie de Banane. — Le paquebot du 7 août nous apporte une terrible nouvelle. Notre magnifique factorerie de Banane vient d'être consumée par les flammes. L'incendie s'était déclaré à quatre heures du matin, et, malgré les efforts réunis des blancs et des Krouboys, il s'était propagé avec une rapidité prodigieuse, dévorant, en pétillant, ce bois desséché par le soleil. En quelques minutes, il avait pris de telles proportions, qu'il avait fallu renoncer à l'éteindre et se borner à tâcher de sauver les livres et les objets les plus précieux.

Cet accident épouvantable eut pour résultat la perte de 200,000 francs de marchandises et du plus bel établissement de la côte. D'où provenait ce désastre ? Tout d'abord, on crut à quelque méchanceté des blancs. Les consciences sont élastiques ici, et, chacun ayant intérêt à nuire à son voisin, on ne recule pas toujours devant les moyens les plus extrêmes. Cependant, de la réflexion et de l'enquête à

laquelle on se livra, il résulta que c'était un acte de vengeance des naturels.

Environ un mois auparavant, à la suite d'un vol, le gérant avait refusé de payer le tribut trimestriel aux princes de Banane. Mais, fatigué des réclamations continuelles de Nemlaô, le prince particulier de notre maison, il avait fini par consentir à lui donner la part qui lui revenait. Cette préférence rendit furieux un des autres princes, nommé Pitter, qui jura de se venger. C'est lui, dit-on, qui fit mettre le feu par ses muleks.

Payer Nemlaô fut une grande imprudence. Ayant décidé que nous refuserions les coutumes, il fallait maintenir cette résolution pour tous et surtout pour Nemlaô, qui était plus directement responsable du vol dont nous avions été victimes. Cependant l'absence de preuves fit que ce crime resta sans punition.

Ce fut quelque temps après cet accident que la création d'un comptoir à Ambriz fut résolue. Kinsembo devait fournir tous les objets nécessaires à un premier établissement. Nous n'y parvînmes qu'après mille difficultés et cette opération, au moyen de pirogues, nous exposa à de nombreux vols.

Un jour, nous chargions des caisses de genièvre contenant chacune douze bouteilles. Sur six cents, il en manquait soixante à l'arrivée Ces gredins de Cabyndes ouvrent les caisses avec soin, enlèvent un flacon ou bien le remettent cassé après en avoir transvasé le contenu, referment adroitement la caisse, se servant des mêmes clous qu'ils remettent dans les mêmes trous. Si vous criez, ils répondent avec aplomb que la bouteille était sans doute cassée ou manquante.

Un autre jour, ce sont des caisses de baguettes de laiton. « Nous ne sommes pas dedans, disent-ils, et ne savons pas combien il y en avait. » Et cependant ces caisses cerclées, vissées, clouées, sont extrêmement bien conditionnées ; mais, à bord de toute embarcation bien tenue, se trouvent cachés dans quelque coin un marteau, un ciseau à froid et un tourne-vis.

Si, par hasard, le chargement arrive au complet, la pirogue, à chaque voyage, a risqué encore de chavirer dans la barre de Kinsembo. J'ai perdu un jour deux tonneaux d'arachides. La mer était belle, cependant; mais, malgré l'ardeur et la force du patron, une lame sourde fit chavirer l'embarcation. Gagnée par les vagues qui accouraient impétueusement vers le rivage, elle s'emplit promptement. La légèreté de son chargement fit qu'elle ne coula pas à fond, mais surnagea entre deux eaux. Les sacs qui se trouvaient à la partie supérieure furent emportés et flottèrent çà et là sur les flots. Les Cabyndes, assis dans l'eau sur le reste du chargement, criaient au secours. Une autre embarcation parvint à recueillir les naufragés et à remorquer la pirogue. Mais les arachides seront perdues; elles vont fermenter, se rempliront de poussière ; les insectes s'y mettront et elles pourriront. Cette barre est extrêmement dangereuse. Bien des blancs y ont trouvé la mort. Notre gérant, qui a déjà chaviré deux fois, préfère venir par Ambriz plutôt que de se risquer encore une fois.

CHAPITRE IX

Excursion au Pilar. — Visite au village. — Anecdotes. — Les crabes. — La Pouta. — Du Congo et de ses habitants. — Productions du Congo. — Le boabab. — Les éléphants. — Le rongeur d'ivoire. — Les mines. — Les traitants de l'intérieur. — Saint-Paul de Loanda.

Excursion au Pilar. — Un blanc est venu remplacer celui que j'ai été obligé de chasser. Son arrivée me permit de réaliser un projet que j'avais formé depuis longtemps : celui d'aller visiter le Pilar, situé sur la côte, entre Kinsembo et Mussèra.

Je partis donc un beau matin avec six porteurs. Après avoir passé la rivière sans encombre, dans la pirogue de Congo, laissant Kilouënic sur notre droite, nous quittons bientôt la plage, et, après avoir traversé un petit village, nous arrivons, au bout de deux heures de marche, au pied d'immenses rochers dont tous les blancs ont entendu parler au Congo.

A 2 kilomètres environ de la mer, le sol est tout à coup jonché d'énormes blocs de pierres grises et rouges dont quelques-uns sont certainement plus gros que des maisons à trois étages. Comment ces rochers se trouvent-ils là? Est-ce la mer qui les y a abandonnés à une époque antérieure, proviennent-ils d'un cataclysme? On ne sait. Ces blocs, d'abord épars, réunis ensuite par groupes, amoncelés les uns sur les autres, forment bientôt de hautes collines à l'aspect imposant et grandiose.

Au sommet de la plus élevée de ces montagnes de granit, se trouve un rocher qui figure un colossal parallélipipède reposant sur un de ses angles. Il est fort élevé, se détache bien et se voit à une très grande distance. La pyramide de Kinsembo comme on la nomme, est très connue des navigateurs qui fréquentent ces parages. Elle leur sert de point de repère et se distingue de fort loin en mer. On la voit aussi de Kinsembo. Avant d'arriver au sommet du Pilar, on découvre une roche plate, à peu près carrée et de plusieurs mètres de superficie. Elle repose sur deux blocs plantés verticalement. Depuis, nous sommes venus une fois, en partie de plaisir, faire une collation sous son ombre. Je pense que peut-être ces rochers auront été mis à découvert par les pluies qui, en désagrégeant la terre autour d'eux, les aura laissés posés en un équilibre si curieux. Quand on passe au milieu de ces immenses amoncellements, on se sent ému et on peut se croire facilement transporté sur une terre de géants. A chaque détour du sentier, je m'attendais à voir paraître un être phénoménal, habitant de ces lieux. Le paysage est fertile et le terrain est boisé jusqu'au pied même de ces montagnes, nues, désolées et arides. Le sentier qui les traverse, tortueux, accidenté, dangereux même, est extrêmement étroit ; mais l'espace recouvert par ces rocs est très restreint et nous ne mîmes guère plus de dix minutes pour franchir ce dédale. J'avoue que nous n'étions pas fâchés de nous retrouver dans la plaine unie. On craint toujours que ces masses surplombant le chemin ne s'abattent sur les imprudents voyageurs.

Deux heures après, par une chaleur torride, nous arrivions à Mussèra. Ce point est situé au fond d'une immense baie. Quand on vient de Kinsembo, après avoir traversé un petit bois délicieux situé sur une hauteur qui domine le village, on découvre tout à coup une vaste plaine sans un arbre et, au loin, sur le bord de la plage, les habitations des blancs. Mussèra a pris, depuis deux ans, une certaine importance. Il doit son origine à la haine des naturels de Kinsembo pour les Portugais, dont ils ne peuvent souffrir

la présence sur leur territoire. Ce point compte aujourd'hui trois maisons et trois blancs. Je reçus l'hospitalité chez le propriétaire de l'établissement, sans contredit le plus important de Mussèra. Ce n'est qu'une baraque fort sale, mais assez bien construite en matériaux du pays. Mon Dieu, que ces Portugais sont dégoûtants !

En revenant à Kinsembo, nous rencontrâmes le roi du pays, qui, couché dans son hamac, tout comme un blanc, fumait sa pipe. Lorsque nous nous croisâmes, mes porteurs s'arrêtèrent, sans doute pour m'obliger à rendre mes hommages. Mais je me mis en colère et, sans même jeter un coup d'œil au vieux potentat, j'ordonnai à mes gens de continuer leur route. Les noirs qui composaient son cortège firent chorus sur l'orgueilleux Français ; mais je n'y fis même pas attention. Bientôt le ciel, sans doute pour me punir, se couvrit de nuages. Une averse éclata, mais une de ces averses comme il en tombe dans ce pays et en cette saison. Malgré un caoutchouc, une couverture, des bottes, j'arrivai trempé à Kinsembo. Quand nous repassâmes les rochers, le tonnerre grondait furieusement et ses détonations formidables, roulées d'échos en échos, éclataient avec un bruit comparable à celui que ferait une décharge d'artillerie; la pluie fouettait le corps nu de mes hommes, et le vent, s'engouffrant dans l'espace laissé libre entre les blocs de granit, soufflait avec un bruit lugubre et menaçait, à tout moment, de nous renverser. Il faisait sombre et, à la lueur des éclairs, on voyait ces masses s'agiter sous des formes fantastiques. Je tremblais, malgré moi, au milieu de ce bruit et de ce déchaînement des éléments en fureur. Mes porteurs, effrayés, silencieux, redoublèrent de vitesse, pour gagner la plaine où, fort heureusement, nous débouchâmes sans accident.

A mon arrivée, je trouvai à la factorerie le gérant d'Ambrizette se rendant à Ambriz; le pauvre homme est extrêmement malade. Il affirme avoir été empoisonné par les nègres, mais je crois plutôt qu'il a les coliques sèches. Je le fis accompagner et recommander au docteur, un char-

mant homme, celui à qui je dois la vie et qui, j'en suis convaincu, le soignera comme un fils... si on y met le prix. Notre factorerie d'Ambrizette est fermée, le second de P*** étant mort il y a quinze jours.

Je crois qu'on peut attribuer les dyssenteries et coliques sèches, assez fréquentes à la côte, à la mauvaise qualité des eaux que nous buvons. Cette eau, en effet, n'est pas saine. Elle altère l'argent, est, en outre, chargée d'une certaine quantité de calcaire et le voisinage de la mer la rend légèrement salée; un filtre la purifierait, mais ce serait un luxe à la côte et nous sommes réduits à la boire telle qu'on la puise à la rivière.

Visite au village. — Quelques semaines plus tard, P*** revenait d'Ambriz à peu près rétabli, je lui proposai, pour le distraire, d'aller faire, le lendemain, une excursion à Kilouenic chez le marfouk Don Sebe. L*** devait garder la maison; nous emportions quelques provisions pour déjeuner.

Kilouenic, comme tous les villages nègres, se compose d'une vingtaine de cahutes en petits bois mal agencés et couvertes de paille. Au centre, entourée de grands arbres, est une large éclaircie servant de forum ou place publique. Tous ces villages sont entourés d'une enceinte formée uniquement d'un certain arbuste dont j'ignore le nom; ses branches fines, vertes et molles, sont creuses et renferment un liquide blanchâtre que l'on dit vénéneux. Averti de notre arrivée, Don Sebe vint à notre rencontre. Kilouenic était à peu près désert; quelques enfants déguenillés jouaient aux osselets, assis dans la poussière; des femmes pilaient du maïs dans des troncs d'arbre creusés à cet effet; d'autres vaquaient aux soins du ménage; des jeunes filles bavardaient en écossant des arachides. Quelques vieux chefs, accroupis autour d'un feu, devant leurs cabanes, fumaient silencieusement leur *Kinzou*. A cette heure, les hommes et les adultes étaient chez les blancs et la plupart des femmes aux champs. Don Sebe nous conduisit à son chimbeck, un des plus somptueux du village, construit

en petits bois recouverts de terre rouge mouillée et séchée au soleil. Une vraie porte en planches en défendait l'entrée. Avant de nous faire les honneurs de son palais, il nous présenta à un vieux patriarche assis au pied d'un énorme boabab. Ce nègre, le plus âgé de tous ceux que j'aie encore vus, était le plus ancien du village, le chef de la famille de notre hôte, et le fils de l'ancien roi de Kinsembo; il pouvait bien avoir quatre-vingts ans. Les quelques cheveux qui garnissaient son crâne étaient blancs comme la neige; sa peau était ridée comme un vieux parchemin. Nous lui serrâmes cordialement la main et reconnûmes alors seulement que le pauvre vieux était aveugle. Il nous répondit par quelques mots de bienvenue et nous lui offrîmes deux bouteilles de vin et une boîte de bœuf conservé qu'il reçut avec plaisir.

Puis nous nous occupâmes de notre repas. Le soleil, tombant d'aplomb sur nos têtes, nous aurait indiqué l'heure, si nos estomacs affamés n'eussent roucoulé fortement l'*Angelus*.

Don Sèbe possède une table et des escabeaux sur lesquels nous prîmes place. Tandis que, pour nous faire honneur, il étalait devant nous toute sa vaisselle qui se compose de quelques verres, six pots à eau, une vingtaine de carafes et cinq ou six douzaines d'assiettes, une de ses femmes, jeune et jolie négresse, nous servit les mets que préparait une vieille matrone, sa mère, dont l'aspect était peu ragoûtant. Je n'ai jamais compris pourquoi de jolies filles, toutes gracieuses et aimables, sont affligées souvent de mères affreuses, désagréables et méchantes. C'est une étrange bizarrerie de la nature. Don Sèbe, assis par terre, partagea notre repas et ce ne fut pas sans peine que nous le décidâmes à manger en même temps que nous.

Anecdotes. — En revenant et après avoir largement récompensé notre hôte, — et je regrette de n'avoir pas osé témoigner notre satisfaction à notre charmante hôtesse par un tout petit baiser bien tendre, mais ma dignité de blanc

et surtout la présence de Don Sèbe calmèrent mon ardeur, — nous fîmes, dis-je, un petit tour de chasse. Mon compagnon tua un engoulevent, oiseau rare à la côte et fort curieux, comme on sait, que nous rencontrâmes dans les broussailles à la tombée de la nuit. Il était assez gros, gris comme le sol sur lequel il s'abattit et s'aplatissait en étendant ses ailes; ses yeux sont énormes; sa bouche, triangulaire, est formidable, large comme tout le corps et fendue d'une épaule à l'autre.

Ce mince gibier fut tout ce que nous rapportâmes et P***, qui n'est guère patient et maronnait sans cesse, était si pressé d'arriver, qu'en courant dans la cour il s'accrocha à une racine et s'étendit tout de son long, à la grande joie d'Antonio.

Cette plante, qui avait causé la chute de mon ami, est une véritable plaie au Congo, et pullule dans les terrains sablonneux. Imaginez 500,000 pieds de lierre rampant sur le sol et dont les 500,000 racines, grosses comme le pouce, s'étendent, se croisent, s'enchevêtrent sur une surface d'un hectare et sont cachées à la vue par de grandes feuilles vertes.

Cependant P*** s'est relevé furieux et frappe le mulek qui riposte hardiment; ils se battent; les nègres accourus n'ont garde de les séparer, enchantés de voir un blanc se mesurer avec un des leurs. Maladresse insigne et dangereuse. Enfin le marfouk, saisissant Antonio à bras le corps, l'emmena en poussant des exclamations d'indignation. *Équa. Antonio, oullao engué* (comment, Antonio, tu es fou)!

La saison terminée, mon retour en France décidé, nous nous occupons des préparatifs de mon départ. Mais jugez un peu de la reconnaissance des nègres : dès que j'eus fait à Antonio et à Jeannette les cadeaux que je leur avais promis, ils s'enfuirent; le premier, après m'avoir volé quatre chemises, deux gilets de flanelle, une casaque toute neuve et un vieux chapeau de feutre; je vois d'ici mon coquin se pavanant dans un village au milieu de ses compatriotes

qui le regardent d'un œil d'envie, c'est à peine s'il daigne répondre aux œillades provoquantes des négresses charmées. Jeannette, plus honnête, n'avait emporté que ses effets à elle; cependant elle eût pu s'approprier facilement plusieurs objets de valeur qui traînaient dans ma chambre, car javais grande confiance en elle.

Comptez donc sur les noirs. Depuis deux ans qu'Antonio et Jeannette, étaient avec moi, bien soignés, bien nourris, bien vêtus, comblés de cadeaux, ils avaient vécu comme des coqs en pâte. Mais savent-ils seulement, ces sauvages, ce que c'est qu'un bienfait! Etre bon pour eux, c'est être bête et faible, et ils ne tardent pas à nous faire repentir de notre indulgence.

J'étais abîmé dans ces réflexions misanthropiques, appuyé sur le perron de la factorerie, quand tout à coup j'aperçus à mes pieds, glissant sur ma botte, un petit serpent de la plus dangereuse espèce; sa morsure est presque toujours mortelle, affirment les indigènes. Je fis un brusque mouvement en arrière et, prompt comme l'éclair, écrasai d'un coup de talon le terrible reptile.

Ces petits accidents sont extrêmement communs, et, depuis longtemps déjà, nous n'y faisons même plus attention. Il y a encore quelques jours à peine que L***, pénétrant dans un magasin, apercevait un serpent qui, effrayé par le bruit de ses pas, disparaissait vivement derrière des balles de tissus. Ce n'est pas toujours avec ces animaux que les rencontres sont dangereuses; je me souviens qu'un jour, nous promenant dans la cour, tout en causant je m'amusais à prendre les feuilles des arbres à ma portée; tout à coup je poussai un cri. Un scorpion venait de me piquer; bien que j'eusse immédiatement frotté la blessure avec de l'ammoniaque et du phénol, je souffris cruellement durant plusieurs heures de mon bras engourdi.

Mais, s'il est bon de signaler tous ces petits inconvénients de la vie de chaque jour dans ces contrées, il est surtout intéressant pour vous d'être renseignés sur tout ce qui concerne les habitants. Ainsi je signalerai la brièveté

de leur vie. Parmi les hommes, il en est bien peu qui dépassent soixante ans. Les principales raisons sont d'abord leur précocité, leurs relations trop fréquentes avec les femmes, l'abus des boissons, les rhumatismes qu'ils attrapent à coucher sur la terre en toute saison et par tous les temps.

Chez les femmes, cette brièveté de la vie est encore plus frappante et plus générale. Mariées trop jeunes, fatiguées de l'élevage de leurs enfants venus au monde alors qu'elles ne sont pas encore formées complètement, à vingt-cinq ans, elles sont vieilles; en outre, les travaux auxquels elles sont assujetties dès leur plus tendre enfance sont une cause fréquente de mortalité précoce. Je parlais plus haut de la prompte formation des enfants. Un bébé, en effet, marche au bout de quelques mois, il parle déjà que les nôtres commencent à peine à bégayer; à trois ou quatre ans, il travaille, accompagne la mère dans ses courses. Bientôt il passe aux mains de son père et porte de légers fardeaux. Vous connaissez Cupidon, et Bomba, le fils de Don Sèbe? Eh bien! ce dernier n'a pas encore six ans et déjà son père l'amène tous les matins du village et le remmène le soir. Or, de Kilouënic à Kinsembo, il y a plus de deux heures et demie de marche. C'est plus que n'en pourrait faire, chez nous, un enfant de dix ans.

Les crabes. — Maintenant que l'inventaire est terminé et que, la mauvaise saison approchant, le négoce est à peu près arrêté ; chaque soir, vers quatre heures, alors que la plus grande chaleur est passée, nous allons promener à pied aux environs de la maison. Le plus souvent c'est le long des marais que nous dirigeons nos pas. Nous faisons la chasse aux crabes. Ces petits crustacés rouges abondent ici; il y en a des milliers. Ils se réfugient dans des trous qu'ils creusent dans la vase sèche. La terre qu'ils en retirent, roulée en petites boulettes, forme un promontoire autour de leur repaire et lui donne l'aspect d'un entonnoir. Le sol, aux alentours, est couvert de ces boules, grosses

tout au plus comme des pois. Ces petits animaux cherchent leur nourriture dans les marais; au moindre bruit, on les voit, comme autant d'énormes araignées, courir avec une vitesse prodigieuse, chercher un refuge dans leur trou. Une fois là, ils sont complètement à l'abri de nos coups. Nous les poursuivons avec des bâtons, mais leur petitesse, leur agileté et la faculté qu'ils ont de s'arrêter court au milieu de leur course et de revenir sur leurs pas pour repartir aussitôt, toujours avec une rapidité vertigineuse, déjoue tous nos plans. Le nombre de ces petites bêtes est véritablement étonnant. Elles sont là en quantité beaucoup plus considérable qu'au bord de la mer.

La Pouta. — Notre promenade terminée, nous rentrons dîner; le soir, nous causons avec les marfouks. Nous leur racontons les merveilles de la *Pouta* (pays des blancs). Souvent j'ai proposé à Don Sèbe d'emmener Bomba, promettant de le lui ramener. « Dans mon pays, lui disais-je, il sera vêtu, comme les blancs, d'un pantalon, d'un beau paletot, de souliers. Il mangera comme nous, apprendra à lire, à écrire. » Il rit et ne veut pas me croire, et cependant, depuis bien longtemps, il me connaît. Je lui cite l'exemple de quelques jeunes nègres de sa connaissance qui, embarqués comme mousses, sont revenus avec le navire qui les avait emmenés; ces enfants, il est vrai, refusaient de descendre à terre, traitant leurs compatriotes de chiens, de sauvages et de nègres. Mais alors il me répond que nous les avons ensorcelés.

Louis est bien amusant quand il décrit le pays des blancs. Pour donner aux naturels une idée de la grandeur respective de chaque pays, il trace des carrés dans le sable. Vous ririez bien d'entendre ce brave garçon expliquer sa carte. Chaque carré représente une nation. Il y en a quatre de différentes grandeurs; le premier, au centre, est énorme : c'est la France; la Hollande vient après, puis le Portugal; l'Angleterre est la plus petite. Il se venge ainsi de l'ou-

trecuidance de nos voisins dont l'influence nous est le plus préjudiciable.

Du Congo et de ses habitants. — Il est des gens qui s'offusquent de tout et qui nous blâmeront peut-être de ne pas chercher à éclairer ces malheureux ignorants. Mais à quoi cela servirait-il ? Vous les connaissez maintenant et savez combien ils sont peu intéressants. Ceux de l'intérieur sont plus doux et plus traitables, sinon plus intelligents ; mais, nous les connaissons moins. Isolés à la côte, au milieu d'étrangers, en face des blancs qu'ils voient rarement et qu'on leur a dépeints si féroces et si puissants, ils se tiennent sur la défensive. C'est chez eux qu'il faudrait les voir pour pouvoir apprécier leur véritable caractère, et étudier les moyens de les civiliser. Les noirs de la côte, abrutis par une superstition aveugle, non seulement ne progressent pas, mais ils s'opposent encore à toutes les améliorations que nous tentons. S'il est sacrilège de singer les mœurs des blancs, il nous est interdit à nous de construire en pierres, d'introduire des chevaux, etc., etc., et tout cela sous le prétexte que nous aurions l'arrière-pensée de prendre le pays. On est sorcier à tout propos et la moindre infraction aux coutumes entraîne la mort de l'imprudent. Le fétichisme étant la plaie de ces contrées, il faudrait, ainsi que j'en ai soumis l'idée, soustraire les indigènes à cette funeste influence et pour cela les déplacer. Malheureusement, pour le moment, il ne faut pas songer à les décider à s'expatrier. Il serait nécessaire d'abord de les rassurer en ne les éloignant pas trop. Les Cabyndes, plus avancés, ne craignent déjà pas de parcourir la côte et de s'employer chez les blancs un peu partout. Bientôt, comme les Krouboys, ils n'hésiteront plus à s'engager pour des contrées inconnues.

Les Cabyndes marchent peu à peu vers une sorte de civilisation. Marins par goût, ils quittent volontiers leur pays, et s'attachent à imiter les blancs. *Poun*, un de leurs rois, est pour beaucoup dans ce mouvement. Intelligent, élevé à Lisbonne, revenu ensuite dans son royaume pour

succéder à son père, il possède une grande influence sur son peuple, dont il a eu la sagesse de reprendre et le costume et les mœurs. Malheureusement l'expérience des Cabyndes en fait des coquins dangereux et rusés.

Au contraire de leurs voisins du nord du Congo, les Michicongos et les Mussorongos, les habitants du sud sont timides, et n'osent guère s'aventurer sur mer. Plus sauvages et depuis moins longtemps en contact avec les blancs, ils craignent d'affronter l'inconnu.

Nos moyens d'influence sur les nègres sont tous moraux. Mais, s'ils nous ménagent, c'est le plus souvent encore par intérêt. Ce sont les blancs qui leur vendent tous ces objets dont ils ont appris à se servir et dont, aujourd'hui, ils ne sauraient plus se passer. Cette poudre, ces fusils, ce tafia que nous savons faire et qu'ils ne peuvent imiter, leur donnent une haute idée de nos capacités et de notre pouvoir.

Puis, que de choses nous savons : nous ressuscitons les morts, nous guérissons les malades ; mais je m'arrête : là encore leur fatale superstition vient entraver notre bon vouloir et nous oblige à de grandes précautions. Aux blessés, nous administrons sans crainte du baume de commandeur dont ils ont appris à apprécier le pouvoir : la grande médecine, comme ils l'appellent. Pour les maladies autres que la fièvre, nous refusons notre concours ; car, si, par malheur, le patient venait à mourir, fût-ce même seulement dans l'année, on nous accuserait de son trépas et le moins qu'il pourrait nous en coûter serait une grosse amende et des palabras à n'en plus finir.

Il ne faudrait pas croire cependant que les indigènes n'ont aucune connaissance en médecine. Leurs féticheiros possèdent certains secrets qui leur donnent sur leurs compatriotes cette influence que nous avons constatée. Ils connaissent les propriétés curatives de certaines plantes. Ils savent un antidote à la fièvre, à certains poisons, au venin de quelques serpents; mais, à vrai dire, la plupart de leurs remèdes ne sont que du charlatanisme. Au reste, il est à remarquer que, bien que sujets à des fièvres terribles, les

noirs sont relativement rarement malades ; cependant il y a quelques années, et, pour la première fois, la petite vérole sévit parmi eux et fit d'épouvantables ravages. Ces pauvres malheureux en ont une frayeur mortelle et nous accusent d'avoir apporté cette peste.

Les infirmes sont très rares ; et si parfois les muleks s'en moquent, jamais ils ne les maltraitent. Ils les croient quelque peu sorciers et redoutent une vengeance occulte.

Tout à l'heure, en parlant des noirs de l'intérieur dont je mettais l'industrie en opposition avec l'incurie de ceux du littoral, j'aurais dû, pour rendre le tableau plus complet, signaler l'habileté toute particulière des Cabyndes pour les travaux manuels : ils savent faire des planches et construire des embarcations sur le modèle des nôtres. Nos charpentiers, les seuls qu'on puisse trouver, sont tous Cabyndes. Ils n'ont qu'un instrument, l'erminette, dont ils se servent avec une grande habileté pour abattre les arbres, les équarrir, fendre les planches, pour façonner les mâts de chaloupe, etc., etc.

C'est encore parmi les cabyndes qu'on trouve les meilleurs sculpteurs d'ivoire. A l'aide d'un simple couteau, ils grattent les défenses d'éléphants, y découpent des personnages, des animaux, des arbres. Tout cela est bien primitif, mais d'une grande originalité; certaines pièces sont d'un travail vraiment remarquable. Ils exécutent des copies avec un certain succès, témoin un cachet que je possède représentant une patte de poule enserrant un œuf. Mais n'abusons pas des Cabyndes que, si intelligents qu'ils soient, j'estime moins que les Michicongos, et parlons un peu des productions du pays.

Productions du Congo. — Ces productions varient beaucoup depuis le Gabon jusqu'à Saint-Philippe de Benguela. Cela tient au climat surtout, mais aussi beaucoup aux habitants de l'intérieur. Je m'explique :

Cette partie du continent africain produit de l'huile de palme, des arachides, du sésame, de l'ivoire, de la gomme



Nos Cabyndes et leurs femmes (charpentiers, — blanchisseuses). — (Page 265.)

élastique, du café, des cocnots, de l'orseille, de la cire, de la gomme copale, du tabac; mais toutes les tribus ne cultivent pas également ces produits, elles n'apportent guère à la côte que celui qui, chez elles, est le plus abondant

Ainsi, au nord du Congo, s'achètent, en grandes quantités, l'huile de palme, la cocnot ou noix palmiste; mais l'arachide et l'ivoire arrivent en beaucoup moins grande abondance.

Le haut Congo fournit d'immenses quantités d'huile de palme et d'arachide.

Au sud du fleuve, au contraire, on ne trouve plus du tout d'huile, mais des arachides, de l'ivoire, un peu de sésame, de l'orseille. A mesure que l'on descend vers Ambriz et jusqu'à Saint-Philippe de Benguela, l'ivoire est toujours aussi abondant; mais l'arachide fait peu à peu place au café, à la gomme élastique. On trouve bientôt de la gomme copale, de la cire, du tabac. A Ambriz, les blancs commencent à acheter l'écorce du boabab, très prisée en Angleterre pour la confection de certains papiers.

Le boabab. — Parlant de la végétation de ces contrées, j'ai omis de citer, s'il m'en souvient bien, parmi les arbres qui m'ont frappé, le plus important d'entre eux, le roi des forêts africaines, le majestueux boabab; et cependant les environs d'Ambrizette, de Kinsembo surtout en sont abondamment pourvus. Cet arbre géant atteint des proportions colossales, telles, que, si d'autres voyageurs n'en avaient déjà parlé, je craindrais fort de n'être pas cru. Son bois humide et tendre s'entaille avec une grande facilité; son écorce, épaisse et flexible, est peu adhérente au tronc. Coupée avec un couteau, elle se déchire sous forme de longs et larges rubans. Les naturels en font des cordes, séparent les filaments qu'ils utilisent pour tisser des étoffes, enfin, nous la vendent. Nous l'expédions en Angleterre par balles de 100 kilog. Elle se vend de 240 à 260 francs la tonne. Ce commerce prend chaque jour une plus grande extension. Une des particularités du boabab,

c'est que son écorce repousse, sans qu'il ait souffert en aucune façon. Il ne présente pas non plus l'apparence des autres arbres. Il est, en général, formé de deux troncs, quelquefois trois, accolés ensemble. De leurs sommets réunis et peu élevés partent des branches qui s'étendent en bouquets à une distance énorme.

Le boabab n'est pas haut en proportion de sa taille; son feuillage est maigre; ses fruits oblongs, d'une matière dure, pendent aux branches, accrochés par un filament. De loin on dirait une nuée de corbeaux suspendus par une patte, ce qui lui donne un aspect fort original. Quant au tronc du boabab, il atteint souvent des dimensions phénoménales. L'un d'eux, situé sur la route de Kinkoll, mesure 21 mèt. 25 de circonférence. On m'a répété souvent que, dans la cour de la factorerie de Landana, il existe un vieil arbre, dont dix-sept nègres, se tenant par la main, parviennent à peine à entourer le tronc; et, s'il faut en croire certains voyageurs illustres, ces dimensions, déjà bien raisonnables, sont encore insuffisantes pour donner une idée du développement extrême que peut atteindre le boabab.

Le feu a très peu de prise sur cet arbre qui possède une très grande vitalité et dont les racines s'étendent sous terre à de très grandes distances. A lui seul, il forme une petite forêt.

Tout est intéressant dans ces contrées inexplorées, et mieux on les connaîtra, plus on y trouvera d'étranges choses; mais, si le sol produit de ces végétaux gigantesques, dont nous avons peine à nous faire une idée, si les forêts encore vierges renferment des animaux curieux, des monstres tels que le gorille, dont, il y a peu d'années encore, on niait l'existence, le ciel sous lequel ils naissent et croissent, ce ciel pur et limpide semé d'une quantité innombrable de diamants étincelants de mille feux, n'est pas moins intéressant à observer. Vous avez entendu parler de la grandeur, de l'éclat de Sirius dont les rayons luttent presque avec ceux de la lune et tracent sur la mer un sillon lumineux. Mais, ce qui est remarquable encore, c'est la quantité in-

nombrable d'étoiles filantes qui sillonnent les cieux. Le 29 novembre 1870, vers neuf heures du soir, j'ai vu une splendide comète, se dirigeant du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Elle brillait d'un éclat intense et sa queue resplendissante s'étendait sur plus de la moitié du ciel. Elle demeura visible pendant près d'une demi-minute. Ce spectacle eût fait la joie d'un astronome et certainement il eût signalé cette comète aux sociétés savantes.

Les éléphants. — Nous avons dit que l'ivoire était un des produits les plus intéressants de ces contrées. L'éléphant d'Afrique est celui dont les défenses atteignent les plus grandes proportions. J'ai entendu dire que l'ivoire en était moins estimé que celui des éléphants de l'Inde, mais cela m'étonne, et, à ce propos, il est bon de vous prémunir contre certaines dénominations commerciales. Ainsi que nous l'avons vu plus haut, les ivoires se classent en deux catégories : l'ivoire vert et l'ivoire mort. Le premier est plus tendre que le second et on croit généralement que cela tient à ce que la défense a été arrachée à l'animal tué. C'est une erreur qui provient de ce que l'on ne sait pas, sans doute, en Europe, que l'ivoire conserve très longtemps cette nuance légèrement colorée qui lui est particulière tant qu'il est tendre, et voici la preuve de l'exactitude de ce que j'avance :

Les nègres qui nous apportent l'ivoire, bien que venant de fort loin, ne sont néanmoins que les intermédiaires d'autres noirs habitant plus avant encore qu'eux-mêmes dans l'intérieur. Parmi les dents qui composent une chimbouck, il s'en trouve fort peu provenant d'animaux tués et celles-là conservent encore à leur base des traces de chair séchée. La plupart, sont recueillies dans les cimetières d'éléphants. C'est ainsi que s'explique l'immense quantité de défenses que nous exportons.

Ces animaux vivent en troupeau au milieu des bois ; ils choisissent comme campement ou lieu de ralliement une clairière solitaire, où ils reviennent toujours; de cette

clairière, les vieux et les malades s'éloignent peu; les mourants y succombent, et, quand le pays environnant ne fournit plus à la nourriture du troupeau, il s'éloigne et va chercher dans une région nouvelle une contrée plus hospitalière.

Parmi les défenses que recueillent alors les indigènes, beaucoup sont fraîches encore et possèdent les qualités de l'ivoire vert; d'autres, plus anciennes ou provenant d'animaux trop vieux, sont d'un ivoire plus sec et plus dur, moins facile à travailler. Ce sont celles là qui constituent l'ivoire mort. Quelques unes enfin, fendillées, friables, ont été enterrées longtemps ou extraites des tombes des anciens chefs.

Nos noirs de l'intérieur sont eux-mêmes étonnés de la quantité de défenses qu'ils nous vendent. Un jour, un matout me dit que, sans doute, nous revendions de l'autre côté du continent ce que nous achetions par ici. Les éléphants ne doivent donc être très communs que dans le centre tout à fait de l'Afrique, dans les régions encore inexplorées qui s'étendent au sud du lac Tchad; car le matout dont je parle faisait partie d'une caravane ayant trois mois de marche, et il m'affirma qu'en son pays l'éléphant était très rare.

Que de fois les marfouks m'ont demandé ce que les blancs pouvaient faire de tout cet ivoire, et ma réponse les étonnait toujours.

Le rongeur d'ivoire. — Il est un fait curieux à remarquer et qui, pendant bien longtemps, m'a vivement intrigué. La pointe de certaines défenses est déchiquetée comme si elle avait été rongée. Je refusais cependant à croire qu'un animal pût se nourrir d'une matière aussi dure; mais le fait est certain et, aujourd'hui, je n'en puis plus douter. Un petit animal, assez semblable à un écureuil, rongeur aux longues dents, abîme ainsi les défenses d'éléphants. Bien que tous les nègres s'accordent à le dire très commun, je n'ai pu malheureusement m'en procurer un

spécimen. Quelque étrange que puisse paraître l'existence du mangeur d'ivoire, on est déjà porté à y ajouter foi quand on examine avec soin ces petites rigoles se croisant en tous sens et qui ne peuvent véritablement être produites que par des griffes ou des dents. Au reste, une petite défense ainsi entaillée que je rapporte, vous permettra de constater le fait.

Parmi les animaux les plus communs, ce me sera une occasion de signaler les écureuils qui abondent en espèces différentes. J'en possède trois; j'en ai vu de charmants et pas plus gros, certes, que des oiseaux.

Les mines. — Mais revenons aux produits du sol africain; les richesses que recèlent les entrailles de la terre paraissent aussi abondantes et variées que celles qui la recouvrent.

Les Portugais possèdent, à un mois de marche dans l'intérieur, au *Bembe*, une mine de cuivre extrêmement importante; le minerai, du carbonate de cuivre ou malachite, y est très abondant et très riche. J'en possède quelques échantillons. Cette malachite est belle, bien veinée, mais ne vaut pas cependant les magnifiques blocs que l'on extrait des monts Ourals.

Le fer est aussi fort commun, ainsi que l'indiquent les armes forgées par les indigènes; on le trouve à l'état naturel ou en oxyde.

L'or, sans doute, ne manque pas non plus; quoique, jusqu'à présent, on ne l'ait trouvé que dans les régions plus au nord et dans le lit des rivières. A ce propos, je me souviendrai toujours de l'émotion que nous ressentîmes un jour qu'on nous présenta un petit cube jaune en nous affirmant que c'était de l'or. Hélas! ce n'était qu'une pyrite de cuivre, ainsi que nous pûmes facilement nous en convaincre. Mais le sol contient donc du cuivre à l'état natif?

L'Afrique, riche en métaux de toutes natures, l'est peut-être aussi en pierres précieuses. N'avons-nous pas entendu dire qu'on avait trouvé des diamants au Cap?

Ce pays, malsain, dangereux, à peu près impénétrable et encore presque inexploré, est peut-être appelé, quand il sera plus connu, à produire dans le monde une révolution analogue à celle qu'a amenée la découverte des mines d'or de l'Australie et de la Californie. Aujourd'hui, le climat, les habitants, et surtout le manque absolu de moyens de transports sont autant d'obstacles à son exploitation; obstacles tellement sérieux et insurmontables, que, depuis l'abolition de l'esclavage, le gouvèrnement portugais se trouve dans l'impossibilité de faire travailler à ses mines du Bembe; et il est question, depuis quelques années, de les abandonner.

Cette nation, avant la prise d'Ambriz entretenait, depuis fort longtemps, des relations suivies avec le Mani-Congo. Des missionnaires et des négociants étaient établis à San Salvador, capitale de toute cette immense contrée arrosée par le Rio-Congo, et résidence du grand roi de ce pays. Aujourd'hui, rien de tout cela n'existe plus; les blancs ont dû s'enfuir ou ont été massacrés et les relations avec le prince sont rompues depuis cette époque.

Que si on veut avoir des détails sur les causes qui ont pu amener ce funeste résultat, on s'adresse au ministre de la marine à Lisbonne, ou qu'on recherche dans les archives et les bibliothèques du gouvernement. Un homme ayant habité longtemps la côte, connaissant la vie en ces contrées et les mœurs des indigènes, pourrait, s'il en avait le temps et si on lui en facilitait les moyens, découvrir, trier et réunir des documents d'une importance et d'une valeur incalculables dans les récits des nombreux voyages que des Portugais ignorants, et sans caractères officieux, ont fait dans toute cette région du continent africain. Bien souvent, j'ai caressé cette idée, mais les circonstances m'ont empêché d'y donner suite.

Les traitants de l'intérieur. — Les Portugais sont encore établis à *Cassange*, point situé, dit-on, à cent lieues de Loanda, un peu au sud. Là, quelques aventuriers, an-

ciens forçats pour la plupart, sont disséminés en pleine Afrique, au milieu des populations indigènes. Etablis dans de mauvaises baraques, ils achètent de l'ivoire pour le compte des négociants de Saint-Paul. Tous les mois, des caravanes composées d'une cinquantaine de noirs partent avec des balles de tissus qu'ils portent ou qu'ils roulent, puis reviennent avec les produits que leur confie le traitant. Ces caravanes, formées d'indigènes soumis et bien que protégés par le gouvernement, sont continuellement en but aux attaques des tribus libres qu'elles traversent et rarement un chargement arrive au complet. Tel est le seul lien qui relie ces hardis pionniers avec la grande ville de la côte occidentale.

Quelle vie que celle de ces hommes. Abandonnés, livrés à leurs propres forces, ils sont chaque jour exposés à mille dangers. Malades, ils sont massacrés; morts, leur cabane est mise au pillage et les marchandises qu'elle contenait perdues pour le négociant trop aventureux.

Saint-Paul de Loanda. — Je vous ai souvent parlé de Loanda, — Loanda, la capitale de la province portugaise d'Angola, la plus ancienne et la plus grande ville de toute la côte occidentale d'Afrique. Riche et prospère au temps de la traite, elle était le rendez-vous de tous les négriers, le grand centre du commerce de l'ébène.

Aujourd'hui, bien que déchue de son ancienne splendeur, elle tend à reprendre par le commerce son importance première. Près de 15.000 habitants forment la population blanche et mulâtresse. Protégée par un fort, défendue par une petite armée d'environ mille hommes, composée de blancs et de noirs enrôlés, sous le commandement d'un capitaine, gouverneur de la province, elle est à l'abri d'un coup de main. Un navire de guerre au moins est toujours mouillé dans la rade, ou en croisière sur la côte. Cette rade immense et superbe est une des plus belles qui soient au monde, dit on. J'ai une photographie rare et curieuse du panorama de la ville et de la rade. Eh bien, avec tous ces

éléments, voyez l'impuissance du gouvernement portugais qui n'a pu encore s'assurer des communications par terre avec Ambriz. Les noirs de Mossoulos sont à tel point les maîtres insoumis de la région qui s'étend entre les deux colonies, que personne n'a jamais songé à y fonder un comptoir ; qu'une lettre ne peut la traverser et que jamais un blanc ne s'y aventure.

J'étais tout entier à ce résumé des observations que j'ai pu faire pendant ces quatre années que je viens de passer au Congo, quand le packet anglais mouilla à Kinsembo. Cette nouvelle, que L*** m'apporta à brûle-pourpoint, me fit un tel effet que je faillis me trouver mal. Je devais, en effet, prendre passage à bord pour rentrer en Europe.

Je remets à plus tard les renseignements que j'ai recueillis sur la langue fiot et, en général, sur les différents idiomes en usage parmi les naturels.



MAYUMBA
Huile de Palme
BAKOUËNDÉ
R. Kuilo
LOANGO
Ponta Negra
Malembo
Mapala
R. Kakongo
Landana
Limite revendiquée par le Portugal
Congo
KABINDA
Chiloango
R. Cameleons
Cataractes d'Yellala
M Binda
Sᵀ SALVADOR
Résidence du Mani Congo
Lac
Sanga Chiffala
M'Bomah
Naki
Nossuko
Pays des Arachides
Mani poun
Porto Rico
Lisboa
Vista
Ponta Da Lenha
Pierre du Fetiche
Inga
Malela
BANANE
Limite acceptée par quelques nations
Sᵗ Antonio
Mateca
Mangue Poquena
MUSSORONGOS
Cabeça de Cobre
Route des Caravanes d'Ivoire
Bamba
Lac
Kimpoi
R. Lelunda
Kinfunta
Kimbala ou Kimbambala
Mokula
Kintinianguto
R. Ambrix
Route des caravanes d'ivoire
Baie de Jumn
Kingen
Kimbelé
BEMBÉ
Ambrizette
Village des pierres
Mines de Cuivre
MICHICONGOS
Village fetiche
Mussera
Loge
Kinsembo
R. Lhoze
Limite effective des possessions portugaises
Ambriz
Kinkoll
Route des Caravanes de Café, Gomme
MOSSULOS
Café Gomme
R. Daude
R. Bengo
ATLANTIQUE
Nota: Les noms soulignés indiquent les endroits habités par des blancs
Sᵗ PAUL de LOANDA
10°
11°
12°
5°
6°
7°
8°
9°

CHAPITRE X

Départ pour la France. — Ambrizette. — Banane. — Mort de Martin à Bomah. — Binda. Les hippopotames. — Landana. — Guerre de Landana. — Ponta-Negra. — Le Gabon. — Fernando-Pô. — Le Caméron. — Le Boni. — MM. Marche et de Compiègne. — Visite à la mission. — Lagos. — Le royaume du Dahomey. Widah. — Jelly-Coffee. — Acra. — Cap Coast. Les Ashantées. — Cap Palmas. Les Krouboys. — Sierra-Leone. — Un miracle. — Mort au champ d'honneur. — Ténériffe. — Madère. — Liverpool. — — Arrivée à Paris.

Départ pour la France. — Le 27 septembre, à huit heures du matin, je quittais le rivage.

Tout le personnel de la factorerie, le roi et nombre de linguisters avaient tenu à me faire cortège jusqu'à la plage. Ce fut une véritable ovation et nous étions déjà loin que retentissaient encore à nos oreilles les cris de la foule : « *Équa, équa, signor sieur Charles, Ouenda Embolé kouna Poula. Sala ki ïa bisa mundélé.* Oh ! Monsieur Charles bon voyage pour le pays des blancs. Porte-toi bien, blanc. » Il est juste de dire que ces transports, je les avais mérités par les nombreux cadeaux que, suivant la coutume, j'avais été obligé de faire avant mon départ.

Un accident, un grand malheur dont je ne me consolerai jamais, signala mon embarquement. Mes bagages étaient chargés dans deux pirogues, la première, dans laquelle j'avais pris place, arriva sans encombres à bord du *Ioruba*. La seconde, qui contenait trois malles pleines de bocaux remplis de tous les animaux que j'avais pu réunir pen-

dant mon long séjour, chavira, hélas ! en traversant la barre et ce qui, pour moi, constituait une véritable richesse, fruit de bien des efforts, de peines et d'argent, fut perdu sans ressources.

Cependant le temps passait ; j'embrassai mon brave Louis qui repartit le cœur bien gros ; quelques minutes se passent, un coup de canon retentit, le sifflet du capitaine ordonne de lever l'ancre, le navire s'ébranle et nous voilà en route pour Ambrizette. Appuyé sur le balcon de la dunette, les yeux fixés sur Kinsembo, je distinguai le pavillon de la factorerie qui trois fois fut amené et hissé de nouveau. C'était le dernier adieu de L***. J'étais bien ému, je l'avoue. On ne quitte pas impunément un pays, quel qu'il soit, où on a passé une partie de son existence. Puis je m'étais accoutumé à ces noirs qui m'appelaient leur père ; ils me le faisaient payer cher. Cependant, tout en me volant, ils me respectaient et puis ils s'excusaient si bien. — « Qu'est-ce que cela te fait que nous te prenions un fusil. Tu peux en faire autant que tu veux. Il n'en est pas de même pour nous. » — Je regrettais enfin cette vie au grand air, en pleine liberté. Mais, à mesure que la terre s'effaçait dans le lointain, ces idées dans mon esprit faisaient peu à peu place à d'autres plus gaies et je me laissai aller bientôt au bonheur immense de retourner dans ma patrie.

Ambrizette. — A Ambrizette, nous restâmes deux heures à peine. Je n'eus que le temps d'aller faire mes adieux aux blancs qui habitent ce point.

Banane. — Le lendemain, nous étions à Banane. Ce ne fut pas sans émotion que je revis les lieux où, pour la première fois, j'avais foulé le sol africain. Nous étions sept alors, jeunes, pleins d'espérance et de santé, et je me retrouvais seul au rendez-vous ; Martin était malade à Bomah, les autres étaient morts.

Banane est bien changé. De nouvelles maisons se sont établies sur la pointe, qui présente maintenant l'aspect

d'une petite colonie florissante. Le service des bateaux anglais arrivant tous les mois a donné à ce point, déjà si important comme position, une sorte de vie et d'animation. Les blancs y ont acquis une grande autorité. Les indigènes s'étaient montrés si turbulents, attaquant, incendiant les établissements, pillant les petits bâtiments qui remontaient la rivière, qu'il avait fallu réclamer l'intervention des navires de guerre, intervention qui a coûté cher aux nègres et leur a appris à nous respecter ou tout au moins à nous craindre.

Mort de Martin à Bomah. — Au moment de quitter Banane j'apprends une nouvelle qui me bouleverse : Martin, mon pauvre Martin, vient de mourir à Bomah. Nous nous aimions comme deux frères ; il était si gai, si bon, si jeune enfin. Eloignés tous deux du foyer paternel, ayant vécu tous deux pour la première fois de cette vie d'aventures, une même situation n'avait fait que resserer entre nous les liens d'une amitié désintéressée, sincère, inaltérable. Hélas ! il est mort ! mort d'excès de travail, au milieu d'étrangers, sans un ami pour lui fermer les yeux. Que vais-je répondre à sa mère quand elle me demandera son fils ? Il y a quelques mois à peine, il m'avait écrit pour savoir l'époque probable de mon départ afin de prendre le même vapeur que moi. Hélas ! hélas ! il est mort maintenant, et je n'ai pu le revoir, assister à ses derniers moments, recevoir son adieu suprême; il est mort à 2,500 lieues de sa chère France; son corps repose au milieu de sauvages. Je ne puis même aller cueillir sur sa tombe un souvenir pour sa pauvre mère. Le vapeur de la maison qui va souvent à Ponta da Lenha et à Bomah est désarmé, et le *Ioruba* doit partir demain matin.

Binda. Les hippopotames. — C'est un vapeur français qui le premier monta à Bomah. Nôtre gérant en chef à Banane doit même tenter de l'envoyer jusqu'à Binda, où un blanc a établi un comptoir. C'est de Binda qu'on entend

distinctement le bruit de la première des cataractes de Iellala.

La navigation du Congo est extrêmement dangereuse, le lit du fleuve étant tapissé de nombreux bancs mobiles. Quand on quitte Banane, on longe sur la rive droite, le pays de *San Antonio*, habité par les pirates. Bientôt on dépasse le *Cange*, c'est une forêt épaisse, impénétrable; forêt enchantée, selon une légende très répandue parmi les Cabyndes. Pour rien au monde, ils ne consentiraient à passer en pirogue sous l'ombre que projettent sur la rivière les grands arbres qui bordent le rivage. Ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'ils s'en approchent et, dès qu'ils les aperçoivent, ils ont soin de jeter religieusement dans l'eau à boire ou à manger au fétiche. L'origine de cette croyance est déjà fort ancienne : un jour, paraît-il, une pirogue passa trop près du bois ensorcelé, et tout à coup on la vit se dresser sur sa quille et disparaître dans les flots. Cet accident provenait sans doute de ce qu'un hippopotame, remontant à la surface de l'eau pour respirer, rencontra par hasard cet obstacle et le fit chavirer ; mais les noirs, comme tous les êtres ignorants et superstitieux, voient des faits miraculeux dans tout ce qu'ils ne peuvent facilement expliquer.

Les hippopotames sont très nombreux dans le Congo, mais il est rare qu'ils descendent jusqu'à son embouchure, où l'eau est saumâtre. Un jour cependant, à Banane, les blancs s'emparèrent du cadavre d'un de ces animaux qui flottait sur le fleuve et dérivait à la mer. Les dents, d'une grandeur extraordinaire, mesuraient 71 centimètres de long, elles étaient recourbées en demi-cercle ; et pesaient chacune 2 kil. 105. Bien que j'en aie vu souvent, que j'en aie acheté bon nombre aux caravanes d'ivoire, jamais je n'aurais supposé qu'elles pussent atteindre de telles dimensions.

Entre Ponta da Lenha et Bomah, où le Congo forme un immense bassin de plusieurs kilomètres de large, se trouve un arbre fétiche ; des quantités considérables de chauves-souris ont élu domicile sur ses branches, et rien n'est curieux comme le spectacle qu'offrent ces animaux lorsque,

effrayés par un coup de fusil, ils s'éparpillent et obscurcissent le ciel tout autour de leur domicile. Ce pays se nomme *Malèbe.*

Landana. Guerre de Landana. — De Banane, nous nous dirigeons sur Landana. On parle encore ici de la fameuse guerre qui eut lieu il y a deux ans, et à laquelle les blancs doivent l'indépendance dont ils jouissent.

Au sud de la province de Loango, au fond d'une large baie, se jette la rivière de Chiloango. Quelques blancs, séduits par la richesse du pays, étaient venus s'y établir et fondèrent ainsi Landana.

Les affaires prospérant, au bout de quelques années, les traitants avaient réuni sur ce point une telle quantité de marchandises, que les princes du pays, éblouis par tant de richesses, résolurent d'en avoir leur part.

Tout d'abord, ils exigèrent que les blancs payassent un tribut plus élevé que celui qui avait été convenu, mais ceux-ci refusèrent énergiquement. Il y eut beaucoup de bruit, une grande palabra qui n'aboutit pas ; bref, les chemins furent fermés, c'est-à-dire qu'il fut interdit de communiquer avec les blancs, de leur vendre des produits ou de leur apporter des victuailles. Ceux-ci, fatigués depuis longtemps des réclamations continuelles du roi, ne se laissèrent pas intimider et, ayant tenu conseil, résolurent de ne pas céder.

Mais un jour que leurs esclaves allaient comme d'habitude chercher de l'eau à la rivière, ils y trouvèrent le macaka ; or, le macaka est le représentant du roi : sa personne, l'endroit où il se trouve sont sacrés, et quiconque enfreint ses ordres est puni de mort. Les esclaves revinrent prévenir leurs maîtres. « Le macaka nous défend de puiser de l'eau à la rivière, » dirent-ils. — « Ah ! le macaka vous empêche de prendre de l'eau. Eh bien, emparez-vous de sa personne et amenez-le, » répondirent les blancs. Ces ordres graves furent exécutés, et les noirs revinrent poussant devant eux le vieux ministre, qui, mal-

gré ses protestations et ses menaces, fut gardé prisonnier.

La nouvelle de ce sacrilège se répand dans les villages et y détermine une explosion de fureur terrible. Plus de deux mille guerriers descendent des collines vers la plage où se trouvent les factoreries. Armés de fusils à pierre, d'arcs et de flèches, ils attaquent les blancs, les entourant de trois côtés. La position de ces malheureux, acculés ainsi à la mer, était extrêmement périlleuse.

Ces blancs, au nombre de dix, presque tous Portugais, gens intrépides, ne craignant ni Dieu ni diable, et quelque peu bandits, se préparèrent à vendre chèrement leur vie. Ils possédaient quarante esclaves, braves et robustes, habitués au maniement du fusil et dévoués à leurs maitres. La veille, une goëlette était arrivée apportant trois caisses de sneeders, les premiers qui eussent encore paru à la côte. Les blancs avaient donc pour eux l'avantage des armes.

Les assaillants descendaient toujours en masses compactes, malgré les ravages que faisait dans leurs rangs le feu serré de leurs adversaires. Effrayés un instant par ces fusils qu'ils ne connaissaient point et qui les atteignaient à une si grande distance, ils s'arrêtèrent : *Nkélé endoké, endoké empouïna* (fusils fétiches, grands sorciers), s'écriaient-ils épouvantés.

Cependant le macaka de guerre rallie ses guerriers et, poussant de grands cris, s'élance en avant ; on le suit. La position des blancs devenait insoutenable. Déjà, parmi les assaillants, les plus agiles vont atteindre les factoreries. Les coups de fusil se succèdent sans relâche ; tout à coup, le macaka tombe atteint d'une balle. Aussitôt on l'entoure, on l'emmène et l'armée rétrograde emportant son cadavre.

Profitant de ce répit, un Portugais charge aussitôt une des deux couleuvrines que les blancs possédaient ; mais, dans son trouble, il fourre le boulet avant la poudre.

Les fidalgos ou princes délibèrent, réunis sous un palmier sacré situé sur une des hauteurs qui dominent l'em-

bouchure du Chiloango. Les blancs ne perdent pas de temps et l'un d'eux, ancien artilleur, chargeant la couleuvrine restée disponible, pointe ; le coup part et le boulet vient en plein briser le palmier sacré au pied duquel se tiennent les fidalgos. La terreur s'empare alors des naturels et l'armée entière s'enfuit en pleine débandade.

Ainsi finit cette guerre mémorable où dix blancs tinrent tête à plus de deux mille nègres. Des blancs, deux seulement furent grièvement blessés ; quant aux noirs, ils laissèrent plus de vingt des leurs sur le champ de bataille. Les sauvages se croyaient si certains de remporter la victoire, que tout le monde avait pris part à l'attaque. Les femmes suivaient l'armée, portant des dames-jeannes afin de les remplir de tafia après le pillage des factoreries. Les enfants s'étaient munis de sacs et de pagnes devant servir à mettre la part de butin de leurs parents. Et les assaillants eussent certainement réussi sans l'heureuse circonstance de l'arrivée de la goëlette, qui fournit aux blancs les armes nécessaires pour tenir tête à leurs ennemis. Réduits à leurs seules ressources, ils eussent été tous massacrés

Ponta-Negra. — Le vapeur continue sa route, passe à Ponta-Negra, dernier point où je connusse des blancs (quelques jours auparavant, on avait tué un gorille à *Massabe*); nous côtoyons le pays de *Mayumba ;* bientôt nous arrivons en vue du Gabon où nous mouillons le 1er janvier.

Le Gabon.— La côte, assez accidentée depuis Mayumba jusqu'au cap Lopez, s'aplatit tout d'un coup d'une manière uniforme jusqu'à l'estuaire du Gabon, extrêmement dangereux, semé qu'il est de bancs nombreux. Plusieurs navires s'y sont perdus à des intervalles très rapprochés, quoique des bouées préviennent les navigateurs et leur indiquent la route à suivre.

Le village, échelonné sur une colline qui vient mourir à la mer, dominé par la maison du gouverneur, offre un

riant aspect; des massifs d'arbres, des jardins potagers, semés de plantes européennes, lui donnent un petit air de pays civilisé. En somme, le coup d'œil est charmant. Quand nous arrivâmes, il y avait sur rade deux navires de guerre français ou plutôt un seul, car l'autre a été transformé en ponton. Avec quelle joie j'ai salué notre pavillon qu'on rencontre si rarement à cette distance de la patrie! Hélas! les Anglais accaparent les situations les plus favorables, là même où ils ne sont pas les maîtres.

Quelques Français nous donnèrent sur le Gabon de bien tristes détails.

Après la guerre de 1870, l'escadre que nous entretenions dans cette colonie a été rappelée. Aujourd'hui, nous ne sommes plus même en mesure de protéger les négociants établis dans la rivière, et notre négligence fait d'une colonie qui pourrait être facilement si productive, une possession en décadence et sans profit pour nous.

On parle ici, et je donne cette nouvelle sous toutes réserves, de pourparlers engagés entre le gouvernement anglais et le nôtre tendant à échanger la Gambie contre le Gabon. Si l'entente se fait, voici, en me basant sur les renseignements que j'ai pu me procurer, les avantages qu'en recueilleraient les Anglais.

Du Gabon, je crois que les Français ne tireront jamais grand parti. Ce pays est trop loin de la France et nous ne nous occupons guère de nos colonies. Leur sort intéresse médiocrement la masse du public, et, sans doute, nos gouvernants, sachant le peu de cas qu'on fera de leurs efforts, ne leur accordent pas assez d'attention.

Au Sénégal, cependant, grâce surtout au général Faidherbe, dont partout on vante l'intelligence administrative, et dont la réputation est arrivée jusqu'ici, nous possédons une colonie florissante à laquelle l'annexion de la Gambie, qui y touche, pourra peut-être donner une plus grande importance. Cette contrée a été longtemps sous notre domination; elle est déjà à moitié française. Les Anglais, dont les efforts sont neutralisés par les nôtres, ne

peuvent que difficilement s'y maintenir avec avantage dit-on.

Au Gabon, au contraire, ils trouveront un vaste champ d'exploitation et, avec leur caractère essentiellement colonisateur et dominateur, ils s'attacheront à agrandir leurs possessions et à les étendre au sud autant qu'ils le pourront. Ils entretiennent dans ces parages, et à Cabynda, près Banane, des navires de guerre prêts à saisir, à tout instant, l'occasion de faire connaître leur puissance en défendant les blancs établis sur la côte. Et ce n'est pas sans arrière-pensée qu'ils interviennent ainsi auprès des indigènes, tantôt comme leurs amis et leurs défenseurs contre les blancs, soupçonnés de vouloir s'emparer du pays, tantôt comme nation puissante, protectrice de ces mêmes blancs

Tôt ou tard, soyez en certains, le but qu'ils poursuivent si patiemment depuis longtemps, ils l'atteindront et l'époque n'est pas éloignée où, surtout si le Gabon leur est cédé, toute cette partie de la côte occidentale d'Afrique, jusqu'aux possessions portugaises, leur appartiendra ou tout au moins reconnaîtra leur suzeraineté.

Le bruit court qu'une maison de Nantes aurait l'intention d'établir un service régulier de vapeurs. Mais ce projet vient bien tard. Il est même à peu près certain que cette résolution, si tant est qu'elle doive être mise à exécution, sera abandonnée, si l'échange dont j'ai parlé plus haut aboutissait.

Minuit viennent de sonner ; le navire est en fête. On célèbre le jour de l'an à bord. Une députation de matelots vient nous souhaiter la bonne année. Nos remerciements, accompagnés d'une notable quantité de bouteilles de genièvre, sont reçus avec des exclamations et des larmes de reconnaissance.

La nuit se passe en chansons, cris; bientôt tout le monde est ivre, officiers et matelots. A minuit sonnant, une salve de coups de canons salue la naissance de la nouvelle année. Il paraît que ce vacarme jette l'émoi à terre;

car une chaloupe ne tarde pas à venir à bord, montée par un officier français qui, la chose expliquée, prie de ne plus tirer.

Fernando-Pô. — Le lendemain soir, nous quittions le Gabon, nous dirigeant sur Fernando-Pô. Rien de charmant comme l'aspect de cette île, formée de deux grandes montagnes couvertes d'une végétation luxuriante. Le village est situé au fond d'une petite baie sur le sommet d'une falaise à pic qui la domine et l'enserre. Un petit chemin bordé de buissons en fleurs, conduit de la plage au village; cette baie, malgré son exiguïté, est tellement profonde que les navires du plus fort tonnage peuvent y pénétrer, et mouillent à quelques encablures seulement du rivage; elle est si petite, que nous ne pûmes y prendre place, sans briser le beaupré d'un navire à l'ancre.

Nous descendons à terre, et parcourons gaiement les allées bordées d'arbres magnifiques. Dans les enclos, ou jardins fermés par des planches, poussent au hasard, pêle-mêle, enlaçant leurs branches en un fouillis inextricable, palmiers, bananiers, orangers, citronniers, figuiers. Partout des fleurs aux couleurs vives, inconnues dans nos contrées. Nous rencontrons des négresses et de jeunes mulâtresses vêtues de longues robes et de turbans aux couleurs éclatantes; elles s'arrêtent, chuchotent entre elles, puis se sauvent en éclatant d'un rire frais et argentin. Excités par les regards chauds et provoquants que nous lançaient leurs grands yeux noirs, nous nous élançâmes plusieurs fois à leur poursuite; mais, agiles comme des biches, elles disparaissaient bientôt au détour d'une allée, dans des nids de fleurs et de verdure.

A Fernando-Pô, nous ne sommes plus chez des sauvages, bien que cependant la civilisation n'y soit guère encore qu'à l'état d'enfance; mais les maisons sont en planches, quelques-unes assez bien construites, celle entre autres du gouverneur. La plupart, néanmoins, sont disgracieuses, sales, mal bâties, mais nous n'y regardons pas de si près.

Il y avait déjà une heure que nous courions sous un soleil de plomb ; quand malgré notre enthousiasme, la fatigue et la soif nous ramenèrent sur une sorte de petite place. Au milieu, un jardin entouré d'une grille sans portes, d'un côté une église construite en pierres, de l'autre un cabaret. La cloche sonnait l'*Angelus* et de vieilles matrones, les yeux baissés, les mains jointes, se rendaient à l'office.

Nous recueillîmes quelques graines des arbustes qui nous parurent les plus curieux et nous revînmes à bord, regrettant de ne pouvoir passer quelques jours en ce charmant pays.

Cette île, malgré sa situation avantageuse et la pureté de son climat, est sur le point d'être abandonnée par les Espagnols. Faute de bras pour travailler, elle ne leur rapporte plus rien et leur coûte beaucoup d'argent.

Déjà l'évacuation est commencée : la garnison a été rappelée, il y a un mois, et les quelques employés du gouvernement qui restaient encore prennent passage à bord du *Joruba* pour être rapatriés. Voilà encore un pays qui ne sera pas longtemps sans appartenir aux Anglais.

Le Caméron. — Après un séjour de vingt-quatre heures à Fernando-Pô, nous repartons pour le Caméron. Là, de nouveaux étonnements nous attendaient. La première chose qui frappa nos regards en pénétrant dans la rivière, ce fut l'absence presque complète de maisons et cependant une douzaine de navires étaient mouillés tout autour de nous. Ces navires offraient, il est vrai, un aspect particulier qui nous intriguait beaucoup. Ils étaient recouverts d'une sorte de toit. Nous apprîmes bien vite qu'ils servaient d'habitation aux blancs que l'insalubrité de la côte, extrêmement marécageuse, et la violence des indigènes empêchent de s'établir sur le continent où sont bâtis seulement quelques rares magasins pour recevoir les produits qui viennent par terre.

Quant à l'huile, qui est de beaucoup le produit le plus important, elle descend à la côte par la rivière ; les naturels la

transportent dans de grands canots creusés dans des troncs d'arbre. Ces pirogues atteignent des dimensions incroyables; il en est qui mesurent 25 m. de long sur deux de large. Les blancs peuvent y charger jusqu'à six ponchons de 125 gallons que quarante rameurs remorquent en pagayant.

Ces noirs sont magnifiques de forme, grands, bien faits, vigoureux; ce sont de beaux types de la race nègre. Ils ont beaucoup de rapports avec les Krouboys du pays desquels nous approchons du reste. Leur langage a quelque analogie avec celui de ces derniers, en ce sens qu'il est guttural et formé, semble-t-il, principalement de voyelles.

Le Boni. — Nous ne restons que quelques heures au Caméron et nous arrivons le 7 au Boni. L'entrée de la rivière est extrêmement dangereuse, la lame brise sur les bancs qui en obstruent l'embouchure à plus de quatre lieues au large. De même qu'au Caméron, les blancs habitent sur des pontons. Il y a ici plus de quinze de ces navires, toutes *maisons* anglaises. Un épais brouillard couvrait la rivière, brouillard très malsain et très fréquent à cette époque de l'année.

En ce moment, le commerce va mal. Deux rois puissants se partagent la domination de ce pays et, depuis quatre ans, ils sont en guerre, réclamant tous deux les droits sur le grand marché de l'intérieur. La situation précaire que cette dispute fait aux blancs menaçant de se prolonger encore longtemps, le gouvernement anglais s'en est ému et est intervenu dans le débat. Tout dernièrement un amiral commandant une des stations voisines reçut l'ordre d'engager les deux princes à partager leurs droits sur ce fameux marché et finalement leur intima d'avoir à terminer ce différend sous peine de le voir obligé de les mettre d'accord.

Ces monarques, se souciant fort peu d'une intervention dont, sans doute, ils connaissent le résultat ordinaire, se sont entendus et les blancs espèrent que le commerce va reprendre.

Seulement ma propre expérience m'a convaincu du mal irréparable que causent ces discussions. Les matouts, ne trouvant plus libre leur débouché ordinaire, prennent un autre chemin, s'y habituent, y trouvent parfois des avantages et ne se décident que difficilement à revenir à leurs anciennes habitudes.

En rade du Boni se trouvait l'*Africa*, paquebot anglais venant de Liverpool. L'agent consulaire anglais vint nous inviter à déjeuner. « Vous verrez, me dit-il, deux de vos compatriotes, deux explorateurs. » J'acceptai avec empressement. Voir des Français, et des Français arrivant du pays, c'était une véritable bonne fortune.

A midi, mes compatriotes n'étaient pas encore revenus de la chasse. Nous en profitâmes pour visiter le ponton. L'arrière était divisé en chambres assez confortables. Le pont, recouvert d'une immense toiture en planches, était séparé au milieu par une cloison. Une partie servait de magasin, l'autre d'appartements pour les employés. Le corps du navire, qu'un plancher séparait de la cale, servait d'entrepôt pour l'huile. Quant à celle-ci, elle était utilisée comme lieu de débarras.

MM. Marche et de Compiègne. — De retour à la salle à manger, nous trouvâmes tous les convives réunis. MM. de Compiègne et Marche, tels étaient les noms des deux explorateurs français, allaient au Gabon explorer l'Ogowé.

M. Marche me donna de la France des nouvelles qui me remplirent d'émotion et de joie. Notre beau pays, ainsi qu'un chêne dont la tempête peut briser les branches, disperser le feuillage, mais dont le tronc résiste à la fureur des vents et qui, l'ouragan passé, renaît plus touffu, plus fort et plus grand, fécondé qu'il a été par la pluie qui suivait la tempête, — ainsi la France se relève, la tranquillité renaît, les affaires reprennent. La leçon que nous avons reçue sera pour nous, je l'espère, la pluie qui féconde le chêne. Elle nous permettra d'éviter, à l'avenir, les fautes qui nous ont menés au désastre.

On me demanda force détails sur le Congo. Deux des convives surtout, deux jeunes officiers de la marine anglaise, les frères Grandi, ne tarissaient pas de questions. Ils sont envoyés à la recherche de Livingstone et se proposent de gagner le haut Congo et de remonter à sa source en partant de Loanda. Ils avaient d'abord eu l'intention de prendre le fleuve à son embouchure, à Banane ; mais ils avaient appris, — ce que je leur confirmai, — qu'une fois arrivés à Binda, ce qui était facile, ils seraient arrêtés par les naturels. Ce n'est, en effet, que de Loanda et peut être d'Ambriz, qui appartiennent aux Portugais, qu'il est possible de pénétrer dans l'intérieur.

A propos de Livingstone, je leur racontai le bruit qui courait à la côte, il y a quelques mois, qu'un blanc avait été assassiné à quelques journées de marche de Bomah, une grande lorgnette avec laquelle il regardait le ciel l'ayant fait accuser de sorcellerie. Or un blanc dans l'intérieur ne pouvait y avoir pénétré que par la côte orientale et nous avions tous pensé au fameux explorateur anglais.

Visite à la mission. — L'*Africa* parti, nous profitâmes du temps qui nous restait pour aller visiter la mission protestante.

En quelques coups d'aviron, nous abordions au rivage. Mais de nombreux marécages nous séparaient encore du but de notre excursion. Il nous fallut monter sur les épaules des nègres. Rien de comique comme notre cavalcade ; nous étions six blancs à cheval sur le cou d'autant de noirs qui trottaient dans l'eau et dans la boue. Enfin nous arrivons. Deux jeunes missionnaires noirs nous reçoivent et nous présentent à leurs femmes, toutes deux jeunes et jolies, bien que du plus beau noir, et ma foi, fort aimables et très distinguées, elles nous offrent avec beaucoup de grâce des rafraîchissements et des biscuits. Nous visitâmes la mission. Ces missionnaires ont été élevés en Angleterre et dépendent de l'évêque de Sierra Leone. Leur établissement est construit en planches ; il est bien tenu et d'une

propreté merveilleuse. Il se compose de trois corps de bâtiments ; le premier sert d'habitation, un autre est affecté au personnel, le troisième sert de magasin.

Des canards, des poules et des porcs courent en liberté dans la cour. Des plantations de maïs et de manioc, cultivées par quelques familles dont les méchantes cahutes sont dispersées çà et là, entourent les bâtiments.

Près de l'habitation, une sorte de chapelle en planches qui sert en même temps de classe, complète la mission. C'est là qu'une dizaine de négrillons, fils, je crois, plutôt des quelques noirs civilisés qui se trouvent au Boni, que des naturels du pays, apprennent à lire la bible et à parler anglais.

En revenant à bord, il me revint une réflexion que j'avais faite en remarquant l'air heureux des jeunes femmes de ces missionnaires. C'est qu'on peut juger, en étudiant le rôle que joue la femme parmi les différents peuples, du degré de civilisation auquel ils sont parvenus.

Chez les sauvages, la femme, être malheureux et dégradé, véritable bête de somme, est l'esclave de son mari. C'est à elle qu'incombent les travaux les plus durs et les plus répugnants, et, pour toute récompense, elle n'obtient le plus souvent que du mépris et des coups.

Plus nous approchons des nations civilisées et plus nous voyons le rôle de la femme s'étendre et prendre de l'importance; considérée d'abord comme une machine, elle devient bientôt un objet d'agrément, puis une compagne, une amie.

Enfin, d'esclaves, elles deviennent maîtresses et nous mènent à leur guise. Charmantes et pleines de qualités, mais coquettes et volontaires, elles ne connaissent bientôt plus de bornes à leur ambition, veulent s'immiscer dans les affaires d'Etat. Passionnées, ardentes, notre soumission à leur beauté ne leur suffit plus et ne voilà-t-il pas qu'elles veulent mener le monde, être députés, médecins, avocats, président de la république, prêtres, que sais-je enfin?

Tout beau, tout beau, mesdames; souvenez-vous de la fable de la grenouille qui voulut se faire aussi grosse que

le bœuf. Tremblez, tremblez, car l'homme exaspéré par votre insatiabilité pourrait vous ramener au rôle de la femme chez les sauvages et vous en mouriez toutes de rage.

Lagos. — Partis du Boni, le 10, nous arrivions le 12 à Lagos. Plusieurs navires étaient mouillés sur rade, à perte de vue du rivage, tant la barre était mauvaise. Cette barre, une des plus dangereuses de toute la côte occidentale d'Afrique, est souvent impraticable. Les communications avec la terre se font ici au moyen d'embarcations à voile jaugeant 7 à 8 tonneaux. C'était un beau spectacle que celui qu'offrait la rade quelques heures après notre arrivée. Une douzaine de chaloupes, toutes voiles dehors, couraient des bordées, tout autour du navire, avant de pouvoir nous accoster; on eût dit de grands oiseaux aquatiques voltigeant en rasant la surface de l'eau avant de se décider à venir percher dans la mâture du *Ioruba.*

A Lagos, les factoreries sont établies au village du roi, situé à plusieurs lieues dans les terres. A la plage sont seulement quelques magasins sous la garde d'un blanc : cet agent est le plus souvent un ancien marin.

Le royaume du Dahomey. Widah. — Ne pouvant rien embarquer ici, nous repartons pour *Widah.* Nous sommes en plein Dahomey, chez le trop fameux roi de cette partie de la côte; celui qui, après certaines cérémonies qui l'ont mis en bel humeur, se divertit à trancher de sa main royale la tête de quelques-uns de ses esclaves; le maître, enfin, de ce célèbre régiment des Amazones, jeunes *vierges,* m'a-t-on dit, qui n'ont le droit de satisfaire leurs passions que sur les prisonniers qu'elles font. Après quoi, les malheureux sont livrés au supplice.

Des blancs qui, depuis longtemps, habitent le pays et ont visité *Abomey*, la capitale, résidence du monarque, m'ont dit le dégoût que leur avaient inspiré ces mégères aux dents limées en pointe, à l'air féroce, rendues plus cruelles encore par l'abstinence auxquelles elles sont condamnées.

Ces femmes, me racontaient-ils, sont plus barbares que ne le seraient des hommes ; à les voir passer, à peine vêtues d'un léger morceau d'étoffe, brandissant leurs armes et poussant leur cri de guerre, on les prendrait pour une légion de démons vomis par l'enfer.

A mon grand regret, il nous fût impossible de descendre à terre. Il y avait calème et la barre, rendue plus formidable encore par le courant impétueux de la rivière, à l'embouchure de laquelle sont établies les factoreries, était absolument impraticable.

A Widah, un petit vapeur est à la disposition des blancs qui veulent se rendre à bord des navires. Il met deux heures à faire le trajet. Quant à ceux qui ne peuvent payer leur passage, on les embarque dans des pirogues. Comme partout, à la côte, le patron nègre répond des blancs qu'il conduit. Bien que ces embarcations soient construites *ad hoc*, très grandes et montées par dix ou douze rameurs, il est rare qu'elles ne chavirent pas. Heureux si tous ceux qu'elles contiennent échappent à la fureur des lames et à la dent des requins qui pullulent dans ces parages.

Un épais brouillard flotte sur les vagues écumantes, et la côte nous apparaît dans le lointain, triste et nue.

Une justice nègre fait la loi dans ce pays ; blancs et noirs sont passibles de ses décrets. Nous possédons des comptoirs sur cette côte et dernièrement notre gérant en chef, ayant frappé un naturel avec sa cravache, fut chargé de liens, conduit devant le tribunal et ne reçut sa liberté que moyennant une forte indemnité et après l'intervention répétée de tous les blancs établis sur ce point.

A partir de Widah, nous suivons la côte ; basse et déserte, elle n'offre que peu d'attraits à nos regards curieux. De temps à autre, cependant, apparaissent quelques factoreries isolées. C'est ainsi que nous passons successivement devant *Grand Popo*, *Petit Popo*, *Porto Séguro*, *Acoula* ; sur quelques uns de ces points sont mouillés plusieurs chaloupes et bâtiments à voile, tous étrangers.

Que de fois, pendant ce long et monotone trajet, j'ai pu constater l'immense utilité des voyages! C'est surtout loin de la patrie que l'homme, livré à lui-même, apprend à se suffire et acquiert de l'expérience. Isolé au milieu d'étrangers, il n'a pour se conduire que son propre jugement et la volonté de rester lui-même, malgré les influences multiples et les exemples trop souvent pernicieux qu'il a de tous côtés sous les yeux. S'il résiste, il est sauvé; sinon, ballotté par des opinions opposées, toujours indécis sur le chemin qu'il doit prendre, il ressemble à un bâtiment abandonné en mer au milieu d'une tempête. Entraîné par tous les courants, il finit par aller se briser sur les rochers.

C'est surtout pour nous autres Français que les voyages auraient de grands avantages; ne serait-ce que pour nous apprendre à juger les autres avec justesse. Un proverbe dit : qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son; en effet, élevés à croire que nous sommes en tout et pour tout la première nation du monde, nous refusons à voir nos défauts, partant à nous corriger. Ayons juste conscience de notre valeur, mais ne l'exagérons pas et reconnaissons le bien chez les autres si nous voulons qu'ils nous accordent nos qualités. Tous les peuples se valent. Si, en Europe, nous sommes à la tête des nations civilisées, nous sommes bien peu puissants sur le reste du monde, croyez-le. Si nous jouissons de quelque influence, cela tient surtout à nos qualités morales; mais notre répulsion à nous expatrier, la faiblesse de notre marine marchande, les moyens peu efficaces que nous employons pour coloniser, sont autant d'obstacles à notre influence extérieure.

Jelly-Coffee. — Le 14, nous mouillons à Jelly-Coffee. Ici point de factoreries, point de commerce; cependant il est peu de navires qui, passant dans ces parages, ne viennent y relâcher quelques heures. Jelly-Coffee est le grenier d'abondance de toute cette partie de la côte occidentale d'Afrique; de tous les points environnants et même de Widah,

les blancs viennent s'y approvisionner. On trouve ici à profusion poules, canards, porcs, moutons, pintades, gibier de toute espèce, fruits et légumes de toute nature.

A peine avions-nous jeté l'ancre, qu'une quantité innombrable de pirogues, se détachant de la rive, se dirigèrent à toutes pagaies vers le navire. C'était à qui des noirs qui les montaient, arriverait le premier. Bientôt le pont fut inondé de sauvages et de provisions. C'était un tapage, un brouhaha épouvantable où se mêlaient les cris des naturels, les caquètements des poules, le bêlement des moutons. On se serait cru transporté aux premiers jours de la création du monde. J'étais allé me poster au haut de l'escalier pour assister à l'arrivage des pirogues et j'eus toutes les peines du monde à regagner la dunette. Bousculé par les noirs, marchant sur les poules, écrasant les œufs, renversant les moutons, trébuchant à chaque pas, j'y parvins enfin, étourdi, abasourdi, la tête perdue, et tombai épuisé sur un banc. Je ne crois pas qu'il existe, dans toute l'Afrique, un seul point comparable à celui-ci, et cette abondance de victuailles est d'autant plus remarquable qu'elle est circonscrite à une région infiniment restreinte. A quelques lieues de Jelly-Coffee, le pays redevient, comme je l'ai toujours vu, assez pauvre en ressources alimentaires de toutes sortes.

Acra. — Après nous être munis de tout ce qui pouvait nous être nécessaire pour le retour jusqu'à Liverpool, nous partons pour Acra.

Acra est une sorte de petite ville. Elle se compose d'un assez grand nombre d'habitations, dont quelques-unes sont construites en pierres, cimentées avec de la terre. Ce point appartient aux Anglais, il est placé sous l'autorité d'un gouverneur dont la résidence domine la ville. Le pays aux alentours est libre.

Cette situation se présente fréquemment à la côte, et voici comment. Une maison vient s'établir sur un point quelconque ; si le pays est productif, si le commerce s'y

porte et si la situation est favorable, de nouveaux établissements ne tardent pas à venir se joindre au premier. Plus les blancs sont en nombre et moins ils acceptent d'être en butte à tous les ennuis, à toutes les vexations que leur suscitent les naturels. Une dispute ne tarde pas à s'élever à la suite de quelque exigence trop forte du roi du pays. Les blancs ne veulent pas céder, l'affaire s'envenime, on en vient aux coups. Un navire de guerre arrive, met les noirs à la raison et affranchit le village de toute redevance au roi. Enfin, pour maintenir les indigènes en respect et éviter de nouvelles représailles, on bâtit un fortin et on nomme un gouverneur auquel on donne une cinquantaine de soldats. Ce sont presque toujours les Anglais qui usent et profitent de ce système. Ayant toujours de nombreux navires de guerre échelonnés sur la côte, ils se trouvent les premiers prêts à agir à la moindre occasion. C'est ainsi que Acra fut fondé et devint possession anglaise.

Le pays produit beaucoup d'huile de palme, de l'ivoire en moindre quantité et de l'or. A peine étions-nous arrivés que des négociants indigènes vinrent à bord et nous proposèrent des bagues, des bracelets, des boucles d'oreille en or pur et travaillées, quelques-unes, avec beaucoup d'art. Tous ces objets s'échangent pour leur poids d'or monnayé. Je me suis contenté d'une bague, c'est un anneau large de 1 cent., sur la surface extérieure duquel sont représentés, taillés en relief, les signes du zodiaque. Cette ornementation, je ne sais pourquoi, est la plus commune pour les bracelets et pour les bagues. On nous proposa aussi des peaux de singe; quelques-unes de ces dépouilles mesuraient 1 m. de hauteur; le poil, long et noir sur le dos comme celui de l'ours, était gris sous le ventre. Ce singe, je pense, appartient à l'espèce que nous désignons sous le nom de *ciropithécus diana*.

Cap Coast, les Ashantées. — D'Acra nous nous dirigeons sur Cao Coast Castle, où nous arrivons le lendemain 16 janvier.

Cette ville, vue de la mer, présente, à peu de chose près, le même aspect que Acra. Cependant elle est plus grande et plus importante. Une citadelle domine la ville qui me semble fortifiée et assez bien défendue. C'est à Cap Coast que devait éclater, quelques mois plus tard, la guerre entre les Anglais et les Ashantées. Les indigènes ont été battus, l'issue d'une telle expédition ne pouvait être douteuse. Les sauvages sont-ils en état de résister sérieusement à des soldats blancs, fussent-ils dix fois plus nombreux?

On a fait grand bruit de cette guerre, qui n'a dû être qu'une marche triomphale. Les ennemis les plus sérieux que les Anglais aient eu à redouter ont dû être le climat, les difficultés d'approvisionnements et les obstacles naturels qu'offre une marche à travers un pays vierge et inconnu.

Parlant du rôle prépondérant que joue à la côte la marine anglaise, au détriment de la nôtre, j'aurais dû, pour donner plus de valeur à mes regrets, mentionner l'abandon où nous laissons nos établissements du golfe de Guinée. Toute la côte de *Grand Bassam*, en effet, nous appartient; des négociants français y sont établis, mais nous les laissons livrés à eux-mêmes et sans protection, alors que le Gabon est tout près.

Mais revenons à notre voyage. De Cap Coast, où nous chargeons une assez notable quantité de ponchons d'huile, nous allons mouiller à quelques lieues au nord, mandés par un négociant qui devait compléter notre chargement. Quelques blancs et bon nombre de nègres blanchis, profitant de cette occasion pour faire une petite promenade en mer, prennent passage abord du *Ioruba*.

Rien de plus comique et de plus agaçant que l'air pédant de ces moricauds qui se prennent pour des gentlemen, parce qu'ils savent lire et écrire et portent des bottines. Confits dans leurs vêtements à l'européenne, étriqués et hauts en couleurs discordantes, ils se pavanent sur le pont, affectant les poses les plus ridicules. Si vous leur demandez de quels pays ils sont, ils répondent: Nous

sommes Anglais; ils ne sont pas noirs, ils sont Anglais, et méprisent leurs compatriotes qu'ils traitent de nègres.

En quelques heures, l'opération du chargement était terminée; nous retournons à Cap Coast et, nos passagers débarqués, nous nous dirigeons sur le cap Palmas.

Durant notre séjour à Cap Coast, un Anglais, un blanc, me donna quelques renseignements sur les mœurs du pays. Je les transcris sans commentaires.

Dans l'intérieur, quand le roi meurt, paraît-il, on creuse un large fossé au fond duquel on descend le corps revêtu de ses plus beaux atours, et bien des gens poussés par le fanatisme se précipitent dans la tombe où ils meurent de faim.

Des enfants sont, dès leur naissance, désignés pour aller rejoindre le mort, préparer ses aliments, bourrer sa pipe et le servir. Ces malheureux vivent séparés de leurs compagnons et, quand ils sont en âge d'être utiles, l'heure du sacrifice arrive, on leur tranche la tête.

Les membres de la famille royale, les grands personnages jouissent de certains privilèges; si l'un d'eux commet quelque crime, au lieu de l'exécuter comme on le fait pour un homme du peuple, on le condamne à mourir de faim.

Et, puisque j'en suis encore à Cap Coast, je vous dirai que nous avons chargé quelques dents d'éléphants. Le propriétaire en semblait tout fier et je ne pouvais m'empêcher de sourire de pitié à la vue de sept ou huit défenses petites et laides. Le négociant qui comprit que j'en avais à sa marchandise parut vexé de mon air moqueur. Il ne fallut rien moins que l'intervention du capitaine et quelques renseignements sur l'abondance de l'ivoire au sud et les dimensions des défenses pour calmer ce grincheux.

Ce monsieur, lui aussi, parlait français; tous les étrangers ayant reçu quelque éducation parlent notre langue. Certes, j'en suis fier, mais je ne puis m'empêcher de constater notre infériorité à ce sujet; c'est un des grands défauts de

notre éducation nationale. On nous gorge de latin et de grec, dont je ne veux pas nier les avantages, et on néglige les langues vivantes qui sont d'une utilité journalière et immédiate. Mais, dira-t-on, vous constatez vous-même que les étrangers parlent généralement notre langue. A quoi nous sert-il d'apprendre la leur? C'est là une erreur profonde. Quel fruit retirerons-nous de nos voyages chez nos voisins ; comment pourrons-nous apprécier leur caractère, nous rendre compte de leurs mœurs si nous ne les comprenons pas ? Nous restons toujours ainsi isolés parmi eux et en butte à leur défiance. Si, au contraire, nous parlons leur langage, oh ! alors nous ne sommes plus des étrangers, on nous accueille comme des amis, avec confiance. Il semble qu'on nous sache gré d'avoir appris la langue du pays auquel nous sommes venus demander l'hospitalité. C'est une politesse toujours et bien souvent une ressource précieuse. Même parmi les sauvages du Congo, que d'altercations j'ai pu éviter parce que je parlais leur jargon et les comprenais.

Cap Palmas. Les Krouboys. — J'étais plongé dans ces réflexions quand un coup de canon m'appela sur la dunette. La chaîne de l'ancre se déroule avec fracas ; nous mouillons en vue du cap Palmas. C'est ici le pays des Krouboys, de ces noirs dont je vous ai bien souvent parlé dans le cours de ce récit. C'est au cap Palmas que, de tous les points de la côte, les blancs viennent engager ces nègres dont la réputation de force, de bravoure, est universelle en Afrique. Un navire est-il signalé qu'aussitôt une quantité innombrable de pirogues se détachent de la rive et bientôt une nuée de noirs envahit le pont ; c'est à qui le premier offrira ses services. En général, voici comment se font ces engagements :

Vous choisissez un chef qui recrute la quantité d'hommes que vous désirez ; s'ils vous plaisent, vous concluez le marché pour un an, quelquefois deux années ; le chef recevra 4 piastres par an ; le second, **3** ; les mulecks, 2, et les en-

fants, rien le plus souvent; ce sont eux qui feront la cuisine et serviront les hommes. Ces nègres s'engagent pour tous les points de la côte. On leur doit le rapatriement et la nourriture qui consiste à peu près uniquement en riz bouilli dans de l'eau avec du sel. Le dimanche et quelquefois le jeudi, mais à titre de faveur seulement, nous leur donnions un morceau de viande salée ou des *stokfichs*, (poissons secs).

Le chef répond des hommes qu'il emmène, il a sur eux une autorité absolue et tous lui obéissent aveuglément. Il leur doit protection et est responsable devant les autorités du pays de tout ce qui peut leur arriver. Ces chefs parlent généralement anglais, quelquefois français; ils ne doivent l'estime dont ils jouissent qu'à une supériorité incontestable. En général, d'une force athlétique, courageux, intelligents, habitués aux blancs, vous savez combien ils nous sont précieux et le rôle prépondérant qu'ils jouent dans nos factoreries.

Les négociants ne sont pas seuls à employer les Krouboys. Leurs services sont très prisés à bord des navires de guerre, et, tous les paquebots anglais desservant la côte en embarquent un certain nombre à leur passage à Palmas. Ces noirs sont affectés aux opérations de chargement et de déchargement. Au retour, on les débarque et le vapeur continue sa marche vers l'Europe. Si l'équipage blanc était astreint sur la côte équatoriale aux travaux qui lui incombent, les matelots ne tarderaient pas à succomber sous ces climats malsains.

Les Krouboys sont fiers comme des hidalgos. La petite anecdote suivante vous permettra d'en juger. A Ambrizette, je m'amusais souvent à taquiner Nïo, un bambin de dix à douze ans que j'aimais beaucoup.

« Tu sais, l'épé t'a vendu à moi, lui disais-je, et, quand les autres retourneront au pays, je te garderai. » Il haussait les épaules. « Ça pas vrai ; li peut pas ça. — Mais si, il te paiera à tes parents ou dira que tu es mort. — Bon, ça fait rien, faisait-il d'un petit air décidé ; toi y garder moi, vrai, bon, moi y brûler ta case. — Alors je te tuerai. » Le

petit diable furieux, s'avançait vers moi menaçant, se campait les poings sur les hanches et, prenant une pose de matamore, souriait d'un air de pitié : « Peuh ! criait-il, toi connais pas nous. Hein ! monsieur. Quand toi toucher moi, tous y connais ça dans pays de moi, y tuer un blanc, bon, ça c'est vrai. » Là dessus il me tournait le dos et moi.... je ne tournais rien du tout. Je le regardais partir, admirant sa confiance et son air résolu.

Nous restâmes à Palmas le temps de débarquer nos Krouboys. Il fallait voir le transbordement des caisses à bord de leurs petites pirogues en écorce, les plus étroites et les plus légères de toutes celles dont les naturels se servent ordinairement à la côte. Je n'ai pu résister à la tentation d'en rapporter une. Quel bruit, que de cris ; ce vacarme était d'autant plus fantastique que le langage des Krouboys est sauvage et barbare, composé qu'il est presque exclusivement de voyelles et rempli de sons gutturaux. En voici quelques mots : *blaïdio ; namaïdiou ; niemäo ; toulou ; mladaïbio*. Et voici, autant que je puis les écrire, les sons qu'ils emploient pour compter : *plon*, *son*, *ta*, *hun*, *hein ;* l'*h* étant aspirée. *Meço*, *melo*, *siro*, *épou ;* vingt se prononce *ëoro*. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu jamais rien retenir de cette langue bizarre.

Sierra Leone. — Du cap Palmas, nous nous dirigeons sur Sierra Leone, et, le 21 janvier, nous mouillons dans la baie où se trouvent déjà plusieurs vapeurs et quelques navires à voiles.

Ici, plus de sauvages ; nous sommes en pays civilisé. Sierra Leone est une vraie ville au bord de la mer. Elle s'étend autour de la baie et grimpe sur les collines qui la dominent de tous côtés. La maison du gouverneur en forme le point culminant. Elle est flanquée, à droite, d'une caserne en pierres ; à sa gauche, s'étend un grand jardin bien entretenu. Ce sont des soldats blancs qui, ici, montent la garde. Les maisons sont presque toutes en bois, confortables peut-être, mais assurément d'un aspect peu

engageant. Une foule bariolée sillonne les rues. Là un groupe de négresses vêtues de grandes robes en cotonnade rayée, coiffées d'un turban jaune ; ici des mulâtresses aux yeux noirs, à la démarche lascive, qui vous regardent sous le nez à faire frémir, et se pavanent dans des costumes moitié européens, moitié indigènes. De temps à autre, on rencontre une dame blanche, pâle, maigre, remorquant à sa suite un bambin qui pleure. Des Européens pressés vont à leurs affaires, dédaignant les regards respectueux que provoque leur passage. On rencontre, à chaque pas, des Arabes drapés majestueusement dans de grandes toges en laine blanche et chaussés de sandales.

Nous visitâmes le marché, grand bâtiment qui s'élève au milieu de la ville et qui regorge de provisions de toutes sortes. Partout règne une grande animation; nombre de boutiques, tenues par les Arabes, bordent les rues, attirant les regards par les mille objets curieux dont elles sont remplies. Là ce sont des poteries du pays, ici des peaux de lions, de panthères, de singes. Voici un marchand de fruits : voulez-vous des ananas, des bananes, des oranges?

Mais toutes ces richesses nous tentèrent peu. J'avais décidé un de mes compagnons, un Anglais, à venir avec moi faire une visite à l'agent consulaire français et nous n'avions pas de temps à perdre. J'avais espéré donner à mon compagnon une haute idée de notre agent. Hélas! je ne trouvai qu'un brave pharmacien qui profita de notre politesse pour nous vendre pour 50 francs de drogues. De là nous revînmes à la plage, en quête d'un endroit pour déjeûner. Le soir, nous retournâmes à bord après avoir exploré toute la ville et, le lendemain, quand nous montâmes sur le pont, la terre était déjà loin.

Cette fois, nous avions quitté définitivement l'Afrique et ses noirs habitants. Bientôt nous allons rentrer parmi les nations civilisées, nous retrouver parmi les hommes de notre couleur, vivre enfin de la vie de tout le monde.

A bord avaient pris passage sept blancs qui fuient la colonie où la fièvre jaune vient de se déclarer. Depuis trois semaines, dix-sept Européens sont morts. Un de ces messieurs est en convalescence, il l'a échappé belle, dit-on, car il est bien rare qu'attaqué par cette terrible maladie, on ne succombe pas au bout de quelques heures. Son visage est rouge et bourgeonné, la peau de ses mains se détache comme dans la fièvre scarlatine, et son aspect est repoussant. Nous frissonnons à la pensée que, ne nous doutant de rien, nous sommes allés à terre, et ce qu'on nous raconte ne contribue guère à nous rassurer. La fièvre jaune sévit souvent à Sierra Leone; il y a quelques années, elle fit des ravages épouvantables : sur cent vingt-cinq blancs environ qui formaient la colonie européenne, soixante-quinze moururent dans l'espace de quelques semaines.

En quittant la côte d'Afrique, nous laissons la mer abritée par le grand contour que forme le continent, nous entrons en plein océan, luttant contre les vents alizés et le gulfe Stream.

Un miracle. — Mort au champ d'honneur. — La mer est très grosse, le vent glacial, le ciel couvert de gros nuages noirs qui se reflètent dans le vert sombre et sinistre des flots écumants. Les plus braves d'entre nous, chaudement couverts, sont restés sur la dunette et arpentent le pont. De nombreux goélands volent autour du navire. La tempête augmente, des vagues énormes balaient le pont, la machine souffle et tout le navire tremble, quand, soulevé de l'arrière, son hélice tourne dans le vide.

Accroché aux bastingages, je regardais l'horizon, lorsque tout à coup un grand cri vint frapper mes oreilles. Je levai les yeux, mais, avant que j'aie rien pu distinguer, je sentis comme une déchirure dans le dos et une masse s'abattit sur le pont. Je me retournai. A mes pieds, étendu sans mouvement, gisait un matelot qui venait de tomber des huniers. Le sentiment du danger auquel je venais d'échapper me fit une telle impression, que je faillis me trouver

mal. Pâle comme un mort, je m'appuyai instinctivement au bordage et regardai le malheureux d'un air épouvanté, sans pouvoir faire un mouvement pour le secourir.

Le pauvre matelot avait une jambe et les deux bras cassés; le chirurgien du bord lui procura les premiers soins et le fit transporter dans sa cabine; pour moi, on m'entoura, on me félicita de mon bonheur, comme si j'y étais pour quelque chose. C'était véritablement à un miracle que je devais de ne point avoir été assommé : une seconde plus tôt, quelques centimètres de plus et le talon de la victime, au lieu de déchirer mon paletot, me brisait le crâne. Ainsi, après avoir, pendant quatre années, échappé aux dangers de la côte d'Afrique, à la violence des naturels, à l'insalubrité du climat, à la fureur des flots, il s'en était fallu d'une seconde que je ne périsse d'une mort épouvantable au moment où je rentrais dans ma patrie, où je touchais au port. Quelle leçon de philosophie et que notre existence tient à peu de chose! Le malheureux est mort victime de son devoir.

Depuis ce matin, la cloche du bord sonne toutes les cinq minutes. Tout l'équipage, tous les passagers sont sur le pont, tête nue, autour du corps du défunt qu'on a cousu dans un morceau de toile à voile et attaché sur une planche.

A bord se trouvait un pasteur protestant; c'est un grand et beau vieillard; il s'approche du mort, découvre respectueusement sa tête garnie de cheveux blancs qui flottent au vent et commence à réciter à haute voix la prière des morts, au milieu du silence général et du fracas des éléments déchaînés. Le tonnerre grondait, des éclairs déchiraient les nues, les goélands faisaient entendre leur petit cri rauque et la cloche qui tintait sans relâche ajoutait encore à la tristesse de cette cérémonie solennelle et grandiose.

Les prières terminées, le pasteur bénit une dernière fois le corps qu'il recouvre d'un drapeau anglais. Quatre matelots attachent des boulets aux pieds du cadavre, l'appro-

chent d'une des ouvertures du bastingage et, profitant d'un coups de roulis, le font glisser à la mer où il disparaît immédiatement.

Cependant la tempête devient de plus en plus sérieuse. Le capitaine assigne à chacun son poste pour le sauvetage en cas de naufrage. Les six chaloupes ont leurs armements prêts. Fasse le ciel que cette précaution demeure inutile !

Mais, hélas! nos épreuves ne sont pas terminées; le navire roule à faire croire qu'il va tourner sur lui même; dans l'après-midi, notre hunier se brise et tombe avec fracas sur le pont où il nous devient impossible de rester plus longtemps et, cependant, le capitaine est debout sur la passerelle, magnifique de sang-froid et d'énergie; d'une main cramponné au garde-fou, de l'autre il brandit son porte-voix, donne ses ordres que l'équipage exécute silencieux, sans une hésitation. Les coups de sifflet se succèdent sans relâche; à chaque instant, d'énormes paquets de mer s'abattent sur le pont; le navire, soulevé par les vagues, retombe lourdement dans le creux qu'elles forment et avec une telle impulsion que la secousse fait craquer la coque de fer, dont la membrure gémit sous les coups de la mer; nous croyons, à tout moment, que le vapeur va s'entr'ouvrir.

Peu à peu cependant le vent mollit, la mer s'apaise. On fait l'appel; tout le monde est présent; on s'embrasse, on se serre la main. Un tel danger affronté en commun nous a rendus tous égaux.

Ténériffe. — Le temps s'éclaircit et la mer se calme à mesure que nous approchons des Canaries. Enfin, le 29, par un soleil magnifique, le capitaine nous signale dans le ciel un coin brillant que nous prenions pour un nuage : c'est le sommet du fameux pic de Ténériffe. Pendant plusieurs heures, c'est tout ce que nous distinguons. A mesure que nous approchons cependant, la coupe des nuages se dessine; une bande de terre apparaît à l'horizon et, toujours dominant le tout, le pic couvert d'une neige

étincelant au soleil comme de l'argent. C'est un Français, Gay Lussac, qui le premier en fit l'ascension.

Trois heures durant, nous côtoyons les rives de l'île. Tout ce côté, formé de roches à pic, est nu, désolé et aride. Enfin, à huit heures du soir, nous mouillons en face de *Santa Cruz*, la capitale. Le lendemain nous aperçûmes au large un grand vapeur battant pavillon français. J'ai salué avec transport le drapeau tricolore que je n'ai pas vu depuis le Gabon.

Cette partie de l'île est fertile; les Portugais en retirent du tabac, de la cochenille, du café.

Santa Cruz ressemble à une petite ville des côtes du Midi de la France, mais nous n'eûmes guère le loisir de l'étudier. Non-seulement on nous mit en quarantaine, mais on refusa même de recevoir au Lazaret nos passagers espagnols qui avaient demandé à y attendre le paquebot pour Cadix.

Là, plus de nègres, des messieurs en chapeaux haute forme nous tendent nos papiers au bout d'une pique. Nous achetons des cigares que des bateliers nous passent dans de petits paniers attachés au bout d'une corde et dans lesquels nous plaçons notre argent.

Madère. — Nous quittons bientôt cette île inhospitalière et nous arrivons, le lendemain, en vue de Madère. A trois heures de l'après-midi, nous mouillons devant *Fontchal*. Ici, comme à Ténériffe, nous sommes en quarantaine. Ici, comme à Santa Cruz, on refuse de recevoir nos Espagnols qui vont être obligés, pour aller à Madrid, de passer par Liverpool et d'y attendre le départ d'un bâtiment à destination d'un des ports de l'Espagne ou du Portugal. Ces pauvres diables sont dans la désolation; ce sont de malheureux employés sans un sou et dont le gouvernement a payé le passage.

Madère! Madère! quelle île charmante et quels heureux mortels que ceux qui l'habitent! La capitale Fontchal est en amphithéâtre, échelonnée sur des collines tourmentées,

coupées par de nombreux ravins qui viennent mourir à la mer, sur une plage délicieuse; partout des arbres, des fleurs, on dirait un immense jardin semé de petits châlets élégants et coquets. Un vieux fort construit sur un rocher, au milieu de la ville, lui donne un petit air sérieux qui lui sied à ravir. La plage est couverte de monde; des hommes négligemment vêtus, des femmes en toilette de bain de mer abritant sous de gracieuses ombrelles leur teint délicat, regardent curieusement notre vapeur. Mille embarcations légères, dont les voiles blanches étincèlent au soleil, sillonnent la rade. Là, sous les ombrages, d'heureuses familles prennent le frais; ici, dans les sentiers, passent des cavaliers; de bonnes femmes, assises sur le devant de leur charrette, descendent de la montagne, apportant à la ville les produits de leur ferme. Tout là-bas, un essaim de jeunes filles, montées sur des ânes qu'elles frappent courageusement, en riant de tout leur cœur, traversent un léger pont de bois jeté sur un ruisseau.

Je vois tout cela à l'aide de la lorgnette, car, hélas! nous sommes prisonniers à bord. Que ne donnerais-je pas pour passer quelques heures dans ce paradis! Mais il faut que cet affreux pays de la côte d'Afrique nous poursuive toujours de son triste souvenir. Traités comme des pestiférés, mis à l'index, nous n'avons que faire ici et le soir même, à sept heures, après avoir fait du charbon, nous reprenons la mer. Cette fois nous sommes en route pour l'Europe et j'oublie bien vite ma déception.

Comme nous longions la côte et que je m'étonnais de ne pas voir tous les coteaux plantés de vigne, le capitaine me raconta que, depuis quelques années, les propriétaires avaient essayé de remplacer cette culture par celle du coton; mais cette entreprise n'avait pas réussi et on commençait seulement à revenir à la vigne. Le vin de madère est donc fort rare et peu de personnes peuvent se flatter d'en avoir bu qui ne provienne pas des entrepôts de Cette.

Le temps est magnifique et nous glissons rapidement sur une mer unie comme un lac. Le ciel est cependant

très obscur ; tout à coup de grands cris, partant de l'avant du *Ioruba* font tressaillir tout le monde d'émotion ; on se précipite sur la dunette, le capitaine fait stopper, mais le vapeur, poussé par son élan, courait toujours. Les clameurs redoublent, partant de différents endroits. On distingue quelques points noirs flottant sur l'eau ; ce sont des naufragés? « Machine en arrière! » crie le capitaine et il se préparait à faire lancer une chaloupe à la mer quand nous reconnûmes des bateaux de pêcheurs qui, n'ayant point de fanaux, craignaient d'être coupés et essayaient par leurs cris de nous avertir.

Liverpool. — 3 février. Enfin, Dieu merci, après trente-cinq jours de traversée, nous approchons du but de notre long voyage. Si rien ne vient entraver notre marche, nous serons le 6 ou le 7 à Liverpool. J'ai le cœur bien gros, des larmes de joie brillent dans mes yeux, je pleure et je ris tour à tour comme un grand enfant.

Voilà le golfe de Gascogne; la France est là, à droite; si je pouvais seulement la voir, cette France chérie. Nombre de vapeurs, des navires à voiles sillonnent nos côtes, portant fièrement le drapeau tricolore. Parmi eux, les uns rentrent comme nous après une longue absence, les autres partent. Qu'un bon vent les conduise promptement et les ramène sains et saufs au port!

Bientôt nous relevons le phare de Quenstwoon, nous croisons la malle d'Irlande et le même jour, à six heures, nous entrons dans la Mersey conduits par un pilote. A droite, à gauche, devant nous, partout, on ne voit que des navires : des vapeurs de toutes dimensions, des voiliers de toutes formes, accostés par l'arrière, bordent les quais durant sept longs milles. Le spectacle est féerique ; à huit heures, nous touchons en face la douane : nous sommes à Liverpool.

Je ne vous raconterai pas mon étonnement en me retrouvant au milieu d'un peuple civilisé. L'effet que me produisait la vue des monuments, des chevaux, des voi-

tures, des femmes blanches habillées que je trouve affreuses; tout ce mouvement, ce bruit, cette foule qui est le propre des grandes villes m'étourdit et me fait perdre la tête. Il me semble que tout le monde me regarde, ce qui ne serait pas étonnant. J hésite à faire le mouvement le plus simple, de peur de paraître ridicule. Je voudrais me cacher.

Arrivée à Paris.— Le lendemain matin, je partais pour Londres. Je ne fis que traverser la capitale de l'Angleterre que, certes, en toute autre circonstance, j'aurais passé quelques jours à visiter.

A Folkestone, je m'embarquai immédiatement pour Boulogne. J'étais seul de passager à bord; debout, à l'avant du vapeur, je dévorais des yeux la distance, explorant l'horizon, cherchant à découvrir ma France, ma belle France. Nous marchons vite; bientôt j'aperçois la terre, mais le sol est tout blanc et cela d'abord m'étonne beaucoup. Je reconnais enfin de la neige; j'étais bien triste, je vous assure, et il faisait bien froid. J'étais tout ému, je grelottais, j'avais des larmes plein les yeux. Enfin, nous entrons dans le port. Une heure après, je montais en chemin de fer; la machine ronfle, un coup de sifflet retentit, le train s'ébranle.......

.... A partir de ce moment, je ne me souviens plus de rien, sinon que la route me parut bien longue, et que je ne pus rien voir... Je pleurais.

Le 12 février 1873, quatre années presque jour pour jour après notre départ, j'arrivais au port. Toute ma famille attendait à la gare. Je ne vous dirai pas notre joie. Ces choses-là ne se peuvent décrire.

Et maintenant, réunis de nouveau autour du foyer paternel, nous passons nos longues soirées d'hiver à relire ce journal de ma vie au Congo. Puisse-t-il offrir quelque attrait à ceux qui, comme moi, s'intéressent aux voyages et à l'étude des sauvages qui peuplent ce mystérieux continent de l'Afrique!

DU LANGAGE

DES NATURELS DU CONGO

Avant de clore complètement ce trop long récit, je crois utile de noter ici les mots que j'ai pu retenir de la langue que parlent les nègres qui habitent le sud du Congo et les rives du fleuve.

La langue *fiot* est composée d'un nombre très restreint de mots, et la plupart signifient plusieurs choses à la fois. C'est l'ensemble de la phrase qui précise le sens qu'il faut leur attribuer.

Une remarque, et la plus importante, est celle-ci : Les verbes n'ont que *deux temps :* le *présent* et le *passé;* le futur s'indique par l'adjonction du verbe *vouloir*.

Il est bon de signaler que les noirs respectent fort peu les mots qu'ils emploient fréquemment. Il est très difficile aussi de se fixer sur leur sens véritable, et il se peut, malgré tous les soins que j'ai apportés à éviter toute erreur que je me sois quelquefois trompé.

Je ne donnerai qu'un exemple frappant de la manière dont ils écorchent et modifient certains mots :

Isolé, signifie *deux*. Or, ils prononcent indifféremment : *ézolé*, *azolé*, *kolé*, *molé*.

Gika, signifie *fermer ;* on dit aussi : *kaka*, *zibika*, cette dernière forme est particulière à certaines tribus.

Parmi les observations que j'ai pu faire se trouve en première ligne celle-ci :

La syllabe *co*, à la fin d'un mot, exprime la négation ; cette règle est à peu près générale; cependant il y a quelques exceptions, auquel cas le mot est précédé ou suivi de *pavala :* non.

Exemple :

Emboté, bon. — *Emboléco :* pas bon.
Mundélé. blanc. — *Mundéléco :* pas blanc.
Fouana, assez. — *Fouanaco :* pas assez.
Mouïni, voleur. — *Mouïnico :* pas voleur.

Toutou, bouteille. — *Toutou pavala :* pas de bouteille.

Le verbe ne supporte l'adjonction de la négation co qu'au passé.

Nua, manger. — *Nuïdi :* mangé. — *Nuïdico :* pas mangé.
Souïka, coudre. — *Souïkidi :* cousu. — *Souïdico :* pas cousu.

En examinant le vocabulaire, vous remarquerez que tantôt la terminaison *idi* ou *di* tantôt la terminaison *élé* indique, dans le verbe, une action passée

Tamboula, tambouïdi.
Soukoula, soukouïdi.
Voutouka, voutoukidi.
Affoua, affouïdi,

Vova, vovélé.
Vonda, vondelé.
Ntéka, ntékélé.
Viokessa, viokélé.

L'expression *mona* sert de liaison entre deux mots, elle indique que le second dépend du premier :

Ouenda mona kikouk, va à la cuisine.
Sa mona lucata, mets sur la caisse.

On remarquera que la lettre *r*, si elle existe toutefois, est extrêmement rare.

Ma s'emploie aussi dans le sens de : de.

Maza ma touïa : eau chaude.

Beaucoup de mots changent ou prennent des significations particulières quand on les joint à d'autres. Ainsi je ne sache pas que *kuam* ait un sens, mais on dit :

Vundélékuam, il m'a tué, je suis mort.
Zolélékuamaeo, je ne veux pas.

Chaque fois que deux mots se joignent difficilement pour la prononciation, on ajoute ou on retranche une ou deux lettres, voir même quelquefois une syllabe :

Kia, quatre.
Koulagia ia, quatre mille.

Quelques phrases donneront une idée du langage.

Kïa fouïna ssala engué kouakouna? — Que fais-tu là-bas, toi?
Mono zolélé (ou zolélé kuam) vonda soussou émochi mona d'dïa. — Je veux tuer une poule pour manger.
Kaki zolélé engué? — Que veux-tu, toi?
Soumba m'pongo, mundélé. — Achète l'ivoire, blanc.
Elo boussamoï, ginakouïsa. — Oui, attends, je viens.
Fouta kikilou. — Paye exactement.
Ke tamboula? blélé? — Que prends-tu? des étoffes?
Elo, blélé, engouala, bouasa. — Oui des étoffes, du tafia, des perles (monnaies).
Bongé. — Prends.
Touala mavouata maïa. — Donne-moi quatre brasses.
Ké diaka? — Quoi encore?
Machina molé mona n'takou. — Deux pièces de baguettes de laiton.
Gilongidi. — C'est fini, c'est exact.
Pavala, machina émochi assala. — Non, il reste encore une pièce.
Kéléka, Tamboula bouata étatou angouala. — C'est vrai, prends trois bouteilles de tafia.
N'toutou pavala. — Je n'ai pas de bouteilles, de vases.
Tamboula kachikembouata. — Prends une demi-bouteille.

Givouïdi kuendi, ouenda kounembagi. — C'est fini complètement, va-t'en dehors.
Vana 'coudi. — Donne-moi la goutte (un petit verre).
Sala kiembotè mundélé. — Porte-toi bien, blanc.

Tous les mots ci-dessus diffèrent un peu de ceux du vocabulaire parce que la prononciation les altère, et que j'ai voulu la maintenir pour rendre ce petit dialogue plus exact.

Si maintenant j'ajoute les quelques mots cabyndes que j'ai pu retenir, j'aurai réuni ici tout ce que je sais du langage que parlent les habitants du Congo.

Bien que tous ces noirs se comprennent entre eux, ils n'en parlent pas moins des dialectes qui diffèrent notablement; si l'accent n'est plus le même, la prononciation surtout varie; ainsi le parler des Cabyndes est plus lent et mouillé, si je puis m'exprimer ainsi, que celui des michicongos et des mussorongos. Celui des noirs de l'intérieur est plus original, ils prononcent lentement en scandant les mots; chez eux, chaque syllabe est expirée, détonée, si je puis dire; leur langage est dur et barbare.

Mais il faut bien noter que le nègre prononce toujours toutes les lettres du mot qu'il dit, et cela de quelque pays qu'il soit.

VOCABULAIRE

VOCABULAIRE FIOT

	Signifie
Carapate,	chef de caravane d'ivoire.
Touïa,	feu — poudre — chaleur.
Maza,	eau. — *Maza touïa :* eau chaude.
Touala,	apporter — apporte.
Tamboula,	prendre. — *Tambouïdi :* pris.
Ndia,	manger. — *Ndi idi* · mangé. — *Ndi idi co :* pas mangé.
Wâna,	donner.
Vaïkissa,	sortir.
Viokessa,	passer.
Tintika,	tirer.
Ndolo,	aller — marcher.
Ndolocuito,	allons vite. — *Ndoco-ndocuito :* allons en avant.
Ouenda,	partir pour.
Boussamoï,	attends.
Kalavovo,	reste — tais-toi.
Telema,	lever.
Giboula,	ouvrir.
Gika,	fermer. — *Kaka-kakenzé :* fermé. — *Gikenzé.*
Sidi,	mettre. — *Sa :* même signification.
Soukoula,	laver. — *Soukou-idi :* lavé.
Ouendoloina,	faire le tour.
Katoula,	ôter.
Katouka,	ôte-toi de là.

Vaïka,	va-t-en. — *Vaïkidi :* sorti. — *Vaïkissa :* sors d'ici.
Lueissa,	passer — consentir
Nangouna,	soulever.
Sampouka, Salzouka,	vite.
Canga,	attacher.
Souïka,	coudre. — *Souïkidi :* cousu.
Nakouïsa,	venir. — *Ginakouïsa.*
Vova,	parler. — *Vovélé :* parlé.
Iamboula,	laisser.
Zolélé,	vouloir.
Affoua,	mourir. — *Effouïdi :* mort.
Vonda,	tuer. — *Vondélé :* tué.
Ntéka,	vendre, — *Ntékélé :* vendu.
Songa,	compter.
Soumba,	acheter. — *Soumbélé :* acheté.
N'téla,	appeler. — *Ntélélé :* appelé.
N'üa,	boire.
Voutoula,	rendre. — *Voutouka :* retourner
Sala,	se porter (s'emploie pour qualifier la santé).
Malembé,	doucement.
Givouïdi,	c'est fini.
Gikouloukidi,	tout petit — plus petit.
Diaka,	encore.
Fouâna,	assez — même. — *Fouânâna* (superlatif).
Ginavovo,	il y en a.
Emboté,	bon.
Souvenehi,	en bas — par terre.
Lévantanou,	en haut.
Kédiambouco,	c'est bon — ça va bien.
Couaek,	ici.
Couna,	là-bas.
Assala,	restant, encore.
Iechidi,	manquant.
Équa,	combien.
Aonso,	tout.
Kikilou,	exact — droit.
Kombagi	dehors. — *Kounembagi :* loin.
Mono,	moi — je.
Mona,	(terme de liaison) dans, du, de, pour.

Kouendi,	tout, même signification que *Aonso*.
Kaka,	suffit — seulement.
Akkété,	petit.
Inki,	beaucoup — trop.
Ampouïna,	grand.
Élo,	oui.
Pavala,	non.
Moüini.	méchant.
Endombé,	noir.
Mundélé,	blanc. C'est ainsi que les noirs nous appellent.
Gilongidi,	c'est exact — c'est complet.
Engué,	toi. — *Zolélé engué :* veux-tu, toi.
Ouenguila,	césam.
Gimpinda,	arachides. — *Gingouba*.
Tangandanga,	gomme élastique.
Pongo,	ivoire.
Tipoï,	hamac.
Pépé,	piment.
Akouendé,	serviteur
Moulek,	enfant — esclave (peut-être le mot est-il portugais d'origine)
Mafouka,	chef,
Mouchinga,	corde — ficelle — liasse — lien.
Kinzou,	pipe.
Maza,	eau.
Mazi,	huile.
Loto,	cuillère.
Mbélé,	couteau.
Enkoulou,	vieux — ancien.
Ampa,	neuf — nouveau.
Malongo,	plat — assiette.
S'séssé,	balais.
Mbolo,	biscuit — pain.
Lucata,	caisse — boite.
Oullâo,	fou.
Invidi,	terme employé pour désigner les cabyndes.
Tata,	père.
Ningua,	mère.
Ambi,	mauvais.
Monivi,	voleur.
N'kélé,	fusil.

Sua,	perdrix.
Nkélélé,	pintade
Sousou,	poule.
Iangoulou,	porc.
Mavouata,	une brasse (mesure de tissu), par dérivation : vêtement.
Machina,	une pièce (6 yards cotonnade ou 4,000 perles), unité de comptage.
Mblélé,	tissu.
Engouala,	tafia.
Kikouk,	cuisine.
Baï,	planche.
Toutou,	bouteille.
Mbouda,	dame-jeanne.
Mbouata,	mesure d'une bouteille.
Kachi,	moitié.
Iehou,	sein.
Ditadi,	pierre.
Maki,	œuf.
Loungo,	jour.
Kia,	quoi. — *Kaki :* même signification.
Kotédiangouack,	terme d'injure trop cru pour le traduire.
Funédianguack,	*Kotédianguand-Funédianguand.*
Fouta,	payer.
Bouasa,	perles (monnaie).
Kouendi,	complètement.
Endïoi,	celui qui est là — à qui on s'adresse.
N'coudi,	la goutte (un petit verre).
Loangos,	nattes.
Impaciko,	marque d'approbation.
Endoké,	fétiche — sorcier.
Kintanda,	marché.
Mozo,	œil. — *Messi.*
Moukanda,	lettre.
Kin,	pays.
Makrount,	chef — vieux.
Kapiango,	coquin — menteur.
Nioka,	serpent.
Mbija,	poisson.
Conké,	singe.
Papagaí,	perroquet.

Fouma,	tabac.
Gingong,	cloche.
Moanda,	mets à l'huile de palme (plat favori des cabyndes).
Marfouka,	interprète — linguister.
Chimbecks,	cabanes — cases — habitations.
Cuica,	vite.
Diricui,	marcher.
Mata,	fusil (mot employé par les noirs du littoral), dérivé du portugais *matar* tuer.
Kacongo,	pays situés dans l'intérieur du Landana
Mouteta,	panier.
Pomba,	pigeon.
Malumba,	rognons.
Zika,	couper.
Mayumba,	pays situé au nord du Landana. On appelle aussi de ce nom les noirs de l'intérieur.
Chiloango,	rivière du Landana.
Michicongos,	habitants du sud du Congo.
Mussorongos,	habitants des rives du Congo.
Mossoulos,	habitants du territoire au nord de Loanda.
Mani,	roi.
Matéva,	bois.
Oué, Iïo,	exclamations.
Affadi,	Manioc cuit.
Chicuanga,	Farine de manioc pilée.
Kéléka,	c'est juste.
Chita,	sorte de tissu bleu employé pour l'ivoire.
Manpouta,	roi des blancs.
Pouta,	pays des blancs.
Nani,	quoi — qui — quelle chose — plus généralement qui.
Oouidiwo,	entendu — tu entends.
Aqua,	gens. — *Aqua m'pongo :* gens de l'ivoire. — *Aqua moukanda :* porteurs de bons.
Ma,	tiens — voilà.
Mamé,	exclamation. En cabynde, signifie : mère
Iamba,	feuilles de chanvre ou lin que fument les indigènes.

N'takou,	baguettes de laiton.	
Miangué,	langue.	
Numa,	......	
Dikoto,	......	*M'via.*
Funé,	cul.	
Makata,	......	
Lévantanou,	en haut — par-dessus le marché.	
S'chi,	bâton.	
Matou,	oreille.	

SYSTÈME ORDINAL

Mochi,	un. — *Bochi.*
Kolé (Izolé),	deux.
Tatou,	trois
Kïa,	quatre. — *Kouïa.*
Tanou,	cinq.
Sambanou,	six.
Sambouadi,	sept.
Énana,	huit.
Évoua,	neuf.
Ékoumi,	dix.
Ékoumi é mochi,	onze.
— é zolé,	douze.
— a ttatou,	treize.
— a ïa,	quatorze.
— a ttanou,	quinze.
— a sambanou,	seize.
— a sambouadi,	dix-sept.
— énana,	dix-huit.
— a évoua,	dix-neuf.
Makoumnelé,	vingt.
— é mochi,	vingt-un.
— é zolé,	vingt-deux.
Makoumatatou,	trente.
— é mochi,	trente-un.

Makoumaïa,	quarante.
Makoumat anou,	cinquante.
— sambanou,	soixante.
— sambouadi,	soixante-dix.
— énana,	quatre-vingt.
— évoua,	quatre-vingt-dix
Kamé,	cent.
Mochi mona kamé,	cent un.
Kamé zolé,	deux cent.
Kamé étatou,	trois cent.
— aïa,	quatre cent.
Kamé étanou,	cinq cent.
— sambanou,	six cent.
— sambouadi,	sept cent.
— énana,	huit cent.
— évoua,	neuf cent.
Koulagia é mochi,	un mille.
— é zolé,	deux mille.
— attatou,	trois mille. Etc., etc.
Koulagia ékoumi émochi,	dix mille un.
— — ézolé,	dix mille deux.
— — attatou,	dix mille trois.
— — a sambonou,	dix mille six. Etc., etc.
Koulagia makoumolé,	vingt mille.
— makoumatatou,	trente mille.
— makoumaïa,	quarante mille.
— kame,	cent mille. Etc., etc.

On voit, par le tableau qui précède, que le système ordinal, chez les nègres de ces contrées, est extrêmement simple et logique. Avec ces données on peut établir en son entier la suite des nombres; il n'est besoin que d'un peu d'observation en faisant abstraction des modifications de prononciation qu'amène la liaison des chiffres entre eux, liaison dont ils usent toujours sans ménagement chaque fois que la terminaison d'un mot est dure et qu'elle s'allie mal avec la première syllabe de celui qui le suit.

QUELQUES MOTS CABYNDES

Léata,	vite.
Timba,	pipe.
Gouléac,	terme d'injure.
Cimba,	prends.
Bica,	laisse.
Zibika,	ferme.
Bouéla,	encore.
Bongé,	prends.
Biza,	bon.
Mbaza,	feu.
Engeï,	toi.
Malèle,	doucement.
Ioka,	langue.
Makaka,	ministres du roi (à Loango).

Les règles sont les mêmes que chez les tribus du Sud.

Cimba, prends. Cimbidi, pris.
Bongé, attrape, Bongélé, attrapé.
Bica loko, tais-toi, tais ta langue.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

DU HAVRE AU CONGO

QUATRE ANNÉES AU CONGO

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

PARIS. — IMP. TOLMER ET Cie, 3, RUE MADAME


COLUMBIA UNIVERSITY
0031276644